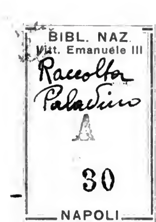

VITTORIO EM. III


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Raccolta
Paladino
A
30
NAPOLI



L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE,

OU

ÉTUDE DU COURS DE LA VIE.

Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur.

Madame de Staël.

L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE,

OU

ÉTUDE DU COURS DE LA VIE.

PAR

Mme Necker de Saussure.

TOME TROISIÈME.

ÉTUDE DE LA VIE DES FEMMES.





Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1840

INTRODUCTION.

Si nous accomplissons notre dessein, la peinture de la destinée des femmes que nous nous proposons de tracer, dans les pages qui vont suivre, formera par elle-même un tout complet, et se rattachera néanmoins à notre précédent ouvrage. Un tel sujet moralement considéré, mérite une place à part, et si nous parvenons à le traiter, l'*Éducation progressive* ou *Étude du cours de la vie* pourra répondre à son titre et réaliser notre premier plan.

C'est en étudiant la vie des femmes qu'on trouve la destinée humaine dégagée des obligations variées qu'imposent les diverses carrières sociales, et ramenée à ses éléments les plus simples. Il devient possible alors de demander aux événements qui s'y succèdent habituellement, s'ils ont une signification cachée, s'ils sont faits pour nous rapprocher du but véritable de notre existence, et si nous avons le droit d'espérer que tant de scènes passagères soient ordonnées de Dieu pour nous préparer à l'éternité.

Mais, avant de se mettre en marche, il faut

savoir où l'on veut arriver. La situation actuelle des femmes dans la société, les conditions imposées généralement à leur éducation, et les conditions plus élevées qu'il nous semble essentiel de lui imposer, doivent être le premier objet de notre examen. Il nous importe de faire connaître nos vues sur la destination des femmes, sur leurs facultés, sur les obstacles que peut rencontrer l'œuvre de leur perfectionnement, et enfin de nous prononcer sur bien des points dont la discussion embarrasserait plus tard notre route. C'est à quoi notre premier livre sera consacré.

Le second traitera de l'éducation des jeunes filles jusqu'à l'âge de quinze ans. Nous trouverons pour la partie morale la route tracée dans les principes évangéliques ; mais la partie intellectuelle, si souvent livrée à une aveugle routine, donnera lieu à quelques recherches. Nous aurons à déterminer quels sont les principes qui doivent présider à l'instruction et diriger dans le choix des études.

Le troisième livre renfermera les deux périodes de l'adolescence et de la jeunesse. Durant le premier de ces âges, l'instruction, et en particulier l'instruction religieuse, devra continuer à nous occuper; mais avec l'adolescence finit l'éducation préméditée, celle dont on forme d'avance le plan. Plus tard, le développement fortuit et irrégulier qu'amène la vie, modifie les effets de

l'éducation précédente et en fait souvent sentir les défauts. C'est là ce que nous aurons à observer dès l'entrée de la jeunesse, saison si fertile en émotions, en événements, en épreuves diverses pour les femmes.

Dans le quatrième livre, consacré à l'âge mûr et à la vieillesse, nous n'aurons plus d'événements nouveaux à présenter. Les faits manquent à l'historien ; mais la leçon morale est bien importante. Pendant ce long intervalle nommé l'âge mûr, où tous les priviléges de la jeunesse s'évanouissent, mais où les facultés demeurent entières, une femme reçoit dès ce monde-ci la juste rétribution de l'emploi qu'elle a fait de ses premières années. L'ennui, le découragement, de vains regrets, ou bien une carrière utile et encore heureuse, lui restent en partage. Un autre avenir s'ouvre plus immédiatement devant la vieillesse : des facultés graduellement affaiblies trouvent moins d'occasions de s'exercer ; mais l'éducation de l'âme continue encore. Dieu nous avait élevés au moyen de ce qu'il nous donnait ; il nous élève ensuite au moyen de ce qu'il nous ôte ; une œuvre plus intérieure se poursuit toujours. Mais ceci devient trop profond, trop intime, dirai-je trop personnel, pour être dépeint avec détail par celle qui touche à ce terme. La vieillesse garde son secret, et, si nous ne désirions offrir quelques réflexions salutaires, nous craindrions de sou·

lever le voile dont les sentiments s'enveloppent à cet âge.

L'étude des diverses parties de la vie humaine est toujours digne d'intérêt sous le rapport religieux; mais l'âge où l'avenir des autres âges se prépare, devra surtout attirer notre attention, et l'enfance occupera dans cet écrit une grande place. Nos conseils adressés aux mères auront quelque chance d'être bien reçus, nos vues pourront être présentées avec une sorte d'ensemble, et les principes que nous aurons l'occasion de développer trouveront ensuite leur application dans l'Étude du cours de la vie.

Le reste de l'ouvrage, nous le sentons, ne sera qu'une esquisse très-légère de la destinée des femmes. Les détails nous mèneraient trop loin ou nous engageraient dans des routes trop compliquées. En cherchant trop à signaler la diversité des esprits et des caractères, on risque de ne plus saisir les grands traits de la nature humaine; ainsi mille objets importants ne feront que passer sous les yeux, mille situations seront à peine indiquées. Dans la peinture des sentiments qu'éprouvent les femmes durant la jeunesse, on pourra surtout trouver notre marche trop précipitée relativement à la richesse du sujet; mais cet âge qui attire seul l'attention et les hommages des hommes, n'écoute pas toujours les avis, et sent peu le besoin de secours. Aussi nous attacherons-

nous principalement à trouver des ressources pour l'âge mûr et à donner des consolations à cette saison obscure et oubliée de l'existence où les femmes sont si souvent livrées à des impressions de vide et de délaissement.

Cette division extérieure de notre travail nous semble suffisamment motivée par le sujet même, et d'ailleurs nous y attachons peu d'importance. Le fond ici nous inquiète plus que la forme, et à cet égard nous craignons d'avoir trop présumé de nos forces.

C'est en effet une entreprise bien délicate que celle de tracer une ligne de conduite pour les femmes. Que de ménagements ne faut-il pas garder quand on essaye de diriger des êtres mobiles entravés de tant de liens, susceptibles de tant de douleurs, et faits pour exercer une si grande influence! L'idée d'une femme accomplie se compose d'éléments qui se balancent tellement entre eux, de si justes proportions doivent régner dans son caractère, qu'on craint de rompre cet heureux équilibre par les conseils qu'on se hasarde à donner. D'ailleurs, les femmes ont été l'objet de peintures si séduisantes, la poésie de tous les temps les a tellement encensées, qu'un prestige flatteur les enveloppe à leurs propres yeux. Le culte de la beauté, tel qu'il a été célébré sur toute la terre, ce culte corrupteur qui inspire à des créatures immortelles des sentiments si étrangers

à leur avenir; ce culte, source de tant de douleurs, et où les divinités du moment passent si vite au rang de victimes, ce culte a des autels indestructibles dans le cœur des femmes.

Bien plus, des hommes graves, des penseurs capables de le juger tel qu'il est, des moralistes qui devraient en diminuer l'influence, l'augmentent encore. Ils semblent frappés de fascination à la simple idée de la beauté, et ceux qu'on croirait appelés à donner aux femmes des conseils sévères, s'arrêtent retenus par la crainte de nuire à leur charme.

Et pourtant il faut être sévère; il le faut pour le bien des femmes elles-mêmes, de leurs époux, de leurs enfants, de l'humanité; au risque de déplaire aux uns et aux autres, il le faut, bien que les hommes qui souffrent le plus des défauts des femmes, qui lancent contre elles les traits les plus envenimés de la satire, les aiment après tout telles qu'elles sont, et que sitôt qu'on veut les perfectionner, ils craignent qu'on ne les leur gâte.

Il est encore des entraves que nous nous imposons volontairement. Comment se décider à exposer dans tout leur jour les égarements auxquels les passions entraînent les femmes? Dans les pays où le cours de la vie est en général paisible, où les mœurs, comparativement du moins, semblent respectables, la peinture de la

vie humaine doit être adoucie, la pureté des jeunes personnes et la susceptibilité des mères l'exigent également. Toutefois, quelle vérité, quelle force pourrait-on avoir si l'on ne signalait pas les émotions qui agitent le cœur et bouleversent l'existence de tant de femmes, ces émotions dont les arts, dont la littérature entière se sont emparés pour les célébrer ou les maudire? Pourquoi se mêler de conseiller, si l'on n'avertit pas de l'écueil si souvent fatal à l'innocence? Néanmoins nous traiterons un tel sujet sobrement. Le principe chrétien, en s'attachant aux motifs, dispense d'appuyer beaucoup sur les conséquences extérieures. Nous montrerons en toutes choses les suites pour l'âme, celles pour la vie se devineront.

Afin de resserrer encore un sujet trop vaste et de n'avoir pas à présenter des disparates trop choquantes, nous nous occuperons uniquement des femmes de la classe aisée. Là se trouvent du moins des apparences régulières et un désir général de perfectionner l'éducation; le bien qu'on pourrait opérer ne serait pas perdu pour les autres classes; l'exemple se donne de haut en bas, et le mouvement actuel, qui tend à effacer les distinctions sociales, favorise l'influence des esprits éclairés, en sorte que la supériorité de lumières commence à remplacer celle du rang. Mais en se bornant à considérer les femmes de

cette classe, il est encore bien difficile de leur parler à toutes le même langage.

En effet, une extrême diversité d'opinions et de caractère se rencontre chez les femmes de différents pays. Il est peut-être singulier qu'avec des intérêts assez semblables sur toute la terre, elles offrent des teintes de localité plus tranchées encore que les hommes. Je ne parle pas ici de cette horde voyageuse qui promène l'ennui de son opulence dans toute l'Europe, et n'a jamais que les mœurs monotones du grand monde, je parle de la masse des femmes qui ont pris racine dans le sol natal ; celles-là sont tellement imbues des préjugés de leur pays et asservies à ses usages, qu'elles n'en conçoivent guère de différents, et trouvent toujours des sujets de scandale ou de ridicule dans ceux des nations étrangères. On ne saurait ainsi donner les mêmes leçons et adresser les mêmes reproches à une Anglaise, à une Française, à une Allemande ; il faut sonder les profondeurs du cœur féminin pour trouver entre elles quelque ressemblance, et leur signaler leurs torts communs. Alors comment éviter de les offenser toutes, à moins pourtant de se renfermer dans les préceptes les plus généraux et les plus rebattus de la morale ?

Mais toute délicate qu'est l'entreprise, je ne veux pas me laisser décourager. Ce que l'art ne peut accomplir, un sentiment humble et religieux

le facilite. Ma route est tracée et le temps presse, il presse dans ma vie et au dehors. Le moment actuel est critique, décisif peut-être. La terre ébranlée a rendu toutes les positions sociales incertaines et vacillantes, nul ne peut désirer qu'il en soit longtemps ainsi.

Un ordre encore inconnu tend à s'établir. Au sein des opinions les plus divergentes une seule pensée réunit les esprits, et cette pensée est une espérance; chacun croit que tout peut aller mieux qu'à présent. Mais pour obtenir le progrès auquel on aspire, ce sont peut-être les femmes avant tout qu'il importe de perfectionner. Formez-les, vous trouverez en elles les auxiliaires les plus précieux; négligez-les, vous aurez à surmonter des obstacles presque invincibles. Toutefois, pour s'assurer de leur libre concours, il faut aussi être juste envers elles et s'occuper de leur sort plus sérieusement qu'on ne le fait. Il faut consentir à les envisager en elles-mêmes, indépendamment de leur influence au dehors; il faut enfin s'attacher à soigner leurs intérêts jusque dans les situations et dans les âges où elles n'exercent aucun pouvoir et n'agissent plus par l'effet du charme.

C'est aux femmes elles-mêmes que nous nous adresserons désormais. Intimement persuadé que tout ce qu'elles peuvent, même ici-bas, avoir de bonheur, dépend de leur attachement à la foi

chrétienne, nous avons suivi le cours de leurs années pour le leur prouver. Sans doute notre ouvrage ne sera pas ce qu'il devrait être, mais il nous a semblé qu'il manquait un ouvrage où le grand sujet de la religion et celui de la destinée humaine fussent embrassés d'un même coup d'œil. Dans la plupart des livres de piété les impressions particulières des femmes, leurs sentiments naturels, et pour ainsi dire inévitables, n'ont pas été comptés pour beaucoup; des conseils détaillés ne leur ont pas été donnés, et pourtant combien ne serait-il pas utile de leur montrer que ces puissantes affections qui s'emparent de leur cœur à certaines époques de l'existence, peuvent, à l'aide du secours céleste, correspondre aux phases successives de leur développement religieux. D'un autre côté, dans les traités de morale humaine, la religion, lors même que son influence est vantée, reste en dehors. On la présente tantôt comme un frein ajouté à d'autres freins, tantôt comme une lyre harmonieuse dont on peut tirer quelques beaux accords, mais ce n'est qu'une ressource accessoire dont une raison plus éclairée pourrait après tout se passer. Dans ces livres, la religion n'est pas l'âme de notre existence, le mobile à la fois et le but de nos actions; elle n'est pas le souffle divin qui peut nous ranimer encore lorsque notre souffle vient à défaillir; dès lors ce n'est plus vraiment de la religion que parlent ces livres.

Oserai-je moi-même en parler? Ne craindrai-je pas de profaner un si grand sujet en l'alliant à une multitude de sujets terrestres? Non, je ne le craindrai pas. Je ne puis admettre qu'il y ait dans la vie une seule pensée, un seul intérêt qui n'ait besoin d'être sanctifié par la piété. Les secours sans doute les plus précieux sont ceux qui élèvent nos cœurs vers Dieu en les détachant de ce monde, mais il faut aussi d'autres secours pour appliquer aux choses de ce monde les grandes vérités de la religion. La rosée qui descend du ciel paraît perdre de sa pureté quand elle entre en contact avec la terre; mais la terre qui en est abreuvée se couvre de verdure et reprend sa fertilité.

SUITE

DE L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE

OU

ÉTUDE DE LA VIE DES FEMMES.

LIVRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT ACTUEL DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ.

Depuis que les sentiments de justice et de charité répandus par le christianisme ont peu à peu relevé les femmes de leur ancien état d'abaissement, les progrès qu'elles ont faits dans le sens de la liberté, des lumières et de l'influence sociale, sont indubitables. Sous ce dernier rapport néanmoins, on a vu de nos jours s'opérer un changement. Si les femmes ont acquis plus de liberté et plus de lumières, leur

influence social a diminué. C'est là un fait dont toute la génération actuelle rend témoignage.

Il ne pouvait guère en être différemment : l'extrême préoccupation des intérêts politiques a laissé les femmes en dehors des questions qui agitent le plus les esprits; les hommages que leur rendait une galanterie surannée ont disparu avec la féodalité, et le brillant théâtre de leurs succès, le monde frivole où elles règnent, a perdu de son ancienne importance depuis que les affaires se traitent ailleurs et que les femmes ont cessé de disposer des grandes places; et quoiqu'il reste des traces brillantes de leur influence dans les vicissitudes nombreuses du siècle présent, leur rôle en tout est devenu moins saillant, moins flatteur; les efforts qu'elles ont faits pour ramener l'attention n'ont réussi qu'imparfaitement; des talents souvent très-distingués qui leur auraient valu beaucoup de gloire il y a un demi-siècle, sont reconnus, appréciés, mais sans exciter d'enthousiasme, et l'exemple plus fréquent qu'elles donnent des vertus privées est moins remarqué. Ce qui se cache n'est plus découvert, ce qui se montre au grand jour n'est plus regardé, et les femmes de toutes parts voient les hommages s'éloigner d'elles. Est-ce là un malheur? nous ne le pensons pas.

On ne saurait, selon nous, regretter pour elles un genre d'empire qui n'était jamais qu'une usurpation, un empire acquis par la séduction, maintenu par la ruse, qui dépouillait les hommes de leur dignité, comme les femmes de leur modestie native, et les pervertissait également. Mais il est aussi une influence

heureuse que les femmes sont destinées à exercer. Il est des qualités qui ne se manifestent chez un peuple que lorsque les femmes s'attachent à les développer. Si les dons qui leur sont particulièrement accordés venaient à être retranchés de l'association commune, on verrait s'appauvrir le patrimoine de l'humanité. L'effet des facultés qui dominent chez les femmes peut se comparer à celui de leurs voix dans un chœur. Il est toute une suite de sons élevés et purs qui ne seraient jamais entendus sans elles. Non-seulement elles ajoutent de l'étendue à l'échelle générale des pensées et des sentiments, mais elles transmettent aux hommes eux-mêmes le pouvoir d'exprimer des nuances d'impressions qu'ils n'auraient pas éprouvées ou pas distinguées sans elles; en sorte qu'elles enrichissent le monde moral et des dons qu'elles ont reçus, et de ceux qu'elles développent.

Le niveau général de la moralité des femmes dans toutes les classes est, selon nous, susceptible de s'élever infiniment, et leur influence alors serait vraiment salutaire ; mais, toute mélangée d'abus qu'elle a été, on peut la regretter sous certains rapports. A mesure que les intérêts de la vie publique ont empiété sur ceux de la vie privée, les femmes ont été moralement plus isolées, l'esprit qui les anime s'est retiré de la société; dès lors l'équilibre des facultés a été rompu dans la masse entière, et peut-être les qualités qui distinguent les femmes sont aujourd'hui précisément celles dont notre siècle a surtout besoin.

Le plus grand des maux qui puisse affliger une

génération, n'est-ce pas la perte des sentiments et des croyances religieuses ? n'est-ce pas la dissolution du lien qui unit les hommes à Dieu, les hommes entre eux, qui rend l'homme fidèle à lui-même?

Eh bien, ce mal, cette destruction du principe de vie dans l'humanité, les femmes n'en ont pas été complices, elles en ont même arrêté les progrès de tout leur pouvoir. La contagion générale a pu en gagner quelques-unes, leur extrême flexibilité les porte trop souvent à se plier à l'esprit du temps, mais elles ont résisté au torrent plus que les hommes, le réveil religieux se déclare chez elles plus décidément. Elles qui avaient embrassé avec tant d'ardeur le christianisme à sa naissance, elles qui vivaient pour le répandre et mouraient plutôt que de l'abandonner, doivent encore sentir que leurs intérêts sont intimement liés à ceux de ce culte.

Comment pourrait-il en être autrement? La faiblesse opprimée ne trouve-t-elle pas appui et protection dans la loi chrétienne? l'Évangile ne consacre-t-il pas la supériorité de la vertu, de la raison, de tout ce que les femmes peuvent posséder, sur la force brute et matérielle? Et dans l'intérieur des familles, n'est-ce pas la religion qui garantit aux femmes la fidélité de leurs époux, l'obéissance de leurs enfants, la docilité de ceux qui les servent? ne leur rendrait-elle pas, dans la possession paisible d'un empire domestique équitablement exercé, ce qui est refusé à leur ambition dans les diverses carrières publiques?

Mais pourquoi parler ici d'intérêt? Les femmes

sont naturellement religieuses. La voix de Dieu se fait entendre à leur cœur, elles la reconnaissent puissante et douce dans l'Évangile. Souvent blessées dans leurs affections, souvent douées d'une imagination que les réalités d'ici-bas ne contentent guère, tout les porte à pressentir ce monde meilleur où leurs vœux seront satisfaits, où leurs inquiétudes seront calmées. Obligées de reconnaître ici-bas un chef, il leur est doux de se sentir Dieu pour maître. Leur condition se relève quand l'idée de l'égalité des âmes dans l'éternité s'empare de leur pensée, et qu'elles voient l'humanité entière apparaître devant le juge commun. Alors l'espoir du pardon qu'un divin intercesseur obtiendra pour elles, vient aussi rassurer leur âme tendre et craintive.

Ainsi les sentiments religieux, qui ont leur correspondance dans le cœur des hommes, y sont sans cesse entretenus, développés par les femmes qui s'y livrent avec plus d'abandon. Sans elles, les hommes sans doute parviendraient à la vérité, ils reconnaîtraient une œuvre divine dans l'Évangile, l'accès au secours d'en haut leur est ouvert comme à elles; mais ce secours auraient-ils un égal besoin de l'implorer? Une confiance orgueilleuse dans leurs propres forces ne leur paraît-elle pas faire partie de leurs vertus mêmes et les exalter? On voit souvent en eux une religion raisonnée, éclairée, morale; les puissants motifs qu'offre l'Évangile agissent sur eux; mais une religion involontaire, intime, une religion dans laquelle la foi et l'amour sont à eux-mêmes leur récompense et offrent un culte désintéressé, ne semble-

t-il pas que les femmes en ont bien mieux connu le charme et le secret ?

Sans elles, encore bien d'autres sentiments se refroidiraient. C'est à elles que le pouvoir d'aimer a été donné dans une mesure presque surabondante. Les femmes restées fidèles à leur nature aiment immensément; elles aiment depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse sans désirer d'autre bonheur que celui d'aimer. Le mouvement du cœur n'est jamais suspendu chez elles. Une mère se sent mère dans tous les moments, tandis que chez un homme le sentiment le plus indestructible, l'amour paternel, répond, il est vrai, toujours à l'appel, mais n'occupe pas constamment la pensée. Une affection est presque à coup sûr le mobile des actions les plus diverses chez les femmes, si du moins la vanité n'a pas gâté leur naturel. Il suit de là que ce mobile toujours agissant, entretient et réveille sans cesse un sentiment tendre dans l'âme des hommes. Il est de fait que dans les pays où les femmes captives et peu développées n'exercent moralement aucune influence, les hommes ont à peine de l'amitié entre eux.

Aussitôt que ces puissantes affections cessent d'être communiquées dans la race humaine par les êtres qui les éprouvent avec le plus de vivacité, d'autres dispositions heureuses semblent en même temps s'évanouir. Ainsi le tact des convenances, l'aversion naturelle pour tout ce qui choque l'imagination ou offense la moralité, ne se retrouvent plus dans la nation où les femmes dignes de ce nom ne sont plus écoutées. Le sentiment des proportions justes se perd

dès lors. Dans les fictions, les scènes les plus violentes, les plus scandaleuses suffisent à peine à produire des impressions; les arts se dégradent, et la civilisation recule dans tout ce qui en fait le couronnement de la fleur.

Les femmes sont complices de ces travers, dira-t-on; elles aiment les émotions fortes et les recherchent à l'égal des hommes. Si ce n'était pas là un tort passager, si elles abdiquaient à jamais le pouvoir d'imposer du respect par leur présence, il faudrait adresser les plus sévères reproches aux hommes. Depuis quand ne doivent-ils plus être les gardiens des femmes? Depuis quand la modestie, la délicatesse des épouses, des mères, ont-elles cessé d'être l'objet de leur sollicitude inquiète? Pourquoi mettre des êtres mobiles à de telles épreuves? Pourquoi leur offrir l'alternative ou de renoncer à prendre leur part de plaisirs auxquels elles ne se sont que trop accoutumées, ou de sacrifier leur dignité, de laisser flétrir leur imagination, et de perdre ainsi leur plus grand charme?

Comment des hommes qui ne souffriraient pas de voir des femmes exposées à la moindre insulte personnelle, ont-ils pu les laisser tranquillement outrager en masse? Des lois en vigueur sont là pour garder les individus. Les pères, les époux n'ont guère plus à défendre de leur bras un sexe faible. La vaillance, devenue inutile aux femmes, ne devrait-elle pas être remplacée par le soin de leurs vertus, de leurs sentiments, de tout ce qui les rend aimables et sacrées?

Lorsqu'on néglige de consulter le goût délicat qui serait naturel aux femmes, on se prive du mouvement qu'elles imprimeraient aux arts libéraux; et pourtant ces arts ont besoin d'être applaudis par elles. Enthousiastes de la beauté, avides d'impressions nouvelles, les femmes semblent destinées à entretenir cette flamme d'inspiration qui ne se sépare jamais d'une vive sensibilité. Et si, comme artistes, la force créatrice leur manque peut-être à elles-mêmes; si, malgré de brillants succès, on ne peut leur attribuer aucune de ces grandes œuvres qui font la gloire d'un siècle et d'une nation, elles sont du moins faites pour se placer avant et après l'œuvre du génie, pour en solliciter d'abord l'entreprise et ensuite le perfectionnement.

A cet égard et sous d'autres rapports encore, l'influence qu'exercent sur la société les femmes estimables offre, imparfaitement il est vrai, mais offre pourtant quelque analogie avec celle du christianisme. Le principe en est moins élevé, moins profondément régénérateur, mais certains effets sont assez semblables. Ainsi l'on peut attribuer à l'affaiblissement de ces deux influences la perte sensible que la génération actuelle a subie en fait de bonheur. Il n'est pas question ici du bonheur parfait qu'il nous est accordé de rêver et non de rencontrer sur la terre. Le contentement qu'on y peut trouver suppose que nos vœux ne s'attachent pas à l'impossible, et dès lors la résignation en devient un élément. Mais le mot religieux de résignation n'est presque plus un mot français. On cultive aujourd'hui une disposition d'âme

bien contraire à celle qu'ont exprimée ces belles paroles de saint Paul : ***J'ai appris à être content de l'état où je me trouve;*** puisque le moyen dont on se sert pour provoquer les progrès, c'est de rendre chacun mécontent de l'état où il se trouve. Et quelle masse de malheurs ne résulte-t-il pas de là?

Le christianisme agit dans un tout autre esprit, et il excite les progrès d'une manière plus sûre. Disposant d'une force morale assez puissante pour imposer le travail comme devoir, il en laisse dans l'ombre les fruits terrestres, et néanmoins ce travail porte ses fruits. Une vie laborieuse amène l'aisance à sa suite, et change matériellement en bien la situation. Ce résultat, la religion l'obtient sans agiter le cœur de passions cupides et haineuses, et tout en promettant une félicité plus grande, elle veut que, durant sa vie terrestre, l'homme jouisse en paix des bienfaits du ciel.

La résignation est assez naturelle aux femmes; soit douceur, soit légèreté de caractère, elles ont et inspirent facilement cette disposition heureuse. Ne décidant pas en grand de la destinée de ceux qu'elles aiment, elles s'attachent à charmer leur existence en détail. Trop peu soucieuses des suites éloignées des actions, elles embellissent le moment présent, l'heure fugitive. Sans doute, on peut leur reprocher de gâter par là leurs enfants, de flatter trop souvent les faibles des hommes; mais on ne saurait les accuser de négliger le soin de leur bonheur, tel du moins qu'il est donné à leurs vues souvent trop courtes de le comprendre.

Quel rapport ne se trouverait pas encore entre l'esprit du christianisme et cette charité innée chez les femmes, cette pitié si vive, si déchirante, qui les fait toujours voler au secours des malheureux. Ce mouvement est irrésistible chez elles; d'anciennes répugnances s'effacent; les offenses, les fautes sont oubliées : elles voient la souffrance et rien de plus.

Certaines qualités encore que l'état de dépendance a peut-être particulièrement développées chez les femmes, n'en sont pas moins nécessaires à la race entière. Telle est la disposition qui, sous le nom d'humilité, serait à présent bien dédaignée. Qu'est-ce néanmoins dans les rapports terrestres que l'humilité, si ce n'est la simple persuasion qu'on n'a pas en soi de supériorité innée; qu'on peut être surpassé, soit pour les lumières, soit pour les vertus, et qu'il faut céder à la raison, même quand elle est chez un autre? Tel est encore ce penchant à la reconnaissance qu'ont fort peu les hommes, la relation de l'obligé à son bienfaiteur paraissant offenser leur orgueil; telles sont enfin ces qualités vraiment élevées qui permettent aux femmes de soutenir avec convenance, avec la dignité qui vient de l'âme, ces divers rapports d'infériorité auxquels tout être humain est appelé à se résigner à quelques égards dans cette vie.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'influence salutaire qu'exercent, même sans y songer, les femmes heureusement nées. Que serait-ce alors si une éducation éclairée et religieuse leur donnait à la fois la ferme intention et les moyens de contribuer au bien géné-

ral? Tout ce qu'on désire d'elles se trouverait là : les agréments qui les embellissent avec les qualités qui les font aimer, l'esprit d'ordre et de détail avec l'élévation de pensées, la flexibilité d'humeur et la fixité des principes, la modestie, la douceur et la dignité du caractère, enfin le soin des intérêts mondains joint à celui de l'amélioration intérieure. Et combien n'importe-t-il pas de leur donner cette éducation? Quel n'est pas le pouvoir que leur a confié la nature même! Que d'âges de la vie humaine subissent comme irrésistiblement l'empire des femmes! l'enfance avec sa faiblesse et son ignorance, la jeunesse avec ses passions impétueuses, la vieillesse avec les infirmités qu'elles seules savent soulager. Et si leur action, salutaire et vivifiante comme elle peut l'être, restait énervante et engourdissante, ainsi qu'elle l'a souvent été, quels reproches ceux qui se prétendent amis du progrès et promoteurs de la civilisation n'auraient-ils pas à se faire !

Lorsqu'une instruction solide aurait mis les femmes en état de soigner l'éducation des enfants au delà des premières années, elles développeraient l'intelligence mieux qu'on ne le fait actuellement, puisqu'avec le sentiment elles ranimeraient la vie morale. Et tandis que l'enseignement des faits ne forme que des spécialités diverses, qu'on élève des avocats, des calculateurs, des artistes, elles s'attacheraient à cultiver dans tous l'être intérieur, la créature divine. Au matérialisme caché dans l'éducation de nos jours succéderait un autre principe. Et tandis que l'enfant ainsi que le pauvre apprennent à regarder le bien-

être physique comme le but des efforts qu'on exige d'eux, elles espéreraient assez de la dignité humaine pour oser proposer l'âme elle-même à l'âme pour but. Leurs plus aimables dispositions seraient employées à persuader ; et si elles avaient commencé par leur sanctification à elles-mêmes, nul doute qu'il n'y eût dans les femmes les plus puissants instruments d'amélioration pour l'humanité.

L'on voit ainsi quel est leur rôle dans l'ordre moral. Communiquer, entretenir sur cette terre le sentiment, vie de l'âme, attraction universelle des êtres fragiles qui viennent ici-bas souffrir et mourir, telle est la mission qu'elles ont reçue de la nature. Ramener le sentiment à sa source éternelle et sacrée, l'ennoblir, le dégager d'un alliage impur de personnalité, telle est la mission plus élevée qu'elles reçoivent de l'esprit divin. Attentives à ces deux appels, elles sauraient à la fois rendre heureux ce qu'elles aiment, et faire servir leur bonheur d'un jour à celui de l'éternité.

CHAPITRE II.

COMMENT L'IDÉE DE LA DESTINATION DES FEMMES A SOUVENT ÉTÉ FONDÉE SUR UN PRINCIPE TROP PEU ÉLEVÉ.

Une des causes peut-être de l'excessive rigueur avec laquelle les femmes ont parfois été jugées, c'est

le haut degré de perfection qu'il paraît possible de trouver en elles. Il semble qu'une image de la femme pleine de grâce et de dignité, flotte sans cesse devant les yeux de l'homme, qu'elle le séduise, qu'elle l'égare dans la jeunesse, et finisse par lui inspirer de l'éloignement pour tout ce qui s'écarte du parfait modèle qui semblait destiné à l'enchanter.

Avouons que l'idéal de la femme est beau en effet; avouons que la femme, œuvre de Dieu telle qu'elle a existé dans la pensée créatrice, est une admirable conception. Il y a bien du charme et de la pureté dans l'idée d'un être que sa faiblesse tient à l'abri du choc des passions hostiles, tandis qu'une fierté, une pudeur natives, veillent à la garde de son cœur. Cet être a quelque chose de bien attrayant s'il s'offre sous une forme gracieuse, si sa physionomie mobile et candide est le voile transparent d'une âme que tout émeut, harpe éolienne dont chaque souffle du moment tire de nouveaux accords. Et si cet être est doué d'une sensibilité exquise, s'il vit d'affection pour ainsi dire; si son dévouement, parfois héroïque, est aussi tellement désintéressé que son objet le plus constant soit encore un petit enfant qui ne la paye point de retour; si de plus cet être est animé d'une intelligence vive, rapide, qui semble devancer les paroles et s'épancher sans leur secours, ne dirait-on pas qu'il est fait pour compléter ici-bas l'image de Dieu? Et de même que la majesté céleste se peint sur le front élevé de l'homme, de même l'amour universel, la charité compatissante, l'action pénétrante de la grâce divine enfin, sont exprimés dans

le doux regard et les traits touchants de la femme.

Pourquoi ! ah pourquoi ! cet idéal se réalise-t-il si peu parmi nous ! Pourquoi ne se présente-t-il à l'imagination de l'homme que comme un rêve souvent dangereux, et à celle de la femme que comme l'indication de tous les dons heureux dont elle peut se contenter d'offrir l'apparence ! Pourquoi tant de qualités sont-elles souvent remplacées par les défauts précisément contraires ! Les femmes ne paraissent-elles pas démentir leur propre nature, lorsque l'égoïsme succède chez elles au dévouement, la ruse à la candeur, et que leur discernement exquis ne leur sert qu'à établir leur propre empire.

Hâtons-nous de le dire toutefois, même de nos jours dégénérés, plusieurs femmes excellentes présentent à nos yeux les principaux traits de cet idéal. Chez presque toutes on en reconnaît quelques-uns, et chez celles même où ils semblent le plus effacés, il suffit parfois de circonstances inopinées pour les reproduire. Une organisation mobile au dehors, mais que rien n'altère profondément, ranime tout à coup les affections dont on les croit le plus dépouillées. Le voile de la dissimulation dont la prudence les enveloppait se déchire, et l'on découvre un cœur aimant là où l'on ne soupçonnait que de l'insensibilité. Ainsi tout en convenant qu'une parfaite franchise est rare chez les femmes, nous dirons que leurs sentiments sont plus vifs, plus indestructibles, moins sujets à être refroidis par les sophismes du raisonnement que ceux des hommes, et pourtant que leur existence est plus compliquée, leurs motifs moins faciles à

démêler, en sorte que par un contraste singulier on croit remarquer chez elles à la fois plus d'art et plus de nature.

D'où vient donc le déplorable alliage qui gâte si souvent des êtres faits pour être meilleurs ? Nous l'attribuerons à une cause très-ancienne, au joug corrupteur de la servitude que l'homme a si longtemps imposé aux femmes ; cause qui doit avoir eu bien de la puissance, puisqu'après avoir graduellement diminué de force et enfin cessé presque entièrement d'agir, les effets en subsistent encore; la trace en est profondément empreinte dans les mœurs, dans les opinions générales, et jusque dans les pensées intimes des femmes elles-mêmes qui ont aveuglément adopté les maximes humiliantes qu'il leur importait le plus d'abolir.

Mais d'où vient encore que la masse entière des femmes, ce peuple de même sang que les hommes, ce peuple de sœurs, ait jamais pu être traité en esclave, en race conquise ? Comment à la sainte égalité de l'enfance a-t-il pu succéder un régime d'oppression ? Peut-être faut-il l'attribuer d'abord à la jalousie, au féroce amour d'êtres livrés à leurs passions. Néanmoins on doit surtout reconnaître ici le double effet d'un mauvais penchant et d'un mauvais principe, d'un abus de la force d'une part et d'une idée fausse de l'autre. L'homme a pu asservir la femme parce qu'elle était faible, et il s'est justifié à lui-même son usurpation en se disant qu'elle avait été créée pour lui, qu'elle était à lui, et n'avait autre chose à faire ici-bas que de le servir ou de lui plaire; oubliant

à l'égard d'elle et de lui-même les saints droits de Dieu.

Qu'est-ce donc que les droits de Dieu exigent de sa créature? C'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle se dévoue à lui de tout son cœur, c'est qu'elle se conforme à sa volonté. Rien assurément là ne paraît impossible à une âme pieuse, mais un élan si élevé ne se rencontre guère chez la femme esclave : malheureuse, elle èst moins reconnaissante; gênée dans toute sa conduite, elle croit ne pouvoir pas accomplir la loi de Dieu; absorbée enfin par le soin de fléchir son maître, sa pensée même est captive ici-bas. L'oppresseur aussi se délivre du joug du devoir; il n'a pas de charité, pas de justice, un fol orgueil enfle son cœur. Mais bientôt la race entière est punie de la violation des droits les plus saints; l'humanité est arrêtée dans son développement, dans ses progrès; l'esprit de l'homme privé de son complément nécessaire, l'esprit de la femme, s'éteint peu à peu; le roi de l'univers tombe dans l'abrutissement, dans une sensualité stupide; enfin lui-même perd la liberté qui faisait sa gloire et la chaîne qu'il a forgée pour la femme retombe sur lui. Tel il se montre à nous dans l'Orient.

Le christianisme, aidé des institutions qui en émanent, met fin, à mesure que son esprit se répand, à de tels malheurs. Appuyé sur la plus ancienne révélation, il a sans doute consacré la dépendance de l'épouse dans le mariage; mais ce lien, d'autant plus sacré qu'il est volontairement choisi, constate la liberté naturelle de la femme par le sacrifice qu'elle-

même en fait. Et comme une multitude de femmes ne sont pas mariées ou ne le sont plus, tout un sexe n'est pas asservi à l'autre. L'engagement que prend l'épouse est spécial, il a ses limites, et les droits de Dieu y sont réservés.

Le sentiment profond des droits de Dieu, la conviction que pour les femmes aussi le premier et le plus grand commandement, c'est d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toute leur pensée, voilà le principe élevé qui, en les obligeant à remplir les devoirs prescrits par Dieu même, et ainsi à obéir à l'homme quand c'est leur devoir, les préservera d'un esprit servile. Et ne serait-ce pas un esprit servile celui qui leur ferait rapporter leur cœur, leur âme et leur pensée à l'homme mortel, et qui dirigerait dès l'enfance leurs vœux secrets vers l'homme encore inconnu d'elles?

C'est pourtant là le principe subalterne, arbitraire, qu'on a voulu donner à l'éducation et à la conduite de tout un sexe.

Nous sommes loin de nous élever contre la subordination des femmes dans le mariage. Comment ne pas souscrire à la volonté de Dieu? *Tu seras soumise à ton mari,* a-t-il dit à Ève dans la Genèse, et cette volonté si formellement exprimée ne faisait que donner une sanction plus auguste à la loi qu'aurait bientôt imposée la nécessité. Le lien destiné à fonder la société future ne pouvait subsister sans subordination. Il faut un chef à la famille, il faut que les enfants obéissent à des décisions sans appel, sans cela l'espérance de voir révoquer par l'un des parents

chaque arrêt prononcé par l'autre, les soustrairait à la loi du devoir et serait pour tous une occasion de discorde; l'idée d'interminables débats s'associerait tellement à celle du mariage que bientôt nul homme de sens n'en voudrait. Il trouverait insensé de se charger d'entretenir et de protéger toute une famille qui, trop faible pour se défendre elle-même, serait toujours trop forte contre lui, et qui entraverait sa liberté sans lui donner aucun bonheur en échange. Il ne faut rien moins que la tranquille possession de l'autorité pour consoler l'époux de l'engagement et des nouveaux devoirs qu'il s'impose.

Ces devoirs sont grands en effet, et si on les considère impartialement, on voit que tout n'a pas été abus de la force et usurpation dans les priviléges que l'époux s'est attribués. Dès l'origine, des enfants en bas âge demandaient des soins divers qui ont obligé les parents à se distribuer leurs rôles. Faible et timide, la femme gardait le logis et se chargait des légers travaux que permet une vie sédentaire; plus vigoureux, plus hardi, le père garantissait la famille de toute attaque, et pourvoyait à sa subsistance en s'exposant souvent à bien des fatigues et des dangers. Puis quand, à la sueur de son front, il avait assuré l'existence commune, il avait sans doute le droit d'imposer les conditions qui lui rendaient possible d'accomplir sa tâche. Enfin, lorsque, aidé du secours de ses pareils, l'homme eut dompté les animaux féroces, abattu d'impraticables forêts, tracé des routes et bâti des villes, il était fort naturel que, n'ayant pas eu besoin de la femme pour toutes ces choses et les

ayant exécutées loin de ses yeux, il ne la consultât pas en fondant des institutions que la société naissante rendait nécessaires. Dès lors elle fut privée des droits politiques. Et s'il a dû en être ainsi au commencement, des raisons du même genre agissent encore dans ce sens; d'ailleurs la dépendance de la femme dans le mariage suffirait seule pour ôter toute autorité à son suffrage.

Jusqu'ici donc, rien que de légitime; mais quand a-t-on vu sur la terre que l'homme n'abusât pas de son pouvoir? Celui que possédait le père était immense, puisqu'il n'avait nul besoin de sa famille, et qu'elle ne pouvait se passer de lui. Même sans user de violence, une menace toujours sous-entendue, toujours subsistante, livrait entièrement la femme à sa discrétion. Mécontent, il n'avait qu'à se séparer d'elle; son bras robuste lui offrait partout des moyens de vivre. Lui, il avait le courage de quitter sa famille, une mère ne pouvait jamais abandonner ses enfants.

Voilà le sujet d'alarmes, l'épée suspendue, dont la seule idée assujettit la femme à son époux. A présent même qu'affranchie en grande partie par cet esprit de liberté que le christianisme a développé, elle a moins à redouter les suites matérielles de l'oppression, cette crainte n'est pas entièrement dissipée. Des lois équitables, des mœurs adoucies, protégent le faible contre le fort, un serment religieux a serré le nœud du mariage, et pourtant l'épouse a encore à redouter le délaissement. Rien du moins ne peut la garantir d'un abandon moral, constamment triste et souvent funeste. Toujours l'homme conserve

un sentiment d'indépendance, toujours il croit que la femme a été faite pour lui et qu'il n'a pas été fait pour la femme, toujours il la regarde comme sa propriété, et se voit, lui, comme son propre maître.

La femme n'a-t-elle pas été faite pour l'homme? nous dira-t-on ; oui, elle l'a été dans un certain sens, sans toutefois dépendre de lui seul. Tirée du néant pour la gloire de Dieu ainsi que la création entière, elle a été revêtue de la forme d'une faible femme, déclarée par là inférieure à l'homme matériellement et soumise à lui dans le mariage. Mais une enveloppe imposée pour un temps à l'âme immortelle ne saurait lui dérober le souvenir de son origine et le pressentiment de son avenir. L'âme se sait sur la terre en état d'exil, d'abaissement même; après le joug fatal du péché auquel elle a été assujettie, une subordination temporaire n'a pas le pouvoir de l'humilier. Bientôt elle retournera dans le sein de Dieu ; un Sauveur lui est annoncé; elle espère ici-bas même être secourue, et prévoyant qu'elle éprouvera bien des sentiments consolateurs, elle accepte avec confiance sa destinée.

Ainsi, deux natures différentes, mais intimement unies, se pénètrent chez la femme de toutes parts. Dans ses actes, dans sa conduite entière elle ne cesse jamais de se sentir femme. Lors même qu'elle n'a pas contracté ici-bas d'engagement, elle se croit faite pour l'obéissance, la loi qui lui est imposée dans le mariage lui semble projeter une ombre de dépendance sur le sexe entier; je ne sais quel devoir indéfinissable l'enveloppe d'un lien mystérieux, mais cette

entrave d'imagination, elle saura s'en dégager, si Dieu l'ordonne. Et de même qu'en s'élevant à l'idée de sa vocation céleste elle reste attachée à la terre par ses affections, de même en s'acquittant de ses plus humbles devoirs, elle a le sentiment de sa destination éternelle.

Ainsi l'Évangile qui lui dit : *Femmes, soyez soumises à vos maris* [1], lui apprend aussi qu'il n'y a plus d'inégalité devant Dieu entre les créatures humaines : *Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Il n'y a plus d'esclaves ni de libres, il n'y a plus d'hommes ni de femmes, car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ* [2].

Mais cette part de nature céleste, cette part que l'éducation doit s'attacher sans cesse à faire ressortir, l'homme l'a bien peu prise en considération; il n'a eu en vue que cette vie et a même fermé les yeux sur ce qui limitait ses droits ici-bas. Jamais il n'a voulu voir que l'épouse dans la femme; la jeune fille a été à ses yeux l'épouse future; toutes les facultés, les qualités même qui n'étaient pas en rapport direct avec ses intérêts ont été sans valeur pour lui. Et cependant il y a bien des dons étrangers à l'état d'épouse dans la femme.

Cet état est naturel pour elle et non nécessaire; la moitié peut-être des femmes existantes n'est pas mariée ou ne l'est plus. Dans la classe indigente, la fille parvenue à l'âge où elle peut pourvoir à son

[1] Éphésiens, chap. VI, v. 22.

[2] Galates, chap. III, v. 28.

entretien, quitte ses parents et fait usage de son industrie pour se suffire à elle-même pendant longtemps, et souvent pendant toute sa vie, sans demander aux hommes de l'appui. Aucune condition sociale ne l'oblige à se mettre dans la dépendance.

Il importe donc que l'éducation développe chez la jeune fille les facultés qui lui donneront la perspective la plus assurée de sagesse, de bonheur, d'utilité, de dignité, quel que soit son sort.

C'est là ce que l'égoïsme des hommes n'a pas souffert. Lorsqu'ils ont daigné songer à l'éducation des femmes, ils se sont toujours livrés à des pensées personnelles. Ils ont voulu qu'on les élevât de manière, tantôt à leur inspirer des passions, tantôt à servir leurs intérêts de vanité ou d'économie. Maintenant les vues se sont étendues; on espère avec grande raison trouver en elles de bons instruments d'éducation, et on cherche à les développer pour cet objet, mais c'est toujours dans le même esprit. Il ne semble pas que la moitié du genre humain vaille la peine d'être perfectionnée pour son propre compte On ne voit pas dans la femme une œuvre divine qu'il s'agit de traiter conformément à sa nature, et d'amener au point de grandeur morale et de bonheur dont elle est ici-bas susceptible; on lui assigne d'avance un rôle, et on la rend propre à le remplir, mais elle n'est pour rien dans l'éducation qu'on lui donne. D'après l'opinion, sa fin n'est pas en elle-même, et malheureusement n'est pas non plus en Dieu.

Toutefois, nous-mêmes désirons que sa fin ne soit

point en elle; nous voulons que les femmes consacrent leur vie à procurer le bonheur d'autrui, mais nous le voudrions aussi pour les hommes. Il n'est, à notre avis, ni perfection ni bonheur pour aucune créature humaine hors de la route du dévouement. Mais ce dévouement imposé par ceux qui en profitent, et imposé sans qu'ils en montrent à leur tour, nous ne le croyons ni aussi constant, ni parfois aussi sincère qu'il le faudrait pour mériter son auguste nom. Et si pour obtenir les sacrifices qu'un mouvement de moralité ou d'affection ferait accomplir volontairement, on paralysait par une éducation incomplète l'être intellectuel, si l'on blessait dans sa dignité ou dans ses affections l'être sensible, je dis qu'on ne rendrait pas justice à la créature de Dieu.

C'est pourtant là ce qui est arrivé. Dans les sciences, dans la morale, dans les connaissances sociales, on n'a longtemps présenté aux femmes que des vérités voilées, rétrécies, arrangées pour certaines vues.

La religion elle-même a été un moyen plutôt qu'elle n'a offert un but. A quoi le développement de telle faculté servira-t-il aux femmes? a-t-on dit. En d'autres termes : à quoi ce développement servira-t-il à son époux? Mais l'utilité d'un époux qui peut-être n'existera pas, est-elle donc la seule chose à considérer? Est-il juste que ces immenses catégories de femmes qui n'ont rien à démêler avec les passions ou les intérêts des hommes, soient condamnées à languir dans l'oisiveté ou dans des occupations oiseuses? Est-il juste que les personnes privées de

beauté, d'éclat, de jeunesse, du bonheur enfin d'être épouses ou mères, et auxquelles toute union de cœur avec l'autre sexe est interdite, soient oubliées, méprisées peut-être, et qu'on ne leur prépare aucune ressource pour l'âge avancé? Est-il moral, est-il charitable de leur faire entendre qu'elles n'ont qu'une existence manquée, que ce sont des êtres à demi achevés qui n'ont pu trouver à se compléter? triste persuasion qui ne les gagne que trop elles-mêmes. Parce qu'elles sont l'objet d'une entière indifférence de la part des hommes, en ont-elles moins droit à devenir des êtres complets, à remplir les vues du Créateur qui les a douées de raison, et les vues du Sauveur qui est mort aussi pour elles?

Tel est l'héritage qui nous est resté du paganisme; tel est le bout de chaîne que les femmes traînent encore, et qu'elles semblent même se plaire à traîner. Si l'on veut voir cet égoïsme de l'homme dans tout son jour, écoutons Rousseau :

« Toute l'éducation des femmes doit être relative » aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire » aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soi» gner grands, les conseiller, les consoler, leur ren» dre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des » femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur » apprendre dès l'enfance [1]. »

Si Rousseau avait dit que toute l'éducation des femmes doit être relative à leurs alentours, aux êtres que la nature ou l'affection a liés à leur destinée,

[1] Émile, liv. V.

nous applaudirions à ce langage. Mais pourquoi désigner les hommes spécialement? Pourquoi scinder ainsi le devoir général de faire du bien? Pourquoi apprendre aux jeunes filles à ne compter pour rien les autres femmes, et donner chez elles au besoin d'aimer la direction la plus dangereuse?

Ces opinions injustes et fausses dominent encore de nos jours. Sans doute une mère sage ne les communique pas de dessein prémédité, mais laissez agir la société, et la même leçon sera donnée. Dans cette société frivole, si souvent agitée d'intérêts divers, mille avis indirects feront à la jeune fille une loi de captiver les hommes et de leur plaire. Les instigations égoïstes de la vanité prendront une couleur romanesque. Que de phrases sentimentales débitées par des femmes mêmes retentiront dans son cœur! Sans doute elle en fera d'abord l'application à l'époux futur; mais ce n'est pourtant pas à la sainte affection conjugale que ces phrases se rapportent le plus clairement, il y respire trop d'exaltation. Tout y fait allusion au bonheur de deux existences qui se confondent, au besoin de vivre dans un autre, et d'être aussi l'âme de sa vie. Combien peu de ces vœux sont exaucés! Que de destinées solitaires! Que de femmes même mariées à qui ces mots ne font qu'ouvrir des sources de larmes et de regrets! En fixant ainsi toutes les pensées, toutes les espérances d'un sexe trop faible sur les sentiments d'un sexe léger, insouciant, impérieux jusque dans son dédain, prépare-t-on des mères sensées, des veuves disposées à tout sacrifier pour leurs enfants?

Même en n'envisageant que l'épouse dans la femme, même dans la situation où le désir de plaire à l'homme est bien innocent, dans le mariage, ce désir ne doit jamais devenir le principe moteur de sa conduite. Approuvons-le quand il est le résultat naturel de tout ce qui rend son lien cher et sacré pour l'épouse, une profonde affection jointe à une grande idée de devoir; mais avouons que, séparé de ces sources pures, il n'est plus qu'un guide suspect.

La femme qui n'aimera que faiblement n'en trouvera pas moins son intérêt à plaire, elle séduira pour obtenir. Celle que le bien moral de son époux touchera peu, caressera en lui les faiblesses qui lui donnent de la prise pour le gouverner. Comme il ne voit pas le fond de son cœur et que les paroles le contentent, elle sera sujette à soigner avant tout les dehors. Les apparences précèderont, et la réalité suivra ou ne suivra pas selon l'occurence. La facilité de traiter le maître en objet aimé sera une tentation constante pour user d'adresse, et sans jamais offenser en lui l'orgueil marital, elle s'emparera peu à peu de l'empire, en l'exerçant avec douceur et secrètement.

Toutefois cet empire ne peut pas durer. L'époux qui s'aperçoit bientôt qu'il est plus ménagé qu'obéi, échappe à l'habileté de ces séductions flatteuses, et cherche autre part le bonheur. Alors quelque événement inattendu révèle brusquement à la femme étonnée qu'elle est restée en dehors de tout, et qu'on l'a traitée comme un enfant auquel on accorde des bagatelles, en décidant de ce qui lui importe le plus sans le consulter.

Une grande amertume de cœur résulte de là pour elle; tous ses rêves de félicité sont évanouis, et il doit en être ainsi dans un système de conduite qui ne se fonde pas sur la vérité.

Ceci se reproduit par l'éducation; la mère recommence dans la fille; elle voit avec indulgence, avec gaieté même, les petites ruses gracieuses qui annoncent déjà de l'adresse dans son enfant. Et comme tout est calculé pour que celle-ci puisse un jour être l'objet du choix d'un jeune homme, la culture des agréments est seule soignée, le reste va comme il peut aller.

Quand s'approche le temps du mariage, c'est avec un intérêt ardent, passionné, que la mère prend part aux succès de sa fille. Rien n'est oublié pour les rendre certains. Aucun conseil ne reste en arrière : moyens de plaire, moyens d'imposer du respect, tout est indiqué; la grâce et la réserve sont exigées, puisqu'il s'agit d'enchanter et de rassurer à la fois l'époux futur. Mais ce désir de captiver, qui, chez la mère (nous l'avons supposé), était concentré sur un seul objet, prend mille directions chez la fille, et devient un besoin de faire impression qui n'est que trop sujet à prendre racine. Et ce qui dans les esprits légers conduit à une habitude de coquetterie toujours blâmable, devient dans les âmes plus tendres un désir ardent, une soif d'être aimées, adorées même; malheur et danger le plus grand auquel une femme puisse être exposée.

Mais que dirai-je de l'infortunée qui a trompé l'espoir maternel, à qui on n'a jamais appris qu'à plaire

et qui ne plaît pas? Peu heureuse dans la maison paternelle où des mortifications sans nombre viennent l'assaillir, négligée dans la société où nul ne lui sait gré de se montrer, elle aurait pour unique ressource les qualités qu'on a le moins cultivées en elle. Et voilà ce que produit une éducation toute fondée sur le désir de plaire, éducation qui se perpétue avec une facilité déplorable, puisque les femmes s'élèvent toutes les unes les autres et sont souvent mères à vingt ans.

Ce tableau, nous l'espérons, sera trop chargé pour ressembler entièrement à personne; mais quand on veut apprécier l'effet d'un mobile, il faut le dégager des influences qui en balancent souvent la force dans l'application. Et comme ce mobile est du choix des hommes, comme il domine fréquemment dans l'âme des femmes et y trouve un allié dans leur vanité, il importait, selon nous, d'en indiquer la tendance. Nous croyons le moyen mauvais pour le but, nous croyons qu'il ne satisfait pas, même chez l'époux, les vœux secrets d'une âme immortelle.

Tant que l'homme ne cherchera que son avantage à lui dans la direction qu'il imprimera à la destinée des femmes, sa personnalité le trompera, et il n'obtiendra pas le bonheur qu'il a en vue. En vain il changera cent fois de système, en vain il demandera tour à tour à l'éducation l'odalisque, l'artiste ou la ménagère, il n'aura pas d'épouse, pas de compagne, pas l'être vraiment fait pour charmer et consoler ses jours.

C'est que l'homme ne sait pas ce qu'il veut, c'est

qu'il y a de l'infini dans ses espérances et des bornes étroites dans les conceptions de son esprit. Semblable à un miroir brisé, son imagination faussée ne lui offre que des traits détachés de la céleste beauté dont l'ensemble seul peut le satisfaire. Et quand ses vœux terrestres paraissent remplis, les traits qu'il n'a pas su désirer sont précisément ceux qu'il regrette. Il ne demande que des fragments, tandis que le tout seul pourrait le contenter, et ce tout il ne le rencontrera jamais sur la terre.

Serait-il donc vrai qu'il ne peut trouver de bonheur dans le mariage? serait-il vrai que la femme aussi ne peut s'attacher de cœur et d'âme à son époux? à Dieu ne plaise. En portant leur espoir plus haut, ils s'aimeront autant qu'on puisse aimer ici-bas et bien plus qu'on ne s'aime ordinairement. Deux êtres appuyés l'un sur l'autre, qui s'élèvent d'un même élan vers l'éternité, deux êtres qui se savent imparfaits, et dont chacun se connaît à soi-même plus de défauts qu'il n'en peut découvrir chez l'autre, cultivent d'un commun accord, dans leur âme, tous les germes d'immortalité, et se reposent sur l'avenir pour l'accomplissement de leur destinée.

Quel plus beau sort peut-on concevoir! Toutes les douleurs ici-bas ne sont à leurs yeux que passagères; toutes les joies dignes d'être senties se prolongeront pour eux dans le ciel. Et ce même christianisme du cœur qui rend l'épouse à la fois si tendre et si résignée, soutiendrait encore la femme restée solitaire et ne la laisserait jamais sans affections et sans appui.

CHAPITRE III.

VÉRITABLE DESTINATION DES FEMMES.

Si l'on était appelé à juger de la destination terrestre de l'homme d'après les simples données de l'observation, on remarquerait sans doute qu'il a constamment cherché à perfectionner toutes choses autour de lui. La face de la terre changée par ses travaux, une foule de monuments, d'institutions, de productions littéraires et scientifiques, témoigneraient de la direction de ses désirs; on verrait qu'il s'est plu à se représenter dans ses œuvres et à satisfaire aux besoins sans cesse croissants de sa nature morale et physique en déployant une immense activité. Ces effets sont trop généraux, trop constants, pour n'y pas reconnaître l'accomplissement des desseins de Dieu à l'égard de l'homme; mais où trouverait-on l'indication de ces mêmes desseins à l'égard de la femme? Nul effet de sa volonté à elle n'est resté sensible, à peine a-t-elle empreint sur la terre la trace de ses pas; sauf de légers écrits où ses affections se sont épanchées, le temps a emporté tout ce qu'elle a fait.

Néanmoins la femme aussi avait l'instinct du perfectionnement, elle a toujours agi, toujours exercé des facultés d'un genre ou d'un autre; mais ces

facultés, constamment devancées, surpassées par celles de l'homme, n'ont fait que suivre à distance le grand développement que de plus fortes avaient pris. Une nature flexible et légère, entrelacée de mille manières avec une nature plus ferme et plus vigoureuse, a été comme absorbée dans celle-ci.

Mais cette absence même de durée dans les résultats d'une activité qui n'a point cessé de se déployer, ne peut-elle pas nous offrir l'indication que nous avons jusqu'ici vainement cherchée, et nous montrer quelles ont été les vues de Dieu à l'égard du sexe le plus faible ?

Oui, sans doute, nous pouvons juger que c'est avec des êtres passagers comme elle-même que la femme a été mise en rapport. Ses œuvres, à elle, sont toutes vivantes : ce sont ces fils et ces filles qu'elle a portés dans son sein, animés de son esprit, réchauffés de sa tendresse; ce sont les générations successives qu'elle a commencé par élever et sur lesquelles toujours son influence a été grande ; influence cachée sans doute, rarement manifestée en actes visibles, mais réelle, mais puissante en bien et en mal et s'étendant sur l'éternité, puisque c'est sur les âmes qu'elle s'exerce. Si donc elle répondait à l'appel de Dieu, le perfectionnement de l'humanité serait sa destination véritable.

Ainsi, sous le point de vue moral, la vocation générale de l'homme et de la femme est pareille. Tous deux doivent adorer Dieu et faire le bien ici-bas selon leur pouvoir; la justice, la vérité, les principaux devoirs de l'humanité, sont imposés à l'un comme à

l'autre, mais il en est aussi de particuliers pour chacun d'eux.

Des intérêts considérés en grand occupent l'homme; il défend ceux de la famille entière, de la cité, de la patrie, de la société. En revanche, le soin des intérêts, ou tout à fait individuels ou compris dans un cercle plus restreint, est tombé en partage à la femme; ses affections ont alors été plus vives, et ses devoirs sont devenus si étroits, si clairement désignés, qu'ils en ont paru plus indispensables.

Dans le département à elle dévolu, la femme a été soumise à une nécessité impérieuse; mais des obligations imposées par la nature des choses mêmes sont toujours au nombre de celles qu'un être moral subit volontairement. Ici était toujours le cas d'urgence; il fallait que les enfants fussent élevés, que les vieux parents fussent soignés, que la maison fût administrée. Tout emploi à la fois nécessaire et non rempli était à la charge de la femme, et quand elle pouvait se procurer des remplaçants, toujours elle restait responsable de leur conduite et devait les surveiller de près. Cette situation matériellement gênante portait néanmoins avec elle ses compensations. L'influence que la femme acquérait par là était immense, et lorsqu'elle l'exerçait pour le bien de tous, une vraie satisfaction de cœur en était la suite.

Quel est donc le rôle particulier des femmes dans ce monde-ci? Selon nous, elles sont appelées à perfectionner la vie privée dans les limites imposées par la loi de Dieu. Ceci s'applique à tous les états. Pauvres ou riches, mariées ou libres, les femmes ont de

l'influence sur la vie privée, le bonheur des familles dépend d'elles en grande partie; nous disons la vie privée par opposition à la vie *politique,* aux fonctions publiques; car nous n'entendons nullement que l'action des femmes doive se renfermer dans l'enceinte de leur domicile, nous les croyons au contraire destinées à produire un bien fort étendu; mais toujours leur influence est du même genre. C'est aux âmes considérées séparément qu'elles s'adressent; leurs conseils regardent l'individu et les relations qu'il soutient avec ses proches. Sans rapport direct avec le public, elles sont libres aussi de tout engagement à l'égard des masses. Leur sort est toujours de n'être soumises ici-bas qu'à un chef unique : leur père ou leur époux, voilà leur maître; ainsi leurs affections et la société l'ont voulu.

Cette vocation est belle néanmoins. Perfectionner la vie privée, l'animer, l'embellir, la sanctifier, c'est là une grande et noble carrière. Les femmes, selon nous, sont institutrices nées, car tandis qu'elles ont immédiatement entre leurs mains la moralité des enfants, ces futurs souverains de la terre, l'exemple qu'elles peuvent donner, le charme qu'elles peuvent répandre sur la destinée des autres âges, leur fournissent des moyens d'amélioration de tous les moments. Sous le toit domestique se forment ces opinions et ces mœurs qui soutiennent les institutions ou qui en préparent la chute. Tout ce qui, dans l'organisation politique, ne se fonde pas sur les vrais intérêts de la famille, dépérit bientôt ou ne produit que du mal. Et comme ces intérêts sont pour la plu-

part confiés aux femmes; comme ils le sont d'autant plus que l'attention des hommes s'est portée ailleurs; comme dans l'ordre matériel c'est aux femmes que sont dévolus les soins de santé et les soins de la conservation des fortunes, et que, dans l'ordre spirituel, ce sont elles qui communiquent et raniment les sentiments, vie de l'âme, mobiles éternels des actions, il leur est assigné un rôle obscur peut-être, mais immense, dans les vicissitudes de la destinée qui se déploient sous nos yeux.

Il y a donc action et réaction continuelles entre la vie publique et la vie privée, et de là peut résulter un double avancement dans la civilisation : car tandis que le mouvement du dehors fait sans cesse pénétrer de nouvelles lumières au sein des familles, ces familles peuvent offrir l'exemple d'une ordonnance plus parfaite, moins sujette à être troublée par le vice sous toutes les formes, en sorte qu'une administration domestique généralement mieux entendue verserait par mille canaux un élément plus pur dans la société.

La femme qui remplira le mieux sa destination sera celle qui exercera l'influence la plus heureuse dans la sphère d'activité que les circonstances lui ont assignée. De là résultera naturellement que la femme mariée, qui peut influer comme épouse, comme mère, comme maîtresse de maison, sur le plus grand nombre d'individus, sera aussi la plus considérée, et fournira dans l'opinion générale, le type du sexe entier. Toutefois cet état la soumet à la dépendance : dans tous les emplois dont elle est

chargée, l'épouse subit l'empire d'un chef qui limite et dirige son action. Dans un cercle plus resserré, la femme non mariée peut jouir de plus de liberté, à ce qu'il semble, et pourtant elle aussi se sent gênée à bien des égards.

Ne l'est-elle point trop dans quelques pays? c'est possible. Le devoir religieux de faire le bien embrassé avec zèle, rempli modestement et à l'aide de lumières toujours croissantes, obtiendra sans doute peu à peu qu'on assigne des limites moins étroites à l'action des femmes, mais un sentiment de convenance les tiendra toujours captives à divers égards. Chaque jeune fille étant élevée par une mère soumise à l'obéissance, s'est naturellement conformée au modèle qu'elle a eu sous les yeux; elle a dû acquérir cet esprit de docilité, de déférence, cette disposition à plier sa volonté à celle d'autrui, qui, à moins d'un appel hautement prononcé de la conscience, la feront toujours reculer devant les menaces de l'opinion.

Cela est et cela doit être. Une femme trop hardie, trop dégagée de la crainte des jugements, verrait échouer ses meilleurs desseins. Les autres femmes même lui seraient contraires. Celles-ci ont un tact trop fin pour ne pas sentir qu'à chaque pas de leur sexe vers l'indépendance, les hommes en feraient un vers la froideur. Ils s'attacheraient parfois à l'une d'elles, mais ils nourriraient contre toutes une prévention, dès qu'ils pourraient dire : *Elles n'ont plus besoin de nous.*

Dans cet état d'assujettissement avoué ou tacite où vivent les femmes, il est impossible que les cir-

constances n'influent pas beaucoup sur leurs opinions. Leurs conseils offriront toujours un compromis entre la manière dont elles envisagent le bien, et la manière dont elles s'aperçoivent que le bien est envisagé par les autres, et à peine oseront-elles décider de ce qui leur convient pour leur propre compte. Ce sera toujours aux sentiments d'autrui qu'elles auront affaire, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus mobile, de plus imprévu et pour ainsi dire de plus vivant dans la vie. Des intervalles de tranquillité parfaite leur seront rarement accordés. Ces longues heures que les hommes consacrent à l'étude ou à l'exercice à demi mécanique de leurs professions diverses, ne se rencontrent guère dans la destinée des femmes. Sans cesse aux prises avec les intérêts actuels et journaliers des individus, elles sont appelées à prendre parfois des déterminations subites, et ont à se garder de partager des émotions qu'elles doivent pourtant excuser et comprendre. Que de présence d'esprit, que de calme ne faut-il pas alors pour conserver l'équilibre intérieur, pour s'élever au-dessus des considérations présentes, tout en leur faisant leur juste part! Et dans cet immense entrecroisement de tant d'obligations diverses, comment observer la juste subordination des devoirs? Comment juger si les plus importants par eux-mêmes sont aussi les plus pressés à remplir, et s'il n'en est pas de très-secondaires qui dans des occasions urgentes doivent néanmoins prendre le pas? Il est clair que pour de telles déterminations les règles générales sont de peu d'usage.

Ce qu'il importe donc de former chez les femmes, c'est un sentiment juste et prompt de ce qu'exige chaque moment. Sans doute une connaissance raisonnée des lois du devoir leur sera utile ; mais, pour la plus heureuse application de ces lois, il leur faut des qualités pour ainsi dire instinctives. Comment communiquer ces qualités? dira-t-on. A cela nous répondrons que sous ce rapport la Providence a singulièrement bien doué les femmes, et que les aperçus rapides ne leur manquent pas. Ce qui leur manque, ce sont de grands mobiles, c'est un autre aiguillon que leurs goûts, leur amour du plaisir, leur vanité ou des affections capricieuses, c'est aussi un autre frein que la crainte de l'opinion. Il faut en un mot les délivrer de l'égoïsme. Que peut-on espérer qui amène un tel résultat, si ce n'est l'amour de Dieu, si ce n'est cette foi vive, cette puissante affection qui pénètre le cœur si intimement qu'elle y produit l'effet des qualités naturelles, et paraît être un goût involontaire pour le bien? Voulez-vous qu'une femme ait dans le caractère de l'humilité sans bassesse, de la flexibilité sans lâche complaisance, une charité inépuisable qui, s'attachant surtout au bien de l'âme, cherche pourtant à procurer le bien du moment; voulez-vous tout cela ? rendez-la chrétienne.

Le christianisme est tellement la religion de l'humanité entière, qu'on paraîtrait le déprécier si l'on disait qu'il est surtout fait pour les femmes. Il est bien plus juste de dire que les femmes semblent particulièrement faites pour le christianisme. A elles appartiennent surtout et la persuasion du cœur, et

le désir d'écouter la voix de Dieu dans leur âme, de discerner *ce qui se discerne spirituellement*. Les dons naturels de leur sexe leur manqueraient si elles n'adoraient pas le Sauveur tel qu'il se montre dans l'Évangile et sans doute ces mêmes dons leur manqueraient encore hors du domaine de la religion. Il leur faudrait toujours recourir au raisonnement, voie bien lente et bien embarrassée.

Mais la femme, qui a pour ainsi dire compris Jésus-Christ, ou si l'on veut la charité universelle, voit bientôt s'éclaircir toute la complication de ses devoirs. La meilleure ligne de conduite s'offre à son esprit dans la circonstance précise où elle se trouve. Elle voit l'épouse dévouée, la tendre mère, la chrétienne compatissante agissant dans chaque occasion comme l'exigent ces titres divers : quelqu'une de ses qualités serait en souffrance si elle négligeait un de ses devoirs ou en outre-passait la mesure. Sans doute elle réfléchit tant qu'elle peut, mais une impulsion puissante vient à son aide.

Alors ce qu'elle sent profondément c'est la nécessité de sonder avant tout son propre cœur pour en améliorer les dispositions; attentive à en pénétrer les plus secrets replis, elle prend une idée d'autant plus humble d'elle-même qu'elle l'a plus haute de sa mission. Se comparant sans cesse à un divin modèle, elle ne tarde pas à s'apercevoir de tout ce qui manque à son caractère, à ses lumières, souvent à la constance de sa volonté. Soumise à son chef dans le mariage par un sentiment d'affection et de devoir, elle l'est aussi parce qu'elle le croit facilement supé-

rieur à elle. Si la pureté de ses intentions, si même ses facultés naturelles l'égalent à lui sous quelques rapports, elle reconnaît bientôt qu'une instruction ordinairement plus solide, une connaissance plus pratique de la vie humaine, ont donné à la raison de son époux une fermeté qui manque à la sienne, et cette conviction est pour elle un doux appui. Son désir d'influer sur lui en bien, quelque ardent qu'il soit, ne lui persuade jamais qu'elle soit moralement plus avancée, mais elle croit souvent s'intéresser à lui plus qu'il ne le fait lui-même. Et lorsqu'elle a le regret de ne pouvoir s'accorder intérieurement avec lui, elle renonce bientôt à faire prévaloir ses propres idées. Le sentiment de la sainteté de leur lien la porte à regarder le moindre nuage entre des époux comme un obstacle puissant à leur amélioration réciproque.

Le même esprit la suit dans son administration domestique; son vœu serait que sa maison offrît le reflet de tout ce qu'il y a de pur et d'élevé dans la vie humaine. Elle voudrait non-seulement que le culte divin y fût journellement célébré, mais qu'on y consacrât à Dieu toutes les jouissances qu'il accorde. Elle y appellerait le bonheur pour qu'il amenât la reconnaissance. Après qu'une raison sévère aurait déterminé ce que permet chaque situation, le besoin de perfectionner toutes choses la conduirait à tout embellir. Il lui semblerait que c'est là encore la vocation d'une femme. Je ne sais quel parfum d'ordre et de beauté se respirerait autour d'elle, et proclamerait le règne de l'intelligence dans sa demeure

comme il le proclame dans l'univers. Partout on y reconnaîtrait l'esprit de détail joint à l'élévation des pensées. Les plaisirs innocents des arts, les récréations littéraires, les découvertes même des sciences s'y introduiraient, et tous les soins matériels s'ennobliraient par l'exercice constant des facultés d'une âme immortelle.

Tels sont ses vœux, mais ils ne sauraient être qu'imparfaitement remplis; une femme chrétienne le sent mieux qu'une autre; elle trouve souvent une source de mécomptes dans un désir de perfection sans cesse trompé, et c'est une épreuve pour sa douceur, pour sa patience. Sans renoncer jamais à tendre vers le mieux, elle emploie ainsi sa pénétration à comprendre ce qu'on peut attendre de chaque moment, et n'espérant pas trop ni d'elle-même ni des autres, elle évite de se heurter contre des difficultés invincibles. Un sentiment secret l'avertit toujours qu'en troublant chez ses alentours l'harmonie intérieure, elle perd son meilleur moyen d'amener les âmes à Dieu.

On peut se demander si dans des relations moins intimes, la femme chrétienne doit être toujours occupée à perfectionner la société? Non pas ostensiblement sans doute; souvent elle oubliera son propre dessein, mais sa pente naturelle le lui fera remplir sans qu'elle y songe. Jamais elle n'aura l'air de prêcher, mais rien que de bon et de généreux n'osera se manifester en sa présence. Une atmosphère de pureté l'enveloppera. Elle sera aimée parce qu'elle est aimable, qu'elle est en sympathie avec les affections, et

que chacun devient meilleur auprès d'elle. Elle se plaît à tirer parti de tous les esprits, de toutes les heures; il lui semble que la société a aussi un but moral, et que le Dieu qui nous a rapprochés passagèrement veut que nous y gagnions quelque chose d'immuable.

Si nous suivons une femme de ce caractère dans les divers états où le sort peut la placer, nous la trouverons toujours au niveau de sa situation présente. Dans tous, elle observera les formes convenues, trouvant ces formes en général conservatrices de la dignité, et propres à modérer les mouvements du cœur souvent trop entraînants chez elle. Ainsi, sous l'empire de ses parents, on la verra fille soumise et dévouée; parvenue à l'âge de se marier, si elle renferme dans son cœur le pressentiment d'une félicité nouvelle, il lui sera impossible de la concevoir sans l'intime union des affections et des principes. Mère, elle sera intelligente, ferme, patiente, organe fidèle de la volonté d'en haut, et propre à la transmettre à de jeunes âmes. Veuve, s'il faut qu'elle le soit, la perte de son bonheur ne changera rien au but d'amélioration qu'elle se propose; appelée à devenir tutrice, administratrice pour ses enfants, elle s'efforcera d'acquérir les connaissances qui lui manquent; dans cette position comme dans toute autre, sa propre éducation l'occupera. Et si elle n'a jamais contracté les liens du mariage, il s'ouvrira encore devant elle un champ immense : la perspective de faire le bien et de perfectionner en soi tous les dons de l'âme.

Quelle réunion de qualités ne faut-il pas ainsi pour

former une femme excellente, que de dons en apparence opposés doivent être confondus et comme absorbés dans une céleste harmonie! Où chercher un modèle si accompli? Aucun type connu ne semble indiquer ce qu'il y a d'inaltérable et de sacré dans un être faible et mobile. Rien de semblable ne se trouverait dans *la Sagesse humaine personnifiée* telle qu'elle s'est offerte à l'esprit des Grecs, sous les traits altiers de Minerve. On ne peut guère espérer rencontrer un type pareil dans le domaine du paganisme; et pourtant, au sein de la servitude imposée aux femmes, une haute opinion de leur sexe perce parfois chez les anciens. Quelle beauté n'y a-t-il pas dans l'idée de ces vestales si pures auxquelles l'entretien *du feu sacré* était confié!

Milton n'a jamais été mieux inspiré que quand il a tracé le tableau ravissant de cette Ève encore innocente, telle qu'elle apparut à l'aurore de la création. Mais ce n'est que l'image de la femme terrestre et fragile qui n'a pas admis un nouveau principe de vie dans son sein. L'épouse vertueuse, décrite par Salomon, appartient toute à l'ancienne alliance, et montre sous un jour plus austère l'esprit de la première loi.

Ici, comme partout ailleurs, le charme et la sévérité réunis ne se trouvent que dans l'Évangile. C'est là que la femme chrétienne nous apparaît sous des traits, à la vérité un peu épars, mais toujours justes et touchants. Telle est cette bienheureuse vierge Marie qui, appelée à la plus haute destinée, conservait le souvenir des promesses célestes, *et les repas-*

sait dans son cœur [1]. Telle est encore cette autre Marie qui, se tenant assise aux pieds du Sauveur et recueillant ses paroles divines, *avait choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée* [2]. Telle est enfin la femme dont parle saint Pierre, celle dont l'*ornement consiste dans l'homme caché au fond du cœur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu* [3].

CHAPITRE IV.

FACULTÉS DISTINCTIVES DES FEMMES.

Si nous avons commencé par caractériser la destination des femmes avant de nous occuper de leurs facultés, c'est que leurs facultés n'ont pas décidé de leur situation dans ce monde. A cet égard leurs dons intellectuels surtout ont été comptés pour peu. A la vérité, dans tout ce qui est d'ordre divin, dans tout ce qu'une organisation particulière exige des femmes, il règne un merveilleux accord entre leurs dispositions et leurs devoirs; mais tout n'est pas d'ordre divin dans la place qui leur a été assignée, et la

[1] Luc, chap. II, v. 51.
[2] Luc, chap. X, v. 42.
[3] Pierre, ép. I, chap. III, v. 4.

grande différence de leur sort dans divers pays en offre la preuve. Cependant l'étude de leurs facultés est toujours d'une extrême importance. Il faut connaître leurs dons naturels, non-seulement pour en assortir la culture à ce que la société exige d'elles, mais pour les diriger aussi vers leur plus grand avantage à elles-mêmes.

Existe-t-il vraiment des facultés d'une nature particulière chez les femmes? Non sans doute, dans un sens absolu. Les dons de l'âme et de l'esprit sont essentiellement les mêmes dans les deux sexes, et il n'y a de différences que dans les proportions. Néanmoins, à travers des variations infinies, ces différences sont assez constantes pour devenir faciles à signaler. Mais on peut toujours se demander ce qu'il y a sous ce rapport de nécessaire ou d'immuable, et ce qu'il y a d'accidentel; la question n'est pas aisée à résoudre.

L'observation nous montre d'abord que dans certains états de la civilisation, ces différences se sont continuellement renforcées, et il devait naturellement en être ainsi. Les femmes se sont toujours transmis leur éducation les unes aux autres, et comme elles deviennent mères dans un âge où la plupart des hommes ne songent point encore à se marier, leurs générations se suivent dans une progression très-rapide. En outre, l'influence maternelle s'est exercée dans une enceinte étroite où le jour de la vie extérieure pénétrait peu. Ainsi les sentiments, les préjugés ordinaires aux femmes ont pu se propager indéfiniment. Et comme elles savent très-

bien que les traits qui distinguent leur nature morale plaisent aux hommes, elles ont pris peine à les rendre toujours plus marqués. Il a donc pu résulter de là que les femmes ont été tellement femmes, que l'être sain de corps et d'âme, que l'être raisonnable a presque disparu, et qu'il n'est demeuré qu'une créature débile et souffrante, incapable de remplir sa vocation.

Cet abus a presque cessé dans plusieurs pays, grâce au peu d'intérêt que les hommes prennent maintenant aux faibles des femmes. La société ferait justice de la déraison, et la trouverait aussi ennuyeuse qu'elle est nuisible. Néanmoins les femmes ont toujours une pente secrète à exagérer leur naturel, à se faire un titre à la fois et des agréments qu'elles ont, et des qualités qui leur manquent. Elles aiment à se représenter plus délicates, plus sensibles qu'elles ne sont, et elles obtiennent alors par faveur une exemption des devoirs pénibles. Triste succès fait pour leur préparer une existence misérable et méprisée!

Tel est le danger toujours attaché à la culture trop exclusive de certaines dispositions qui semblent aimables. Et pourtant nous désirons que l'on cultive ces dispositions. Les traits qui caractérisent les femmes nous plaisent aussi; nous croyons ces traits assortis à leur vocation, favorables au perfectionnement de l'humanité entière. Mais sous une enveloppe toute féminine, nous aimons à sentir respirer un être moral, un être capable au besoin de déployer de l'énergie, capable surtout de montrer habituelle-

ment cette force sans rudesse que les mots *d'empire sur soi-même* peuvent définir.

La nature des femmes a souvent été analysée. On sait qu'en elles le principe passif ou sensitif, au moyen duquel nous recevons involontairement les impressions, l'emporte sur le principe actif qui nous sert à diriger notre attention et nos pensées. Il suit de là que dans tout ce qui demande des efforts puissants et continus, les femmes ont évidemment du désavantage, leur organisation est trop mobile pour que la sensibilité ne prenne pas souvent les devants sur la volonté. Néanmoins certains priviléges semblent leur avoir été accordés en compensation, et quoiqu'ils aient aussi leurs inconvénients, nous les envisagerons d'abord sous l'aspect le plus favorable.

Il nous convient peu de célébrer la figure si vantée des femmes. Mais n'est-ce pas toujours une œuvre merveilleuse que cette enveloppe si habilement construite pour tenir l'âme au fait de ce qui peut l'intéresser dans le monde extérieur? L'instrnment le plus parfait n'est-il pas aussi le plus sensible, le plus prompt à accuser la moindre variation dans l'objet qu'on veut observer? Aussi que d'avertissements l'âme ne reçoit-elle pas de cette enveloppe que tout affecte, sur qui tout agit!

Grâce à une organisation si délicate, quoi de plus rapide, de plus fin que les aperçus de la femme? Elle l'emporte sur l'homme par cela même qui rend l'homme supérieur aux animaux, et les a soumis à son empire; plusieurs sont au-dessus de lui pour la force matérielle; mais, renfermés dans le cercle de

leur instinct, ils ne voient rien au delà de cette étroite enceinte. L'homme seul contemple toutes choses dans l'univers, mais la femme a plus de pénétration encore.

Cette sagacité en elle est si grande qu'elle l'exerce toujours sur ce qu'il y a de plus subtil, et se plaît à saisir les signes légers qui indiquent l'état des âmes. Cela seul l'intéresse même véritablement ; le monde matériel est peu de chose pour elle. Spiritualiste sans le savoir, les pensées intimes, les affections secrètes l'occupent toujours. Il semble que le domaine de l'invisible lui soit accessible. Un admirable instinct lui révèle les impressions des autres, et les lui fait aussitôt partager. Son imagination la transporte rapidement dans l'existence la plus étrangère ; elle comprend le petit enfant qui ne parle pas et qui pense à peine, et devine le secret que gardent les infortunés. On dirait que le ciel lui-même a eu pitié des maux ignorés, quand il lui a donné cette pénétration et cette sympathie si tendres.

Telles on retrouve les femmes dans tous les climats quand elles sont fidèles à leur vraie nature. Hors un penchant trop général pour la mollesse, la sensualité les domine peu. Assez portées à la gourmandise dans leur enfance, elles ont bientôt surmonté de vulgaires désirs ; être admirées, être aimées, est tout à leurs yeux ; et lors même que la vanité les a gâtées, on reconnaît encore leur spiritualisme d'instinct. C'est toujours ce qui se passe dans les âmes qui les intéresse, la sensualité de l'amour-propre efface l'autre. Occupées à découvrir ce qu'on pense d'elles, ce qu'on

sent pour elles, le but de cette recherche est bien égoïste, et néanmoins leur vie est dans autrui.

Cette espèce de divination, ce commerce secret avec le fond intime des âmes, a pu autrefois donner l'idée que les femmes avaient quelque chose de surnaturel. On les a crues aisément en rapport avec les esprits d'un autre monde. Elles-mêmes vraisemblablement ont partagé cette opinion ; l'effet qu'elles produisaient se communiquait à elles, car rien ne les émeut aussi fortement que les impressions dont elles sont cause. Leur facilité d'élocution, que des sentiments exaltés élèvent jusqu'à l'éloquence, a pu contribuer à l'illusion, et sans doute les pythonisses, les sibylles se sont crues vraiment inspirées. Qui sait même si leur organisation délicate, si leurs sens mobiles n'ont jamais été ébranlés par ces influences mystérieuses dont on revient de siècle en siècle à soutenir la réalité sans pouvoir leur assigner une cause ? Il est du moins certain que chez des peuples entiers l'admiration pour la beauté des femmes, jointe à l'effet de ce mélange d'enthousiasme, de dignité et de pureté angélique qu'on observe en elles, a donné un caractère divin et sacré à l'idée qu'on s'en est formée. Dans des temps moins desséchants que le nôtre, peut-être ce sentiment était-il naturel, et il est permis de regretter qu'il n'en reste pas quelque trace. Serait-ce donc une superstition que de voir dans les femmes une race plus pure, des êtres que le mal ferait déroger, des êtres destinés à inspirer au reste de la race humaine le sentiment de tout ce qui est noble, généreux, dévoué? Ne supporteraient-elles

pas mieux mille privations nécessaires, en y voyant la conséquence d'un rang élevé, plutôt qu'une condamnation arbitraire? Toutefois, leur résignation doit se fonder, selon nous, sur des sentiments plus humbles.

Avec une pareille constitution, on conçoit que le sentiment du beau a dû être très-vif chez les femmes. L'aspect de la nature les enchante, et agit parfois religieusement sur leur cœur. Les arts aussi les trouvent sensibles, mais ce sont là chez elles des dons marquants plutôt que distinctifs pour leur sexe. Elles n'ont pas de privilége à réclamer sous ce rapport. Ce qui les caractériserait plus particulièrement, c'est une sorte de bon sens inné, c'est une certaine justesse de vues qui, dans l'état d'impartialité, les fait tomber droit sur le meilleur parti à prendre. Elles paraissent indiquer par inspiration la chose nécessaire et la chose pressée, sans trop réfléchir, et sans que les raisonnements réussissent à les dérouter. Est-ce un instinct moral, un goût naturel pour l'ordre, une connaissance anticipée de ce qu'exige le moment? On l'ignore. Elles-mêmes ne motivent guère leur avis. « Nous ne savons pas toujours la raison de » notre bon sens, » a dit l'une d'elles. On ne peut mieux désigner, et ce que les femmes ont et ce qui leur manque.

Oui, ce qui leur manque. Nous avons assez relevé le prix de leurs avantages pour oser dire que tous ces dons d'instinct ont grand besoin de contre-poids. On commet une grande erreur si l'on imagine que les qualités différentes, et même en apparence oppo-

sées, se détruisent réciproquement. Ce sont leurs effets qui peuvent se balancer, et c'est fort heureux, les qualités restent entières, et on les dirige alors à son gré. Ainsi, quand nous avons désiré qu'on s'occupât plus sérieusement à cultiver les sentiments dans l'éducation des hommes, nous étions aussi persuadé que les facultés intellectuelles y gagneraient. De même, en donnant à présent un conseil inverse, et en formant le vœu que la réflexion, le raisonnement, soient encouragés, exigés même chez les femmes, nous avons la conviction que leurs aperçus n'en seraient pas moins rapides, et leur discernement moins fin. Comment des inspirations qui devancent la pensée seraient-elles jamais arrêtées par la marche lente de facultés qui demandent du temps pour s'exercer? Les femmes verront toujours vite et souvent juste; mais on peut désirer que leurs jugements soient confirmés par la réflexion avant d'être convertis en actes, en paroles même. Une partie de leur esprit doit s'accoutumer à attendre l'autre. L'habitude constante de comparer leurs premières idées avec les dernières, augmentera encore leur sagacité.

Quels effets salutaires ne produirait pas l'éminente faculté de divination accordée aux femmes si leurs vues se portaient au delà du moment présent, si elles pénétraient les esprits divers, non pour partager leurs fluctuations éternelles, mais pour tirer parti de leurs dispositions passagères, afin de les diriger vers le bien! Des principes fixes, élevés, réfléchis, joints aux dons naturels des femmes, peuvent seuls les amener à la hauteur de cette vocation d'institutrices

qui paraît leur être adressée ici-bas. Quoi de mieux pour la remplir, que leur instinct bien souvent heureux, si la raison l'accompagnait dans une proportion égale!

Parmi les causes qui ont retardé les progrès intellectuels des femmes, nous signalerons particulièrement l'idée qu'il fallait constamment les occuper de leur destination spéciale. Sans doute on supposait qu'en y pensant toujours elles la rempliraient le mieux possible; mais nous ne croyons pas qu'il en ait été ainsi. Ne songeant jamais qu'aux individus, envisageant les personnes et rien au delà, elles n'ont pris nul intérêt aux choses; la vérité comme vérité n'a pas attiré leur attention, elles l'ont trop ignorée ou trop méconnue pour la communiquer dans sa pureté. La noble faculté de l'esprit humain, destinée à chercher impartialement ce qui est et ce qui doit être, cette faculté, dis-je, est si souvent restée oisive et par conséquent non développée, qu'une longue prescription a pu faire supposer que les femmes en étaient à peu près privées.

Nous sommes loin de nier l'infériorité des femmes; mais les accuser d'incapacité dans quelque genre que ce soit, c'est parler d'après une expérience peu décisive ou d'après une analogie qui peut tromper. Un fait dont on n'a pas assez tenu compte, c'est la parfaite égalité intellectuelle des jeunes filles et des jeunes garçons pendant tout le temps où on les élève ensemble. On leur voit prendre le même intérêt à toutes les branches de leurs études, et les cultiver avec le même succès; l'inégalité entre eux ne com-

mence que du moment où l'un des sexes vient à recevoir une instruction plus forte que l'autre. Les explications qu'on a données de ce fait ont-elles la même portée que le fait même ? c'est bien douteux.

La valeur et l'importance des idées qu'on met dans la tête des hommes et des femmes durant l'intervalle de douze à dix-huit ans, période la plus favorable aux progrès de l'esprit, ne sauraient soutenir un instant de comparaison. Que voyons-nous chez les jeunes filles ? Nous voyons toute l'activité de la vie transportée dans les intérêts de la vanité ou du plaisir; une instruction stimulée par l'amour-propre, mobile également étranger au développement de la raison et au goût pour les connaissances ; une parfaite indifférence pour ce qu'on apprend pourvu qu'on paraisse l'avoir appris; des leçons dénuées de suite ainsi que de méthode, et reçues, dans leur partie solide du moins, comme par acquit de conscience, sans qu'on en attende de résultat, voilà des causes plus que suffisantes pour rendre raison de la faiblesse intellectuelle des femmes. Et quand on pense que cette faiblesse n'a pas toujours été telle qu'elle est aujourd'hui, quand on sait que vers la fin du moyen âge les femmes de divers pays ont obtenu de brillants succès dans les arts et dans les sciences même où on les croit le moins capables de réussir, comment ne pas attribuer en grande partie à l'éducation cette faiblesse qu'on leur impute ! « Il me semble, » dit M. Thomas dans son Essai sur les femmes, « que, dans le seizième » siècle, les femmes s'instruisaient par enthousiasme » pour les connaissances mêmes. C'était en elles un

» goût profond qui tenait à l'esprit du temps et se » nourrissait jusque dans la solitude. » Il n'en est assurément plus ainsi.

Néanmoins de nos jours encore n'a-t-on pas vu des succès inattendus démentir des opinions trop légèrement conçues? Dans les genres même qui paraissent les plus étrangers aux goûts et aux talents des femmes, dans les mathématiques par exemple, mademoiselle Germain en France, et madame Somerville en Angleterre, se sont élevées à une grande hauteur, et sans doute ces personnes illustres ne s'étaient pas livrées dès leur jeunesse à des exercices d'intelligence pareils à ceux qu'on exige des hommes. Quand l'instruction donnée aux femmes aura été aussi solide et aussi forte qu'elle a été lâche et incohérente depuis deux siècles, on prononcera sur leurs facultés avec plus de connaissance de cause.

Il n'en sera pas de longtemps ainsi, trop de circonstances s'y opposent; nous-même n'avons nulle idée d'obtenir une instruction à la fois vaste et profonde pour les femmes, nous la voudrions seulement plus fondée en principe, plus raisonnée, plus propre à les faire réfléchir. Nous aimerions que l'ordonnance du monde physique et moral leur parût digne d'être étudiée, que leur curiosité se tournât parfois sur les idées universelles et sur la nature, et non éternellement sur les intérêts de société. S'il est à désirer que leurs facultés soient dirigées, sous certains rapports, comme le sont les facultés qui honorent le plus les hommes, c'est surtout pour que leur vocation de femme en soit mieux remplie; car enfin cette voca-

tion demande aussi le développement de l'être intellectuel. Quand on contrarie les lois selon lesquelles l'esprit humain s'étend et s'élève, tous les dons particuliers restent sans valeur. Tant que les femmes seront incapables de juger les choses impartialement, tant qu'il n'y aura pour elles d'intérêt que dans les impressions, les émotions excitées ou reçues, elles ne seront ni épouses, ni amies, ni mères comme il faudrait l'être; et fût-il question de succès dans les arts ou de gloire littéraire, nous dirions encore que, dans les genres même où elles sembleraient devoir exceller, elles pourront faire preuve de talents brillants sans parvenir jamais à une véritable supériorité.

La célébrité n'est pas du tout ce que nous désirons pour les femmes, et nous cherchons uniquement, chez celles qui se sont données à connaître, les indices de la direction des pensées dans le sexe entier. Que trouvons-nous en général dans leurs œuvres littéraires? presque toujours l'épanchement de leurs sentiments individuels; elles ont peint la société, et, sous des voiles plus ou moins épais, les peines qu'elles y ont éprouvées, les obstacles que les affections exaltées rencontrent toujours; la poésie lyrique a trouvé chez elles des accents pénétrants, passionnés, parfois sublimes. Mais quelle place les sujets d'amour ne tiennent-ils pas dans leurs écrits! Sur dix ouvrages publiés par elles, n'y en a-t-il pas peut-être neuf où l'amour joue le premier rôle? Et quand, en examinant les productions littéraires des hommes, on voit combien ils ont été peu occupés de ce sentiment, n'y a-t-il pas là une preuve frappante qu'il est pour les

femmes une source de malheurs? Leur état intellectuel et moral est-il donc sain, est-il désirable? leurs facultés sont-elles développées dans d'heureuses proportions? L'universalité d'esprit des femmes du seizième siècle, où est-elle? Chez les nôtres, ne voit-on pas que le cours des pensées est toujours dirigé dans le même sens, et dans le sens le plus dangereux possible?

Oui, mais telle est la femme, dira-t-on; c'est ainsi qu'elle est fidèle à sa nature, qu'elle est charmante. Telle est sans doute la femme qu'appellent des vœux insensés, dirai-je des vœux cruels qui demandent des victimes, mais est-ce la femme que Dieu veut? Et puis, est-il bien vrai qu'elle soit toujours charmante, et n'a-t-elle ici-bas rien à faire que de charmer? N'est-ce pas payer un peu cher une femme séduisante et si souvent malheureuse pour l'avoir été, que de lui immoler la raison et la sagesse de vingt autres? N'y a-t-il pas même pour les femmes quelque chose d'humiliant dans cette obligation d'être charmantes qu'on leur impose? Ah! cultivons d'abord chez les jeunes filles les grands et nobles attributs de l'humanité, les dispositions aimables de leur sexe se développeront d'elles-mêmes et n'y perdront rien.

Nous sommes persuadé qu'une culture d'esprit plus judicieuse, plus rationnelle, plus digne d'un être immortel, ferait éclore chez les femmes une variété de dons qu'on ne leur soupçonne guère, et donnerait aux intelligences calmes et sérieuses la part de développement qui leur est si injustement refusée.

Alors une appréciation équitable de leurs divers avantages constaterait, nous n'en doutons pas, l'inégalité entre les deux sexes ; mais cette inégalité ne paraîtrait plus aussi grande qu'on la suppose ; les femmes du moins comprendraient toujours et suivraient avec intérêt les idées des hommes. Elles n'en sont pas là maintenant.

Toutefois, avouons-le, dans les circonstances qui nous seront le plus favorables, les hommes l'emporteront toujours sur nous, leur nature est supérieure à la nôtre.

Supérieure en quoi ? peut-on demander. Peut-être n'est-ce pas en raison d'aucune qualité qui se nomme. Plus livrés aux passions sensuelles, ils ne sont ni plus religieux, ni plus dévoués, ni plus vertueux, ni peut-être plus spirituels que nous, et cependant nous les sentons faits pour être nos maîtres, pour l'être en vertu d'un ascendant moral et non uniquement matériel. Ils ont, à ce qu'il semble, une puissance interne, une intensité de volonté qui se porte tour à tour en différents sens. Leur *moi* est, en un mot, plus fort que le nôtre. A eux l'instinct de la domination, à eux ce naturel altier et ferme qui a élevé les Romains au-dessus des peuples plus polis, plus raffinés qu'eux. A nous les dons des nations vaincues, dons précieux, mais qui, dans leur beauté même, n'ont pas un caractère de grandeur.

Que seront ces facultés diverses auprès de Dieu ? rien par elles-mêmes sans doute. Ce ne sont que des biens prêtés dont nous rendrons compte un jour, et prêtés néanmoins dans une intention généreuse. Con-

templons d'un œil reconnaissant ces deux moitiés de l'espèce humaine, toutes deux si richement douées, et chacune trouvant, pour ce qui lui manque, secours et consolation dans ce qui est accordé à l'autre moitié; toutes deux partageant assez les mêmes dispositions naturelles pour se deviner mutuellement, et non assez pour qu'il ne reste pas un certain voile, un certain mystère qui ajoute à l'attrait de leurs relations.

Alors quand un lien sacré unit à jamais deux êtres appartenant à ces divisions différentes, chacun d'eux qui se sent surpassé à quelques égards par les dons de l'autre, le respecte et l'admire même pour les dons qu'il a de plus que lui. De là naît un attachement, une estime réciproques, malgré les misères communes que leur intimité leur fait découvrir. Ah! si ces misères n'existaient pas, ce serait dans la réunion de leurs qualités différentes qu'on pourrait espérer de rencontrer l'idéal complet de l'humanité. L'apôtre saint Paul n'a-t-il pas voulu nous faire comprendre que cet idéal ne se trouve jamais dans une des moitiés vue à part de l'autre, quand il a écrit ce mot remarquable : *L'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme, devant l'Éternel.*

CHAPITRE V.

DÉFAUTS ORDINAIRES DE L'ÉDUCATION.

Nous n'aurions pas besoin de le dire, à ce qu'il semble : les reproches que nous adressons ici aux mères sont loin de les regarder toutes. Il en est dont les soins peuvent servir de modèle ; ce que nous conseillons, elles l'ont fait et beaucoup mieux. Il faut le reconnaître encore, la plupart des mères ont gagné sous certains rapports, elles ont mieux senti l'importance de leur tâche, et la négligence a souvent fait place à des soins attentifs. Les torts que nous signalons étaient plus évidents il y a trente années, mais nous croyons encore en retrouver la trace.

Toutefois en prenant ici l'éducation à partie, nous nous plaignons moins de ses résultats que de sa tendance.

Les femmes valent mieux généralement que la marche suivie pour les élever ne devait le faire espérer. Leur âme est de haute origine ; le rayon divin n'y peut être entièrement obscurci, et quelques-uns des principes qu'on est obligé de leur donner fructifient parfois d'une manière inattendue. Puis tout à coup il se développe souvent en elles des sentiments si beaux, si entièrement dévoués, la maternité surtout les met si fort au-dessus des considérations personnelles, que l'égoïsme communiqué s'évanouit

devant une flamme plus pure. Mais dans l'éducation comme ailleurs, on ne peut pas savoir gré à un système de ce qui arrive malgré ce système.

C'est peut-être s'exprimer inexactement que de parler de marche suivie ou de système dans l'éducation donnée par les mères. On y remarque sans doute fort peu de méthode et de plan déterminé; mais les sentiments dominateurs ont cela de commun avec les principes fixes, qu'ils mènent toujours sur une même route et paraissent tendre vers un même but. Le sentiment qui anime les mères est bien celui d'une extrême affection; l'égoïsme que nous déplorons ne les gouverne pas elles-mêmes, c'est dans leurs filles que passe leur vie; mais, hélas! un amour-propre souvent excessif y passe aussi, et qui ne sait avec quelle facilité cette disposition se propage? La vanité, de désintéressée qu'elle était chez la mère, devient personnelle chez la jeune fille. Toutes deux sont également frivoles; mais la frivolité qui, chez la mère, était rachetée par le dévouement, est aggravée chez la jeune fille par l'égoïsme.

Comment cela peut-il arriver, puisque la religion doit les mettre l'une et l'autre au-dessus de ces misères, et que l'éducation transmet les préceptes du christianisme à toutes les femmes? Les préceptes, oui, l'éducation les transmet, répondrais-je, mais il n'en est pas ainsi de l'esprit. D'abord un christianisme de forme ou de pratiques extérieures n'est rien du tout; c'est un tribu payé à l'usage, une continuation de cette routine qui ramène toujours les mêmes défauts. On ne réussit même que rarement

à prévenir ces défauts par une instruction religieuse en apparence plus profonde, plus faite à ce qu'on croit pour porter des fruits. Là, l'esprit du christianisme peut encore manquer, et l'éducation perd alors le meilleur fondement de ses espérances.

Serons-nous compris si nous avançons que le trop grand empressement à recueillir les fruits de la religion fait précisément que la racine même est peu cultivée! On veut en retirer une utilité terrestre; les effets qu'on en espère attirent seuls l'attention. Ainsi quand on demande à une éducation imparfaitement religieuse de procurer l'avantage ici-bas le plus grand de tous, celui d'une conduite sage et régulière, cet avantage, on ne l'obtient pas, ou si on l'obtient, c'est par des motifs purement humains qui laissent vivre dans le cœur toutes les passions mauvaises et ne donnent nulle garantie pour l'avenir. Mais c'est qu'on n'a pas vraiment eu recours à la religion, on n'a vu dans ses préceptes qu'un instrument pour obtenir autre chose qu'elle. Il est également vrai, et que la religion est le meilleur de tous les moyens pour arriver dans ce monde-ci à tout ce qui est bon ou digne d'estime, et que lorsqu'on l'emploie comme moyen, sa puissance s'évanouit et son effet manque.

Et pourquoi cela? c'est que la question de prééminence est une question vitale pour la religion. Si vous en faites un instrument, elle n'a pour vous qu'une valeur secondaire, toute subordonnée à l'utilité que vous en voulez retirer. On sent que s'il se présentait à vous un instrument plus efficace, vous laisseriez celui-là de côté. Ainsi quand votre objet est

la vie présente, vous mettez cette vie au-dessus de la vie céleste de l'éternité, et dès lors la religion n'a plus de force. Si, au contraire, la vie humaine n'est à vos yeux qu'une route pour parvenir à vous unir à Dieu dans tout l'avenir, alors en effet vous obtiendrez que cette vie soit bonne et sage.

La mission de la religion ici-bas est de sanctifier notre âme. Ses préceptes, son histoire, ses mystères, le miracle de la rédemption même, tout tend à nous ramener à Dieu, à ce Dieu très-saint qui, ne pouvant s'unir avec le mal, a voulu abolir l'empire du mal sur sa créature. Ainsi la régénération du cœur, opérée par le secours d'en haut qu'obtient la prière, est le seul bienfait immédiat qu'on puisse attendre de la religion; mais de ce bienfait résulteront avec le temps tous les autres.

C'est encore se proposer un but terrestre que de chercher surtout dans la religion des émotions élevées et poétiques, d'en voir principalement le côté consolateur. Une mère tendre peut se plaire à faire ressortir les bienfaits de Dieu dans la nature, à vanter les beautés, les merveilles de la création; elle peut montrer la religion comme essuyant toutes les larmes, comme versant un baume salutaire sur nos douleurs. Tout cela est vrai, profondément vrai, ce sont des rayons émanés du centre, mais le centre c'est Dieu lui-même; *c'est le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons*. Où est le principe régénérateur de la sainteté de Dieu dans ces considérations partielles, et dès lors où est la religion? Ah! faites jaillir pour les jeunes âmes la source pure et abondante de

l'amour, du respect pour le Dieu sévère, le Dieu trois fois saint, et mille ruisseaux vivifiants en découleront pour elles. Mais si vous ne les conduisez qu'à des filets d'eau errants sur le sable, l'ardeur du soleil d'été fera bientôt tarir ces filets.

Mais quelles ressources n'offre pas l'esprit même du christianisme pour accomplir les divers desseins qu'une mère judicieuse peut former! Qui peut douter que l'organisation mobile des femmes, que leur naturel vif, impressionnable avec excès, ne demande un pouvoir répressif suffisamment fort. On rejette, et l'on a bien raison, la contrainte matérielle; elle paralyse tout mouvement et annule ainsi l'être moral. Mais comment alors maîtriser chez les jeunes filles l'impétuosité et l'inconstance de leurs désirs? Comment, en leur refusant ce qu'elles veulent, leur demander de mettre du zèle à des choses qui ne leur plaisent pas?

On oppose alors l'une à l'autre, je le sais, deux dispositions assez générales, l'amour du plaisir d'une part et la crainte du blâme de l'autre. Mais de ce conflit entre des sentiments contraires naît une discordance intérieure, des inégalités, des caprices, souvent de l'aigreur. Dans une piété sincère en revanche, le frein est de la nature de l'aiguillon. C'est toujours une même affection qu'on satisfait ou qu'on blesse; il s'agit toujours d'obéir à Dieu ou de l'offenser, et dans le motif des privations, il y a encore quelque chose qui parle à l'âme. De là résulte cette harmonie entre les pensées et les actions, si favorable au charme des femmes; et pourquoi craindrions nous

de parler de charme quand cette magie irrésistible n'est jamais que l'expression d'une âme d'accord avec elle-même, d'un cœur sincère et pur qui cède à de bons mouvements sans avoir à en dissimuler de contraires !

Nous avons observé que les dons particulièrement accordés aux femmes, la tendresse de cœur, la compassion, l'amour du beau, une imagination riante et douce, le contentement d'esprit ou la résignation, le spiritualisme d'instinct ou le pressentiment d'un monde invisible, sont précisément les attributs que le christianisme tend à développer dans les âmes ; disons ici que telle est pourtant sa vertu cachée, qu'il balance l'effet parfois un peu amollissant de ces dons si beaux, par la sainte austérité de sa morale.

Mais comment a-t-on combattu la disposition à l'entraînement si naturelle chez les femmes? Quel moyen a-t-on pris pour leur donner la force de résistance nécessaire à leur sûreté? On leur a fait peur de l'opinion.

Ici nous ne voudrions pas blâmer trop légèrement les mères. Il est très-vrai que dans tout ce qui ne se rattache pas immédiatement à la morale, les usages de la société ont formé un code de convenances dont les femmes ne sauraient impunément s'écarter.

Faisons ainsi respecter aux jeunes personnes les lois prohibitives de l'opinion ; souvent ces lois sont fondées en raison, souvent elles signalent certains dangers que l'innocence n'apercevrait pas ou braverait peut-être. La crainte d'offenser des regards sévères, même dans ce qui ne paraît pas blâmable en

soi, est une délicatesse toute féminine et comme une sauvegarde de la pudeur. Après tout il ne peut résulter de là que des privations, et c'est à quoi les femmes sont vouées. Interdisons en conséquence à nos filles d'enfreindre les défenses de l'opinion; mais quand nous voulons les porter au bien, ne leur donnons jamais l'envie d'être louées pour mobile. Il n'est rien de désirable dans l'éducation qui ne puisse être obtenu par des sentiments plus nobles.

Le malheur est que la tendresse même des mères les rend esclaves de l'opinion. Il faut avoir à présenter un jour une personne convenable, gracieuse, bien apprise, propre à fixer par ses agréments le choix d'un époux, et à s'attirer assez, par un sage maintien, la faveur publique, pour que personne ne cherche à détourner l'époux de ce choix.

De cette double intention dérive l'éducation tout entière.

N'est-ce pas une intention très-naturelle? dira-t-on. Naturelle, assurément d'après des vues toutes mondaines; étroites et superficielles par conséquent. Nous aussi nous désirons arriver à un résultat pareil; nous aussi nous espérons voir les jeunes filles devenir un jour des épouses aimables et estimées, mais ce sera la conséquence éloignée et très-confusément entrevue d'un autre dessein. En revanche, les mères qui dans l'éducation prennent pour but direct le mariage, et pour moyen le culte de l'opinion, ne font, selon nous, que vouer leurs filles à une médiocrité irrémédiable.

Qui ne voit, en effet, que des vues semblables

mènent droit à soigner avant toutes choses l'extérieur? L'éducation n'est réelle et sincère que lorsqu'elle se rapporte aux agréments extérieurs. Les dehors du moins sont connus pour ce qu'ils sont; s'ils cachent le dedans ils ne se cachent pas eux-mêmes. Il faut à cet égard renoncer à l'illusion. On n'en impose guère sur la figure, guère sur les talents dont on fait preuve en société. C'est donc sur ces objets que se porte surtout l'attention des mères, c'est là qu'il faut bien mettre de la vérité. Le reste est de nature à rester dans l'ombre. Qui jamais interrogera la jeune personne sur ses principes, sur ses connaissances, sur sa douceur dans l'intimité? Tout cela se suppose et va sans dire, le plus ou le moins ne se remarque pas.

Ainsi le grand objet de l'éducation intellectuelle, le développement harmonieux des facultés, reste complétement étranger aux mères. Si la nécessité de donner certaines connaissances peut les frapper, elles n'en ont pas moins une crainte instinctive des facultés. Ces forces ont à leurs yeux quelque chose de redoutable.

L'esprit d'investigation ou le désir de remonter des effets aux causes, le besoin des raisonnements précis, l'imagination même et le goût du beau, ont des exigences qui peuvent quelquefois donner de l'embarras. Ce sont là pourtant les agents naturels de l'éducation intellectuelle, ce sont les seuls principes de vie qui tendent à déployer leur activité. La mémoire en revanche est un serviteur tranquille qui ne demande pas mieux que d'avoir peu à travailler.

On s'adresse donc à la mémoire; mais quel intérêt alors l'étude peut-elle avoir?

Aussi n'en a-t-elle guère pour les jeunes filles. Accoutumées à porter toute leur attention sur les personnes, à deviner ce qui pourra leur attirer quelques éloges, le développement d'une sagacité intéressée est leur seul progrès, et une partie de leur esprit grandit aux dépens du reste. De là leur indifférence pour les idées un peu générales, pour la réalité, pour le vrai, dans tout ce qui n'a pas d'emploi immédiat; de là leurs opinions passionnées et peu éclairées; de là leur persuasion que tout ce qui les contrarie tient à la volonté malveillante des individus, et qu'il n'y a pas de nécessité dans les choses mêmes; de là leurs préjugés de classe, de coterie, de nationalité; de là l'impossibilité pour elles d'être impartiales; de là enfin tout le mal dans le domaine intellectuel et plus loin encore.

Faut-il s'étonner de ces résultats? L'éducation n'a jamais songé à former un esprit éclairé, une créature intelligente; on n'a cherché qu'à procurer à la jeune fille un assortiment complet de toutes petites connaissances. Il s'agissait d'amener son instruction à un certain niveau convenu où tout était fixé par l'usage. Cela même prenait l'apparence d'un système. A quoi servirait, disait-on, une science plus profonde aux femmes? A rien peut-être matériellement, répondrai-je. De but bien positif, il n'y en a point pour des êtres qui n'exerceront pas de profession spéciale; le but du gain, celui même de la célébrité, peuvent leur être interdits pour mille raisons, mais laisser

à dessein s'appauvrir, se dessécher des esprits appelés à en former d'autres, peut-être à trouver un grand bonheur dans leur propre développement, c'est une sorte de barbarie, c'est une mutilation morale dont les races futures se ressentiront. Comment se plaindre après cela des idées étroites des femmes?

Il y a plus toutefois, et la moralité aussi a été amoindrie par ce système. Dans cette région de la conscience où la femme est l'égale de l'homme par ses intentions, et l'emporte souvent par la pureté de sa vie, il semble qu'on ait eu tout aussi peur des grandes qualités du caractère que des grandes facultés de l'esprit. On a senti confusément que les plus nobles attributs de l'humanité, le saint amour de la vérité, de la justice, que la généreuse franchise, la fermeté d'âme, mettraient quelquefois obstacle à la parfaite souplesse exigée des femmes. Il n'y avait pas là, je le sais, de dessein prémédité; souvent les mères vantaient les vertus dont il leur était difficile de favoriser le développement, puisqu'elles ne les avaient pas elles-mêmes. Comment obtenir de l'énergie quand on donne sans cesse l'exemple de plus timides ménagements? Quelle jeune personne ne s'aperçoit pas qu'on s'attache à cacher, à dissimuler mille choses? Ne lui enseigne-t-on pas tacitement l'art des détours quand on lui reproche si souvent de manquer d'adresse?

Néanmoins ces habitudes à demi artificieuses ne la disposent pas à la douceur, à la docilité, tant s'en faut. Une révolte irréfléchie, capricieuse, remplace la résistance motivée qu'on redoutait. Les vertus

modestes et résignées des femmes ne sont pas acquises, et l'on a sacrifié les qualités généreuses dont souvent la nature les avait douées. Ah! qu'ils seraient beaux toutefois les sentiments énergiques de l'honnête homme, tempérés dans leur expression par la tendresse de cœur et les sympathies d'une femme.

Tel est le plus grand reproche que nous adressions à l'éducation. La plupart des desseins qu'on forme sont justifiables, mais on ne met pas en jeu pour les accomplir les meilleurs mobiles du cœur humain. Pour peu que les vœux d'une mère fussent raisonnables, elle trouverait des auxiliaires dans les bons sentiments de son enfant; elle verrait la sympathie, l'oubli de soi-même, la bonté, le désir de contribuer, du moins quelques moments, au bonheur des autres, rendre tous les rapports de sa fille avec la société faciles et doux, et lui en assurer la bienveillance; elle s'aiderait de la modestie, de la dignité naturelles à son sexe, pour lui donner le tact des convenances bien promptement. En outre, le goût qu'il est si aisé d'inspirer pour mille objets intéressants dans les arts et dans la nature, pourvoirait aux agréments de l'esprit chez la jeune personne. Plus vous dirigerez ses vues au dehors, plus vous détournerez son attention de ses propres succès, plus aussi elle aura d'amabilité et de charmes. Pourquoi préférez-vous recourir à l'amour-propre, à cet égoïsme vaniteux qui s'abaisse à tant de petitesses et soulève tant de mauvaises passions?

On ne songe pas assez qu'une pareille disposition finit par envahir la vie entière. Un amour-propre

assez avisé pour comprendre celui des autres, devient à la fois le mobile et le régulateur de la conduite; il donne son empreinte aux actions, aux opinions mêmes; l'existence intime en est altérée, tout est falsifié jusqu'au fond du cœur. Par un renversement de ce qui devrait être, tous les jugements viennent d'autrui et toutes les affections sont pour soi. Aimer, admirer, n'est plus l'essentiel pour une femme, c'est être aimée, admirée, qui le devient; il s'agit peu de ce qu'on éprouve et beaucoup de ce qu'on fait éprouver. Les nuances de ce caractère changent avec l'âge, le fond de la couleur subsiste toujours. Ainsi on veut charmer durant la jeunesse, intéresser plus tard, dans l'âge mûr inspirer de la considération, tenir une grande place dans l'esprit des autres, par son rang, par sa fortune, quelquefois les intimider par un extérieur solennel. Est-il rien au monde de plus misérable !

Dès lors toutes les facultés distinctives des femmes sont modifiées; la sensibilité, reportée sur soi-même, ne se reconnaît plus. C'est pour soi que sont les plaintes, les larmes, la tendre pitié; les affections naturelles se refroidissent. Cette imagination riante si prompte à recevoir de douces impressions, ce goût inné du noble et du beau, qui ont tant de grâces chez les femmes, s'évanouissent. Les arts ne sont plus des arts, ils n'excitent plus d'émotions inattendues; l'idée de l'effet qu'ils font sur les autres devance toujours celui qu'ils devaient produire dans l'âme, et si on les cultive soi-même, il n'y a plus qu'apparat, affectation, désir d'étonner. La nature même n'est

plus la nature ; les beautés de la création cessent d'être senties, c'est sa beauté à soi qui occupe toujours ; les fleurs ne sont qu'une parure, le paysage un fond de tableau propre à faire ressortir la figure avec avantage. On s'aide de diverses magies pour captiver, mais l'enchanteresse c'est toujours *soi*.

Sans doute, un aperçu de ce qui déplaît dans le monde oblige à éviter toute manifestation trop évidente de la vanité ; il ne faut marcher à son but qu'avec adresse. Mais quelle jeune personne douée d'agréments ne voit bientôt que le meilleur moyen de désarmer ses juges c'est de les séduire ? Dès lors elle est bien tentée de s'adresser à la moitié de l'espèce humaine qu'elle charme avec le plus de facilité ; l'autre moitié parfois négligée, parfois redoutée, n'est plus qu'un objet de ménagements. Comment ne pas se plaire surtout avec ceux auxquels on plaît davantage ? comment ne pas sentir quelque éloignement pour les êtres qui envient vos succès et qui les déjouent ? On se pénètre, on se devine entre femmes, mais sans qu'il y ait de vraie sympathie ; et celle qui devient par là moins susceptible d'amitié, perd à la fois un grand bonheur et une puissante sauvegarde.

Dans les sentiments innés, tel qu'est à un certain degré l'amour-propre, l'excès ajouté par l'éducation mérite seul d'être blâmé. Et quel usage immodéré l'éducation n'a-t-elle pas fait de la vanité si facile à exciter chez les femmes ! Dans presque tous les pays, elle l'a fomentée ; dans tous on retrouve la vanité sous diverses formes. Tantôt orgueil de rang dans la classe supérieure, et envie dévorante d'un rang

plus élevé dans les autres classes; tantôt légèreté, coquetterie, passion du succès, tantôt aussi pédanterie de moralité, prétention à la sagesse, à la considération, tantôt enfin affectation doucereuse et sentimentale; c'est une affaire de géographie que d'assigner leur place à ces genres divers. Mais toujours le fond est le même; toujours l'intérêt de l'existence s'attache à ce qu'on découvre dans les yeux d'autrui. Peut-on s'étonner qu'un tel asservissement de l'opinion ait eu pour effet les lacunes ou la faiblesse de l'intelligence, la médiocrité enfin de caractère et d'esprit. Qu'y a-t-il à espérer de facultés qui n'ont pas leur vie en elles-mêmes et n'offrent que le mouvement indécis ou mal dirigé que leur communique la société?

Cette disposition si sèche mettra-t-elle du moins une jeune personne à l'abri des passions qu'on redoute le plus pour son sexe? Nous croyons au contraire que c'est un danger de plus. Sans doute, elle ne verra d'abord dans le goût qu'elle aura pu inspirer qu'un brillant succès; mais le cœur n'est jamais assez refroidi chez une femme pour que le ferment de la vanité satisfaite ne suffise pas à le ranimer.

Quand ce culte de soi qui a rempli toute la vie vient à se trouver partagé par un être dévoué; quand cet être reconnaît, quand il adore en vous cet idéal de perfection qu'on se figurait en soi-même, quand tout ce que le sentiment a de plus tendre et l'enthousiasme de plus enivrant se réunit pour séduire une femme vaine, comment ne sera-t-elle pas beaucoup trop émue? La rhétorique des mères s'est épuisée à

faire tourner l'amour-propre contre l'amour-propre dans une telle situation. Inutile tentative! Le bonheur, la gloire d'être adorée une fois goûtés, il n'est pas au pouvoir des motifs humains de vous y faire renoncer. Descendre de ce trône si élevé, avoir à retomber sur un entourage froid et sévère qui ne reconnaît en vous aucune supériorité, et qui vous saura mauvais gré d'une illusion trop tard dissipée, ne semble autre chose qu'une mort lente. L'amour-propre alors n'a rien qui soutienne; comme appui, c'est bien le roseau qui perce la main.

Avez-vous, dira-t-on, une recette sûre pour garantir une femme d'un tel danger? Il n'est point dans ce monde de recette sûre contre les passions déjà excitées. Une mère raisonnable peut, il est vrai, retarder l'invasion de la vanité en s'interdisant d'employer un pareil stimulant dans l'éducation, mais la contagion de ce mal presque universel ne menacera pas moins de gagner tôt ou tard la jeune personne. Pour l'en préserver il serait besoin de soins plus actifs; il faudrait cultiver avec persévérance dans son cœur la seule disposition vraiment opposée à l'amour-propre: l'humilité.

Toutefois l'humilité tient tellement au fond même du christianisme, que la religion superficiellement enseignée ne peut la donner. Pour être humble, il est nécessaire d'estimer la moralité au-dessus de toutes choses et de sentir qu'on n'a pas une parfaite moralité; il faut avoir sondé les misères de son propre cœur, et compris qu'à côté de ce qui nous manque, les avantages qu'on peut posséder ne sont que néant.

Quand le modèle unique de la perfection est toujours présent à notre pensée et que le désir de l'égaler vient nous animer, la connaissance du mal secret qui retarde nos progrès nous rend sincèrement humbles. Le peu d'opinion qu'on a de soi-même est le résultat naturel d'une idée infiniment élevée de la vertu. Ainsi, dans son abaissement à ses propres yeux, le chrétien nous semble avoir seul une vraie grandeur de pensées, seul il a de hautes notions de ce que pourrait être l'humanité. Sa dignité est celle de l'être immortel, et ne l'abandonne pas plus que le pressentiment d'une autre vie.

L'humilité et la dignité, voilà ce que nous voulons pour les femmes. Une jeune personne convaincue de l'imperfection de sa nature et de l'alliage qui altère jusqu'à ses meilleurs sentiments, trouvera dans l'humilité sa vraie sauvegarde. Cette vertu lui fera souvent éviter l'épreuve, et lui rendra l'épreuve moins dangereuse si elle est appelée à la subir. Celle qui concevrait clairement ce que doit être la beauté morale, verrait comme une sorte de folie profane l'adoration dont elle-même serait l'objet. Des éloges trop exaltés lui paraîtraient manquer de justesse; peut-être en aurait-elle un moment de joie; mais se couvrant bientôt comme d'un bouclier de la connaissance de ses misères, elle éviterait du moins qu'un hommage à sa vanité ne vînt à séduire son cœur trop tendre.

Dans l'état même du mariage, où l'on peut le mieux se livrer avec innocence et sécurité à la douceur d'être passionnément aimée, l'humilité pré-

serve encore de bien des chagrins. Une femme modeste de cœur ne se prévaudrait jamais de l'empire qu'un enivrement passager pourrait lui donner. Dans un hommage auquel elle n'a point de titre, elle reconnaîtrait l'effet d'une erreur, d'une sorte d'égarement qu'elle seule peut pardonner, mais dont elle ne désire pas trop ardemment la durée. Ainsi préparée à un changement, source de tant de regrets pour la plupart des femmes mariées, elle serait loin de désespérer de son bonheur, et ne verrait qu'un retour à l'ordre éternel dans la fin du culte insensé que son époux avait pu lui rendre.

Ceci est loin assurément de l'esprit romanesque et vaniteux de tant de jeunes personnes, esprit répandu, j'en conviens, dans l'air même qu'elles respirent, mais sans cesse ranimé par l'éducation. La mère qui n'a pas conçu intérieurement l'idéal d'une perfection vraiment élevée, court après les images changeantes que le miroir à mille faces de l'opinion offre tour à tour. De là son éternelle vacillation qui fait que la jeune fille, toujours promenée des choses solides aux choses frivoles, et sans cesse blâmée dans les deux sens, ne sait jamais bien ce qu'on veut d'elle, et comprend trop peu sa mère pour beaucoup l'aimer.

Sans doute cette mère ne veut que le bien et s'aide de la religion pour l'obtenir; mais c'est une religion toute terrestre, communiquée pour des fins dont l'enfance même peut se douter, et tellement destinée à servir de frein qu'elle ne sert pas même à cela, puisque la religion est avant tout un mobile et qu'elle

ne retient qu'en excitant. De là une instruction décousue, vide d'intérêt et bientôt vouée à l'oubli, de là ce dépérissement des facultés et du caractère qui laisse concentrer dans la vanité tous les sentiments, tout ce qui se meut au fond du cœur et qui a vie. Même avec une éducation frivole et mondaine, une jeune personne en vient rarement jusque-là, je le crois, mais c'est beaucoup trop que d'être en route.

CHAPITRE VI.

CHANCES PROBABLES DE DIMINUTION DANS LES OBSTACLES QUI S'OPPOSENT AU PERFECTIONNEMENT DES FEMMES.

Il semble que la situation la plus favorable aux progrès est celle où des facultés, grandes par elles-mêmes, n'ont pas encore été suffisamment exercées. Telle est la situation des femmes sur toute la terre. Il n'est aucune condition, dans aucun pays, où leur instruction n'ait été très-inférieure à celle des hommes, et où elles n'aient eu moins d'occasion qu'eux d'en faire usage. Les obstacles à leur perfectionnement sous ce rapport peuvent ainsi tenir à des circonstances extérieures, mais ces circonstances sont si impérieuses, elles sont tellement liées à l'organisation actuelle de la société, qu'on n'ose pas se flatter de les voir cesser toutes à la fois. Nous nous borne-

rons donc à signaler les difficultés qui nous paraissent le moins invincibles.

L'obstacle le plus évident au développement intellectuel des femmes, c'est le court espace de temps consacré à leur éducation. Tant qu'une jeune fille sera censée prête à marier à dix-sept ou dix-huit ans, une instruction fondée en principe est presque impossible. Combien d'apprentissages divers ne doivent pas remplir les courtes années où elle est capable d'application ! Ainsi que le jeune homme, elle a dû passer par tous les degrés de cet enseignement élémentaire que les mœurs de tous les pays civilisés rendent indispensable, et se livrer encore à bien d'autres occupations. L'adresse dans les ouvrages de son sexe, l'entente et l'habitude des soins attachés à l'économie domestique, sans compter la connaissance des devoirs infiniment nuancés qu'imposent les diverses relations sociales, voilà ce qu'on a droit d'exiger d'une femme prête à marier ; l'on peut même désirer lui voir ajouter à ces acquisitions nécessaires, la culture des arts d'agrément et la connaissance d'une ou deux langues étrangères. Mais s'il s'agissait de ces exercices vigoureux qui seuls donnent un plein essor à l'intelligence, comment et quand les placerait-on dans la vie d'une jeune personne? Ainsi les années de seize à dix-huit ans, les seules années vraiment rationnelles, cet intervalle d'une valeur infinie pour les progrès, où les premières ténèbres de l'ignorance étant dissipées et la santé déjà raffermie, une jeune fille peut se livrer à ses études favorites, cultiver un genre d'esprit ou

de talent qui lui appartienne et déployer enfin quelque originalité, cet intervalle est rempli par une toute autre préoccupation. Le désir de réussir en société, des alternatives d'espoir ou de crainte pour le mariage, l'idée enfin que son sort va se décider, ne laissent aucune place à d'autres pensées. Le temps manque au développement intellectuel des femmes, et ce qui est plus fâcheux encore, la volonté a presque toujours manqué.

Oui, la volonté; et comment en serait-il autrement tant que les femmes verront que leur instruction ne leur sert pas à grand'chose? Passé la première enfance, le jeune homme conçoit fort bien qu'il doit embrasser un état, suivre une carrière; l'instruction lui sera nécessaire pour débuter, puis pour s'avancer, et on ne lui accordera pas des connaissances sur parole; il sait qu'on en viendra toujours à la preuve avec lui, et il a un motif pour se donner de la peine; la jeune personne au contraire n'en a aucun. Les succès de société sont les seuls dont elle ait l'idée, et quelle science peut lui valoir autant de succès qu'une toilette qui sied, une physionomie gracieuse, un mot heureux? Comment espérer aucun zèle, aucun effort d'une tête ainsi préoccupée?

Des obstacles aussi grands que le manque de temps et de volonté ne se lèvent pas sans qu'il en coûte quelque chose, et parfois on a payé trop cher pour les surmonter. Ainsi on s'est d'abord procuré du temps en prenant sur les soins de santé, snr les exercices du corps les plus nécessaires. C'est là un abus criant, contre lequel les médecins, les pères, les écrivains

mêmes doivent s'élever. Ne sent-on pas que laisser s'affaiblir les mères futures, c'est préparer l'abâtardissement du genre humain!

Sans parler d'une autre omission bien grave encore, celle du culte de famille, je dirai qu'on a aussi laissé de côté ces devoirs domestiques de divers genres dont l'accomplissement donne aux femmes tant de bon sens; et pourtant cette initiation précoce à la vie réelle est précisément ce qui fait souvent qu'une jeune fille surpasse en raison le jeune homme son égal d'âge et son supérieur pour l'instruction. De plus on a supprimé beaucoup de ces joyeux loisirs où l'esprit se soulage et se détend, où l'équilibre se remet dans l'âme. L'entassement des leçons en finit de toute gaieté, de tout élan d'imagination, de tout exercice libre de la volonté, de tout moyen de réfléchir sur le sujet même des études. Tantôt on forme des êtres passifs, éteints, sans mouvement d'esprit, même dans le monde, et tantôt le besoin d'essor chez les jeunes personnes devient tel, qu'à la contrainte de l'éducation succède une vivacité désordonnée. De toute manière, on a laissé s'évanouir cette douce satisfaction qui naît, ainsi qu'on l'a dit, de l'intérêt dans le calme; on a laissé perdre l'accord des plus aimables sentiments avec l'expression iuvolontaire et naïve.

Ces causes expliquent les préventions qu'on a nourries longtemps contre le grand savoir et les grands talents chez les femmes; préventions que l'estime pour les lumières a pu diminuer dans notre siècle, mais qui subsistent encore plus qu'on ne croit. Il

serait injuste assurément d'accuser l'instruction des immenses inconvénients d'une éducation mal proportionnée; mais on peut dire avec vérité que les usages actuels de la société ne permettraient de communiquer aux jeunes personnes une grande et solide instruction qu'aux dépens de qualités et d'habitudes bien plus nécessaires.

Décidé en conséquence, dans les conseils de détail que nous donnerons, à ne jamais induire les mères à sacrifier dans l'éducation ce qui en fait, selon nous, la séve et la vie, nous serons obligé de retrancher beaucoup de la collection requise des connaissances. Mais les efforts dont nous déchargerons la mémoire, nous voudrions qu'on les obtînt de l'esprit lui-même et de la capacité d'attention.

Mais ne peut-on pas espérer de voir s'aplanir à la longue les difficultés que l'état actuel de l'opinion et des mœurs oppose au complet développement de la raison chez les femmes? Peut-être un jour l'époque ordinaire du mariage sera plus tardive, ainsi qu'elle l'était jadis chez nos ancêtres du Nord; on s'apercevra que notre littérature, d'origine méridionale, a placé le printemps de l'année et de la vie beaucoup plus tôt qu'il ne convient à nos climats. Et en pensant aux intérêts des générations à venir, on sentira que la tâche si importante de soigner les premières dispositions des enfants, ne doit pas être confiée aux femmes au moment où elles ont le plus d'ardeur pour le plaisir et de vanité dans la tête. Aux approches de vingt-deux ans, plusieurs illusions se sont déjà dissipées, et c'est alors seulement que l'idée du

mariage apparaît grave et imposante comme elle doit l'être.

Si la volonté des parents à cet égard était fermement annoncée, si l'introduction d'une jeune personne au sein de la grande société était différée et la perspective du mariage éloignée en proportion, il résulterait de là un bien infini. Quelques années calmes, consacrées aux études, à la réflexion, à un aperçu plus juste de la vie humaine, donneraient une étendue à l'esprit des femmes, une solidité à leur caractère dont les races futures se ressentiraient. Et de quelle ressource infinie ce commencement d'élan dans l'intelligence ne deviendrait-il pas pour celles à qui l'isolement serait réservé!

Peut-être est-ce une erreur, mais il nous semble que le nombre des femmes non mariées est destiné à s'augmenter; il a toujours été considérable dans certains pays, et dans presque tous, de nouvelles causes paraissent s'apprêter à l'accroître. Chez les hommes, une vie plus remplie d'intérêts actifs, une disposition peu sentimentale, l'esprit de calcul, l'importance extrême attachée à la fortune, sont autant de motifs pour prolonger l'état du célibat et s'y fixer même. Dès lors ne serait-il pas à désirer que cet état fût aussi quelquefois choisi par les femmes? Si plus de prévoyance, plus de jugement, des facultés plus développées, les empêchaient d'engager étourdiment leur liberté et de consentir jamais à une mésalliance morale, n'en rejaillirait-il pas une grande dignité sur le sexe entier, et bien des douleurs ne leur seraient-elles pas épargnées?

La vocation d'épouse, embrassée tard et peu distinctement entrevue d'avance, laisserait ainsi un espace bien désirable au développement de l'être intellectuel. Un des obstacles, le manque de temps, serait levé en partie, et bientôt aussi le second obstacle, le manque de volonté, s'aplanirait, lorsque les jeunes personnes sentiraient mieux la nécessité d'augmenter en elles-mêmes les forces de l'âme.

Sous ce dernier rapport, les circonstances aussi semblent devenir favorables ; l'instruction acquiert une utilité plus évidente à mesure que l'emploi en est moins étroitement limité. Les usages sont devenus beaucoup moins gênants pour les femmes. Peut-être est-ce une preuve d'indifférence de la part des hommes, mais le fait est qu'ils les laissent bien plus agir à leur gré : ils les voient voyager seules, habiter seules, gérer leurs propres affaires sans s'en étonner; à plus forte raison leur permettent-ils d'acquérir des connaissances. Elles peuvent posséder toute la science imaginable pourvu qu'ils ne soient pas obligés de les admirer. Étant ainsi moins remarquées, elles sont à la fois moins applaudies et moins aisément blâmées. C'est à elles à tirer parti de cet état d'obscurité.

Observons que le siècle présent, toujours en marche vers la liberté, a fait deux pas en faveur de celle des femmes. Le premier a eu lieu dans le domaine des lois. Dans les divers pays où la législation française est adoptée, les femmes sont affranchies de tout autre joug que de celui du mariage. Assujetties durant la jeunesse à leurs parents, ainsi que le sont

aussi les hommes, elles entrent bientôt en pleine possession de leur liberté si elles ne l'engagent pas elles-mêmes. Ce reste de tutelle, qui se prolonge indéfiniment dans d'autres pays, a cessé pour elles; mais, soit ignorance, soit effet d'un genre d'imagination qui rend tour à tour leur moralité ou trop délicate ou trop peu sévère pour ressembler en rien à l'ordre légal, elles se sont peu aperçues de leurs nouveaux droits. La moindre étude à cet égard leur prouverait que les lois existantes, dont quelques-unes se plaignent, ont généralement été conçues dans un esprit de protection pour leurs intérêts.

Le second progrès est plus remarquable en ce qu'il a été l'œuvre des femmes mêmes, et paraît fait pour influer de plus en plus sur leur avenir. D'après la loi de notre nature, qui veut que le cours des esprits arrêté dans un sens se porte dans un autre, les femmes, plus dégagées d'illusions flatteuses, ont senti se ranimer le besoin de se rendre utiles. Déjà elles avaient partagé le mouvement philanthropique du siècle dernier et s'étaient signalées par leur bienfaisance; puis, quand le réveil des sentiments religieux s'est déclaré, elles ont embrassé avec joie, avec ardeur, la nouvelle vocation de charité qui semblait leur être adressée. Le principe d'association dont elles se sont emparées leur a donné le secret de leur pouvoir. Toute une nouvelle activité s'est déployée, et bientôt on les a vues se distribuer certains emplois qui ne sont pas sans quelques rapports avec les fonctions administratives. Par leurs soins, des écoles, des établissements religieux ou charitables

de mille espèces ont été fondés, et les règlements que ces institutions exigeaient ont été rédigés et mis en vigueur par elles. Leurs délibérations, leurs comités ressemblaient assez à ceux des hommes pour qu'on leur ait supposé le désir de s'essayer à une destinée peu faite pour elles. C'était être injuste à leur égard.

Il faut le savoir néanmoins, tout ce mouvement est peu agréable aux hommes ; obligés d'en approuver les résultats comme philanthropes, ils ne s'y plaisent guère comme individus ; c'est toujours à leurs yeux un avancement vers l'indépendance ; faiblesse d'amour-propre, jalousie d'autorité ou de sentiment, craintes vagues de l'entraînement ordinaire aux femmes, n'importe ; la forme de ces associations leur est trop antipathique pour qu'ils n'y attachent pas souvent du ridicule.

Malheureusement, il faut l'avouer, les femmes ont parfois donné prise à leurs railleries. Des prétentions nouvelles, un air d'importance ont pu révéler qu'il entrait de la vanité dans leur zèle, et leur goût si vif pour le bien ressemblait assez à l'engouement pour la mode. Mais pourquoi s'arrêter à ces misères? Les motifs étaient généralement bons, l'effet l'a été, et qu'est-ce qui peut mieux rectifier les intentions qu'une noble et utile entreprise?

Les profonds scrutateurs du cœur des femmes devraient bien savoir à quel point les impressions en sont variables. Les actes répétés et les habitudes ont une influence qu'il importe d'évaluer. Nous convenons que les bons motifs seuls ont droit à l'estime, et qu'ils décident bien souvent de l'utilité des œu-

vres; mais nous disons aussi que des œuvres capables en elles-mêmes d'exciter des sentiments généreux, finissent par faire prévaloir ces sentiments, lors même que les intentions avaient d'abord été mélangées. Et quoi de plus beau, de plus digne d'être encouragé par les institutions charitables? Qu'est-ce donc qui anime à présent tant d'esprits distingués, et occupe les grands corps de l'État composés de l'élite des sociétés? N'est-ce pas le désir de relever la classe indigente, de la soulager en l'éclairant. Et quand on pense d'une part à cette multitude d'êtres misérables surchargés d'un travail auquel leurs forces ne suffisent pas, et de l'autre à cette classe de femmes aisées qui gémissent presque également sous le poids de l'oisiveté, comment ne pas désirer que les loisirs d'une des classes se versent sur l'autre et servent à la faire respirer un peu librement? Toutes deux n'y gagneront-elles pas du bonheur, et je dis aussi des lumières? car rien n'excitera plus les femmes à en acquérir que l'espoir de tirer un parti utile de leurs études.

Mille circonstances sans doute peuvent empêcher une femme de faire partie des associations de charité; mais rien ne saurait la détourner de concourir au même but de quelque manière. Si chacune s'intéressait au bien moral des infortunés, l'éducation y gagnerait dans toutes les conditions de la vie.

Les mères qui donneraient pour motif à l'instruction de leurs filles l'espoir d'instruire elles-mêmes un jour de pauvres enfants, feraient mouvoir un puissant levier, qu'autrement il ne leur est guère

possible de mettre en jeu. Le métier d'institutrice est fait pour les femmes; et sans l'immense inconvénient d'exciter une attente qu'on n'est pas certain de pouvoir remplir, ce serait en élevant les jeunes filles pour être mères, qu'on réussirait le mieux à former leur caractère et leur esprit. La moralité, l'intelligence, la sensibilité, toutes les facultés se développeraient sous les auspices de cette espérance. Mais qui oserait braver le chagrin affreux que cause le sentiment d'une destination manquée? ce chagrin qui, chez les femmes mariées privées d'enfants, est porté souvent à un excès déplorable. Ce serait donc une découverte heureuse que celle qui permettrait de proposer la carrière d'institutrices aux jeunes filles, sans leur présenter trop directement l'idée de la maternité. Quoi donc de mieux imaginé que de les engager à s'occuper des enfants pauvres?

La perspective de l'enseignement, soit qu'on le donne soi-même, ou qu'on surveille ceux qui s'en chargent, est peut-être la plus favorable à la solidité de l'instruction. Elle oblige à s'arrêter sur les principes, dont l'étude reste assez souvent étrangère aux femmes. Aux divers degrés d'avancement des jeunes personnes, répondent différents soins qu'elles peuvent donner à l'éducation. Elles peuvent choisir les livres élémentaires, en traduire des langues étrangères, s'il est besoin, et préparer des lectures utiles de toute espèce.

Plus âgées et maîtresses de leur temps, les femmes seraient singulièrement propres à populariser l'instruction, à lui donner ces formes animées qui sai-

sissent l'imagination des enfants et des gens du peuple; plusieurs, à cet égard, se sont déjà distinguées [1]; on leur a dû dernièrement l'idée heureuse de mettre la science en action, et de montrer par des exemples frappants le danger des préjugés et de l'ignorance.

Des femmes arrivées à ce point trouveraient souvent un grand attrait aux études et aspireraient à d'autres progrès. Lorsque leur situation les empêcherait de faire tourner leurs connaissances particulières au profit des autres, elles pourraient encore se plaire à la recherche de la vérité par amour pour la vérité même. Le zèle si pur, si désintéressé qu'ont tant d'hommes distingués pour l'avancement de la science, les femmes aussi sont susceptibles de le sentir; et si, dans le dessein de se consacrer à l'éducation, elles s'étaient adonnées à l'étude des sciences naturelles, ce domaine jusqu'ici peu cultivé par elles leur offrirait mille occasions d'exercer leur sagacité. Il est plusieurs sciences d'un abord facile qui demandent à être enrichies de plus de faits, et le talent d'observation qu'ont beaucoup de femmes aurait là un emploi précieux. Dès lors, en travaillant à ce vaste édifice de la science qui s'élève avec les siècles pour la gloire de l'humanité, elles sentiraient la grande différence qu'il y a entre ces prétendues ressources auxquelles on se livre *pour passer le temps,* et celles où l'on avance une œuvre importante. Les succès dans les arts et dans la littérature légère ne sont pas les seuls que les femmes puissent obtenir, et l'expé-

[1] Mes Edgeworth, Marcet, Martineau.

rience leur montrerait bientôt que les études d'un genre plus calme leur réservent des plaisirs plus durables et accompagnés de moins de dangers. Nous chercherons du moins à le montrer dans la suite.

La haute portée de l'intelligence, nous le sentons, n'appartiendra jamais qu'à un petit nombre de femmes, et celles-là pourront bien n'avoir ni plus de bonheur ni plus de mérite réel que les autres. Sans doute, aussi longtemps qu'on attachera un prix extrême aux lumières, leurs facultés très-développées donneront plus de poids à leur exemple et ajouteront à leurs moyens de persuasion; mais la masse inconnue des femmes vertueuses, des femmes attachées de cœur à l'accomplissement de leurs devoirs, sera toujours appelée à faire le plus de bien. Le moment actuel doit le faire comprendre.

Le temps présent a donné de graves leçons. Trop d'espoir s'attachait aux formes politiques, et l'on a pu s'apercevoir qu'un degré inespéré de liberté, qu'une constitution habilement combinée ne suffisaient pas au bonheur d'une nation. C'est alors vers l'accroissement des lumières que les espérances se sont portées; un libre accès au domaine de la science a été ouvert de toutes parts. Mais qu'est-il arrivé? On a vu bientôt une foule de jeunes gens, naturalistes, mathématiciens, médecins, légistes, ne rêver que bouleversement social, et propager avec les connaissances qu'ils répandaient les plus désastreux systèmes. Les changements successifs de gouvernement et une instruction positive plus étendue ont également trompé l'attente des penseurs; la souffrance

publique est toujours la même et l'avenir toujours menaçant. Où donc le mal est-il ? il est au fond des âmes, il est dans le sanctuaire intime où l'œil de l'homme ne pénètre pas.

Oserons-nous avancer que, pour guérir ce mal, les femmes, telles que nous nous plaisons à les supposer, pourraient avoir une grande influence; elles agiraient directement sur la cause qui le produit.

Les hommes font le bien comme ils le conçoivent, un bien réel, un bien nécessaire, mais insuffisant; ils organisent, ils instruisent; l'édifice social et l'édifice de la science sont construits par eux; ils s'occupent du corps de la civilisation, si l'on peut le dire; non de la vie qui doit l'animer. C'est en revanche à la vie même, c'est à l'âme, c'est aux affections que les femmes ont affaire; voilà ce qu'elles s'entendent à développer. La séve vivifiante de l'humanité ne tarit-elle pas faute de sentiment, faute de foi, faute d'espérances religieuses? Eh bien, par leur pouvoir sur l'enfance, les femmes sont éminemment propres à nous créer un autre avenir; elles seules inspirent cette persuasion intime, ces principes moteurs de l'existence qui agissent tour à tour sans qu'on le veuille et parce qu'on le veut, et de là vient que ce qu'on appelle *les mœurs*, cette masse de sentiments incorporés dans les habitudes qui reprennent leur cours aussitôt que le torrent des passions s'est écoulé, les femmes, à la longue, en disposent bien plus que les hommes.

Si donc, respectant les limites naturelles de leur pouvoir, et libres d'ambition comme de prétentions

personnelles, elles ranimaient la flamme céleste de l'amour de Dieu, et rendaient ainsi à l'humanité un service au-dessus de tout autre, notre siècle, peu chevaleresque, leur réserverait peut-être plus de bonheur, une destinée moins brillante sans doute, mais plus véritablement noble et grande que ne l'ont jamais fait les siècles si renommés pour l'éclat dont ils les avaient entourées.

LIVRE SECOND.

ENFANCE. PÉRIODE DE DIX A QUINZE ANS.

CHAPITRE PREMIER.

ÉDUCATION MORALE, DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HUMANITÉ CONSIDÉRÉS RELATIVEMENT AUX JEUNES FILLES.

Dans l'ouvrage auquel celui-ci fait suite, nous nous sommes occupé du développement de la moralité chez les enfants jusqu'à l'âge de dix ans, sans mettre beaucoup de différence entre l'éducation des deux sexes. Il nous semblait qu'en élevant tous les enfants religieusement, on les préparait le mieux possible à suivre leurs vocations diverses. Leur inspirer l'amour de Dieu tel qu'il s'est révélé dans sa parole et dans la nature; les encourager à lui exprimer tous leurs vœux par la prière; leur apprendre à voir dans Jésus-Christ le Dieu fait homme, le Dieu ami des enfants, leur Sauveur, leur soutien, celui qui obtient pour eux le pardon des fautes dont ils se repentent, tel a dû être, selon nous, l'objet des soins de la mère. Et quand cette première instruction a été appuyée, étendue, variée dans son application par un culte de

famille offert chaque jour avec sensibilité, les enfants ont été disposés à remplir leurs différents devoirs à mesure qu'ils en ont eu la connaissance. Quant aux devoirs qui regardent les femmes spécialement, on a dû en faire l'objet d'une attention plus profonde encore, en lisant l'Évangile aux jeunes personnes.

Dira-t-on que nous devrions remonter aux jours de la première enfance pour indiquer les soins particuliers que l'organisation et la destination des femmes exigent dès l'âge tendre? Ce serait assez inutile selon nous, puisque nous nous adressons à des mères, et qu'elles prennent les soins vraiment nécessaires, sans qu'on ait besoin de les leur dicter. Peut-être même ne sont-elles que trop portées à voir dans leurs filles des êtres à part ; la double faiblesse de l'enfant et de la femme les touche trop, et, sans le vouloir, elles les exemptent de plusieurs obligations imposées à l'humanité entière. Exemption bien fatale et fondée sur un faux principe selon nous ; car il n'est aucune règle de morale assez austère pour que la qualité de femme ne soit pas une raison de plus de l'observer.

C'est donc à l'âge de dix ans que nous retrouvons les jeunes filles, âge qui appartient encore assez à l'enfance pour la représenter dans sa totalité ; et si quelques-uns de nos conseils semblent devoir s'appliquer plus tôt, les mères sauront bien les réporter en arrière. Les défauts à prévenir dans le caractère de leurs filles ont dû les occuper presque autant que les qualités à former, tant l'atmosphère qui entoure les femmes dès le berceau est mauvaise pour elles,

tant les avis qu'on leur donne toute la vie s'adressent souvent à leurs penchants les plus dangereux, et tendent à en augmenter la force.

Sous ce rapport, la marche suivie dans notre précédent écrit aurait pour la vie réelle quelques avantages. Les sœurs, élevées avec leurs frères, sont soumises naturellement aux mêmes devoirs; la justice et la vérité sont les seuls moyens de les conduire. Dans cette éducation commune, il doit y avoir plus de fermeté, moins de flatterie; on n'y met pas souvent en jeu les promesses et les menaces de l'opinion, auxquelles les jeunes garçons seraient peu sensibles. Les motifs qu'on propose à tous les enfants sont ceux de la bonté, de la raison, de la vraie morale enfin qu'on cherche à mettre à leur portée.

Puisque la faiblesse comparative des jeunes filles ne se manifeste guère avant l'âge de dix ans, pourquoi les affranchir des lois de l'égalité naturelle? Pourquoi les faire compter sur des ménagements si particuliers de la part des hommes? On leur prépare ainsi de tristes mécomptes.

Ce qu'on appelait la galanterie française s'en va de nos mœurs; l'insouciance, si ce n'est la rudesse républicaine, nous gagne. Retardez-en les progrès si vous le pouvez chez vos fils; recommandez-leur toujours un respect pour la dignité, pour la délicatesse morale des femmes; dites-leur de soigner le bonheur d'un sexe condamné à la dépendance; mais ne leur adressez pas ces exhortations devant vos filles; celles-ci ne se prévaudraient que trop de votre appui. S'il ne faut pas ériger en droit la supériorité

de force des hommes, il ne faut pas non plus faire un droit aux femmes du besoin qu'elles ont de protection.

Les jeunes filles, trop persuadées de l'intérêt qu'elles se croient faites pour inspirer, veulent être préférées en toutes choses, et la justice les occupe peu. Il leur semble plus flatteur et plus doux d'être une exception à la règle que de s'y soumettre; elles en viennent bientôt à regarder l'indulgence comme un privilége qui leur est dû : humiliant privilége pour les femmes, si elles l'obtiennent ; car sous cette facilité à leur tout permettre, il se cache bien du mépris.

L'effet d'une pareille indulgence est de nuire surtout à la sincérité. Trop partiales, trop préoccupées de leurs intérêts si vifs d'amusement ou de vanité, les jeunes filles ne sont pas toujours bien vraies. C'est là tellement le résultat des petites séductions dont elles usent, qu'on leur pardonne un peu de fausseté, même après que l'enfance est passée. Pourvu qu'elles s'abstiennent de mensonges palpables, les légères déviations de la vérité ne comptent pas, on leur en sait à peine mauvais gré, il semble presque qu'on s'y attend.

Quoi de plus insultant néanmoins que le gracieux sourire d'incrédulité avec lequel est accueilli le témoignage d'une femme aussitôt qu'on a quelque raison de le supposer intéressé ! Chacune doit se faire isolément sa réputation de véracité, car la présomption contre le sexe est bien forte.

La vérité ! voilà ce qui manque trop souvent aux femmes; voilà ce qu'il faut de toute nécessité qu'el-

les acquièrent pour que leurs qualités, même les meilleures, aient quelque valeur. On sait quelles conséquences l'apparence même de la fausseté a pour l'autre sexe; mais a-t-on assez réfléchi aux maux qui en résultent pour une femme? Un homme peut toujours se réhabiliter dans l'opinion; ses actions peuvent prouver la noblesse de ses sentiments, indépendamment de son langage; et d'ailleurs il est toujours le maître chez lui : ses droits dans la vie domestique restent les mêmes.

Une femme, au contraire, n'a plus de ressource quand on sait qu'elle manque de sincérité. Rien ne peut la préserver de tomber dans le mépris ou la nullité, lorsqu'en abusant du langage, elle a faussé et mis hors d'usage son unique instrument de persuasion; on se dispense de l'écouter dès qu'on a cessé de la croire.

C'est ainsi que l'extrême faiblesse des mères tend à priver leurs filles de ce qu'on peut appeler l'existence morale, c'est-à-dire la confiance de leurs alentours. Sans justice et sans vérité, on n'est pas une créature humaine, on n'est qu'un phénomène capricieux. Nul ne compte sur vous, nul ne fonde sur vous aucune espérance; les mots dont vous vous servez n'ont point de sens, les formes extérieures restent chez vous, mais l'âme est absente. Il n'y a personne au logis. Ne peut-on pas, hélas! le dire de bien des femmes?

Croit-on que cette indifférence pour les grandes bases de la moralité chez les femmes, que cette connivence générale pour leur pardonner tous leurs

torts, sauf le seul qui paraisse inexcusable, leur fasse mieux éviter ce même tort? Ce serait une erreur extrême. En grossissant à leurs yeux un danger unique, on ne l'éloigne pas pour cela, peut-être fait-on le contraire. Notre imagination est faite de telle sorte, qu'une fois préoccupées d'une seule idée (crainte ou espérance, peu importe), si tout à coup cette idée prend forme et couleur dans la vie réelle, nous ne sommes plus dans un état sain et la tête tourne. Étendez les scrupules sur plus de points, et vous mettrez mieux en sûreté le point auquel vous attachez le plus d'importance. Ne s'agit-il même que d'obtenir ce qu'on appelle exclusivement *la vertu des femmes,* quelle garantie pour cette vertu que le saint amour de la vérité! que la certitude de l'embarras, de la maladresse, auxquels le moindre essai de dissimulation exposerait une personne habituellement sincère!

Veillez donc avant tout sur la simplicité de cœur, sur la probité chez les jeunes filles; allez au fond de tous les motifs et dénoncez sans cesse les prétextes. Vous, mères, ne vous servez jamais d'aucun subterfuge. Que la crainte d'affliger un moment, que celle même d'être moins aimées, ne vous empêche pas d'exposer les choses telles qu'elles sont; qu'il règne dans tous les rapports entre vos filles et vous une parfaite droiture. Alors seulement vous vous estimerez mutuellement, vous aurez foi les unes aux autres. Alors vous ferez d'elles des âmes vivantes, des personnes qui compteront un jour dans leurs familles, peut-être dans la société, indépendamment

de leurs agréments. Sans cela, les agréments ne font qu'orner de vains simulacres.

Il ne s'agit assurément pas ici de déprécier la grâce; mais, selon nous, la grâce qui vient du fond a seule un effet infaillible. Qu'est-ce qui nous touche le plus dans les jeunes filles, n'est-ce pas cette transparence, cette candeur, ravissants attributs de l'innocence et de la jeunesse? Une femme parfaitement sincère garde quelque chose d'un charme pareil, et celle qui l'a perdu est réduite à l'imiter aussitôt qu'elle cherche à plaire.

L'obéissance est tellement une condition nécessaire pour l'éducation, elle est si bien le premier devoir que l'enfant conçoive et la route qui mène à l'observation de tous, qu'il n'y a pas sous ce rapport de différence à mettre entre les deux sexes. Toutefois la docilité, cette disposition intérieure qui nous porte à remplir facilement ce devoir, peut bien être l'objet d'une culture particulière chez les jeunes filles. Une fois les jeunes garçons livrés à l'éducation publique, ils sont plus souvent conduits par des règles générales et moins par la volonté des individus; les femmes, au contraire, sont appelées à porter souvent, et peut-être toute leur vie, le joug d'une obéissance personnelle. Puisque tel est leur sort, il faut bien les y accoutumer; il faut qu'elles apprennent à céder sans murmure, même intérieur. Leur gaieté, leur santé, leur égalité d'humeur gagneront également à une docilité prompte et cordiale.

Une jeune fille qui aime sa mère et qui la respecte, lui obéit souvent avec zèle, avec joie, pour le seul

plaisir de la contenter ; c'est là sans doute un bonheur immense, c'est une introduction heureuse à de plus hautes idées de devoir. Mais il faut néanmoins que ces idées de devoir se forment. Le sentiment de l'obligation où nous sommes ici-bas d'obéir à une autorité sacrée, voilà ce qui produit une constante docilité. Les mères veulent tout obtenir par l'affection ; mais le sentiment le plus inaltérable en lui-même est variable dans ses témoignages, il n'a point toujours la même expression et ne produit pas les mêmes effets. De mère à fille, il y a des fluctuations à la surface qui altèrent par moments les plus doux rapports. Le raisonnement non plus n'est pas une ressource infaillible. On ne persuade pas à volonté. Qu'arrive-t-il d'ailleurs à la jeune personne une fois mariée, si elle ne veut jamais céder qu'à ce qu'elle appelle la raison ? Un commandement immoral légitimerait, il est vrai, sa résistance, mais dans tout autre cas elle a promis d'obéir.

Ainsi nous exhorterons toujours les mères à exercer sans crainte l'autorité que Dieu leur a confiée, puisque celle-là aussi est sacrée. Quand elles pourraient obtenir l'accomplissement de leurs desseins d'une autre manière, il importerait encore de dresser leurs filles à la soumission. Nous leur rappellerons que les longues expositions de motifs provoquent les objections et semblent montrer qu'on s'attend à la résistance. C'est avec les petites filles surtout qu'il importe de prévenir les répliques, l'habitude de contredire, d'ergoter à tout propos.

Un homme est moins exposé à ce défaut ; il n'a

qu'à exprimer sa volonté et tout cède dans sa famille : une femme au contraire, qui ne décide de rien en dernier ressort, prolonge indéfiniment une opposition vétilleuse ; et, tout en désolant son mari, elle trouble la paix de son propre cœur.

Le sentiment d'un devoir supérieur, l'idée toujours présente qu'on obéit à Dieu en observant les lois que la nature ou un engagement formel vous ont imposées, voilà ce qui interdit toute révolte, voilà ce qui conserve à une femme sa dignité au sein de l'obéissance. Voilà ce qui signale en elle l'être immortel, quelle que soit sa mission sur cette terre.

En nourrissant dans votre fille un tel sentiment, vous cultiverez en elle d'autres qualités, vous la douerez de patience, de résignation et de tout le cortége des vertus douces qu'une femme est infailliblement appelée à pratiquer. Aux caprices du sort s'ajouteront pour elle ceux des hommes. Une multitude d'attentes trompées, d'espoirs déçus feront partie de sa destinée ; ses meilleurs desseins seront renversés, ses occupations interrompues ; il lui faudra dévorer en silence des humiliations, des peines plus sensibles encore. Mais quand, douce et patiente, elle aura supporté de tels revers, une haute vertu se sera développée en elle.

Les contrariétés éprouvées dans l'enfance sont peu de chose, comparées à celles des âges suivants, et ce sont déjà des préparations salutaires. Nous ne demandons pas à la mère d'amener elle-même des mécomptes ; qu'elle laisse seulement faire la vie, les occasions de se résigner ne manqueront pas. Ainsi,

pour épargner quelques regrets à votre fille, ne lui cachez pas qu'il est des plaisirs dont elle doit souvent être privée; s'il s'annonce un projet agréable que diverses circonstances rendent incertain, donnez-lui-en l'espérance, et montrez cette espérance douteuse comme elle l'est. Si vous refusez pour elle une invitation à quelque fète, dites-lui et l'invitation et le refus. En faisant valoir votre franchise auprès d'elle et en lui indiquant ainsi que vous comptez sur sa raison, vous lui ferez supporter l'épreuve. Peut-être prendra-t-elle à la longue intérêt aux exercices nombreux que le sort ou l'éducation donneront à sa patience. Ce serait là une disposition excellente; l'élève aurait intérieurement son instituteur.

L'empire sur soi-même forme le nœud entre la volonté passive qui se soumet en paix à la nécessité, et la volonté active qui exécute ses propres desseins en dépit de l'apathie ou de l'inconstance naturelles. Cette volonté active aussi est nécessaire à la jeune fille. Nous avons beau la désirer souple et docile, nous lui voulons pourtant de la décision. Ne souffrez pas chez elles les formes tranchées, un ton affirmatif, un air assuré, mais gardez-vous de la rendre incapable de résolution. La nécessité de prendre un parti net est souvent pressante. Tant de séductions s'avancent insensibles, il est tant de terrains glissants où l'on cherche à entraîner les jeunes femmes, que l'indécision, la mollesse du caractère sont peut-être encore leur plus grand danger.

Si donc vous apercevez que votre fille *ne sait pas vouloir,* que l'indolence la gagne jusque dans ses

jeux, et qu'elle se laisse mener au hasard par le premier guide qui se présente, créez-lui des situations où force lui soit de se déterminer par elle-même. Donnez-lui de la liberté, fût-ce malgré elle ; que votre œil la suive de loin, mais que votre main se retire. Peut-être dans un tel moment les préceptes généraux seront bien reçus et l'on pourra substituer peu à peu l'empire des principes à l'action de l'autorité maternelle. L'Évangile alors lui offrira de bien beaux exemples en s'adressant à elle avec la douceur dont a besoin son cœur trop faible.

En demandant ainsi des qualités opposées, il faudrait nous engager dans des distinctions bien fines pour déterminer le point où chaque vertu doit céder à une autre. Tel n'est pas assurément notre dessein. L'esprit de nos conseils est aisé à saisir, puisque c'est celui du christianisme. Des contrastes mis en harmonie forment le caractère essentiel de la morale évangélique, et rapprochent de la perfection autant que possible la femme fidèle à l'appel d'en haut. Il s'agit moins, dans l'éducation, d'enseigner ou même de faire observer chacune des lois morales, que de former une âme, un caractère, un individu qui soit moral. Alors se manifeste une impulsion générale, une vie intime, un même esprit qui agit dans mille sens divers selon le besoin du moment. Les qualités percent à travers les unes les autres, l'harmonie des sentiments se reflète dans les actions, quelle que soit la route où le sort nous jette.

Mais l'éducation du cœur, de l'hôte intérieur, c'est le christianisme qui l'accomplit. Divers mobiles hu-

mains peuvent exciter en nous diverses vertus, mais où trouver un foyer central de moralité, si ce n'est dans la foi religieuse?

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ÉDUCATION MORALE. CULTURE DES DISPOSITIONS QUI CARACTÉRISENT LES FEMMES.

Quand l'obéissance, vertu des enfants; quand la justice et la vérité, bases de la société humaine, ont formé les habitudes du cœur chez les jeunes filles, alors on peut se plaire à cultiver les dons particuliers à leur sexe. Les effets de ces dons n'offriront plus les mêmes dangers. Quel dommage si on ne les cultivait pas alors! quelle diminution de bonheur ne subirait pas la race entière! Les femmes ne seraient que des hommes de plus, et des hommes faibles et médiocres; ce serait pour elles perte d'état; et comment leur retrouver une place!

La plupart des dispositions particulières aux femmes peuvent, nous l'avons dit, être rattachées à la vive sensibilité, apanage naturel de leur sexe, et cet attribut mérite ainsi d'attirer avant tout l'attention. Le rôle de l'éducation, comme il va sans dire, est tour à tour de développer ou de modérer la sensibilité; mais l'essentiel, dont on s'est le moins occupé, serait d'en déterminer d'abord la nature.

Il est peut-être fâcheux que l'usage ait confondu, sous le nom de sensibilité, deux dispositions parfaitement distinctes, la faculté d'aimer et celle d'éprouver des émotions vives. Les femmes en général les réunissent à un haut degré ; elles aiment beaucoup et sont facilement émues; mais toutes néanmoins ne se ressemblent pas sous ce rapport, et l'éducation ne saurait envisager du même œil des dispositions aussi différentes.

La faculté d'aimer nous détourne de l'égoïsme, elle en est l'antagoniste naturel. Quand nous aimons avec vivacité, notre vie passe dans une autre ; nos impressions, au contraire, nous ramènent à nous. Lors même qu'elles tirent leur source d'une affection tendre, aussitôt que nous les observons, il y a en nous un retour vers notre propre situation. C'est de nos peines ou de nos plaisirs qu'elles nous occupent, plutôt que de l'intérêt d'autrui. Dans la sensibilité se trouvent ainsi renfermés deux principes, un de dévouement et un de susceptibilité personnelle; ils peuvent s'allier dans toutes proportions, et la force de l'un ne prouve pas celle de l'autre. Une petite quantité de sentiment suffit souvent pour exciter un monde d'émotions égoïstes dans une âme.

Le désir ardent d'être aimée, l'espoir et la crainte dont il nous agite, forment le nœud entre l'occupation de nous et celle d'un autre, désir bien naturel, bien inévitable sans doute, et pourtant désir intéressé. Si l'on veut contempler les affections tendres dans leur plus parfaite pureté, c'est dans l'amour maternel seul qu'il faut les chercher ; seul il offre à nos

yeux un rayon échappé de l'amour de Dieu pour l'humanité. Là nulle idée de retour; nulle considération personnelle, l'oubli de soi paraît complet. La mère regarde son petit enfant, le voit dormir, l'entend respirer, il lui paraît heureux, et elle est contente, et une abondance de joie inonde son cœur. Aucune autre affection n'est aussi touchante, et pourquoi? Il en est assurément de bien vives; mais avec le besoin de retour la personnalité y entre, et dès lors il y a moins de pureté.

Si donc l'égoïsme est la racine même du mal moral, s'il n'est aucun vice du cœur, aucune conduite coupable qui ne puisse être rapportée au désir immodéré de faire prévaloir son propre intérêt, il est clair que la disposition la plus contraire à l'égoïsme mérite de préférence d'être cultivée par l'éducation.

Peut-être est-ce une erreur, mais il nous semble que dans nos pays très-civilisés, et parmi les jeunes personnes surtout dont l'éducation a été le plus raffinée, le désir de plaire et d'être aimée l'emporte de beaucoup sur la faculté d'aimer. A un autre âge sans doute il n'en est plus ainsi; la nature reprend ses droits sur le cœur des femmes, mais souvent la victoire est assez douteuse, et jamais elle n'est obtenue sans avoir coûté bien des tourments.

Et d'où vient cela? C'est que la vanité, lorsqu'elle a dominé dans le cœur, entraîne des peines à sa suite, plus infailliblement que la vraie tendresse de cœur. On peut être aimée toute sa vie, on ne l'est jamais longtemps de cette manière exaltée à laquelle la vanité

met tant de prix. C'est elle qui repaît notre esprit de l'espoir d'être nécessaires, c'est elle qui nous fait repousser, pour l'être que nous croyons aimer, toute idée d'un bonheur qu'il ne tiendrait pas de nous; elle ne vit que d'un aliment qui bientôt lui manque et ne meurt que dans la douleur. Madame de Staël l'a dit : *Le cœur, il est vrai, reçoit la blessure, mais l'amour-propre y verse le venin.*

Le véritable bonheur pour un être sensible, c'est d'aimer; ce bonheur seul se trouvera dans l'éternité, et seul il embellit déjà notre vie. Une femme aimante aura toujours besoin d'inspirer de l'affection, elle en aura besoin pour aimer à son aise, pour que l'expression de son attachement ne soit pas repoussée par la froideur; mais la vraie cause de son bonheur, c'est qu'elle aime, c'est que son cœur s'est dilaté par l'affection, c'est qu'elle a franchi l'étroite enceinte de l'égoïsme pour verser son âme dans une autre âme, et lui faire partager un état si doux. Le retour qu'elle désire obtenir est peut-être la condition nécessaire, il n'est pas la source élevée et pure du bonheur qu'elle trouve à aimer.

Ne refroidissez donc jamais la tendresse de cœur chez votre fille. Que les paroles, que les actions soient soumises aux lois de la raison, que les lois de la religion règlent même le cours des pensées, mais que le foyer intime ait au moins une douce chaleur. Réprimez seulement la susceptibilité sentimentale; gardez-vous surtout d'en donner l'exemple, car dès l'âge le plus tendre vous verriez votre fille renchérir sur vous. Persuadée que l'exigence est l'expression

naturelle du sentiment, elle commencera par jouer des scènes de brouillerie et de raccommodement avec sa poupée, et dès qu'elle aura une amie, tout se passera en épreuves romanesques, en explications. Triste présage pour le sort d'un mari que cette disposition d'esprit!

Cherchez en conséquence pour vos filles des objets d'affection qui excitent avant tout leur penchant à la bonté. Mettez-les en rapport avec quelques-uns de ces êtres dont on n'attend rien et qu'on veut tout simplement rendre heureux. De jolis animaux à nourrir, à soigner, plus tard de petits enfants à habiller, à instruire, voilà ce qui entretiendra en elles le désir de faire plaisir, la charité enfin, mot dont la signification grandira sans cesse avec elles-mêmes. Ces sentiments-là ne les rendront jamais malheureuses, et ils adouciront ce que les autres ont souvent d'amer.

Quand l'esprit général de l'éducation est entièrement contraire à l'égoïsme, il devient permis de cultiver un autre don accordé aux femmes; je parle de cette sagacité si vantée qui leur fait pénétrer ce qui se passe au fond du cœur. Qui peut nier que ce ne soit une faculté heureuse, un instinct nécessaire à des êtres faibles dont les intérêts sont si vifs et les droits si peu reconnus? N'est-ce pas pour elles le moyen d'écarter le mal avant qu'il arrive, n'est-ce pas une sentinelle avancée qui découvre de loin tout ce qui blesserait leur délicatesse? Combien ce tact n'est-il pas précieux quand elles l'exercent en faveur de ceux qu'elles aiment, et qu'il leur sert à préserver de toute atteinte les sentiments qu'elles ont su démêler en

eux. Ce genre de tact les rend encore aimables en société et leur y fait du moins éviter des fautes.

Il n'est peut-être point de travers, d'affectation ou de ridicule qu'on ne s'épargnât si l'on observait les regards d'autrui. Exercez donc votre enfant à étudier les physionomies, dites-lui qu'elle se fût évité telle réprimande si elle eût remarqué les premiers signes du mécontentement qu'elle excitait. Recommandez lui d'examiner si l'on sourit de bonne amitié quand elle plaisante, si l'on a l'air intéressé par ses récits. Que d'ennui de moins dans ce monde si cette éducation était mise en pratique!

Le mal ici est près du bien, nous en conviendrons; la perspicacité dont il s'agit n'est pas un mérite, c'est un talent, et quel est celui dont on ne puisse faire un mauvais usage? Une curiosité indiscrète, l'habitude de juger légèrement, une finesse tendant à l'astuce, voilà l'abus, et cet abus pourrait être tel qu'il valût cent fois mieux rester moralement aveugle. Mais enfin un don est toujours un bienfait du ciel, et il ne faut pas oublier que nous supposons sans cesse une éducation chrétienne.

Si le sentiment du beau n'est pas particulier aux femmes, il y a du moins une nécessité plus grande de le développer en elles par l'éducation. Appelées comme nous l'avons dit à tout embellir, elles doivent avoir le pressentiment de ce que chaque objet, chaque situation, chaque affection peut offrir d'attrayant et d'agréable. C'est là le secret du bonheur qu'elles répandent et de leur charme. Néanmoins la vanité, la frivolité passent pour exercer un si grand empire

sur leur sexe qu'on ne cultive guère de propos délibéré l'amour du beau; mais c'est là selon nous l'effet d'une méprise.

Le plaisir d'admirer, ou en d'autres termes le sentiment du beau, n'a rien à faire avec la vanité, c'est le plaisir seul d'être admiré qui la met en jeu. De même que nous l'avons vu à l'égard de la sensibilité, on prend souvent ce que les femmes veulent inspirer pour ce qu'elles éprouvent elles-mêmes. Celles qui sont mues par la vanité se plaisent à être regardées, non à regarder. La plupart de ces brillantes bagatelles qui excitent en elles tant de désirs, cesseraient de les intéresser dans la solitude; l'éclat qu'elles espèrent leur devoir en fait tout le prix.

Quand il en est ainsi, le sentiment du beau, pur, élevé, désintéressé par sa nature, leur est étranger, et si elles pouvaient l'éprouver il ferait diversion à leurs idées habituelles. Je dis plus, lorsqu'on saurait le rattacher aux seuls objets dignes d'admiration, et l'unir surtout à l'amour de Dieu qui est aussi l'amour de la beauté première, il n'est peut-être aucun des mobiles humains qui répondît plus précisément à ce qu'on désire des femmes; il serait même pour elles un utile préservatif. Mieux et plus vite que le raisonnement il avertit de tout ce qui passe la mesure, il produit une répugnance naturelle pour le faux, le bizarre, l'exagéré, et réprouve l'excès jusque dans les qualités, quand en les déployant on se rendrait désagréable.

Sans doute, il est peu de vertus qui ne demandent pour s'exercer un fond d'énergie dans le caractère,

et pourtant il y a presque toujours un point auquel les femmes doivent s'arrêter. L'idée du devoir prise à part, a peut-être quelque chose de trop absolu pour trouver en elle-même sa juste limite; en l'appliquant à l'économie, à l'exactitude, on pourrait aller jusqu'à la petitesse, jusqu'à l'avarice; la prudence serait sujette à devenir pusillanimité, si le goût du beau n'avertissait pas à temps une femme. Il lui donne le tact de ce qui serait ridicule et de ce qui dérogerait à cet idéal de grâce et de dignité qu'il lui a fait concevoir. Les langues souvent si spirituelles, ont consacré sous le nom de *bienséance*, c'est-à-dire *de ce qui sied bien*, l'ensemble de ces observations délicates qui rattachent la crainte du mal à la crainte de déplaire.

A cette influence répressive, un tel sentiment en ajoute une plus puissante encore. Comme il est l'âme des beaux-arts, il semble en étendre l'inspiration sur la vie entière et l'organiser harmonieusement. L'élégance du langage, celle des manières, le besoin de s'accorder avec les autres tout en les élevant au-dessus de leur niveau accoutumé, le goût des proportions justes en toutes choses, tels sont les dons qui accompagnent l'esprit des arts et ce sentiment du beau dont les arts dérivent; mais il doit être uni à des principes solides pour que nous osions en espérer de pareils bienfaits.

Pour le développer bien pur de vanité, il importe d'offrir d'abord à l'admiration de la jeune fille plusieurs de ces jolis objets que la nature prodigue à nos yeux. Faites-lui remarquer dans tous la régula-

rité qui s'y déploie, et apprenez-lui à regarder l'ordre comme un élément de la beauté, montrez-lui quelle symétrie, quel merveilleux assortiment de formes et de couleurs, présentent ces oiseaux, ces papillons dont l'aspect la charme. Chaque aile, chaque côté correspond exactement à l'autre, non qu'il y ait parité entière, mais le même dessein s'y produit renversé, comme on le voit dans les arabesques.

Les fleurs aussi, que la jeune fille aime tant, ont un centre autour duquel les formes diverses s'arrangent, et si dans le sens vertical, ou du haut en bas on n'y trouve pas de symétrie, dans le sens latéral ou de droite à gauche, il y en a toujours. La même observation pourra s'offrir à elle dans la figure humaine, dans celle des animaux et jusque dans les objets d'art où le besoin de beauté amène une disposition semblable.

Toutefois, agrandissez les idées de votre élève le plus possible. Faites-lui tourner les yeux vers le ciel, et montrez-lui dans les astres resplendissants toutes les magnificences de l'ordre. Qu'elle observe le retour et la disparition du soleil à heures réglées; que la succession des saisons et en conséquence celle des récoltes, lui prouvent que la subsistance de tout ce qui respire est attachée à l'ordre; que comme les travaux de la campagne exigent l'ordre, il en faut mettre aussi dans l'emploi des jours et des heures. Montrez-lui que cet ordre matériel si nécessaire à la vie même n'existerait point sans l'ordre moral; que partout où des désirs immodérés refusent de se soumettre à la règle, la misère arrive à grands pas, qu'elle

arrive dans les nations par la guerre ou par la révolte, dans les chaumières par l'intempérance, et jusque dans les familles les plus aisées par la folie ou par la prodigalité. Que la jeune fille voie ainsi de toutes parts une loi du Créateur dans l'observation de l'ordre, loi juste, loi nécessaire, à laquelle les astres, la terre, les animaux et les plantes même obéissent sans le savoir, et que l'homme éclairé d'une lumière directe a reçue de la parole même de Dieu.

Alors pour donner à ces grandes pensées leur application, faites comprendre à votre enfant que chacun a sur la terre une mission d'ordre; qu'une jeune fille même a la sienne, et que cette mission s'étend sur tout ce qui lui est confié; qu'elle doit ainsi tenir en ordre sa personne, ses vêtements, les petits meubles à son usage, sa chambre enfin, et que ces soins divers, si minutieux en apparence, se rattachent pourtant à des devoirs essentiels et à la volonté de Dieu même [1].

Néanmoins il faut le prévoir, il viendra un temps où la beauté frappante, sublime, se montrera indépendante de l'ordre aux yeux éblouis de la jeune personne. Les crises terribles des passions, les forces de l'âme qui s'y déploient, le dévouement, le mépris de la vie qui les accompagnent, saisiront une imagina-

[1] Dans les Mélanges de madame Necker (dont j'ai l'honorable droit de porter le nom) se trouvent des indications très-heureuses sur les moyens de rattacher les petits devoirs aux grands. On reconnait dans ces idées l'esprit de méthode et d'analyse qui la distinguait si éminemment.



tion mobile par des idées de grandeur. Les arts, la poésie, la vie réelle elle-même, montrent revêtue de trop de beauté l'expression des émotions puissantes pour que l'âme la plus pure n'en reçoive pas le contre-coup. Toutefois retardons de telles impressions le plus possible. Il en est qui ne se prolongent que trop. Quand d'anciennes habitudes d'ordre et de calme ont raffermi le caractère et décidé des penchants, un ébranlement passager ne nous fait que mieux sentir le prix de l'enceinte paisible où la loi du devoir nous tient renfermés. Alors on entrevoit comment ces émotions inévitables ont peut-être leur but dans l'ensemble général, comment il faut parfois de fortes secousses pour réveiller l'âme endormie et la rapprocher de Dieu. Alors on a le pressentiment d'un ordre plus vaste, d'un ordre éternel où l'âme, dégagée de ces mille liens dont la crainte du mal l'enveloppe ici-bas, osera déployer ses grandes ailes et retrouvera dans son amour pour l'Être infini tout l'essor de ce dévouement, qui, n'ayant jamais eu que des objets imparfaits, n'offrait qu'une beauté douteuse et passagère.

Mais soit qu'on prescrive aux jeunes filles les devoirs généraux de l'humanité ou qu'on cultive les dons particuliers à leur sexe, il importe de rattacher les recommandations les plus nécessaires aux préceptes positifs du christianisme. Avant donc d'abandonner le grand sujet de l'éducation morale, nous exhorterons les mères à donner un caractère de précision à l'instruction religieuse, sans cesser pour cela de l'adresser au cœur. Selon nous, les soins les mieux

assortis à la dernière période de l'enfance, seront une préparation à l'enseignement plus méthodique et plus complet qu'on réserve à l'adolescence. La mère qui fera le mieux connaître et comprendre à ses filles les livres sacrés, et leur inspirera le goût de cette lecture sanctifiante, pourvoira aussi le mieux possible aux besoins spirituels de leur âge bien tendre encore.

Les enfants qui ont assisté de bonne heure au culte domestique ont dû acquérir la connaissance d'une partie assez considérable de la Bible; mais un culte destiné à réunir la maison entière, se renferme nécessairement dans les limites trop étroites pour suffire au développement des élèves les plus avancés. Et si la nature de son auditoire engage la mère à ramener souvent les chapitres de la Bible qui lui semblent les plus fécondes en applications morales, il se peut que le retour fréquent des mêmes idées et des mêmes expressions ne trouve plus que des esprits inattentifs. Il importe donc extrêmement de ranimer l'effet de ces lectures, tantôt en s'adressant à l'imagination, et tantôt en donnant un exercice actif à l'intelligence.

Ce serait déjà un talent précieux chez une mère que celui de mettre en tableau les scènes de la Sainte-Écriture; les enfants qui sont toujours avides d'images et qui excellent à se les représenter trouveraient à l'écouter un très-grand plaisir. La description des pays divers, de leurs productions, de leur climat, la peinture de certaines localités particulières donneraient de la couleur et de l'intérêt aux narrations. Ainsi dans les récits évangéliques, la figure du Sau-

veur et celle de ses apôtres apparaîtraient frappantes et pleines de vie lorsqu'on les verrait se dessiner sous le beau ciel de la Judée. Avec quelle force, quelle vivacité l'idée de Jérusalem, du mont des Oliviers, du torrent de Cédron, de la vallée de Gethsémané, ne s'était-elle pas empreinte dans l'esprit de M. de Lamartine qui tout jeune encore avait entendu décrire à sa mère le théâtre des faits auxquels tant de sentiments se sont rattachés! Quelle mère ne voudrait pas laisser de tels souvenirs et la reconnaissance qui en est la suite?

Une fois l'intérêt excité pour les événements racontés dans la Bible, la mère aurait mille moyens de mettre en jeu l'esprit des enfants et de leur inspirer l'envie de s'instruire. Souvent dans les moments de conversation qui suivraient le culte, elle témoignerait le désir de s'éclairer elle-même sur plusieurs sujets auxquels les auteurs sacrés font allusion. Divers points d'histoire, de géographie ou d'histoire naturelle lui paraîtraient demander à être éclaircis; d'intéressantes questions seraient soulevées, et tantôt elle chercherait avec ses enfants la réponse à ces questions dans les livres propres à les résoudre; tantôt elle leur livrerait ces mêmes livres en les engageant à entreprendre seuls certaines recherches. En Angleterre, pays où, sans distinction de sectes religieuses, on tire généralement grand parti de la Bible pour l'éducation morale et intellectuelle, les secours destinés à la jeunesse se sont multipliés; mais partout on trouve des cartes et des dictionnaires qui suffisent aux besoins de l'instruction.

Des jeunes filles persuadées que la loi de Dieu doit régler leur vie, saisiraient sans doute avec empressement l'occasion de connaître cette loi ; les doctrines de la foi et les préceptes de la morale seraient alors l'objet d'autres exercices. Le rapprochement des passagers où les mêmes vérités sont enseignées et les mêmes devoirs recommandés, conduirait à examiner la nature des unes et des autres. Les expressions différentes dont se sont servis les auteurs sacrés donneraient lieu à des distinctions infinies entre le caractère individuel de chacun de ces auteurs, et leurs vues particulières dans certains moments; l'on développerait ainsi chez les jeunes filles ce discernement moral si précieux pour leur sexe. La rédaction écrite des réflexions qu'elles auraient faites ou recueillies serait encore pour elles une occupation utile à bien des égards.

Nous ne voudrions pas que ces études prissent la forme sèche de tâches et de leçons. Ce seraient souvent des recherches faites en famille, et animées par l'idée des découvertes auxquelles chaque élève aspirerait. Il en serait surtout ainsi pendant les six jours de la semaine ; mais, le septième jour, de tels exercices pourraient prendre plus d'extension et fournir le sujet de compositions intéressantes. De jeunes esprits, trop sujets à se désorganiser dans une oisiveté complète, auraient là une occupation assortie à la sainte destination du dimanche. On sait quel bien ont fait les écoles du dimanche dans plusieurs pays.

Si l'on se plaint (et comment ne s'en plaindrait-on pas !) de l'absence des croyances positives, au temps

où nous sommes, il est bien essentiel de vivifier l'étude de la Bible dans l'éducation. Nous ne craignons pas d'affirmer que, tant qu'on ne reçoit pas une impression à la fois douce et solennelle à la lecture des auteurs sacrés, on reste étranger à l'esprit du christianisme. Et quelle différence entre les hommes sous ce rapport, entre ceux mêmes qui ne se croient pas dépourvus de religion! Pour les uns, la Bible est un livre fermé, un livre dont ils n'entendent pas le langage, objet d'indifférence et presque d'éloignement; d'autres font leurs délices de ce même livre. La Bible est à leurs yeux une possession inestimable, un appui, un secours pour vivre et pour mourir en paix; seule voie pour arriver à la gloire du monde à venir, seule consolation dans les misères de ce monde.

Un sentiment si salutaire et accompagné de tant de bonheur, peut-il être inspiré par l'éducation? Non, à coup sûr, sans doute; mais nous croyons, et nous en avons vu de frappants exemples, que l'éducation parvient souvent à l'exciter, tel du moins qu'il peut convenir à la nature de l'enfance.

Les exercices que nous conseillons sont d'ailleurs, à tous égards, salutaires [1]. Aucun genre d'instruction n'est plus désirable que celui qui met en jeu l'esprit de recherche, qui le dirige vers des objets dignes de respect, et qui est en rapport étroit avec l'amélioration morale.

[1] On trouvera des exemples variés de ces exercices dans un livre traduit de l'anglais, intitulé: *Le Jeune Chrétien*, chapitre *Études des saintes Écritures*.

CHAPITRE III.

ESPRIT DE L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Rendons d'abord justice à l'intention des parents. La plupart désirent à présent procurer à leurs filles toutes les connaissances que leur situation dans la vie paraît comporter. Beaucoup de préjugés se sont affaiblis. On a vu que toutes les femmes éclairées n'étaient pas pédantes, qu'elles remplissaient souvent leurs devoirs domestiques aussi bien que d'autres, qu'elles ne manquaient pas toujours de grâces, et que beaucoup de femmes ignorantes n'en avaient pas. Enfin, l'éducation de ce siècle a fait, dans le genre de l'enseignement, tout ce qu'elle a pu; mais ses efforts ont-ils été bien dirigés? On peut en douter, si l'on examine les résultats qu'elle a déjà eu le temps de produire.

Prétendrai-je que les femmes qu'on appelle instruites manquent d'esprit? Non assurément; elles en ont parfois beaucoup sous certains rapports; mais on se demande si les leçons qu'elles ont prises laborieusement dans leur jeunesse ont beaucoup contribué à leur développement. La question, à cet égard, me paraît rester indécise.

Plusieurs ont des connaissances réelles, je l'avoue; mais qu'en font-elles? Les montrent-elles en conversation? Bien rarement; ce serait de la pédanterie. Se

plaisent-elles à les cultiver dans la solitude? Je crains que non. S'en servent-elles enfin pour aider un mari à remplir sa vocation, pour remplacer auprès de leurs enfants des instituteurs ou des maîtres, enfin pour gouverner leur maison avec plus d'entente? Il serait injuste de soutenir que cela n'arrive jamais, mais il me semble qu'on ne le voit guère.

D'où cela vient-il, lorsque ces femmes sont spirituelles? De ce que leur esprit s'est assez peu mêlé de leur instruction; leur intelligence s'est portée ailleurs, et il n'y en a pas eu de reste pour l'étude.

Quelques connaissances, effets d'une compréhension ou d'une mémoire purement passives, ont été acquises; mais il n'y a eu ni goût pour la chose enseignée, ni vrai désir de se développer, ni plaisir éprouvé dans l'exercice du jugement; rien n'a pris vie dans leurs études; elles-mêmes y sont restées étrangères, et leurs connaissances ressemblent à un assemblage de fleurs coupées, dont les boutons se fanent sans s'épanouir.

Qu'est-il résulté de cette absence d'efforts véritablement intellectuels durant la jeunesse? Beaucoup d'ennui, beaucoup d'indolence pour toute la vie. Rassasiées de ce qu'elles ont appris, sans désir d'apprendre ce qu'elles ignorent, on voit ces femmes si bien élevées ne lire que des romans et ne faire que de la tapisserie. Mères, elles se lassent bientôt d'assister aux leçons qu'elles se dispensent de donner; et, comme leur esprit, tout inerte qu'il est resté, a reçu pourtant une culture assez raffinée, elles ont un fond de mépris pour ceux qui les remplacent auprès

de leurs filles. Les maîtres leur semblent lourds, pédants, les institutrices vulgaires; le dédain pour de tels auxiliaires perce de partout : ceux-ci ne tardent pas à le remarquer, les enfants de même. De là un découragement général, de là cette permission qu'ils s'accordent tous de ne se donner aucune peine.

Comment se passer d'auxiliaires néanmoins, quand on craint toute espèce de fatigue? Qu'y a-t-il de moins propre à l'enseignement que les intelligences inactives? L'instruction confiée à la seule mémoire ne se transmet guère. Les méthodes changent, les mêmes livres élémentaires servent rarement à deux générations de suite; et puis, avec tous les livres, il faut expliquer, commenter, il faut avoir cette souplesse qui permet de varier la forme extérieure des leçons. Des connaissances tout d'une pièce sont peu maniables, et, s'il s'agissait d'employer la voie interrogative, une personne qui n'aurait pas saisi les principes et l'esprit même de chaque étude ne saurait jamais obtenir d'un enfant des réponses satisfaisantes; elle se trouverait, ainsi que lui, à chaque instant déroutée.

Faut-il donc donner aux jeunes personnes une instruction plus profonde et plus étendue? Selon nous, cela n'est pas praticable, puisqu'un tel avantage se payerait trop cher. Nous avons déjà signalé la difficulté qui résulte du temps trop court consacré à l'éducation, et cette difficulté, nous craignons de paraître l'augmenter encore, en réclamant une portion assez considérable de chaque journée pour des objets qui nous semblent trop négligés. Ces objets,

que nous indiquerons ici d'avance, sont d'abord un culte domestique de peu de durée, mais offert de cœur et consciencieusement; puis des exercices du corps plus prolongés et plus fortifiants qu'ils ne le sont d'ordinaire, puis une heure environ de liberté sous la garde de la conscience. Enfin nous voudrions que, selon l'usage de notre culte, les leçons fatigantes fussent suspendues à l'entrée de l'adolescence, pendant une année, pour laisser de la place à l'enseignement religieux. Des forces morales et physiques sans cesse croissantes, ainsi qu'une meilleure disposition d'âme et d'esprit, justifieront, nous l'espérons, cette nouvelle exigence.

Il importe de remarquer que ces divers emplois de temps sont, par le fait, des intervalles de délassement pour les facultés intellectuelles; on peut en dire autant des occupations qui sont un apprentissage du métier de femme. Le grand nombre de devoirs que les femmes doivent de bonne heure s'accoutumer à remplir exige du côté de l'instruction quelque sacrifice; mais sur quoi ce sacrifice doit-il porter? Question embarrassante, sans doute.

Il semble qu'on marche ici entre deux écueils. Visera-t-on, comme il arrive souvent, à donner à l'enseignement une apparence d'universalité? L'instruction sera superficielle, banale; il semblera que tous les esprits sont jetés dans le même moule, et pour peu qu'on veuille insister sur la théorie, on fatiguera la jeune fille, le temps se consumera aux dépens de sa santé, de sa gaieté naturelle; le bonheur et le charme s'évanouiront sans qu'on puisse

encore obtenir de perfection dans aucun genre. Renonce-t-on, au contraire, à certaines branches d'études pour pousser les autres avec vigueur? celles qu'on cultivera pourront se trouver inutiles à la personne, si elle vient à se marier, à charge peut-être à son époux.

Ce dernier danger est grand pour les femmes, puisqu'on les épouse d'ordinaire d'après des motifs assez étrangers à leur développement moral. Les avantages extérieurs, les considérations de position sociale, influent seuls, et de là tant d'unions mal assorties. *Que faire de cela au logis?* dira l'homme sensé qui aura épousé une virtuose. *Je n'ai pas vraiment de compagne,* dira le littérateur ou le poëte qui se trouvera uni à une savante étrangère aux arts. De quelle épithète injurieuse Voltaire n'a-t-il pas osé flétrir le nom de la sublime Émilie, la grande intelligence qui avait commenté Newton, parce qu'elle ne sentait pas l'harmonie des vers! Entre l'inconvénient de connaissances plus générales, mais vagues et sans résultat, et celui de connaissances spéciales, mais mal choisies, que fera-t-on? Y aurait-il un troisième parti à prendre? Nous le pensons.

Les femmes, selon nous, doivent avoir du goût et de la facilité pour l'étude, plutôt que beaucoup de savoir : il n'est pas du tout fâcheux que le désir de s'instruire l'emporte chez elles sur l'instruction. Tâchons de leur donner l'habitude de l'application, l'envie de saisir les idées nouvelles; inspirons-leur même un certain goût pour lutter avec les difficultés, et faisons-leur grâce de la science.

Ainsi le but que nous avons assigné à l'instruction, le développement des facultés diverses, nous paraît surtout essentiel à se proposer dans l'éducation des femmes.

Le jeune homme, souvent appelé à remplir une destination fixée d'avance, peut recevoir une instruction dirigée dans un sens particulier avec quelque chance de succès. S'agit-il, en revanche, d'une jeune fille qu'on désire pouvoir marier, il est impossible de rien prévoir. Comme son époux peut avoir cent vocations différentes et en embrasser plusieurs successivement, l'avenir est à double titre inconnu pour elle. Il importe ainsi qu'elle soit prête à tout; que, dans chaque situation, elle puisse s'occuper utilement pour elle et les autres; et si l'esprit n'est pas généralement développé, on ne saurait avoir cette aptitude universelle. Avec le genre de capacité que je lui veux, une femme sera tour à tour administrateur de fermes, teneur de livres, rédacteur de mémoires, critique éclairé pour choisir dans divers écrits ce qui peut convenir à ceux qu'elle aime. Enfin, dans l'absence d'autres secours, elle dirigera l'instruction de ses enfants avec de bons livres. *Qu'on me donne quinze jours d'avance sur mon élève*, disait un homme peu instruit qui sentait sa force, *et j'enseignerai tout ce qu'on voudra*. Ce sentiment, s'il existait intérieurement chez une femme, vaudrait bien un dépôt mort de connaissances tout acquises.

Comment faire pour en venir là? Un tel développement demande du zèle, et l'on ne sait comment l'exciter. Ici gît la difficulté, je l'avoue : des leçons

de maîtres à heure fixe sont un moyen d'éducation bien plus aisé. Toutefois, les motifs de moralité ont beaucoup de puissance chez la jeune fille qui n'en a point admis d'autres dans son cœur. Le devoir religieux de contenter de bons parents et le plaisir qu'elle pourra prendre aux études mêmes, si l'on sait les bien présenter, suffiront longtemps à ses progrès. Puis, il importera bientôt de l'initier au secret de son éducation tout entière.

« Jusqu'à présent, diraient les parents à la jeune fille que nous supposons élevée d'après nos conseils; jusqu'à présent nous avons ménagé votre âge tendre; le léger exercice d'attention qui a été exigé de vous n'était pas de nature à étendre beaucoup vos idées. Aussi l'instruction élémentaire, telle que vous commencez à la posséder, a été nommée à juste titre instrumentale, parce qu'elle se borne à fournir des instruments pour la véritable instruction. Savoir lire, écrire correctement, un peu calculer, ne sont encore que des moyens d'acquérir des connaissances. A cela se sont ajoutés pour vous quelques aperçus sur la configuration de la terre, sur ses productions, sur l'histoire des peuples qui l'ont habitée, en sorte que les livres où sont traités ces divers sujets vous seront accessibles désormais. Les portes de la science vous sont ouvertes, mais vous êtes encore sur le seuil, et pour pénétrer plus avant, il vous manque un surcroît de force.

» Cette instruction toute préparatoire jointe à celle du cœur, qui, à nos yeux, passait avant tout, a eu déjà un grand avantage. Vos diverses facultés mo-

rales, faibles comme elles le sont encore, ont du moins été exercées en même temps. Vous avez adoré Dieu, aimé vos proches, admiré la beauté et dans les arts et dans la nature, exercé votre mémoire et parfois votre jugement. Rien, chez vous, n'est resté complétement en arrière, mais il faut à présent tout fortifier.

» Tel sera longtemps notre grand objet, et sous ce rapport votre instruction ne sera guère encore que préparatoire. Vous allez, il est vrai, acquérir plus de connaissances, mais il n'est pas en notre pouvoir de vous les communiquer profondes, complètes, et votre âge d'ailleurs ne le permettrait pas. Il faut se le prononcer, la seconde éducation, celle qu'on se donne à soi-même lorsque les forces morales et physiques sont développées, cette éducation est la seule qui porte des fruits, la seule dont les traces soient ineffaçables. Notre tâche, à présent, c'est de vous mettre en état de vous élever un jour vous-même, c'est d'en exciter le pouvoir et le désir.

» Ainsi, vos leçons consisteront en exercices fortifiants, plus qu'en instruction proprement dite. Parfois vous ne comprendrez pas trop le rapport qu'aura une étude particulière avec votre destination dans l'avenir; mais votre destination véritable, c'est d'être utile; la nôtre, c'est de vous former à le devenir. Vous êtes appelée à faire le bien dans plusieurs sens, à le faire pour l'âme et l'esprit de ceux auxquels vos secours matériels seront nécessaires. Il faut dès lors que votre âme à vous, que votre esprit grandissent, que toutes vos facultés s'exercent, qu'elles soient déjà capables d'efforts. Vos études,

nous l'espérons, vous procureront souvent du plaisir, mais en exigeant parfois que vous vous donniez de la peine. Si vous ne prenez pas d'abord l'habitude d'étudier vigoureusement, l'indolence, si contagieuse dans votre sexe, vous gagnera; vous serez alors éternellement médiocre, et votre influence la plus salutaire s'annulera. »

Si les parents réussissaient à persuader leur fille par un tel langage, il résulterait de là un bien infini. N'est-il pas heureux de donner en perspective un emploi solide aux années de la jeunesse que les espérances d'une jeune fille consacrent si souvent à la frivolité? Ne l'est-il pas que cet emploi soit, pour ainsi dire, forcé durant l'adolescence par la certitude qu'elle a dû acquérir de l'insuffisance de ce qu'elle sait, et que ses premiers progrès lui rendent les seconds encore plus nécessaires? Puis, nous compterions encore pour beaucoup la complète exclusion des motifs de vanité pendant l'enfance. Comment, en effet, faire parade du développement que nous désirons? Souvent inférieure à ses contemporaines par les connaissances, par le mérite de l'exécution dans les arts, l'occasion d'étaler sa supériorité véritable lui manquerait. Qui saurait jamais que son intelligence serait propre à tout? elle-même, sans doute, ne le croirait guère.

Même en laissant de côté les jouissances de la vanité, comment ne pas sentir que le moindre mouvement d'esprit, que la moindre saillie inattendue des facultés que nous voudrions mettre en jeu chez la jeune fille, ont un prix bien supérieur à celui de tout

le savoir dont elle pourrait faire preuve. Quel plaisir une mère n'aura-t-elle pas à voir sa fille écouter avec attention une conversation instructive, chercher à s'éclairer silencieusement! Et si jamais elle se risquait à demander quelque éclaircissement, quel serait l'homme assez maussade pour lui refuser une explication? Cette impatience que causent souvent les questions des femmes, lorsqu'elles n'ont pour but que d'attirer à elles l'attention, de placer un petit bon mot ou de dire une gentillesse, jamais on ne la voit se manifester quand on reconnaît les effets d'un désir sincère de s'instruire. Si les femmes pouvaient l'éprouver, sans s'occuper des profits de leur amour-propre, les hommes se plairaient bien plus qu'on ne croit à favoriser le développement d'un esprit modeste.

CHAPITRE IV.

ÉTUDES RELATIVES A L'EXERCICE DU RAISONNEMENT.

Une des grandes difficultés, dans l'éducation des jeunes filles, c'est de bien choisir les occupations qu'on est appelé à leur prescrire. Tant d'objets paraissent désirables, que les soins consacrés à les obtenir semblent toujours dignes d'approbation, et nous oublions alors que les choses plus importantes sont négligées. De là tant d'irrégularité dans l'édu-

cation ! De là tant d'omissions de ce qui intéresserait le plus la santé physique et morale ! Jamais les parents n'obvieront à cet inconvénient bien grave, s'ils ne se font pas l'idée d'avance, et des objets auxquels ils attachent le plus de prix, et de la portion de temps qu'absorbera chacun de ces objets, durant les courtes années où ils sont encore maîtres de leurs filles.

Dans cette évaluation, il y aura sans doute beaucoup d'arbitraire; chacun, livré à lui-même, la ferait sans doute différemment, et le plan que nous proposerons a peu de chance d'être adopté. Mais si les conseils précis sont rarement suivis, tant les circonstances particulières semblent impérieuses, les conseils vagues, en revanche, ne sont pas même écoutés, ou ne font qu'une impression fugitive. Et comme notre intention est surtout d'appeler l'attention sur cette matière, nous allons être assez explicite pour engager du moins les parents à réfléchir.

La manière exacte dont nous déterminerons les occupations et le temps paraîtra, je le crains, rigoureuse et pédantesque; mais fallait-il faire entrer l'infraction à la règle dans la règle même? Ne peut-on pas s'en reposer sur les mères du soin d'exempter leurs filles de tout ce qui leur paraît une gêne trop forte dans l'éducation, et l'essentiel n'est-il pas de faire sentir les avantages de l'ordre?

Ainsi, tout en acceptant les conditions générales de l'état actuel des femmes dans la classe aisée, nous passerons par-dessus les difficultés d'exécution que notre plan pourrait présenter. On ne saurait apprécier la diversité des circonstances, et il est plus sim-

ple d'indiquer d'abord ce qu'on croirait être le mieux si l'on avait le choix des moyens. Plus tard, nous chercherons comment on pourrait suppléer aux ressources qui semblent être le moins à la portée des parents.

En conséquence, nous supposerons une journée de quatorze heures, et c'est entre ces heures, dont l'emploi sera indiqué ailleurs, que se distribueront les occupations qui doivent remplir la vie d'une jeune fille, pendant cinq années. Cette journée sera fictive, nous le sentons ; nos heures représenteront, si l'on veut, des fractions de temps, applicables à la semaine, au mois, à la saison entière. Tout différera sans doute dans l'application, il y aura pour chaque jeune fille des occasions de suivre avec un redoublement d'ardeur telle ou telle étude, les maîtres qu'on peut lui donner, son entrain à elle-même dans certains moments, seront des tentations de changement presque irrésistibles, et nous ne cacherons même pas que ce serait alors que se feraient les plus grands progrès. Cependant, nous ne conseillerons jamais de laisser aucune des branches d'occupations que nous allons indiquer, longtemps en arrière. Mais, en proposant de les cultiver simultanément, nous nous écartons à regret, pour les jeunes filles, de la marche que nous avons tracée relativement aux jeunes garçons.

Pourquoi vous en écarter ? nous dit-on ; les lois du développement de l'esprit ne sont-elles pas les mêmes pour les deux sexes ? Et puisque vous avez jugé qu'une branche unique d'études, longtemps cultivée, donnait à l'intelligence une impulsion heureuse que des

études incohérentes ne donnaient pas, pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les jeunes filles? Vous-même ne vous êtes-vous pas plaint du décousu, du manque d'intérêt qui résulte d'un enseignement où toutes les impressions se sont réciproquement effacées? Oui, nous nous en sommes plaint, et nous essayerons de parer à cet inconvénient par une autre voie, mais ce ne saurait être en ayant recours à une occupation exclusive.

En effet, l'étude la mieux choisie, la plus propre à développer les diverses facultés, ne les mettrait pas toutes en activité dans une éducation de femmes; les puissants stimulants et la discipline sévère des écoles publiques une fois supprimés, cette étude, pour être unique, n'en serait pas suivie avec plus de fruit; toujours, on éluderait les difficultés, les leçons seraient lâchement prises et données, il se perdrait beaucoup de ce temps dont on a si peu, et tandis que l'ignorance sur plusieurs points resterait profonde, l'esprit ne serait pas plus excité. Comment remplir ensuite les grandes lacunes que laisserait cet enseignement? Aurait-on pour ressources les universités, les cours académiques auxquelles les jeunes gens assistent plus tard? Ici, comme en tant d'autres choses, les femmes subissent le joug que leur impose la nécessité. Ignore-t-on que leur éducation est presque toujours un compromis entre *le mieux,* considéré abstraitement, et *le mieux,* relatif à leur situation particulière.

Ce sera donc en balançant les effets des études, les unes par les autres, que nous chercherons à établir l'harmonie intérieure chez les jeunes filles.

Et ce résultat sera autant que possible obtenu, lorsqu'on cultivera de front les diverses branches de connaissances. Sans doute, les moments journellement destinés à chaque étude paraîtraient bien courts, si l'on oubliait que le même enseignement se prolongera durant cinq années.

Un pareil mode d'instruction n'eût pas été d'abord de notre choix, et néanmoins, il peut avoir certains avantages pour les femmes. Qui ne sait qu'elles sont sujettes à des accès de zèle pendant lesquels elles consacrent beaucoup de temps à certains objets qu'elles perdent ensuite tout à fait de vue, tandis que leur vocation exige plutôt qu'elles s'acquittent chaque jour de devoirs nombreux, dont aucun n'est de nature à exiger beaucoup de temps par lui-même. La diversité des occupations dans la journée et leur uniformité, dans un temps plus long, tendraient ainsi à donner aux jeunes filles une habitude salutaire. Et puisque chacune des études que nous conseillons pourrait remplir toute une vie, en offrant toujours une variété inépuisable d'objets différents, il serait encore heureux, pour les élèves, de prévoir la continuation de ces études dans l'avenir.

C'est ainsi que nous espérons retrouver les habitudes de suite et de constance dans une autre manière de disposer du temps. Au lieu de le partager en larges tranches, nous la diviserons en bandes étroites qui se prolongeront indéfiniment. Le parti mitoyen qu'on prend ordinairement entre ces deux méthodes, nous paraît mauvais. Quelques cours d'histoire ou de littérature, par exemple, sont donnés pen-

dant une ou deux années, puis la jeune personne est censée instruite dans ces divers genres, et dès lors elle et ses parents n'y songent plus. Les femmes font ainsi quelques pointes dans le domaine de la science, si l'on peut le dire; mais tout reste isolé, incohérent et bientôt livré à l'oubli.

Comme, d'après un calcul dont nous donnerons ailleurs les bases, il nous semble difficile d'accorder, durant l'âge de dix à quinze ans, plus de quatre heures par jour à l'éducation purement intellectuelle, nous consacrerons, du moins, une de ces heures aux études qui s'adressent spécialement à la faculté la plus nécessaire et la moins développée chez les femmes, j'entends celle du raisonnement. Tous les dons de l'esprit ont à peu près reçu la culture qui leur convient hors celui-là, mais tous ont souffert de ce que celui-là restait en arrière, tant la liaison entre nos forces morales est intime, tant il est vrai que l'âme est une, en dépit de nos éternelles distinctions.

Ainsi, faute d'être éclairé, le sentiment du beau n'a point acquis de justesse; l'admiration a porté à faux en ne s'attachant qu'à l'éclat; ce qu'on appelle le goût s'est dépravé ou du moins est resté frivole; le plus grand danger que la culture de l'imagination puisse entraîner, le besoin d'émotions enivrantes, ce danger n'a point été évité, et l'exaltation a passé pour de la poésie innée chez les jeunes filles. Dès lors, l'esprit humain s'est vu altéré par les deux bouts, si je puis m'exprimer ainsi, puisque le raisonnement et l'imagination sont les deux principes

opposés dont le balancement en constitue l'essence intime.

Les avis n'ont pas manqué aux mères, néanmoins; on a dit, on a écrit mille fois que c'était au secours du raisonnement qu'il fallait surtout venir dans l'éducation des femmes. C'est là une vérité frappante, reconnue; pourquoi donc a-t-elle eu si peu d'influence? c'est que les mères ont pensé à toute autre chose qu'au raisonnement quand elles en ont recommandé l'emploi à leurs filles.

L'objet dont elles s'occupaient était fort important, je l'avoue, et paraissait même l'être plus que le développement d'une faculté de l'esprit. On voulait persuader aux jeunes personnes de se bien conduire, leur prouver de mille manières que c'était là leur devoir, leur intérêt; tout tournait en exhortations, sans doute excellentes, on raisonnait fort bien devant elles, mais leur jugement à elles-mêmes agissait-il, s'exerçait-il du moins assez pour pouvoir confirmer le jugement d'un autre. Je ne le crois pas.

On oublie toujours que la condition nécessaire pour le véritable exercice du raisonnement, c'est que l'esprit soit dans un état calme et qu'il puisse examiner impartialement les côtés opposés d'une question. Mais cela même exclut la plupart des sujets de morale, car qui peut être impartial entre le bien et le mal? Comment réfléchir de sang-froid quand tous les sentiments se soulèvent? La vertu n'est-elle pas toujours accueillie, le vice repoussé de premier mouvement, dès qu'on en offre l'idée à un cœur bien fait? Vous excitez souvent des émotions généreuses,

mais si quelque reproche indirect se cachait sous vos paroles, si vous vouliez réprimer ou seulement prévenir de mauvais penchants, vous trouveriez votre élève irritée, blessée ; d'aucune manière, elle ne serait en état de raisonner. Vous auriez réveillé la conscience, et sa grande voix couvrirait la vôtre.

Nous ne prétendons nullement que de telles exhortations ne soient très-utiles. On multiplie ainsi les applications de la morale, on étend la délicatesse sur plus de points. C'est encore devancer les effets de l'expérience que d'expliquer un peu à la jeune fille les lois qui régissent la société. Mais que de temps s'écoulera avant que l'organisation si compliquée de cette société lui soit connue ! que de doutes s'élèveront dans ce jeune esprit sans qu'elle ose les avouer et sans que nous osions les résoudre. Que de choses lui resteront cachées ! Et pourtant on ne tire des conclusions justes que de faits certains et bien éclaircis. Ne sent-on pas que pour ce travail d'esprit qu'on appelle le raisonnement, il faut des objets précis, bien indépendants des conventions sociales, des exemples bons ou mauvais qui ont pu s'offrir, qu'il faut enfin des objets sans rapport avec les affections du cœur ou les susceptibilités de l'amour-propre. Tout ce qui tient au sentiment répond à des idées personnelles chez les jeunes filles ; il y a toujours des images et des noms propres dans leur esprit : ne suit-il pas de là que les questions, pour elles les plus importantes, ne peuvent donner un véritable exercice à la faculté du raisonnement ?

Nous en sommes intimement convaincu, pour que

cette faculté parvienne à un certain degré de justesse, il faut longtemps occuper les jeunes filles de choses étrangères à leurs intérêts. Il faut obliger leur esprit à sortir de la sphère des discussions journalières et des sujets constants de nos recommandations; l'étude de la nature morte, celle des lois éternelles de Dieu dans l'ordre matériel, sont les seules études qui exercent leur pensée sans la troubler. C'est là seulement qu'un examen tranquille peut les amener à un résultat qui n'est ni prévu, ni désiré; c'est là qu'elles apprendront à mettre du prix à la vérité en oubliant elles-mêmes et les autres. Et cette suspension des idées habituelles, si éminemment favorable au développement de l'intelligence, sera encore salutaire aux femmes sous d'autres rapports.

Nous parlons ici de la classe aisée et des maux peu remarqués dont elle est souvent atteinte. Rien n'est plus déplorable, selon nous, que l'excessive mobilité de l'organisation chez tant de femmes. L'agitation qu'entretient chez elles une sensibilité trop irritable admet peu de trêves; leurs légères occupations n'interrompent point le cours des pensées, et sont parfois de nature à en augmenter la vivacité. Dans leurs chagrins, rien ne produit sur elles un effet calmant. Et tandis que chez les hommes, le soin des affaires, et chez les femmes pauvres un travail pressé, indispensable, suspendent quelquefois les sentiments d'inquiétude, une rotation incessante de pensées pénibles mine, consume sourdement les femmes à peu près oisives, leur fait une existence fébrile, angoissée, nerveuse, existence qu'elles se transmettent de mère

en fille, et qui souvent se retrouve encore chez leurs fils.

Ceci ne s'aperçoit que tard dans la vie, lorsque la société a enveloppé une âme faible de ses filets et a irrité les peines du cœur par les mille pointes de l'amour-propre ; mais il est avant ce temps un intervalle paisible où cette fermentation secrète n'a pas commencé, à moins qu'une éducation imprudente ne l'ait excitée. Alors les jeunes filles aiment la nature et se plaisent à l'étudier, alors une curiosité désintéressée peut les animer et leur préparer pour toujours des distractions innocentes.

Je puis me fonder ici sur une expérience personnelle, en disant que rien ne suspend mieux le sentiment, non sans doute des grandes douleurs, mais des mécomptes, des privations, des inquiétudes dont la vie est pleine, que le doux intérêt inspiré par l'observation des divers phénomènes de la nature. Cet esprit d'observation nous suit toujours, il s'exerce imprévu dans les moments où l'on songe le moins à l'étude. Une fleur nouvelle qui s'épanouit, l'arrivée de l'hirondelle au printemps, un trait d'intelligence chez les animaux, les objets qui se mirent dans une eau tranquille, la flamme qui éclate dans le foyer, le vent, les nuages, tout ce qui se meut, tout ce qui change autour de nous, attire l'attention et occupe bientôt la pensée. Il est des ressources plus saintes, plus élevées, qui peut en douter? mais n'est-il pas plus aisé d'y avoir recours après qu'on s'est distrait un moment de soi, et qu'on a cessé d'être poursuivi par l'importunité des soucis terrestres?

Nous consacrerons en conséquence une heure par jour aux sciences exactes ou naturelles ; les divisions de cette heure, c'est bien entendu, se distribueraient à volonté dans la journée ; on peut les trouver trop multipliées, et alors il serait aisé de donner, de deux ou de trois jours l'un, des leçons plus longues. Un quart d'heure est pourtant le plus court espace de temps que j'aie assigné pour une leçon, et mademoiselle Edgeworth, dont j'ai déjà cité l'exemple, en a donné de cinq minutes avec un succès étonnant. Elle trouvait à cette grande division du temps, non-seulement l'avantage d'épargner de la fatigue à l'élève, mais celui de donner de la présence d'esprit et d'accoutumer à rassembler ses idées avec promptitude.

Quand nous avons conseillé d'inspirer le goût de la nature dès la première enfance, nous voulions déjà former cet esprit d'observation qui mène à l'exercice du raisonnement, mais qui n'est pas encore le raisonnement. L'observation recueille les faits, et il faut apprendre à tirer de ces faits des conclusions justes. Quoi de mieux pour y parvenir que de s'emparer du parfait modèle de l'art de conclure, d'étudier en un mot les mathématiques? Une telle étude peut paraître exiger une grande contention d'esprit, mais on n'y donnerait que peu de temps, un quart d'heure chaque jour, par exemple. D'ailleurs, on la préparerait en faisant succéder aux petits calculs que la jeune fille avait faits précédemment de routine, un cours gradué d'arithmétique raisonnée. Et si l'on se servait de la méthode interrogative, qui va si bien

au but du développement, les principes une fois saisis lui feraient découvrir des voies abrégées pour exécuter les opérations de détail ; bientôt elle s'exercerait au calcul de tête.

Quoique le mot d'algèbre paraisse effrayant, nous croyons qu'à l'épreuve les jeunes personnes intelligentes prendraient plaisir aux aperçus qu'on pourrait leur donner de cette science. La solution de petits problèmes algébriques, quand les exemples sont tirés d'objets familiers, pique la curiosité des commençantes, et aucune étude n'est plus propre à aiguiser et par là même à intéresser l'esprit.

L'autre branche des mathématiques, la géométrie, occuperait pareillement un quart d'heure tous les jours ou une demi-heure de deux jours l'un. Cette leçon serait des deux la moins fatigante, puisque le tracé des figures y serait compris. Quand les premiers éléments en seraient connus, quelques exercices de mensuration où l'on ramènerait l'emploi des chiffres, montreraient la liaison et l'utilité de ces connaissances. Plus tard l'étude de la perspective linéaire, tout en exigeant cet exercice d'attention que nous désirons, aurait encore des applications heureuses.

La demi-heure que nous avons de reste serait, durant les deux premières années, consacrée à exercer l'esprit d'observation plutôt qu'à donner des connaissances.

Ici l'histoire naturelle nous offrira des objets à examiner plutôt que des sujets d'étude. Ainsi nous demanderons à la jeune fille de prendre par écrit

diverses notes; tout ce qu'elle aura pu remarquer dans ses promenades, les travaux successifs de l'agriculture, l'état variable du jardin, l'époque où l'on sème telle graine, où la plante pousse, fleurit et porte son fruit, où tel oiseau, tel papillon fait son apparition dans la campagne, serait marqué sur son petit journal. Puis quand elle y noterait aussi l'état du ciel et le degré indiqué par le thermomètre et le baromètre, instruments qui se rencontrent partout, elle s'exercerait à trouver des coïncidences entre ces diverses observations. Je ne dis pas que ce travail eût une grande utilité pour la science, mais il en aurait beaucoup pour l'observateur.

Ceci la mènerait bientôt à la recherche des causes; les divers agents de la nature, la chaleur, la lumière, l'humidité, exciteraient son intérêt. Alors durant la période de douze à quinze ans, les études physiques et chimiques seraient bien placées; un esprit déjà exercé au calcul ne craindrait pas d'en connaître les principes un peu à fond. Rien n'est plus propre à former le discernement que la tentative d'expliquer les phénomènes naturels d'après les lois dont on acquiert successivement la connaissance. Il s'agit de démêler l'action de causes différentes, d'assigner à chacune sa juste part. L'observation, le raisonnement, jouent également leur rôle; on y voit que les résultats ne répondent pas toujours aux prévisions de la théorie, et pourtant en réfléchissant encore davantage on connaît que rien n'est dû au hasard. Ceci sera susceptible un jour d'une application plus étendue.

A l'égard de ces études du moins, l'utilité pratique est incontestable, puisque les lois de la physique et de la chimie régissent les divers objets dont s'occupe l'économie domestique. La conservation de nos denrées, l'apprêt de nos aliments, l'éclairage et le chauffage des appartements, les soins qu'exige leur salubrité, tout repose sur les connaissances physiques et chimiques. Et quel avantage pour la mère à venir de pouvoir communiquer de telles lumières.

Néanmoins il faut prévoir quelques objections. On en avancerait une bien surannée si l'on prétendait que les connaissances de ce genre donneraient de la pédanterie aux jeunes filles.

Les femmes sont maintenant un peu trop avisées pour être pédantes, Molière et Boileau ont mis ordre à cet orgueil-là. De nos jours l'on voit des prétentions au bon ton, à l'élégance, à la naïveté, à la sensibilité, à l'*impressionnabilité,* jamais au savoir. S'il arrivait que le désir de briller se plaçât ainsi, ce travers paraîtrait aussi disgracieux que ridicule, et néanmoins, nous le dirons, vanité pour vanité, celle-là ne serait pas aussi profondément corruptrice que l'envie aujourd'hui fréquente d'éprouver soi-même et d'exciter des émotions.

D'après la manière profane et toute orientale dont bien des esprits élevés jugent à présent les femmes, on pourra craindre que ces études ne nuisent à la grâce parfaite, au doux abandon, à l'expression de sensibilité ingénue qu'on veut leur trouver. Je pourrais demander si ces agréments sont pour elles des conditions de sagesse, de bonheur futur, d'influence

heureuse sur leurs enfants et leurs alentours. Mais laissons un moment la sévérité. Selon nous, la longueur et l'entassement des leçons, la pratique immodérée des beaux-arts même, la privation de tout exercice physique et de tout loisir nuisent bien plus dans l'éducation ordinaire à ce genre de charme que l'application courte en durée, mais intense, que nous désirons. D'ailleurs, ce qui détruit ce charme infailliblement, ce qui le change en affectation misérable, c'est peut-être précisément le désir de le posséder, en un mot c'est la vanité, et il n'est rien que nous proscrivions davantage.

On peut dire avec plus de raison que cette instruction légèrement scientifique n'est pas aisée à donner. Les mères ne l'ont point reçue, la plupart des institutrices non plus, et il serait même difficile de trouver des maîtres à point nommé. Ces inconvénients sont réels, nous en convenons, mais temporaires. Si le désir des parents à cet égard était connu, il se présenterait bientôt à eux des auxiliaires, et il s'en formerait au besoin. D'ailleurs comme c'est principalement la faculté d'analyse ou celle du raisonnement que nous voulons développer, l'étude des éléments du calcul et de la géométrie serait ici la plus nécessaire, et pour celle-là on trouve des secours partout.

Le genre d'esprit qu'exige cette étude une fois formé, l'élève comprendrait aisément les livres de physique et de chimie les plus abordables. MM. Herschel et Arago en ont écrit d'excellents sur des sujets spéciaux en les adressant aux gens du monde, et il

en existe vraisemblablement qui servent à communiquer une instruction plus générale. Dans quelques ouvrages que nous avons cités, la forme dramatique a été employée avec succès pour ce genre d'enseignement, et cette forme plaît trop à l'enfance pour qu'on doive la rejeter. Mais nous croyons que, passé cet âge, la vérité simplement présentée offrirait à l'esprit une nourriture plus saine. La description de certaines expériences intéressantes amènerait l'exposition des principes généraux, et si l'on faisait connaître à mesure la multitude de phénomènes naturels et de procédés des arts qui s'expliquent au moyen de ces principes, on exciterait aisément l'intérêt des jeunes personnes. L'amusement que procureraient aux yeux de bonnes planches gravées où les objets déjà décrits seraient fidèlement représentés, cet amusement du moins serait en rapport avec le sujet et soulagerait l'attention sans la distraire.

Quant à l'esprit d'observation, chaque mère peut le former; le monde matériel et le monde moral tout entiers offrent des objets à son exercice [1].

[1] Les mères trouveront à cet égard, et sous d'autres rapports encore, un secours précieux dans un journal d'éducation, intitulé : *La Ruche*, par Mmes Sw. Belloc et A. Montgolfier.

CHAPITRE V.

ÉTUDES RELATIVES A LA CULTURE DE L'IMAGINATION ET DE LA MÉMOIRE.

Quand des exercices d'attention un peu vigoureux ont donné à l'esprit des femmes le genre de développement qu'il ne prendrait guère par d'autres moyens, on se livre avec plus de plaisir à cultiver en elles les facultés naturellement éminentes. Toutes les études se trouveront bien d'une habitude d'application déjà contractée, puisqu'enfin le raisonnement joue un rôle plus ou moins marquant dans l'instruction tout entière.

L'étude que nous allons maintenant recommander, celle des langues, ou, à parler généralement, celle du langage, est de nature à cultiver l'intelligence dans son ensemble. Nous l'avons tellement envisagée ainsi que, dans l'éducation des hommes, nous l'avons jugée propre à remplacer presque toutes les autres études durant une période de trois ou quatre ans. Pour les jeunes filles, nous destinerions à cette étude une heure par jour, c'est-à-dire le quart du temps consacré à l'instruction jusqu'à l'âge de l'adolescence.

Si l'on ne mettait de prix aux connaissances des femmes qu'autant qu'on en verrait clairement l'utilité pratique dans l'avenir, encore faudrait-il leur enseigner l'art de parler et d'écrire correctement,

puisqu'aucun art ne trouve à s'exercer aussi infailliblement dans la vie ; mais ce n'est pas sous ce point de vue étroit que nous nous bornons à considérer l'enseignement, et en particulier celui des lois du langage.

Ici, nous ne voudrions pas faire ressortir de nouveau le mérite général d'une telle étude pour former l'esprit, et l'avantage d'avoir à comparer la langue maternelle avec une langue étrangère ; nous renvoyons sous ce rapport à nos réflexions précédentes [1]. Mais, en nous occupant exclusivement des femmes, et en convenant mille fois que le perfectionnement de l'idiome maternel est ce qui leur importe le plus, nous dirons que le choix de la langue latine, comme terme de comparaison, nous paraît avantageux aussi pour elles. Rien dans leur vocation ne s'oppose à l'emploi du moyen qui a été jugé le plus efficace pour aller au but. On pourrait même y trouver une raison particulière pour en faire usage.

Quand il s'agit de l'instruction des femmes, n'aublions jamais qu'elles peuvent être appelées à se marier et à élever une jeune famille. Si Dieu a souvent employé l'intelligence humaine pour l'accomplissement de ses grands desseins, il sembla avoir voulu se servir spécialement de l'intelligence des femmes, puisqu'il leur a confié le premier développement de la race entière ; leurs facultés semblent destinées à réveiller d'autres facultés dans une succession infinie. Il importe, dès lors, de fonder, dans l'éducation

[1] Éduc. progress., vol. II, livre VII, chap. IV.

du sexe entier, une sorte d'école normale ou d'école générale d'enseignement ; et ne voit-on pas de toutes parts l'éducation classique se relever du discrédit dans lequel on cherchait à la faire tomber ? Les plus grands penseurs la recommandent; on y revient dans plusieurs pays où l'on avait essayé d'y renoncer. En Amérique, on la donne à présent aux femmes mêmes, et dans un journal publié à New-York nous voyons qu'elle fait partie de leur instruction dans plusieurs instituts. Mais combien les femmes ne peuvent-elles pas un jour être intéressées à en posséder au moins les éléments ! La possibilité de préparer leur fils à l'enseignement des colléges épargnera aux mères le chagrin de se séparer d'eux prématurément et d'exposer à trop de danger leur moralité fragile.

On prétend, il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que sous le rapport de la grammaire, l'étude du latin pourrait, à un certain point, être remplacée par celle de l'allemand ; toutefois, l'alphabet gothique de cette langue lui donnerait d'abord un aspect plus rebutant aux yeux des jeunes filles ; et elle a été moins maniée, moins élaborée pour l'usage de l'éducation. En outre, il s'y présente plus d'anomalies, et le raisonnement s'exerce moins en l'étudiant. Inférieure, à notre avis, comme moyen de développement durant l'enfance, l'étude de la langue allemande offrira plus tard un grand intérêt, et les beautés originales de la littérature qui s'y rattache seront vivement appréciées par un esprit déjà cultivé.

En rabattant successivement de nos prétentions grammaticales, nous pourrions nous contenter de

l'italien pour perfectionner au moyen de la comparaison l'emploi du français. L'italien, cette musique parlée, cette voix si douce et si sonore qui donne tant de charme à la poésie, réveille chez les jeunes filles un sentiment d'harmonie bien précieux. Mais cette étude aussi trop facile se trouverait presque déjà faite si l'on avait commencé par le latin. Ce sera toujours un objet de luxe, mais d'un luxe très-agréable dans l'éducation.

Le singulier mécanisme de la langue anglaise offre un sujet d'examen très-curieux pour ceux qui ont approfondi la construction grammaticale des autres langues ; mais cette forme si particulière ne trouve guère à s'appliquer ailleurs. Toutefois, sous le rapport de l'utilité pratique et journalière, la connaissance de l'anglais est si précieuse, que nous regarderions comme un grand bonheur de l'avoir acquise de routine dès la tendre enfance. Là, s'offre une littérature immense, noble, chaste, animée d'un esprit ferme et vivifiant ; là, le danger des romans eux-mêmes est atténué par l'idée élevée de la dignité de femme qu'on y peut puiser. Là, se trouvent des ouvrages religieux où la plus pure doctrine s'unit inséparablement avec la morale ; là encore, les livres à l'usage de l'enfance se montrent naturels, exempts de prétention, naïfs, instructifs à tous les degrés ; enfin, il n'est aucun âge où la possession de cette langue ne procure à une femme des ressources infinies pour son âme et pour son esprit.

Ne perdons pas de vue, toutefois, que c'est au perfectionnement de l'idiome maternel que nous en vou-

lons venir. Ainsi, après avoir consacré la moitié de l'heure à cette théorie de l'art de parler qu'on apprend surtout en essayant de transporter le sens d'un texte français dans une autre langue, nous demanderions, pour le reste du temps, un travail inverse; la version française d'un texte étranger est un exercice auquel nous attachons beaucoup d'importance.

Nous ne parlons point ici de ces traductions littérales, uniquement destinées à donner la preuve que l'auteur étranger a été compris. Celles-là devraient être faites de vive voix pour aller plus vite; et aussi pour que la jeune fille ne s'accoutumât pas à écrire du mauvais français. Nous voulons une traduction écrite et soignée, en un mot une étude de style français. Il est essentiel alors que la mère se rende difficile, et si elle se défiait de ses propres forces, elle pourrait s'aider, comme objet de comparaison, d'une bonne traduction française déjà publiée. Tout terme impropre, toute construction vicieuse, sera relevée; une recherche exacte de la valeur des mots synonymes, de l'effet de telle ou telle tournure pour rendre précisément la pensée dont il s'agit, occupera la mère et la fille.

Nous voudrions surtout ici donner à l'esprit de l'élève une qualité précieuse qui manque généralement à l'esprit des femmes, la patience. Et cette qualité qu'elles déploient souvent au moral d'une manière admirable, quand il leur faut supporter leurs propres maux ou soigner les maux d'autrui, cette qualité, dis-je, s'évanouit à l'entrée du domaine intellectuel. En effet, les femmes arrivent au but de plein saut ou

n'arrivent pas. Le premier bond manqué, tout est perdu avec elles. Rien de plus heureux souvent que leurs expressions, que leurs rédactions improvisées; la justesse, l'extrême finesse, tout s'y trouve; maîtresses du langage à un point étonnant quand elles ne songent pas à l'être, aussitôt qu'il leur faut réfléchir elles n'y sont plus. Pour la compréhension des phrases, il en est de même; quelquefois, elles saisissent à l'instant le nœud d'une difficulté, pénètrent aussi avant que possible dans une pensée, quelquefois aussi la moindre obscurité les arrête. Aussitôt qu'il faut un peu se tendre la tête, elles renoncent à l'instruction.

Pourquoi les femmes, qui peuvent être propriétaires, hériter, tester, avoir des procès, comprennent-elles, en général, si mal les lois? Pourquoi le code civil, qui, si elles en pesaient bien les termes, les informerait de tout ce qu'il leur importe de savoir, est-il un vrai grimoire pour elles? C'est qu'elles ne s'attachent jamais à donner aux mots un sens précis. L'habitude de saisir au vol l'idée générale sans s'arrêter à l'expression les trompe sans cesse [1].

Pour en revenir aux traductions, je voudrais

[1] On peut souvent s'en apercevoir dans leurs comités de bienfaisance. Une d'elles apporte-t-elle l'essai d'un programme destiné à obtenir des souscriptions, une objection s'élève contre telle phrase et on cherche à l'envi à la remplacer; mais plus la discussion se prolonge, moins on réussit. C'est ennuyeux, disent-elles toutes, et puis c'est égal, on voit bien ce dont il s'agit. Chacun a autre chose à faire, la plupart s'en vont, et de guerre lasse, on laisse subsister la phrase dont personne n'avait voulu.

qu'une fois la correction et l'élégance même obtenues, l'élève recopiât bien nettement les morceaux achevés pour les conserver. Si elle se plaisait à rassembler ainsi les divers résultats de ses études, elle en préviendrait l'oubli, toujours si prompt à venir, et se formerait un recueil précieux pour toute sa vie.

En supposant, comme je le fais, qu'un peu d'exercice d'esprit soit toujours nécessaire aux femmes, je dirai que la modeste occupation de traducteur me semble une de celles qui leur convient le mieux. Là, point d'attirail embarrassant, point de crainte d'être interrompue; le travail se quitte et se reprend avec une égale facilité; les pensées, auparavant dispersées, se fixent bientôt, et suivant l'ouvrage qu'on traduit, différentes facultés se fortifient.

C'est à l'imagination de la jeune fille que nous nous adresserons d'abord pour intéresser à l'étude de l'histoire : le goût nous paraissant ici plus essentiel que le savoir. Il sera si heureux qu'elle prenne du plaisir à la narration des faits historiques, cette lecture en pourra remplacer de si dangereuses, et si bien rehausser la portée de son esprit, que rien n'est à négliger pour lui inspirer le goût d'une telle étude. Et comment y mieux réussir qu'en s'adressant à cette imagination dramatique qui ranime les siècles passés, évoque les hommes d'autrefois et les voit agir avec leurs passions, leurs croyances, leurs mœurs diverses. Plus nous avons désiré que les connaissances physiques eussent pour base un raisonnement exact, plus nous voudrions que dans les études morales, tout fût

esprit, vie, mouvement, que tout répondît à des cordes sensibles dans l'âme.

C'est ainsi que les relations animées tantôt de l'histoire sainte, tantôt des annales de la patrie, inspirent l'amour de leur religion ou de leur pays aux jeunes enfants; de même encore, les faits merveilleux qui illustrent l'origine des différents peuples, ont une couleur poétique dont une critique sévère ne doit pas chercher trop tôt à les dépouiller. En disant qu'on les a crus vrais, vous resterez dans la vérité vous-même.

On est, je suppose, revenu de l'enseignement anecdotique; on ne confie plus isolément à la mémoire ces beaux traits de l'antiquité qui, détachés de leur encadrement, n'ont qu'une signification fausse ou puérile. On gâtait ainsi, sans utilité, les nobles jouissances de l'avenir. Des morceaux d'histoire plus étendus, tels, par exemple, que *les Vies de Plutarque, la Cyropédie,* tels qu'en offrent encore plusieurs auteurs latins qui ont été traduits; ces morceaux, dis-je, sont mieux faits pour s'emparer de la pensée.

C'est là une instruction morcelée, sans doute, mais très-agréable, et l'on trouve aisément dans divers abrégés succincts le fil qui lie entre elles ces portions éparses. Les livres anciens, en faisant respirer aux jeunes filles le parfum de l'antiquité, les avancent plus intellectuellement que ne ferait l'étude pénible d'une foule de noms et de dates. De même, dans les temps modernes, quelques fragments de relations contemporaines ou d'auteurs qui en ont con-

servé l'esprit, serviraient à faire comprendre la marche de chaque siècle dont les faits principaux, qu'on s'attacherait à lier entre eux, seraient seuls confiés à la mémoire. Obligé, faute de temps, à des sacrifices, c'est à la science morte que nous renonçons, non s'il se peut à l'esprit de l'histoire.

Cependant il faut quelques dates. Après ces lectures intéressantes, on s'occuperait à construire de petits tableaux synchroniques, dont les dates seraient très-espacées; deux ou trois dans les siècles les mieux connus suffiraient d'abord, et à mesure que l'instruction avancerait, on en écrirait quelques autres dans les intervalles. Qu'importe de savoir au juste l'année où telle bataille a été livrée, où tel roi a été couronné? La correspondance des grands événements dans tous les pays, voilà l'essentiel à connaître.

Néanmoins, cette double marche ne saurait être longtemps suivie. Une suite de narrations dramatiques et un sec exposé de faits et de dates ne sont pas toute l'histoire. Il y a un sens général à saisir; il y a une instruction pour l'âme et le cœur qu'il faut recueillir. Le développement d'esprit nécessaire pour en profiter est souvent assez précoce chez les jeunes filles. Et si le mérite moral des actions humaines leur reste difficile à évaluer dans des temps encore peu connus d'elles, *Dieu dans l'histoire,* Dieu accomplissant peu à peu ses grands desseins, réveillant la vie morale chez les peuples et les amenant par des routes variées à sa connaissance, aux lumières du christianisme et de la civilisation, ce sujet immense peut devenir, jusqu'à un certain point, accessible aux jeunes

personnes. Une mère éclairée, en prenant pour guide l'admirable esquisse de l'histoire universelle de *Bossuet*, découvre à sa fille cette vaste perspective où les voies de Dieu, pour l'éducation du genre humain, se manifestent.

Telle fut la perspective que la foi chrétienne dévoila subitement au premier des historiens modernes, à Jean de Muller. Écoutons ce qu'il dit dans une lettre à Ch. Bonnet. « La lumière qui aveugla saint » Paul, pendant le voyage de Damas, ne fut pas plus » prodigieuse, plus surprenante pour lui que ne le » fut pour moi ce que je découvris tout d'un coup en » lisant l'Évangile, l'accomplissement de toutes les » espérances, le point de perfection de toute la phi- » losophie, la clef de toutes les contradictions appa- » rentes du monde physique et moral, la vie et l'im- » mortalité. Je vis la chose la plus étonnante opérée » par les plus petits moyens. Je vis le rapport de » toutes les révolutions de l'Asie et de l'Europe avec » le misérable peuple d'Israël. Je vis la religion pa- » raître au moment le plus favorable à son établisse- » ment; le monde ayant l'air de s'être arrangé uni- » quement pour favoriser la religion du Sauveur. Je » ne comprends plus rien, si cette religion n'est pas » d'un Dieu. Depuis que je connais le Sauveur, tout » est clair à mes yeux; avec lui, il n'est rien que je » ne puisse résoudre. »

Quelle instruction que celle-là, quelle manifestation de la Providence ! Et quand cette explication de l'histoire du monde vient à révéler à la jeune fille les mystères de son propre cœur, quand elle a com-

pris que les nuages épais de l'ignorance s'étaient peu à peu dissipés chez elle comme chez les peuples enfants, et qu'une nouvelle lumière l'avait éclairée, quelle impression profonde et salutaire ne peut-il pas résulter de là ?

Si l'étude de l'histoire s'est d'abord adressée à l'imagination poétique, celle de la géographie pourrait s'adresser à l'imagination pittoresque, et l'intérêt répandu sur ces études ferait bientôt paraître courte l'heure que nous consacrerions chaque jour à les acquérir.

Avant dix ans la jeune fille a sans doute appris à distinguer les formes des continents et des îles principales. On l'a familiarisée avec la géographie pure ou naturelle, c'est-à-dire avec la situation des chaînes de montagnes, le cours des grands fleuves, les animaux, les plantes, les différentes espèces d'hommes qui habitent les climats divers. Des voyages amusants, des estampes, lui ont fait connaître tous ces objets. Plus tard la géographie et l'histoire s'unissent par de nombreux liens, des combinaisons politiques multipliées enlacent l'une dans l'autre ces deux études qui ne peuvent plus se séparer. La géographie naturelle offre un fond immuable sur lequel les divisions politiques viennent successivement se poser. Et comme un peu d'exercice manuel plaît singulièrement aux jeunes filles, on pourrait leur faire tracer sur du papier transparent le réseau des divisions politiques qui se placerait à volonté sur une carte de géographie naturelle dont tous les traits seraient fortement marqués. Vers les dernières années

un cours de sphère succéderait fort heureusement à cette étude.

Le tracé approximatif de quelques cartes de géographie ainsi que celui des tableaux d'histoire synchroniques étant des exercices de mémoire locale, peuvent être transportés à l'heure où la culture de la mémoire doit occuper les jeunes personnes. Pendant la moitié de cette heure-là on leur demanderait d'apprendre par cœur tout ce qui doit être exactement retenu dans les diverses branches de connaissances. Il faut s'attendre à ce qu'il y ait toujours un peu de mécanisme dans chaque apprentissage, et il n'est pas mauvais que les jeunes filles sachent braver quelques moments d'ennui. Nous voudrions toutefois préparer pour elles des rapports plus intéressants entre l'imagination et la mémoire, c'est à quoi nous emploierons le reste du temps accordé à l'éducation intellectuelle.

Rien n'est si doux selon nous que d'avoir à sa disposition un recueil intérieur de belle poésie, et nous désirérions doter nos jeunes filles d'un pareil trésor. La poésie en effet nous fait voir d'en haut toutes choses, elle ôte à la douleur sa pointe la plus acérée en nous montrant nos propres misères comme les misères de l'humanité. A sa voix l'existence s'élève et se dilate, les soucis, l'humeur se dissipent, l'action salutaire du temps est devancée pour nous. Dans la solitude, dans les insomnies, dans ces moments d'oisiveté forcée qu'une santé souvent affaiblie ne multiplie que trop pour les femmes, son rhythme cadencé apaise le trouble et ramène dans leur cœur

la sérénité. Les femmes chargées de tant de soins de détail, et dont l'esprit pourrait aisément se rétrécir par l'occupation de minuties, les femmes ont surtout besoin de cette source de grandeur. Il leur faut une sorte d'élan pour sentir la beauté du devoir, même sévère, même dépouillé de ces témoignages d'estime qui aident à en supporter la rigueur. La puissance de la religion s'étend bien au delà, je le sais, mais c'est que la religion est aussi la plus haute poésie de l'âme. Si vous calmez les inquiétudes de l'égoïsme, si vous faites cesser un état de désorganisation morale, les secours de la religion seront bien mieux accueillis.

Autant il serait imprudent de fournir d'avance une expression séduisante à des penchants dangereux encore inconnus, autant il est heureux de pouvoir revêtir de formes nobles et belles les sentiments qui honorent l'humanité, qui font surtout le bonheur, la gloire même des femmes. Ainsi nous rendons grâce à M. de Lamartine d'avoir donné de sublimes accents à la contemplation religieuse de la nature ; nous confierons à la mémoire de nos jeunes filles et plusieurs des *méditations* de ce poëte illustre, et les odes sacrées d'auteurs plus anciens, et quelques scènes des plus belles tragédies religieuses. Nous enrichirons encore leur esprit par la possession des morceaux en vers ou en prose qui expriment les affections terrestres les plus innocentes, et développent en elles le goût des plaisirs intellectuels. Les langues étrangères qu'elles pourront savoir apporteront aussi à leur mémoire un tribut d'impressions nouvelles et leur

ouvriront sur le monde moral de certains jours qui ne nous parviennent pas dans la langue habituelle.

Les quatre heures dont nous venons de parler, et leurs divisions, en supposant qu'on prît nos indications à la lettre, se distribueraient à volonté dans la journée.

Voici la récapitulation de leur emploi :

La première heure sera consacrée aux études mathématiques et physiques.

La seconde à celle de la grammaire et des langues nationale et étrangères.

La troisième à celles de l'histoire, de la géographie, et plus tard à celle de la sphère.

La quatrième aux exercices de mémoire qu'exigent les études précédentes et à ceux qui ont pour objet la culture de l'imagination.

Cette dernière heure, comme on le voit, n'offre qu'un supplément aux autres heures, en sorte que l'instruction entière se compose de trois genres d'études, ramenées d'abord à leurs premiers éléments. Ces trois genres, à savoir celui des sciences exactes et naturelles, celui de la littérature dans diverses langues, et enfin celui de l'histoire, offrent autant de branches mères dont le développement peut être infini. C'est aussi dans leur prolongation qu'il importe de les considérer. Nous croyons que si des lectures dans ces trois genres (fussent-elles aussi dégagées que possible de difficultés) prenaient place à des intervalles rapprochés dans la vie entière, jamais l'esprit ne se rouillerait, on conserverait des facultés encore intactes jusqu'à un âge avancé, et l'on serait à l'abri

de ce rétrécissement moral, résultat des pensées trop exclusives.

Dans le choix des objets d'instruction on observera que nous avons presque toujours suivi la route battue. Les seuls points sur lesquels nous puissions paraître avoir innové sont d'une part l'étude des sciences physiques, et d'autre part celle de la poésie nationale ou étrangère dont on chercherait à retenir les plus beaux morceaux. Ces deux études nous tiennent fort à cœur, nous en conviendrons. Elles agrandissent dans deux sens opposés l'être intellectuel, et se servent mutuellement de contre-poids. Des deux facultés de notre nature morale qu'elles exercent, l'une est l'essence des beaux-arts, l'autre est celle des sciences; toutes deux ensemble sont l'esprit humain.

En effet, si la faculté d'attention et l'imagination poétique sont les deux principes constitutifs de l'intelligence, n'y a-t-il pas une raison particulière pour cultiver chacun de ces dons dans l'éducation des femmes? Qu'importerait que la force d'attention ne pût jamais parvenir chez elles au plus haut degré? à des degrés bien inférieurs, elles pourraient l'avoir et ne l'ont pas maintenant. Qu'on ne s'y trompe pas, la vraie capacité est toujours estimée, c'est la prétention à la capacité qui déplaît. Les hommes ont beau s'armer d'indulgence, un fond de mépris pour les intelligences étroitement limitées perce chez eux de toutes parts.

En revanche, l'élément poétique ne manque pas aux femmes et tant s'en faut. La nature à cet égard les a bien douées. Mais quelle est le plus souvent la

direction de leur poésie intérieure? A quoi s'attachent ces rêves, cette exaltation cachée qui les bercent avec tant d'attrait? Ah! combien il importe de leur faire sentir qu'il est des émotions, des jouissances plus élevées que celles du sentiment qui les enivre et qui les perd! Combien il importe de leur montrer que de hautes, de sublimes beautés ont une source beaucoup plus pure, et que le ciel n'a déshérité ni les destinées, ni les âges qu'il a mis à l'abri du prestige le plus dangereux!

CHAPITRE VI.

ÉTUDES DES ARTS.

Quand on envisage les beaux-arts relativement à l'éducation des jeunes filles, il s'élève dans l'esprit bien des questions différentes. Comment nier qu'il y ait une alliance naturelle entre les facultés des femmes et les beaux-arts? Les mêmes dons de l'âme qui donnent tant de charme et de pouvoir à un sexe faible, font aussi fleurir les talents. La sensibilité, un certain souffle d'inspiration, le goût de la nature, la vivacité des impressions, le désir d'embellir ce monde matériel pour en retirer l'essence d'une vie divine et pure, voilà les dispositions que veulent les arts et qu'on aime à rencontrer chez les femmes. Ils se plaisent comme elles à vivre au sein de la paix, loin du

théâtre où s'agitent la cupidité et les passions hostiles. Aussi dans le temps où ils furent l'objet d'un culte idolâtre, on éleva des autels à des divinités femmes. Les Muses ont personnifié les talents, représenté les sciences même qui demandent l'élévation des pensées ou l'éloquence de l'expression, tant le génie des plus belles œuvres de l'esprit humain a semblé pouvoir animer les femmes.

Ceci toutefois n'est qu'un des aspects de la vérité et n'est peut-être pas le plus juste. C'est un jour brillant, coloré, qui n'éclaire pas l'objet entier et n'en montre pas la grandeur réelle. La femme dans sa perfection est mieux qu'une Muse, mieux que la personnification des sensations terrestres les plus éthérées, elle inspire plus de respect. Son regard réfléchit un éclat céleste, la pureté, la sainteté en tempèrent l'expression. Ce n'est pas la beauté matérielle des formes, des mouvements, des sons, des couleurs qu'elle doit représenter à nos yeux; la beauté éternelle de l'âme aurait plutôt en elle un type ici-bas.

Voilà son idéal, mais pourquoi différerait-il de celui des arts? Eux aussi, sous l'empire d'une religion pure, aspirent à s'élever vers le ciel, eux aussi sont capables d'exprimer les plus beaux élans de l'âme immortelle. Si cette âme a été revêtue d'une enveloppe terrestre, n'est-ce pas apparemment pour que la succession d'impressions variées donnât une impulsion heureuse à ses facultés? Dès lors comment supposer que les beaux-arts, ces brillants résultats de l'organisation la plus achevée, ne soient pas en rapport avec le développement de l'être moral? N'est-

il pas des nuances délicates dans les sentiments, que nous n'aurions jamais connues si les arts ne les avaient fixées dans un langage pénétrant ou sous des formes brillantes?

Ces considérations ne sont pas sans force à nos yeux, mais nous avouons que, trop vagues et trop indirectes, elles ne sont pas de nature à calmer les scrupules de bien des parents. La question ici est plus personnelle. Nul doute qu'une femme libre d'engagement et simplement soumise aux lois de la religion et de la morale, n'ait le droit de cultiver les talents qui répondent le mieux à ses inclinations innocentes, mais il s'agit d'éducation ici, nous ne parlons pas d'une personne tout élevée, nous parlons de celle qu'il faut élever.

Qu'importe alors que les dispositions des femmes soient favorables à la culture des arts? l'essentiel c'est d'examiner si nous devons demander aux arts de venir favoriser les dispositions qui ne dominent déjà que trop dans leur sexe. L'habitude des émotions vives, le désir de les exciter, la vanité qui vient s'attacher à leur expression de plus en plus animée, une perte immense de temps, l'occasion naturelle et fréquente de former des relations dangereuses, voilà ce que des écrivains sévères reprochent à l'étude des arts et surtout à celle de la musique. Rien de plus respectable que leurs motifs, et si nous écartons leurs objections à l'égard du talent même de la musique, nous croirons à peine avoir besoin de justifier les autres talents.

De quoi s'agit-il en effet? Est-ce de porter les beaux-

arts à leur plus grande hauteur, de leur faire déployer toute leur puissance et de n'envisager l'élève que comme la prêtresse de leur culte ? Non assurément, les parents n'ont point en vue la gloire de l'art, ils ne mettent d'intérêt qu'à leur fille. Ils ne pensent qu'à lui procurer un plaisir, une ressource, un moyen de développement, peut-être un charme attaché à sa personne. L'art pour eux n'est pas du tout l'essentiel, c'est un accessoire agréable, un ornement ajouté qui perd son prix s'il n'est pas subordonné à l'ensemble et s'il en altère la solidité. C'est donc ici comme toujours une affaire de proportion.

Une fois la chose entendue ainsi, n'est-ce pas se méfier du simple bon sens que de voir de si grands dangers à l'étude de la musique? Parlerai-je des émotions, des passions même que cet art semble devoir exciter? mais c'est lui attribuer un pouvoir qu'il n'aurait pas par lui-même. Êtes-vous donc obligé de l'associer à une poésie corruptrice? Qui vous dit de faire chanter à votre fille des paroles qu'elle ne devrait jamais prononcer, pas même entendre? Ne jouissez-vous pas dans la musique comme ailleurs du plus noble privilége de l'homme, celui de choisir? Où en serions-nous si nous n'en faisions pas usage? quel développement serait alors légitime? nos plus beaux dons deviendraient à nos yeux des piéges cachés. Le vice de la civilisation et des mœurs est-il donc assez profond pour qu'on n'envisage que le mal là où le bien a tant d'évidence?

Le plaisir que peut donner la musique instrumentale est surtout d'une nature bien innocente. Des

impressions vagues et sans objet n'excitent rien que de pur dans une âme neuve. Tout y est idéal, immatériel ; des sons évoqués comme par magie, semblables à des esprits aériens, étrangers aux choses d'ici-bas, nous enlèvent sur leurs ailes légères. Dans la musique vocale, sans doute, les sympathies personnelles agissent bien plus. Là se retrouve l'humanité, mais l'humanité glorifiée. La voix sonore du chant comparée avec le bruit du langage ne semble-t-elle pas indiquer ce que sera notre vie dans le ciel auprès de notre misérable vie terrestre? Et quel moyen pour disposer des affections, pour développer l'âme religieusement? L'éducation veut-elle autre chose?

Aussi les cultes les plus austères ont-ils admis le chant sacré, ce concert des voix du peuple assemblé, où l'amour de Dieu et l'amour des hommes se réunissent. Telle est la double inspiration qui dicta jadis les psaumes, prières sublimes des temps reculés où s'offrent encore les plus beaux modèles d'invocation pour les moments les plus divers et les plus décisifs de la vie. Dans l'Évangile même, la voix de Marie s'élève en accents éclatants pour célébrer sa gloire maternelle ! comment interdire aux femmes la plus belle expression de leurs sentiments? Comment leur refuser de cultiver dans la jeunesse un talent naturel, un talent charmant et dont la religion autorise l'exercice?

Ah! bannissons la vanité dans l'éducation entière, et sanctifions par la reconnaissance les bienfaits du ciel. Si nous aimions les arts avec un sentiment parfaitement pur, la musique ne serait plus abandonnée au moment où elle cesse d'être un moyen de briller.

Elle charmerait les enfants, enchanterait le séjour domestique, retiendrait dans une enceinte étroite mais plus animée les maris, les frères, les parents âgés; et la jeune personne elle-même, sous l'empire d'un art si puissant, recouvrerait bientôt sa sérénité lorsque des chagrins légers à nos yeux, mais souvent bien vifs à son âge, seraient parfois venus la troubler.

On nous pardonnera si nous dédaignons de répondre à l'objection tirée de l'inconvénient des relations, du danger auquel exposent les maîtres eux-mêmes. Nous offenserions les mères et les filles en la réfutant. Il est de fâcheux exemples souvent allégués, mais à force d'aveuglement et d'imprudence, tout est possible. Qui ne le sait?

Il semble oiseux de le dire, la vigilance sera toujours un devoir obligé dans l'éducation, et il faut ici redoubler de soins; nous les pousserions si loin que les admirateurs fanatiques des talents trouveraient notre circonspection excessive, ils feront peut-être assez peu de cas de nos tentatives modestes. A leurs yeux, les beaux-arts qui vivent d'enthousiasme, qui grandissent et prospèrent sous l'influence de l'exaltation, s'offrent sous un aspect mesquin et rétréci quand on les soumet aux lois imposées par les convenances aux jeunes personnes. Mais qu'importe? Sévérité à part, le genre dont nous ferions choix pourrait être approuvé encore. Si les beaux-arts ont besoin d'élan, ils ont aussi besoin d'harmonie, et ici, leur expression doit être d'accord avec le naturel modeste d'une jeune fille. Si nous leur interdisons leur plus

grand essor, si même, hélas! nous leur coupons un peu les ailes, dans cet état de demi-captivité, ils conserveront encore du charme. Réduits à employer leurs plus doux moyens, ils exprimeront cette sensibilité voilée, cette émotion contenue qui se communiquent en se cachant. Et n'est-ce pas là ce qui touche le plus chez les femmes?

Êtes-vous sûrs de les maîtriser à ce point? nous dira-t-on. Comment empêcher qu'une flamme n'éclate et ne brille au loin? Que ferez-vous s'il vous tombe un Mozart, une Malibran, un génie enfin parmi vos filles? D'abord, nous serons longtemps avant de le croire, longtemps encore avant de paraître nous en douter; et en attendant, nous donnerons à notre élève les principes, l'instruction solides qui la mettront un jour en état ou d'accepter sans trop de danger le lot de la célébrité ou de le rejeter loin d'elle. Mais ce qui arrive à peine une fois en cent ans ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Une chance, à la vérité, moins rare, c'est de trouver chez une élève des dispositions suffisantes pour qu'au moyen de beaucoup de temps et de soins elle puisse atteindre le niveau des artistes du second ordre. Elle aurait alors ce qu'on appelle dans le monde *un grand talent;* et il y a là de quoi faire bien du fracas pour un amateur. Mais c'est précisément ce qui nous semble à redouter; aussi croyons-nous que cette chance se présentera difficilement pendant le régne de parents sages. Les autres exigences de l'éducation les empêcheront d'accorder à un tel talent le temps nécessaire pour qu'il se forme, et ils ne souf-

friront pas que les applaudissements d'une société nombreuse viennent en hâter les progrès.

Tout succès est dangereux dans la proportion de l'ivresse qu'il cause, et quel succès brillant n'enivre pas un peu ! Quel succès ne fait pas battre le cœur d'une émotion sans égale, d'une émotion où tout s'allie pour une femme, et l'espoir de la gloire, et celui d'être aimée, et l'attente d'un bonheur que la terre ne donne pas ? Dans ceux des arts, surtout, où le succès reçoit une récompense soudaine, où le tumulte des applaudissements ajoute à l'exaltation du talent, c'en est trop, beaucoup trop pour une jeune tête. Le reste de la vie pâlit auprès.

Les grands talents ! Qui peut leur refuser son hommage ? Qui peut ne pas s'incliner devant cette gloire, et quelle femme ne sent pas quelque orgueil en voyant une telle auréole décorer le front d'une autre femme ? Mais qu'une mère s'informe de la destinée de ces êtres qui attirent tous les regards, qu'elle s'en informe auprès d'eux-mêmes, et qu'elle vienne ensuite nous dire si l'on peut désirer un sort pareil pour son enfant. Une exaltation fiévreuse, le sentiment d'une discordance éternelle entre les vœux formés et la réalité, peut-être des torts plus redoutables encore, décèlent la femme dans l'artiste, et une faiblesse intérieure au sein de la puissance qu'on a sur autrui.

Il est peu de grands talents qui n'envahissent l'existence entière, qui ne l'absorbent d'abord comme emploi de temps, puis comme accaparement des désirs, des sentiments, des pensées. Est-ce là ce

qu'on peut souhaiter pour une créature de Dieu, pour une femme chrétienne? Et même, en se renfermant dans l'enceinte des idées terrestres, je dirai que le développement produit exclusivement par les arts (et il y en a un) ne tourne pas généralement à l'avantage de l'intelligence, telle du moins qu'on est accoutumé à voir l'intelligence se manifester.

Chaque talent dominateur devient un langage, et il est alors le langage dont on se sert le plus volontiers. Les impressions, les sentiments, les dispositions de l'âme, tout y passe, les organes ordinaires de notre esprit restent sans emploi. Telle femme, à sa harpe, est un ange, est une fée; elle vous fera passer par les nuances les plus fines, les plus variées d'un monde entier d'impressions; ôtez-lui son instrument et demandez-lui de vous rendre raison des émotions qu'elle a excitées, elle ne le peut, n'a pas de mots pour traduire ce qu'elle a exprimé. On a vu des femmes se montrer poëtes dans des scènes pantomimes les plus pathétiques, où toutes les passions se dessinaient, pleines de beauté, et ces poëtes se servaient d'une langue inconnue à elles-mêmes, et une fois la scène terminée, leur inspiration était un rêve oublié. Sans doute, et je l'ai dit, il y a un développement intérieur tout particulier chez les êtres doués de la sorte, mais leur seul moyen de communication avec nous c'est leur talent. Ce sont d'ailleurs des habitants d'une autre planète.

Ajoutez que la société, toute frivole qu'elle est, sent si bien la nécessité de l'équilibre moral chez une femme, que celle qui s'y distingue par un don trop

spécial y est mal placée. On la veut supérieure à son talent ; autrement, on fait d'elle une virtuose, on ne lui parle que de son art. Les peintres, les musiciens de profession la recherchent, et comme elle n'a plus de vraie communication qu'avec eux, elle perd sa caste, à certains égards. Il faut bien de l'esprit, de la grâce, de la dignité, un caractère bien élevé pour qu'une femme de la classe aisée soit en état de supporter une distinction d'artiste.

Vouerons-nous donc les arts à la médiocrité, chez nos filles? Cela, c'est bien aisé, et ici les exemples ne manquent pas. Mais alors qu'est-ce, dans l'éducation, qu'une étude où l'on ne veut *pas trop réussir ?* Que de temps, que d'argent perdu pour des exercices sans âme ! Telle sonate qui a coûté bien des sacrifices aux parents, souvent des larmes à la jeune fille, finit par ennuyer tous les assistants, et par n'obtenir d'une personne entendue que certains mots à peine obligeants auxquels la pauvre enfant ne se méprend pas.

Tout est-il donc mécompte ou danger dans ces études? n'est-il point de route qui éloigne également une élève de la médiocrité la plus insipide et d'un succès auquel sa destinée ne se prête pas? A notre avis, il en existe une, mais nous ne sommes guère en état de la tracer.

Il nous semble seulement que dans les pays où la culture des talents n'est favorisée ni par le climat, ni par un enseignement très-perfectionné, les maîtres, en général, s'y prennent mal avec les jeunes filles. Ils supposent chez elles le goût de l'art plus qu'ils ne l'inspirent, et, sans leur en avoir fait sentir

la beauté, ils les soumettent aux travaux d'un apprentissage assez rude. Un mécanisme desséchant est l'objet de leurs plus grands soins. Dès lors, la plupart des commençantes restent en chemin, et quand par hasard une élève, grâce à des dispositions particulières, brave les rigueurs du noviciat et triomphe des difficultés matérielles, les maîtres, peu accoutumés à de tels progrès, la louent au point que sa vanité est tout d'abord excitée avant même que la jeune fille ait connu le charme de l'art.

Quant à nous qui ne voyons dans les arts qu'un moyen de développement pour l'âme, nous ne mettons du prix qu'à l'expression; nous la voulons pure, douce, significative, autrement la musique n'est guère que du bruit. Les arts exigent toujours sans doute l'exercice de certains organes, mais il importe de distinguer l'organe en rapport avec l'âme, de celui qui n'est qu'un simple ouvrier. Ainsi, dans la musique, où l'oreille guide, il semble qu'on devrait s'attacher à former l'oreille avant tout. L'appréciation des sons, de leurs intervalles, de leur réunion dans les accords, puis celle de la division du temps en espaces égaux, mèneraient à retrouver sur un instrument les notes d'un air chanté, puis à les écrire soi-même. Dans une étude de si longue haleine, le temps que prendraient au début de tels exercices pourrait-il être regretté, si l'on donnait du plaisir autant que de l'occupation à l'oreille?

Il y aurait à cette marche l'avantage qu'un maître consciencieux serait capable de décider promptement si telle élève est susceptible de progrès. Les dévelop-

pements tardifs qu'on fait espérer sont bien peu probables quand la nature s'est montrée rebelle à un certain point. De même à toutes les époques où les progrès de l'élève sont arrêtés, où le dégoût et l'ennui se manifestent, faites-lui abandonner la musique de bonne amitié, sans trop de regret, surtout sans reproches ; elle a dû savoir que c'était un art agréable mais non nécessaire.

La différence entre les branches de luxe et les branches essentielles de l'éducation doit sans doute être rendue sensible de mille manières à la jeune fille, mais ce n'est pas pour lui permettre de suivre avec négligence même les études qui semblent frivoles.

Nous en dirons autant de la danse, qu'on regarderait avec quelque raison comme un art trop frivole, si l'on pouvait l'exclure de l'éducation sans exposer l'élève à de grands désavantages. A cet égard, comme à tout autre, bien faire ce qu'on fait est une maxime triviale, mais excellente. Quelle absurde affectation de solidité chez les parents que de parler avec mépris des talents dont ils ordonnent pourtant la culture! Quelle mauvaise habitude à laisser contracter aux jeunes filles que celle de prendre des leçons lâchement et étourdiment, parfois même de tourner en ridicule le sérieux des maîtres. La distinction entre les études qu'il est permis à toute heure d'abandonner, et celles qu'il faut suivre avec constance quoi qu'il en coûte, cette distinction, dis-je, suffit pour les mettre toutes à leur place.

L'étude du dessin nous paraît mériter un peu plus de persévérance que celle de la musique, puisqu'elle

conserve du prix à de moindres degrés d'avancement. Peut-être le dessin a-t-il moins que la musique dans le chant sacré l'avantâge d'amener un développement religieux chez les jeunes filles. Aux grands peintres seuls il a été réservé de donner à la figure des vierges saintes, du Christ lui-même, une expression qui remplit le cœur d'une émotion céleste et profonde. Mais cet art produit un autre effet qui n'est pas étranger à la religion; il fait aimer, il fait admirer la nature; il apprend à la voir en artiste, il en retrace les scènes où l'âme s'est surtout livrée au charme pur de la contemplation. C'est un privilége heureux du paysagiste que de faire renaître de doux sentiments en retraçant les lieux où l'âme en a été pénétrée. Encourageons ainsi les modestes essais de nos jeunes filles et ne méprisons pas leurs petits albums. Puissent-ils leur rappeler un jour les paisibles joies du premier âge, le souvenir de parents qui les ont aimées et ont préparé leur véritable bonheur !

Pour l'apprentissage du dessin nous dirions encore : commencez par former l'organe directeur, qui est ici celui de la vue. Faites estimer la valeur des angles, la grandeur des lignes ; connaître l'effet des raccourcis, celui des distances; rapporter à des échelles différentes les mêmes contours en observant toujours des proportions exactes. Les études relatives à l'industrie, aux sciences même, se trouveront bien de ces exercices. Cependant, nous dirions aussi : ne forcez pas la nature. Inspirez, s'il se peut, le goût; faites saisir l'esprit, mais ne prodiguez pas le temps. Pensez que les arts ne sont après tout que le luxe de la vie.

Cette considération est à nos yeux si forte que nous croyons impraticable de cultiver les talents réunis de la musique et du dessin durant la période qui nous occupe, sans nuire au reste de l'éducation. Le nombre d'heures nécessaire pour assurer les progrès dans tous les deux doit paraître trop considérable à des parents sages. Ce ne serait ainsi que dans le cas où l'étude de la musique aurait été abandonnée que nous conseillerions de commencer celle du dessin avant l'âge de quinze à seize ans. Si la musique nous paraît devoir passer la première, c'est que les organes d'où dépend le succès dans cet art demandent à être formés de très-bonne heure et qu'il n'en est pas de même dans le dessin, où l'on peut se perfectionner à tout âge. L'élève qui a déjà tracé des cartes géographiques et des figures de géométrie a exercé ses yeux à l'appréciation des contours, et l'art de donner du relief à l'imitation par le moyen des ombres peut lui être enseigné plus tard. Ce sera une étude nouvelle et charmante pour cet âge de l'adolescence où l'on a un si grand besoin de trouver de l'attrait à l'occupation.

La modération que nous conseillons dans la culture des beaux-arts permettra-t-elle à ces études de porter quelques fruits heureux? Il importe ici de s'entendre. Les talents que l'on développera ne seront pas des talents consommés; on pourra les trouver faibles, trop peu exercés; mais quand le sentiment y est, nous ne les nommons pas médiocres; la médiocrité peut exister dans l'œuvre, mais non dans la jeune artiste. S'il y a vérité, intelligence, harmonie dans

l'exécution, si l'amour du beau s'y manifeste, n'importe qu'il y reste quelques défauts; les germes qui s'y sont annoncés pourront une fois prendre de l'accroissement, et ils trouveront toujours à grandir dans l'âme.

Si, pour les arts comme pour la science, nous avons songé à l'avenir plus qu'au présent, et soigné l'espérance plus que la possession, nous estimons avoir exclu par là le plus grand fléau qui puisse s'attacher aux études, j'entends l'orgueil ou la vanité. Il est bien clair que les dessins imparfaits de la jeune fille ne s'étaleront pas dans des cadres fastueux, que les richesses de son portefeuille ne se déploieront pas aux yeux ennuyés des indifférents; il est clair que dans la musique elle ne luttera point avec ces jeunes virtuoses, gloire des maîtres, objets d'un enthousiasme parfois sincère. Loin d'avoir rien à démêler avec leurs succès, elle en jouira, et son sentiment développé lui fera goûter les plaisirs de l'admiration la plus pure. Pourtant, il se peut que ce sentiment la conduise un jour à un genre de perfection réelle et intime dont les artistes de salon donnent rarement l'idée. Jamais, dans un morceau d'ensemble, elle ne chercherait à fixer sur elle l'attention, et l'effet général serait toujours son objet. Même quand elle serait entendue seule, le désir de briller par des traits isolés ne l'entraînerait point; elle ferait valoir le compositeur et non elle-même. On dirait : Quelle délicieuse musique! non : Quelle étonnante exécution!

C'est ainsi qu'une âme exempte d'égoïsme se manifeste jusque dans les arts; c'est ainsi qu'on peut

retrouver dans tous les actes humains une signification morale, et que l'éducation du cœur étend ses suites heureuses sur tout le domaine de l'instruction.

CHAPITRE VII.

EMPLOI DU TEMPS INDÉPENDANT DE LA CULTURE INTELLECTUELLE.

Nous voudrions pouvoir passer sous silence le sujet de l'éducation physique. Il est triste d'avoir à reprocher aux mères de ne pas s'occuper de la santé de leurs filles avec assez de suite ou de bon sens. Les mères si promptement alarmées quand le moindre mal vient attaquer des êtres si chers, seraient-elles coupables de négligence? Rarement, sans doute; leurs soins sont plutôt mal dirigés; mais c'est presque toujours à l'éducation qu'est la faute.

Pourquoi est-ce précisément dans la classe aisée, dans celle où la civilisation a le plus profondément pénétré, que les femmes sont plus maladives? Qu'a-t-on, dans cette classe, de mieux à faire que de procurer aux enfants le don terrestre de tous le plus précieux? Pourquoi? c'est qu'on en perd souvent l'idée de vue. Les mères ont à cœur tout autre progrès que celui des forces physiques, progrès qui, dans leur espérance, se fait de lui-même. Oui, si nous ne nous mêlions de rien, il se ferait sans doute de lui-même. La nature

se tirerait très-bien d'affaire sans nous, pourvu qu'on lui laissât une liberté entière; mais voilà ce que l'éducation des jeunes filles ne permet pas. La contrainte dont nous usons avec elles est souvent si douce, nous mettons si bien en jeu leur amour-propre, l'effet de l'exemple, l'idée de devoir, que leur volonté même nous est soumise, et qu'elles répriment sans regrets une foule de mouvements qui leur auraient été salutaires. Mais l'organisation physique ne se paye pas de ces raisons; les causes morales sont nulles pour elle. On lui refuse de l'élan, elle refuse de la vigueur; son pouvoir réparateur nous est retiré. Il devient inutile alors de compter sur la nature qui n'agit plus en notre faveur; il faut des soins actifs, positifs, prémédités, pour réparer le mal qu'on a fait en s'écartant de ses vues. Heureux encore si elle consent à seconder nos efforts.

L'effet d'une extrême tendresse, dans des âmes faibles, est souvent de leur faire repousser trop longtemps l'idée du danger. Tant que les mères ne voient pas d'inconvénient palpable à suivre une certaine marche, elles se rassurent; et pourtant les inconvénients les plus à craindre sont souvent ceux qui ne se voient pas. Ma fille est bien, disent-elles; il n'y a en elle aucun changement. C'est là un vain motif de sécurité, leur répondrai-je, car il faudrait qu'il y eût des changements. Un surcroît de force, une élasticité nouvelle, doivent à tout moment se manifester. La loi qui régit l'enfance veut qu'un développement physique accompagne tous les autres développements, sous peine d'un déclin général de corps et d'esprit.

On est si accoutumé maintenant à voir des femmes débiles que, faute de bons modèles, l'idéal de leur figure a changé dans beaucoup d'imaginations. Quels traits vante-t-on de nos jours dans les romans ? Est-ce une éclatante fraîcheur, est-ce l'élan gracieux et la vivacité de la jeunesse ? Non, c'est une forme svelte, aérienne, une figure de sylphide, une pâleur intéressante, passagèrement relevée par une nuance d'incarnat ; c'est un regard expressif, doucement empreint de mélancolie. Mais la plupart de ces indices sont précisément ceux d'une santé faible. L'extrême minceur de la taille, les couleurs qui vont et viennent, la langueur du regard, n'annoncent rien de bon pour la mère future, pour l'épouse, appelée peut-être à aider son mari dans l'adversité. Et en attendant, ces sortes de peintures fascinent l'imagination d'une jeune fille, de sa mère même, et leur font craindre de nuire à des charmes aussi séduisants. Telle jeune personne ne veut pas manger de peur de prendre de l'embonpoint, telle autre ne veut pas marcher de peur que son pied ne grossisse. Quelle misère!

Nous ne voulons pas former des Clorindes, de fières Amazones; non assurément; mais l'extrême opposé dans lequel les femmes de nos jours sont tombées, prouve que la race féminine a dégénéré. C'est de quoi en se plaint partout, en Angleterre, en Suisse, et en Amérique même plus qu'ailleurs. Les victimes de la maternité se multiplient; des veufs, jeunes encore, attristent souvent nos regards; les médecins ne conseillent plus l'allaitement aux mères, tant elles-mêmes et leurs nourrissons resteraient

faibles. De nombreux établissements orthopédiques, tristes et incertains correctifs d'une éducation défectueuse, en attestent les funestes suites. Comment se fait-il que dans un siècle où les sciences médicales ont fait d'étonnants progrès, l'hygiène soit si retardée à l'égard des femmes, de cette moitié du genre humain de qui dépend surtout la santé de l'espèce entière? A elles sera due l'existence d'une génération saine, active, vigoureuse, ou molle, vacillante, énervée, soumise à l'empire de nerfs trop mobiles, comme les femmes le sont si souvent.

Dans les villes surtout, l'inaction, l'immobilité physiques ont des effets bien déplorables; on croit avoir beaucoup fait quand on mène les jeunes filles à la promenade si le temps est beau. Mais quel essor, je le demande, peut leur donner une marche compassée où il est de rigueur de se tenir bien droite, de veiller sur sa contenance, sur ses vêtements, de parler très-bas. A peine la circulation du sang est-elle assez accélérée pour répandre dans les membres quelque chaleur. Les muscles des bras, des épaules, des reins, restent inactifs; ces muscles si nécessaires qui unissent les os ensemble et les empêchent de fléchir, qui contiennent par leur jeu l'épine dorsale et la maintiennent dans une bonne position, ces muscles ne prennent aucune force; l'épine, restée molle et flexible, succombe sous le poids de la tête et des bras, et se courbe bientôt dans l'endroit le plus faible.

Pourquoi la taille des jeunes garçons est-elle en général plus régulière? C'est qu'ils s'ébattent librement à la sortie des écoles et que toute leur personne

est en mouvement. On reconnaît pour eux l'utilité de la gymnastique, et pourtant, combien ne pourraient-ils pas mieux s'en passer que les jeunes filles, eux qui, dans les promenades publiques, osent sauter, gambader, jouer au ballon et se défier mutuellement à la course.

Rousseau [1] regrette, pour les jeunes filles, ces jardins des anciens couvents « où les pensionnaires, dit-il, avaient beaucoup d'ébats de courses, de jeux en plein air; » il déplore que « dans la maison paternelle, la jeune fille, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère, dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler et n'ait pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge. » Mais puisqu'il ne regrette, dans les couvents, que les jardins, ne serait-il pas aisé de retrouver ailleurs le même avantage?

Dans ce siècle si favorable aux établissements d'éducation, ne pourrait-on pas se procurer dans la plupart des villes des emplacements où les jeunes filles se livreraient à des exercices fortifiants sans être exposées aux regards. Sous l'inspection de personnes assez respectables pour rassurer les mères, elles prendraient un grand plaisir à ces jeux de courses improvisés, où le mouvement de la gaieté et celui du sang unissent leurs effets salutaires. Là, encore, pourraient se trouver et tout l'attirail d'une gymnas-

[1] Émile, liv. V.

tique féminine et des maîtresses propres à enseigner cet art [1].

Ceci a été l'objet d'une sollicitude particulière dans les États-Unis. Il paraît qu'aux environs de New-York du moins, l'éducation physique était bien mauvaise, puisque, dans un journal auquel je dois quelques-unes des observations précédentes, un médecin a publié qu'il ne connaissait pas huit ou dix jeunes personnes sur cent qui jouissent d'une parfaite santé; il assignait au mal trois causes principales : l'une, l'abus des boissons chaudes et particulièrement celui du thé; l'autre, la compression qu'éprouvent l'estomac et les côtes dans des corsets habituellement trop serrés; enfin, la troisième et la principale, le manque d'exercice suffisant. A ces causes, il en ajoutait de morales, les contrariétés, l'aigreur qui en est la suite; enfin, tout ce qui arrête le cours des esprits et nuit à la gaieté naturelle.

L'attention une fois portée sur cet objet, on s'est demandé quels seraient les exercices corporels qui conviendraient le mieux aux jeunes personnes; de là est né un art nouveau auquel on a donné le nom de *calisthénique,* mot qui signifie *beauté et force*. Cet art, déjà pratiqué dans les instituts, y produit, à ce qu'on prétend, des effets très-supérieurs à ceux de la gymnastique ordinaire et de la danse. Des livres ornés de gravures décrivent les divers mouvements propres à obtenir le double objet qu'on s'est proposé. Rien

[1] Nous apprenons avec plaisir qu'un pareil établissement existe à Paris.

ne serait plus aisé que de se procurer ces livres, si notre ancien monde n'était pas plein de gens capables d'en composer de pareils.

On peut suivre diverses marches pour arriver aux mêmes résultats; mais nous ne saurions trop exhorter les parents à destiner au moins une heure et demie de chaque journée aux moyens de développer les forces physiques des jeunes filles. La moitié de ce temps serait consacrée à des exercices réguliers, tels que la gymnastique ou la danse, arts qui apprendraient à exécuter des mouvements plus variés ou plus gracieux que ceux auxquels on se livre de soi-même; l'autre moitié se passerait en plein air, autant que possible, et serait employée à divers jeux, à sauter à la corde, à lancer des ballons, à porter de légers fardeaux sur la tête sans y toucher, ou enfin à se promener. Un tel régime exactement observé donnerait bientôt aux jeunes personnes une élasticité, un élan qui se reporterait sur leurs études, sur leurs affections, sur l'ensemble de leur être moral; et l'être physique y gagnerait non-seulement une santé plus ferme, mais encore cette beauté de formes, de proportions, de coloris dont nos malheureux raffinements privent la jeunesse, en dépit de la nature, plus habile que nous à prendre soin de la beauté.

Ici donc le temps que nous demandons n'indiquerait pas simplement une proportion entre les occupations diverses; la durée en serait absolue et positive pour chaque jour.

C'est à juste titre assurément que les occupations particulières aux femmes réclament une part dans la

distribution du temps. Leurs travaux à l'aiguille peuvent compter parmi les arts, tour à tour libéraux ou nécessaires, et c'est ainsi que Minerve, la sagesse ou l'adresse divinisée sous des traits de femme, en était la protectrice dans l'antiquité. Peut-être, comme art nécessaire, ces travaux ont-ils le plus de droit à notre respect. Devoir étroit et sacré dans la classe pauvre, souvent entrepris par la bienfaisance dans la classe aisée, ils caractérisent ces soins de détail, cette entente des besoins d'autrui qui font le mérite et le bonheur des femmes. Aussi désirons-nous surtout que cette partie soit cultivée avec zèle dans l'éducation. Savoir bien couper une étoffe, en assembler les morceaux, fabriquer des vêtements de diverses sortes, voilà une habileté précieuse pour les jeunes personnes de toute condition.

Sans doute l'art de faire de jolis ouvrages a aussi son prix, et puisqu'il aspire à réaliser l'idée du beau, on peut lui accorder le titre d'art libéral, quoique dans un ordre un peu subalterne. Ce n'est pas la pure et simple production de la beauté qu'on a en vue dans ces ouvrages, c'est l'ornement d'un objet réputé utile, mais cela aussi répond assez bien aux qualités diverses qu'on demande aux femmes. Tout en paraissant les occuper de soins importants, ces légers travaux les embellissent elles-mêmes; ils les entourent d'objets brillants, de cent bagatelles charmantes dont l'aspect seul réjouit les yeux; ils les mettent encore à même d'offrir des présents toujours bien reçus, des présents faits pour donner la preuve que des pensées d'amitié ont longtemps occupé leur cœur. Et de là

vient que cette occupation et son résultat sont également agréables aux jeunes personnes.

Ne contestons point de tels avantages, demandons seulement qu'on les évalue avec bon sens. Prions les mères de ne pas souffrir que ces ouvrages empiètent sur les heures sacrées de la matinée, sur le temps nécessaire au développement du corps ou de l'âme. Qu'elles fixent une demi-heure pour l'apprentissage des travaux manuels, utiles ou autres, nous le désirons; mais que la pratique s'acquière dans les moments passés en famille, dans ceux où on lit ensemble, et que même alors ils n'absorbent pas l'attention au point d'empêcher d'écouter la conversation ou la lecture. Avoir l'esprit absent lorsque la personne est présente est une habitude maussade; c'est presque une usurpation de la place qu'on occupe matériellement.

Nous jugerons combien la culture générale de l'esprit est utile pour les objets même qui y paraissent le plus étrangers, si nous comparons le peu de temps que de jeunes filles bien élevées mettent à devenir habiles dans tous ces ouvrages, et la déplorable lenteur de l'apprentissage chez de pauvres ouvrières qui auraient tant de besoin de gagner leur pain.

Une heure ou environ sera ensuite destinée aux occupations domestiques; j'entends aux soins du ménage, à ceux qu'exigent la personne même et la conservation de ses vêtements, enfin à l'acquisition du talent de maintenir l'ordre matériel sous toutes ses formes. Puis un temps plus long encore pourra être consacré à cultiver les relations de parenté, à com-

mencer enfin la vie sociale dans des réunions de famille plus ou moins nombreuses, objet qui nous occupera bientôt. En attendant il ne nous reste plus à réclamer que l'emploi d'une seule heure ; mais nous désirons qu'elle ait une place fixe et qu'on en respecte la destination.

Cette heure, nous la mettrons entièrement à la disposition de la jeune fille. Si jamais on ne lui accorde quelque liberté, son caractère restera indécis et faible ; sa volonté n'aura point d'occasion de s'exercer. Il ne faut pas qu'une rotation uniforme d'occupations fasse d'elle une machine ; il ne faut pas que la nécessité très-réelle de déterminer l'emploi de son temps lui forge une chaîne non interrompue. Sans doute il y a toujours pour elle une sorte de liberté aux heures des repas, à celles de la société et des exercices physiques, mais c'est trop peu. Elle doit pouvoir former quelque dessein, concevoir et mener à bien certaines entreprises. Il faut qu'elle puisse céder à l'impulsion de son cœur, se livrer aux mouvements excités par l'amitié et la bienfaisance ; mais cela nous ne l'exigerions pas.

La seule chose que nous exigions de la jeune fille, c'est qu'elle ait le sentiment d'employer ce temps de liberté judicieusement, qu'elle se rende compte de ce qu'elle en fait. Tout, à peu près, lui sera permis, ouvrages de fantaisie, lectures agréables, promenades, emplettes, oisiveté même, pourvu qu'elle dise qu'il lui faut du repos dans ce moment ; on veut seulement qu'elle se décide et ne laisse pas s'écouler l'heure sans savoir comment. La mère reprendrait la

disposition de ce temps aussitôt que la jeune fille ne saurait qu'en faire, et lui imposerait d'autorité quelque occupation. La moitié de l'heure ne se passerait pas sans qu'on vît surgir du jeune esprit une invention ou une autre pour l'emploi du reste.

Le prix de l'heure présente est précisément ce qu'il est essentiel de faire sentir aux femmes. La nonchalance, le laisser-aller consument leur vie, usent leur âme et énervent leur corps. Une détermination réfléchie de l'emploi du temps, un peu de décision enfin, nous paraissent leur être aussi nécessaires dans la part de liberté qui leur est laissée, que la soumission dans celle qu'on leur a ôtée.

Voici le résumé de la durée proportionnelle des occupations :

Devoirs religieux.

	Heures.
Culte et exercices divers.	1

Études littéraires et scientifiques.

CULTURE INTELLECTUELLE.	1° Éléments du calcul et des sciences physiques ; 2° Langues ; 3° Histoire et géographie ; 4° Exercices de mémoire.	4

Beaux-arts.

Musique ou dessin.	1 1/2
	6 1/2

Soins matériels et récréations.

Exercices physiques.	1	1/2
Ouvrages de femme et soins domestiques.	1	1/2
Temps de liberté, repas et réunions de famille.	4	1/2
	7	1/2

En jetant les yeux sur cet exposé, on voit d'abord que la plus grande portion du temps se passe en récréations ou en soins purement matériels, et que la plus faible portion est consacrée aux études. Il ne semble donc pas qu'on puisse nous accuser d'exiger trop d'application d'esprit des jeunes personnes. Mais nous ne conseillerons jamais de retrancher aucun des moments que réclame l'éducation véritablement intellectuelle; si donc on veut conserver intactes les quatre heures bien précieuses qui servent à développer le magnifique don de l'intelligence, il est essentiel de ne perdre aucun instant. Les longs préparatifs, les paroles oiseuses seront interdites, et cela seul donnerait une excellente habitude. Le pouvoir de fixer promptement son attention forme ce qu'on appelle la *présence d'esprit* et communique aussi du nerf au caractère.

Sans doute il est chimérique d'espérer que les mères mettent jamais dans leur administration cette exactitude qui fait le principal mérite des instituts. Toutefois il leur serait, selon nous, possible d'établir dans l'emploi du temps un ordre plus régulier

qu'elles ne le font ordinairement. Une mère de famille appelée à remplir différents devoirs, est exposée à se voir troubler dans ses fonctions d'institutrice ; mais ne peut-elle pas prévenir souvent les interruptions, substituer un arrangement à un autre, et avoir en réserve quelque occupation pour ses filles durant son absence? Les traductions, les extraits, les tableaux ou les cartes à copier servent de continuation à une leçon interrompue.

En général, l'habileté dans l'art de l'enseignement consiste bien moins à communiquer soi-même les connaissances, qu'à développer chez les élèves l'envie et le talent de les acquérir.

Le temps même que la mère consacre à l'instruction est, selon nous, employé le mieux possible lorsqu'elle met ses filles à l'œuvre en sa présence, qu'elle examine la tâche achevée et prépare celle du lendemain. Quand on a expliqué à fond les termes nouveaux qui s'offrent dans les livres d'étude, ces livres mis entre les mains des élèves sont leurs meilleurs maîtres. Les exercices qui y sont recommandés sollicitent des efforts d'esprit chez les jeunes filles, surtout si elles savent qu'il leur faudra subir ensuite une sorte d'examen. L'idée d'être interrogées sur le résultat des études qu'elles font solitairement, met en jeu leur intelligence, tandis que des leçons silencieusement écoutées les laissent dans un état beaucoup plus passif. La mère qui sait exciter l'activité de la pensée et intéresser la conscience à l'économie du temps, voit s'aplanir les plus grandes difficultés de l'éducation privée.

Quand les bonnes proportions dans la disposition des heures ont été observées, l'équilibre intérieur se maintient aisément chez la jeune fille. Alors on la voit souvent revenir d'elle-même à ses lectures religieuses, avancer des entreprises d'étude et ne se livrer aux récréations que d'une manière modérée; mais il arrive parfois qu'un état de fatigue précédente se décèle par le besoin de rompre les habitudes le plus possible; et comme ce qui lasse ordinairement les jeunes personnes c'est la gêne qu'impose l'éducation, elles s'abandonnent alors à une vivacité excessive; tout ce qui fait diversion à leur existence accoutumée leur paraît un délassement. Ce symptôme et d'autres encore indiquent la nécessité de changer de route et peut-être de multiplier les temps de repos; mais rien ne doit engager la mère à laisser flotter les rênes de l'éducation. Un certain ordre peut-être mauvais, mais il faut de l'ordre.

Avant d'abandonner le sujet de l'emploi du temps, il nous reste à parler du jour du repos par excellence, le dimanche. Dans les autres occasions où les occupations ordinaires sont suspendues, le repos, ou si l'on veut le délassement, est le but avoué du loisir qu'on accorde aux jeunes personnes; le dimanche, il en est autrement; là le repos est un moyen, il est une voie pour arriver au but de la sanctification. « Souviens-toi du jour du repos *pour le sanctifier,* » a dit l'Éternel. Est-il, nous le demandons, un objet plus grand dans l'éducation et dans la vie?

Une mère religieuse aura donc toujours présente à l'esprit la grande destination du dimanche; jamais

elle n'aura pour sa part à se reprocher d'avoir laissé déchoir une institution si sainte, si évidemment marquée du sceau divin, bienfait du Créateur pour l'humanité sous la forme d'un hommage exigé pour sa propre gloire. L'indigent y a gagné une augmentation de salaire, puisque le prix de six jours de travail a dû pouvoir suffire à l'entretien d'un jour de loisir; la sagesse humaine s'est bien trouvée de ce temps d'arrêt où l'action du mécanisme assourdissant des choses du monde est suspendue, où chacun peut se reconnaître, respirer et se demander : Où vais-je ? quel sera le résultat de mes efforts? Le soin des intérêts éternels, le développement de l'élément céleste dans l'âme cesseraient d'occuper une multitude d'êtres s'il n'y avait jamais de trêve aux soins d'ici-bas, si Dieu n'avait pas mis en réserve une journée où l'homme eût le temps de penser qu'il est immortel.

Durant cette sainte journée, le service divin, le culte solitaire de la prière, l'examen des fautes dans le passé et celui des moyens de se corriger à l'avenir, enfin quelques exercices relatifs à l'instruction religieuse, répondront chez les jeunes personnes au devoir de la sanctification ; puis leur mère se souviendra que le dimanche a encore une destination secondaire; la défense de travailler a eu un but de plus que celui de laisser tout le loisir possible pour l'accomplissement des devoirs religieux. *Il faut,* dit l'Écriture [1], *que l'étranger et que le fils de la servante reprennent leurs forces* ou *reprennent haleine,* en

[1] Exode, XXIII, 12.

anglais *may be refreshed*, expressions qui donnent l'idée de ce renouvellement de vie, de cette restauration des facultés qu'on éprouve après être sorti d'un état forcé pour passer à une situation opposée. Il se peut ainsi qu'une mère croie devoir ranimer les esprits et les forces de ses filles en leur permettant quelque diversion à une vie souvent uniforme et trop sédentaire, mais elle aura soin du moins que rien ne vienne troubler la solennité du dimanche et que tout y respire la sainteté. Alors quand les jeunes filles verront revenir cette fête si douce et si religieuse, elles diront avec le Psalmiste : *C'est ici la journée que l'Éternel a faite, réjouissons-nous en elle.*

Il est plusieurs diversions innocentes que nous n'avons pas besoin d'indiquer. Peut-être paraîtrions-nous profaner le devoir sacré de la charité si nous mettions l'accomplissement de ce devoir au nombre des *diversions* que peut amener le jour du dimanche. Pourtant, après les travaux d'une éducation dont la tendance est toujours un peu personnelle, ne serait-ce pas un renouvellement d'existence pour les jeunes filles, que de porter des secours aux infortunés?

Quoi de plus doux que de se reposer de l'idée de soi en s'occupant du bonheur des autres? Quel plaisir plus grand que celui d'une activité bienfaisante? Quelle distraction aux pensées de luxe et de vanité, trop ordinaires dans la classe aisée, n'offre pas l'humble aspect de la demeure du pauvre! Si la pensée de Dieu et celle du prochain occupaient la sainte journée, la double destination du dimanche serait remplie et le double commandement de la loi divine accompli.

CHAPITRE VIII.

FIN DE L'ENFANCE.

Vers la fin de la période dont nous nous occupons maintenant, les effets de l'éducation, en s'accumulant, deviennent toujours plus sensibles. Sous la direction d'une mère sage, les bonnes habitudes ont pu se former, les idées s'étendre, la conscience devenir à la fois plus éclairée et plus délicate. La jeune fille a pu conserver plusieurs des dispositions aimables de l'enfance, l'enjouement, la candeur, la docilité, la confiance dans ceux qui la guident, tandis que des sentiments plus prononcés, des intentions droites plus arrêtées, un esprit plus réfléchi enfin, se sont annoncés dans ses actions; en sorte qu'à travers la légèreté de l'âge on a pu voir se préparer cet ensemble charmant, cette réunion d'affections tendres, d'agréments et de qualités solides qui font d'une jeune personne le bonheur de ses parents et la joie de la maison entière.

Néanmoins, en supposant les circonstances les plus heureuses, tout est bien variable à la fin de l'enfance; l'âge même est défavorable sous plusieurs rapports, et l'on voit parfois se manifester des défauts qui correspondent à ceux que nous avons signalés chez les jeunes hommes. Il s'opère alors une crise, la seconde

en date dans la vie et peut-être la plus difficile à traverser. La première avait eu lieu quand on s'était proposé de soumettre la petite fille à la discipline des études; son activité toute dispersée au dehors ne pouvait se replier sur elle-même, les objets extérieurs attiraient seuls son attention et le plaisir consistait dans l'exercice des forces physiques. Obliger cet esprit si volatil à se fixer, à diriger son action sur le travail de l'esprit même, était chose bien difficile, et pourtant on y a réussi; l'équilibre a été pour quelque temps rétabli, si du moins on a satisfait au besoin du mouvement corporel, toujours grand durant l'enfance; mais lorsque toutes ses facultés à la fois se sont accrues, l'élève a bientôt dédaigné ce qu'on voulait d'elle. Les efforts qui n'aboutissaient à rien au dehors lui paraissaient pénibles et insipides; elle était lasse enfin de ne s'occuper que d'avenir, et voulait essayer de la vie présente et réelle.

Cet appel de la vie réelle, la jeune personne l'entend de partout; elle n'en a pas pris une part suffisante comme enfant, et voudrait déjà en avoir une comme femme. Ce désir, souvent trop vif, doit pourtant peu à peu être satisfait; on doit, selon nous, avoir dès longtemps donné à l'élève quelque connaissance des choses du monde. Toutefois, il y aurait une telle irrégularité dans l'action qu'elle voudrait exercer sur d'autres personnes, l'expérience lui manque si fort et parfois sa raison est si loin d'être de niveau avec son esprit, dont la pénétration s'est augmentée, que nous ne l'introduirions qu'insensiblement dans la vie active. S'il faut s'y prendre avec

précaution même quand l'éducation a été bonne, que sera-ce quand elle ne l'aura pas été? Combien de défauts paraîtront éclore au moment où l'occasion de se montrer leur sera donnée!

Qu'est-ce qui nous déplaît souvent chez les jeunes filles déjà grandies, dans ces figures allongées qui ne sont ni des femmes ni des enfants? C'est une pétulance excessive, c'est de la présomption, un penchant à se prévaloir du moindre avantage naturel ou acquis, ce sont des répliques peu agréables, c'est une importance ridicule attachée à des bagatelles, des murmures plus ou moins contenus contre tout ce qui ne leur convient pas c'est encore une curiosité constamment alerte, un désir indiscret de pénétrer tout ce qui a l'air d'un mystère; enfin c'est parfois une apparence d'indélicatesse lorsque cet instinct de pudeur qui vient avec la jeunesse n'a pas encore donné de secrets avertissements.

La plupart de ces torts ont d'anciennes racines et tiennent à un amour-propre trop excité. Pour qu'un pareil mobile n'augmente pas de force en s'exerçant dans la vie active, il ne faudrait jamais, selon nous, confier à la jeune fille aucune autorité ni aucun droit d'inspection dans la maison avant qu'elle eût acquis quelque expérience. La rendre longtemps témoin muet des soins du ménage serait le mieux.

Peut-être fort jeune encore donnera-t-elle à sa mère des avis utiles; son esprit moins préoccupé de pensées diverses, plus éveillé et plus curieux, pourra lui faire découvrir des abus qui restaient cachés. Tâchez alors de profiter de son zèle sans jamais en-

courager la délation ; l'essentiel est bien plus de former sa moralité que d'avoir en elle une active surveillante. Sans trop louer sa pénétration, dites-lui que vous examinerez mûrement la chose, et ne vous croyez pas obligée à satisfaire sa curiosité sur le résultat de l'examen. S'il y avait lieu à réprimander, peut-être même à renvoyer un domestique, évitez qu'il y ait jamais pour elle un sujet de triomphe dans l'humiliation d'autrui, et surtout dans l'humiliation d'une femme.

Aux approches de l'adolescence il n'est pas aisé de mettre sur un bon pied les relations des enfants avec les personnes qui nous servent. Les domestiques qui ont été longtemps les gardiens, les protecteurs des enfants, et par là un peu leurs supérieurs, ne voient pas venir sans chagrin le moment où la situation tourne et où l'inégalité des conditions se fait sentir. L'orgueil, une ingratitude au moins apparente chez la jeune fille, l'amertume et l'humeur chez l'ancienne bonne, sont bien à craindre si la mère ne prend pas intérêt à la moralité de toutes deux. Au temps de ces limites incertaines entre deux âges, il serait bon d'interrompre les communications réciproques autant que possible et d'accoutumer la jeune personne à se servir seule. La mère pourrait prendre sur elle d'éloigner les points de contact et faire de ce soin une affaire d'éducation. Si la bonne et la jeune fille se regrettaient un peu mutuellement, cela seul rétablirait entre elles des rapports plus doux. Quoi de plus charitable, de plus chrétien que de ménager les sentiments de ces personnes peu éclairées, mais douées

de vives affections, et capables d'un dévouement tantôt méconnu, tantôt oublié avec une légèreté impardonnable.

Il serait d'ailleurs utile pour la jeune fille d'avoir matériellement quelque indépendance. C'est l'esclavage le plus gênant que l'habitude d'être toujours servi, et ceux que nous croyons assujettis le sont moins que nous. Ces séjours momentanés chez des amis, ces petits voyages que la facilité actuelle des communications rendrait charmants, on doit souvent se les refuser quand on traîne après soi un cortége incommode; et si l'on éprouvait ces revers de fortune que tant de causes contribuent à rendre fréquents, il serait heureux d'avoir allégé le joug qu'on prétend imposer et celui qu'en réalité on porte soi-même.

Certains soins dans la maison, qui demandent peu le secours d'autrui, pourraient d'abord être confiés à la jeune fille. Ceux qu'exige la toilette seraient d'autant mieux entendus qu'elle se sentirait appelée à donner une sorte d'élégance à tous les objets dont elle dispose. Il est très-naturel d'avoir envie qu'elle soit bien mise; outre l'ordre et la propreté indispensables, il est à désirer qu'un arrangement agréable préside à son extérieur, qu'il y ait un certain assortiment entre sa figure et ses habits, et pourtant il ne faudrait pas la trop occuper de ses habits et de sa figure. Commencez donc par la charger de certaines décorations dans l'appartement; que les petits meubles d'ornement soient rangés et soignés par elle. Donnez-lui par exemple l'idée des proportions dans

les formes et de l'harmonie dans les couleurs, en lui faisant disposer des fleurs dans un vase ; elle verra bientôt qu'un gros pavot de jardin éteint par son éclat tout l'effet du jasmin et des roses. Mille occasions s'offriront de former en elle un coup d'œil d'artiste, et son goût pour le beau sera désintéressé. Si dans la suite vous lui dites qu'elle est mal coiffée, ce sera comme artiste et non comme femme à prétention qu'elle sentira le reproche.

Lorsqu'il s'agit d'un apprentissage à faire pour la jeune fille, les frottements désagréables entre elle et les femmes de service n'ont point lieu ; celles-ci peuvent lui apprendre à s'acquitter de certaines opérations de ménage, et ses essais maladroits ne provoqueront de toutes parts que de la gaieté. En général un peu d'enjouement sans familiarité fait beaucoup aimer des subalternes, et si la nuance en est bien saisie on peut montrer cette disposition aimable pendant toute la vie. Dans les pays où les préjugés de naissance ne sont pas trop forts, il y a un fond d'égalité entre les femmes. Étrangères comme elles le sont à la hiérarchie des pouvoirs, elles se sentent sœurs quand leur cœur est bon, plus que les hommes ne se sentent frères. Une subordination convenue laisse intacts les rapports intérieurs.

Les soins matériels, soit qu'ils aient pour objet l'ornement ou l'économie, développent l'intelligence rapidement; ils amènent un avancement précoce mais vite arrêté, et les progrès qu'on leur doit, peuvent, si l'on n'y prend garde, nuire à d'autres progrès. Il est bien difficile, dit madame Guizot,

que le succès d'une compote n'intéresse pas plus une jeune fille que celui de toutes ses leçons; il en est de même d'une broderie, d'une emplette à faire, de tout ce qui amène un résultat présent et matériel. On pourra prétendre qu'il y a là un indice de la véritable vocation des femmes? Sans doute c'est l'indice d'une partie de cette vocation, mais ne prenons pas la partie pour le tout.

Supposons qu'un voyageur obligé de s'arrêter dans un village pour y prendre quelque information, entre dans une boutique de pauvre apparence dont la garde ait été un moment laissée à une jeune fille de dix à onze ans. Il n'a pas plus tôt raconté son aventure que l'enfant comprend à merveille ce dont il s'agit; elle sait la chose dont il a besoin, la manière de se la procurer ou de la remplacer par une autre. Elle connaît le nom, le métier de tous les voisins et s'offre à courir chez eux pour lui procurer leur assistance; enfin le voyageur demeure étonné de la justesse et de la promptitude de ses réponses. Peut-être pense-t-il que s'il se fût adressé à telle enfant de parents riches, élevée à grands frais de leçons, elle n'aurait pas eu l'idée d'être utile, n'aurait rien entendu, rien saisi, ne se fût occupée que d'elle-même et du jugement que l'étranger pourrait en porter. Sous le rapport de l'intelligence et de la raison, la supériorité de la villageoise est évidente. Mais si quatre ou cinq ans plus tard il revoit cette dernière, il ne trouvera pas qu'elle ait avancé d'un pas; le retour des mêmes occupations aura ramené les mêmes idées, et le vide de l'esprit se fera

sentir. Il n'en sera pas ainsi chez la jeune fille de la classe aisée.

La juste mesure de participation aux intérêts de la vie réelle est encore plus difficile à déterminer quand il s'agit d'initier la jeune fille à la connaissance de la société et des diverses relations humaines. On commet presque toujours sous ce rapport des fautes d'un genre ou d'un autre. Dans les grandes villes et les maisons opulentes, la succession non interrompue des leçons, jointe à l'inconvénient très-réel d'associer l'élève trop tôt aux sentiments d'un monde frivole, est cause qu'elle reste étrangère à tout, sauf par les regrets et l'envie. Dans les ménages bourgeois, au contraire, la mère pressée de jouir de sa fille, de la produire et de s'en servir, coupe court avant le temps aux occupations de l'enfance, et à force de vouloir lui procurer des protecteurs et des amis, elle la prive des moyens d'en acquérir un jour par son mérite. Lui apprenant toujours l'extérieur des choses, le train de la vie, elle la fixe bien souvent dans une irrémédiable médiocrité. Ces personnes de quinze ans qui ont l'air toutes formées, qui croient dire tout ce qu'il faut dire, savoir tout ce qu'il faut savoir, ne se doutent jamais de leur pauvreté morale, ce sont des esprits arrondis qui ne grandissent dans aucun sens.

Toutefois c'est un devoir essentiel et doux à remplir que de former des liens d'affection entre la jeune fille et sa famille. Si on l'accoutume à saisir les nuances infinies de soins, de déférence, d'égards qui doivent caractériser ses rapports avec ses proches, elle

acquiert le tact délicat, précieux apanage de tant de femmes; ce tact qui la mettra en état d'apprécier le caractère des parents eux-mêmes, les inconvénients ou les avantages que l'intimité avec eux pourrait entraîner et le genre particulier de respect qu'exige le sexe et l'âge. Sous ce rapport la supériorité de l'éducation privée est incontestable.

Le même tact trouve un exercice continuel dans toute la vie sociale. Nous ne supposons pas que la jeune fille avant quinze ans ait jamais vécu dans ce qu'on appelle *le monde*; mais les dernières heures de la journée sont consacrées dans la plupart des familles à des réunions auxquelles se joignent souvent des amis. Là, autour d'une table de thé ou d'ouvrage, la jeune fille trouve une place naturelle que chacun aime à lui voir remplir. Très-jeune encore, elle doit se sentir partie d'un tout, s'intéresser à la chose publique, au bien-être moral et matériel de tout ce qui vit dans la maison.

Aussi ne la réduirons-nous point à un morne silence en société. La moindre saillie de vanité, le ton tranchant et décidé, le babil indiscret, seraient réprimés par la mère; mais si la jeune fille est occupée des autres et non d'elle-même, nous ne voyons pas pourquoi on couperait court à ses modestes observations.

La nullité à laquelle on condamne les enfants en société n'est pas sans inconvénient pour eux; d'abord elle est cause qu'on les oublie et qu'on dit une infinité de choses qu'on devrait s'interdire en leur présence; puis l'ennui de la jeune fille lui donne une

disposition malveillante; son esprit s'exerce tout entier dans la critique, dans une curiosité malicieuse. Au contraire, l'enjeu qu'elle met dans la conversation, si petit qu'il soit, lui fait désirer d'être approuvée et la rend plus indulgente à son tour. Au moins faut-il qu'elle soit toujours prête à répondre de bonne grâce et sans sécheresse aux questions qu'on peut lui adresser. Si l'amour-propre n'est pas excessif, la gaucherie ou la peur qu'elle aura des autres sera moins grande.

Nous regarderions encore comme un avantage pour la jeune fille qu'il y eût dans les réunions de la soirée quelques amis de ses frères qui fussent d'un âge approchant du sien. Avant le moment où tout paraît avoir de l'importance, où mille alarmes, mille espérances ne sont que trop éveillées par les moindres paroles des jeunes gens, nous aimerions que la petite fille les eût parfois considérés d'un œil tranquille; qu'elle les eût vus comme des êtres au fond doués de raison, avec qui on peut causer gaiement ou sensément sur divers sujets, sans les croire si redoutables. On observe dans notre pays que les jeunes filles, dont les frères ont parfois amené des amis chez leurs parents, conservent avec les jeunes gens des manières plus naturelles, plus aimables et peut-être plus convenables que celles qui n'ont jamais été à portée d'en voir. Ces émotions, ce trouble, *ces mille rougeurs* qu'excite l'approche d'un jeune homme, peuvent produire un charmant effet dans les romans, mais ne sont pas d'un trop bon augure pour la jeune fille.

Dans ces réunions, à la vérité, elle commettra des fautes qu'une reclusion complète lui épargnerait; la juste mesure, les convenances même ne seront pas toujours exactement observées dans ses manières et dans ses discours; mais chacun de ses torts sera l'occasion d'une remarque. S'il y a des torts qui tiennent au fond du cœur, on en découvrira mieux la racine lorsqu'elle aura poussé quelque jet au dehors; et quant à ceux qui viennent d'un excès d'innocence, gardez-vous d'altérer l'innocence en les relevant. Il faut bien en prévenir le retour, mais sans exciter trop d'alarmes, sans couvrir le jeune front de trop de rougeur; l'usage et sa multitude de lois arbitraires motivent aisément toute interdiction. Ces simples mots : *Une personne bien élevée doit agir différemment,* suffisent pour exciter cette crainte instinctive de la femme qui redoute même de savoir ce dont elle a peur. Ici l'idée du beau, du noble, de la dignité, auront encore une application heureuse.

En tout, moins on mettra d'importance aux petits torts et aux petits succès dont la société est l'occasion, moins la société occupera l'imagination des jeunes filles, et c'est là précisément ce que nous voulons. Il n'est que trop dans leur naturel, et comme enfants et comme femmes, de se laisser dominer par un seul objet; et à l'âge dont nous parlons, cette disposition est surtout à craindre. Si leur activité n'a pas été employée par des occupations sérieuses dans le cours de la journée, l'attente de la réunion du soir absorbera toutes leurs pensées. Si surtout elles espèrent y rencontrer quelque jeune personne de leur

âge, les têtes pourront se monter sur des idées d'amitié et d'intimité, ce qui devrait bientôt attirer toute l'attention de la mère.

Ici nous voudrions pouvoir parler de ces liaisons d'enfance qui sont parfois la source de tant de bonheur. Heureux le pays où les mères elles-mêmes les favorisent, et entretiennent le juste espoir de les voir devenir un jour une amitié solide et dévouée! Les femmes, nous en sommes persuadé, pourraient trouver dans leur attachement réciproque des ressources que plusieurs ne soupçonnent guère; lorsque les souvenirs datent de l'enfance, ils répandent jusque sur les derniers jours une douceur, une teinte de gaieté que les chagrins même n'effacent pas. Mais comment juger, sous ce rapport, les situations, les sociétés, les contrées diverses? Il n'est d'autre conseil à donner que celui de ne pas priver légèrement son enfant d'une grande chance de bonheur, et aussi de surveiller attentivement les effets d'une intimité souvent dangereuse.

Quelques-uns des soins qui occuperont la jeune personne à l'avenir peuvent déjà trouver place à l'âge auquel elle est parvenue; mais nous ne voulons pas insister sur ces divers soins, qui, pour être parfois nécessaires, ne sont pas moins très-souvent prématurés. Laissons l'esprit s'étendre en paix dans la région calme des études, sans que la préoccupation des intérêts de la vie s'augmente trop rapidement aux approches de l'adolescence. Le principal avertissement que doit donner à la jeune fille sa taille grandie, et l'attention qu'elle commence à exciter, c'est

que bientôt viendra le moment où elle-même prendra en main cette seconde éducation qui décide de la valeur morale, c'est qu'il lui faut rassembler ses forces pour s'élancer de nouveau vers le but de son propre perfectionnement.

Notre tâche ici-bas, jusque dans l'âge le plus avancé, se compose de deux éléments, la pratique de nos devoirs et l'agrandissement des facultés morales et des connaissances qui nous mettent en état de bien remplir ces devoirs. Toujours on doit former en soi l'instrument, et toujours on doit le mettre en usage; mais dans la jeunesse, et jusqu'à l'âge du mariage pour une femme, la formation de l'instrument est l'essentiel, et c'est surtout à le former que sert la pratique des soins de la vie. Les jeunes personnes, entravées de mille manières dans l'exercice de leur activité, ne peuvent avoir au dehors qu'une influence très-bornée; leur grand devoir c'est d'obéir à Dieu, et par là d'entrer dans les vues de leurs parents, les représentants de Dieu sur la terre. Si la religion, si l'amour filial remplissent leur âme, ces mobiles les conduiront sur la voie du perfectionnement.

Le vœu le plus sensé, selon nous, qu'on puisse former, soit pour les femmes elles-mêmes, soit pour leur influence sur la société, c'est que les années de l'adolescence et de la jeunesse avant le mariage soient bien employées. Durant cet intervalle bien court, mais libre encore de soins impérieux, l'autorité des parents, toujours très-grande, s'exerce pourtant sur des êtres doués de raison; et cet âge, où tant de penchants funestes peuvent germer, est aussi celui des

résolutions les plus généreuses. Une noble ambition, un zèle désintéressé peuvent animer la jeune personne. Mais pour que son désir de faire le bien soit toujours pur, pour qu'il soit constant dans ses effets, sage dans son expression, et qu'il ne se rebute pas par les obstacles, c'est à la source de toute perfection qu'il faut recourir. L'état du cœur, les motifs secrets des actions sont ici l'essentiel pour le succès même. Et comme la religion seule a le pouvoir d'améliorer à la fois le cœur et de régler la conduite, ce sera par une étude régulière de la religion que nous conseillerons de commencer l'importante éducation de l'adolescence.

LIVRE TROISIÈME.

ADOLESCENCE ET JEUNESSE.

CHAPITRE PREMIER.

SEIZIÈME ANNÉE. ADMISSION AU SACREMENT DE LA SAINTE CÈNE.

Dans notre Église réformée, la confirmation du vœu du baptême et la participation à la sainte cène ne sont point accordées à l'enfance. On pense qu'un engagement pris à l'insu de l'être qu'il doit concerner, a besoin d'être ratifié par sa volonté déjà éclairée, et que pour communier avec Dieu, il faut connaître et adorer Dieu, autant que le permet notre faible nature. Une instruction religieuse aussi approfondie que le permet chaque situation, précède ainsi ce double acte de culte; et ce n'est qu'après un examen scrupuleux des croyances et des dispositions du catéchumène, qu'il est admis au sein de l'Église, et autorisé à se consacrer à Dieu dans une solennité publique. Un tel usage est bien salutaire, selon nous.

Même dans les pays chrétiens où le culte est différent du nôtre, il serait raisonnable, à ce qu'il semble, de marquer le passage important de l'enfance

à la jeunesse par une étude consciencieuse de la religion. Durant la période de l'adolescence, il s'opère un développement indépendant de nos soins, mais auquel nos soins peuvent donner une direction salutaire. Alors l'âme se reconnaît; un sentiment de l'existence, plus fort, plus profond, plus intime, ouvre à la jeune personne un monde inconnu; vu à travers une sorte de miroir magique, l'univers lui apparaît plus beau, plus coloré, exerçant une séduction plus grande. Avant ce moment, l'intelligence s'était fortifiée, les affections, la moralité avaient grandi, mais la vie était plus extérieure. La jeune fille obéissait à des mouvements dont elle ignorait la nature, et les actions seules intéressaient sa conscience véritablement. Le Dieu objet de son culte; un Dieu juste, puissant, bienfaisant, clairvoyant, n'existait pas encore au dedans d'elle. Heureuse celle à qui le fond de son âme et le Dieu intimement uni à cette âme se révèlent ensemble pour ne se plus séparer!

Un changement trop graduel pour être remarqué par la jeune personne elle-même, n'échappe pas à des yeux attentifs. Rien n'est tout à fait nouveau, mais rien n'agit sur elle comme autrefois. Les mêmes objets peuvent l'occuper, les mêmes tableaux se dessiner dans sa pensée; mais ils y produisent plus d'effet. Les mots aussi ont un sens plus profond et l'émeuvent davantage. Telle parole qu'elle eût jadis prononcée sans y songer, s'arrête sur le bord de ses lèvres, et ses expressions ont souvent d'autant moins de force, que ses sentiments en ont plus. Ainsi l'on

voit peu à peu se former cette réserve, cette retenue, compagnes nécessaires de la dignité. Ce qui était éducation devient nature, et insensiblement l'idéal de la femme semble s'achever.

Le charme et le danger de ce nouvel état de l'âme, c'est la puissance d'admirer et d'aimer qui s'y déploie presque avec excès. La magnificence de la création produit plus d'impression sur la jeune personne, et une sympathie plus vive avec les peines et les plaisirs des autres émeut son cœur. Chacun de ses attachements devient plus tendre. Les noms de fille, d'amie, de sœur, lui sont plus chers, et le dévouement devient un besoin pour elle. De cette réunion de sentiments naît une sorte de poésie intérieure, un hymne silencieux dont le regard seul trahit le secret.

Ceci ne parle-t-il pas assez haut? ne sent-on pas qu'il faut diriger vers Dieu cet accroissement de vie, donner un objet à ce nouveau désir d'admiration et d'amour? Quel autre objet que Dieu sera digne de le satisfaire; quel autre objet méritera le culte constant qu'une femme a besoin de rendre; quel autre ne lui sera jamais enlevé par la mort ou l'indifférence; quel autre la guidera toujours sur la route du devoir; quel autre communiquera de la sainteté à cet enchantement de la jeunesse, à cette mélodie secrète qui célèbre les joies de la vie quand l'âme ne pressent pas celles du ciel?

Ne disons rien de trop général néanmoins. Souvent le développement dont nous parlons s'aperçoit à peine; la nature ne paraît pas prendre d'essor. Un mouvement déjà faible peut être arrêté par une édu-

cation froide et sèche; la trop grande accumulation des leçons lui nuit aussi. Il n'est pas sûr que ce soit un malheur, mais c'est une chance de stagnation pour l'être moral qui devrait avancer sans cesse. Il est même à craindre qu'un monde frivole, toujours prompt à s'emparer des âmes froides, n'occupe l'imagination que de ses plaisirs, la jeunesse une fois venue.

Une vive sensibilité expose à d'autres dangers, nul ne l'ignore; aussi voulons-nous bannir toute exaltation, et c'est encore aisé dans l'adolescence. A cet âge, la légèreté domine toujours; les impressions de la jeunesse sont fugitives, et la teinte riante de l'enfance fait encore le fond du tableau. Voilà ce que nous désirons conserver dans toute la partie inoccupée de la vie; dans tout ce qui est amusement, exercices récréatifs des forces physiques et de l'esprit. Nous ne voudrions pas que l'année particulièrement consacrée à l'étude de la religion contrastât d'une manière sombre avec les années qui ont précédé ou qui suivront, et nous étendrions volontiers sur l'avenir plusieurs des conseils que nous présentons ici tous ensemble.

Mais comment douter que Dieu, en donnant à l'âme un nouvel élan aux approches de la jeunesse, n'ait augmenté pour elle les moyens de se rapprocher de lui? et comment ne pas écouter cet appel de la Providence? Un mouvement modéré sans doute, mais plus soutenu et plus élevé qu'il n'a pu l'être jusqu'alors, ne sera-t-il pas imprimé par l'éducation?

Pour que cet appel soit mieux entendu, pour que

l'âme ait le temps de se recueillir à l'entrée d'une nouvelle carrière, nous conseillerons aux parents de suspendre ou du moins de ralentir cette rotation d'exercices d'éducation, qui a par elle-même une tendance au mécanisme. Il faut d'abord faire une large place à l'enseignement religieux; il faut même laisser à la méditation quelque loisir, sans souffrir néanmoins que la nonchalance et le laisser-aller relâchent tous les ressorts de l'âme. Si donc un naturel ou trop indolent ou trop évaporé chez la jeune fille ne permettait pas à ces loisirs de porter leurs fruits, quelques entretiens devraient servir à la faire réfléchir autant que possible.

A l'âge de quinze à seize ans, on observe souvent que la taille ayant grandi trop rapidement, il résulte de là une diminution de force. Cet effet, qui peut avoir lieu plus tôt ou plus tard, signale la nécessité de ménagements de diverses sortes. Beaucoup de temps passé en plein air, un exercice proportionné à l'état physique, sont indispensables pour la santé, et il l'est aussi de ne pas exiger une application de tête trop soutenue. Quelques études plus légères dans les genres divers que nous avons indiqués, peuvent nourrir l'esprit sans le fatiguer, et servir à en diriger les facultés vers le développement religieux que nous avons particulièrement en vue.

Ainsi, pour remplacer des études plus abstraites, nous recommanderions quelques lectures relatives à l'ordre général de l'univers, à cette admirable circulation des éléments qui entretient dans la création le mouvement et la vie. La Contemplation de la nature

par M. Bonnet, la Théologie naturelle de Paley, et d'autres ouvrages de ce genre, étendraient les vues de l'élève, et lui montreraient dans l'ordre physique le législateur qui a posé les bases de l'ordre moral. L'étude des siècles passés serait continuée au moyen de quelque bonne histoire ecclésiastique; les beaux morceaux détachés qu'offrent les Oraisons funèbres de Bossuet, de Fléchier, et les Vies des Pères de l'Église, confirmeraient par des exemples diversifiés l'instruction que l'élève a dû puiser à des sources plus immédiates. Enfin ce que les langues dont elle a l'intelligence peuvent offrir de plus beau dans la littérature et la poésie religieuses, ornerait son esprit en captivant son imagination. Comment ne pas indiquer de nouveau ici plusieurs des chants harmonieux de M. de Lamartine?

Toutefois, ce ne sont là que des accessoires, et il faut en venir à l'essentiel. Relativement à l'instruction religieuse, nous conseillerions à la mère d'en être témoin sans la donner elle-même. Une voix plus grave que la sienne, une voix qui ne s'est pas épuisée dans les minuties de l'éducation, fera une impression plus profonde. Un ministre du culte aura surtout de l'autorité; mais plus il en prendra, plus le choix de la personne a d'importance. Pensons d'abord qu'il s'agit d'instruire une jeune fille, c'est-à-dire un être mobile, prenable par les yeux et par l'imagination. Tâchons de la soustraire à ce genre de distraction, et que nulle déplaisance ou nul attrait particulier n'altère la pureté des impressions religieuses. La vérité divine doit être transmise sans dessein de rien ajou-

ter ou de rien ôter à sa beauté; diminuons ici la part de l'homme le plus possible.

Quant aux qualités personnelles de l'instructeur, nous le voudrions ferme dans sa foi, orthodoxe dans ses croyances, mais tolérant, mais animé d'un parfaite charité, mais ne cessant jamais de voir des frères dans les êtres auxquels il attribue des erreurs. Enfin, il le faudrait doué d'une piété tendre sans exaltation, sans désir d'allumer une flamme trop ardente, et plutôt enclin à redouter l'enthousiasme passager de la jeunesse : c'est demander bien des choses, nous le sentons.

Sans doute cet instructeur verra d'abord dans son élève une âme immortelle; mais l'envisageant comme femme, il sera souvent conduit à donner une teinte particulière à ses leçons. La jeune personne est à ses yeux la mère future; elle lui paraît destinée à transmettre les bienfaits de la foi chrétienne à ses propres enfants ou à ceux des pauvres, presque toujours à des esprits simples, accessibles à la persuasion. C'est donc dans sa simplicité qu'il lui présentera la religion; un culte plein de sentiment et de vie, un désir constant de se rapprocher de Dieu, d'obéir à sa volonté sainte, voilà ce qu'il lui demandera, et non des efforts d'intelligence. Les objections à réfuter tiendront peu de place dans ses leçons. Exposer la vérité et la faire aimer, lui paraît la meilleure voie pour fermer l'entrée à l'erreur, et surtout avec une femme. S'il ne la dresse pas à disputer, les occasions de défendre ses opinions ne se présenteront guère pour elle. Qui ne respecterait les croyances sincères d'une

âme élevée? qui oserait blesser dans ses espérances les plus chères une femme dévouée à Dieu? qui le ferait jamais en la voyant humble et modeste, et surtout quand on s'aperçoit qu'il est dans son cœur une foi intime que le raisonnement n'ébranlera pas?

Ce sera donc avec un profond sentiment de respect qu'il exposera successivement les hautes vérités du christianisme; toutes se lieront aisément ensemble, puisque les divers enseignements dispersés dans les livres saints seront sans cesse rapprochés du but de la révélation même. Et quel peut être ce but, si ce n'est la sanctification des âmes? Quel dessein plus grand a pu former le Créateur quand il a suspendu le cours ordinaire de la nature, que celui de régénérer l'humanité? Et ce dessein qu'il a poursuivi dans toute la suite des temps dont la Bible présente l'histoire, il le poursuit encore dans le cœur de chacun de nous. Notre histoire à nous-mêmes, les moyens d'avancement dans la piété, qui nous sont successivement offerts, manifestent les vues de Dieu pour notre âme sous un jour plus touchant encore. On vient à comprendre ainsi que les divers objets de la foi chrétienne contribuent, chacun pour leur part, à cette œuvre immense de la sanctification qui s'opère silencieusement au dedans de nous.

Voilà ce que la jeune fille peut entrevoir : elle peut se promettre de consacrer tous ses efforts et tout son zèle à profiter des enseignements qu'elle a reçus; les saintes résolutions sont l'affaire de la jeunesse. Mais que la jeunesse est loin encore de

concevoir l'effet de la vie et la profondeur des desseins de Dieu !

L'instructeur chrétien ne se le dissimule pas ; le germe précieux qu'il cherche à faire éclore a besoin, pour se développer, de l'action de Dieu et de cette influence de la vie, qui est encore un intermédiaire pour l'action de Dieu. La jeune personne comprend, dans un certain sens, la leçon qui lui est donnée, et voudrait la conserver intacte comme un dépôt cher et sacré ; mais elle n'en pénètre pas le fond, et en ignore encore tout l'usage.

Ainsi, ce qu'elle sentira le mieux, c'est la douceur d'une obéissance filiale, c'est la confiance en Dieu, l'espoir de trouver en lui un appui; la prière sincère, ardente même, lui est entièrement accessible. Et n'est-ce pas le moyen de tout acquérir? Pénétrée de reconnaissance pour tous les bienfaits dont son enfance a été comblée, elle sent bien que le témoignage qu'elle en doit donner, c'est une conduite sage, c'est un désir constant de se corriger de ses défauts, et elle implore souvent le secours de l'Esprit saint, afin qu'il l'éclaire et la fortifie. Jésus-Christ, qui intercède pour elle, qui obtient en sa faveur le pardon de Dieu, est l'objet particulier de son culte, et il lui est très-doux de l'appeler son Sauveur sans peut-être qu'elle saisisse bien tout ce que renferme ce titre; et puis elle l'adore encore dans sa vie mortelle, elle est un de ces enfants qu'il appelle à lui, elle est Marie assise à ses pieds et aspirant sa parole, elle est même la Madeleine versant sur lui des parfums, lui essuyant les pieds de ses cheveux et les arrosant de pleurs,

dont elle ignore la cause. Telle est la religion de la jeune fille, telles sont les idées et les impressions qui, en prenant peu à peu un caractère mieux arrêté, influeront heureusement sur toute sa vie.

Que manque-t-il donc au christianisme de l'adolescence, si ces deux éléments, la foi et l'amour, y sont réunis? Il y manque le sentiment intime, victorieux, subjuguant, de la *nécessité*. La jeune fille adopte, elle aime les vérités révélées, elle ne les voit pas comme les conditions vitales de la régénération, et peut-être le sens de ce mot *régénération* n'est pas entièrement compris d'elle.

Ainsi, le premier fait relatif à l'âme, proclamé dans la plus ancienne des révélations, la chute de l'homme, ne se montre pas encore à ses yeux comme la base même du christianisme; elle ne voit pas dans cette croyance la cause des plus puissants effets de la religion. Elle parlera tant qu'on voudra et sincèrement de la corruption humaine, mais elle n'y voit jamais qu'un peu de faiblesse. Ses petites transgressions, elle le sait, ont été fréquentes, les intentions fermes lui ont manqué, ainsi que la force pour les accomplir; mais ses torts lui paraissaient accidentels, passagers; il suffisait d'un acte de bonté de ses parents pour les pardonner, et tout lui semblait oublié d'eux et de Dieu même. Elle n'a pas encore senti dans son cœur de penchant permanent qu'il fallût dompter, elle n'a pas combattu *jusqu'au sang contre le péché*.

Il faut avoir longtemps et très-longtemps soutenu la lutte sanglante pour s'avouer finalement vaincu; il faut pouvoir se souvenir qu'on a maintes fois résisté

aux instigations de la conscience, et que tout en évitant les plus grandes fautes, on n'a pas étouffé le germe du mal, puisqu'on a souvent eu des tentations dangereuses. Alors, quel que soit le penchant fatal qui prédomine, on reconnaît vivant dans son sein l'ennemi commun, le vieux serpent, l'égoïsme; tantôt il est sensualité morale ou vanité, tantôt sensualité matérielle; c'est toujours le démon révolté contre Dieu.

La religion, dans sa profondeur, est une affaire d'expérience; non qu'il faille nier ces vives clartés qui transpercent soudainement une âme, ce sont là des miracles de l'Esprit saint qui consomment parfois dans un instant toute l'œuvre de l'expérience; mais il y a là souvent bien de l'illusion.

La route tracée pour tous est celle de la vie, d'une vie de combats et d'efforts pour aller à Dieu, avec tous les secours qu'il nous offre lui-même; et quand ces secours divers, tels que notre nature déchue permet de les employer, ne nous ont pas préservés de maintes chutes, alors on se jette avec transport dans les bras d'un rédempteur. Le péché, vaincu ou non aux yeux des hommes, mais vraiment vainqueur, nous apparaît sous la forme la plus terrible, et lorsqu'à cette apparition se joint celle du roi des épouvantements, celle de la mort, l'idée d'une immense expiation nous rassure seule, et ce n'est pas trop que le sein cicatrisé du Dieu sauveur pour nous offrir un refuge.

Avec le mystère de la rédemption, celui de l'opération secrète de l'Esprit divin dans notre cœur nous est révélé plus intimement. Et qui peut nier cette opération? *Quand on reconnaît,* dit quelque part

madame More, *la direction de la providence dans l'histoire de l'univers, on n'a pas le droit de la nier dans la disposition des événements de notre vie.* Il y a en effet des vues bien courtes dans la distinction entre les individus et les peuples sous ce rapport.

N'est-ce pas au moyen d'une influence individuelle que Dieu gouverne les nations? N'est-ce pas sur la volonté humaine qu'il agit immédiatement? et concevrait-on un Dieu esprit qui serait sans rapport avec les âmes? Non; il les fléchit tellement, qu'il n'a pas besoin d'autre miracle; son action se cache au moral sous le voile de nos facultés, comme il se cache dans la création sous le voile des causes secondes.

Aussi la jeune fille croit à l'action secrète de Dieu; elle en trouve l'idée belle et consolante, mais c'est pour elle un objet de prière plus que d'actions de grâces; elle l'espère sans en avoir fait l'épreuve encore. Le temps lui a manqué, les diverses scènes de la vie ne se sont pas déployées devant elle, révélant chacune leur secret, chacune lui montrant quel est le mal de son âme; elle n'a pas senti les affections d'ici-bas dans cette force qui avance notre développement intérieur. La douleur si instructive, la douleur qui nous ramène prosternés aux pieds du Sauveur, lui est inconnue, et la rupture des liens les plus chers ne lui a pas appris qu'il n'en fallait former désormais que d'éternels.

Dans ces diverses scènes, c'est Dieu qui parle, c'est Dieu qui fait à la fin entendre sa voix; alors les illusions sur soi et sur les autres se dissipent, on juge avec impartialité jusqu'à cet amour du bien

dont on se croyait animé, et les anciens motifs de nos bonnes actions nous sont suspects. Alors seulement la régénération s'opère, alors le détachement du monde existe en effet. La jeune fille aurait volontiers renoncé au monde dans son premier zèle sans savoir à quoi elle renonçait. Sincère dans le sacrifice qu'elle s'imposait, elle n'eût apporté à Dieu qu'un cœur qui s'ignorait lui-même ; il faut avoir beaucoup aimé et beaucoup pleuré sur cette terre pour comprendre qu'on peut tout retrouver en Dieu.

Ceci, comme tant d'autres vérités, a été exprimé par des types vivants dans l'Écriture. Durant les jours de la vie mortelle de Jésus-Christ, les Apôtres étaient pleins d'ardeur et de zèle : ils croyaient faire pour lui de grands sacrifices, mais ils en espéraient des récompenses ici-bas ; une sorte d'égoïsme exalté régnait dans leur cœur ; mais quand ils eurent lâchement abandonné leur maître adoré ; quand l'horrible certitude de sa mort, en les terrassant, eut mis fin à leurs espérances terrestres ; quand ils ne crurent plus ni au monde, ni à eux-mêmes, alors Jésus ressuscita pour eux, alors les flammes de l'Esprit saint vinrent illuminer leurs âmes, ils furent fidèles, ils furent martyrs, et leur ardente foi a éclairé la terre.

La jeune fille n'en est pas là, mais le sentiment qui l'anime est beau néanmoins ; le charme de ce sentiment exerce parfois sur elle une séduction trop forte, elle compte pour trop les émotions de la piété, la poésie des choses de Dieu est trop pour elle une récompense. Il semble que ce sentiment si pur soit le plus céleste, le plus élevé ; mais vaporeux, mais

fugace comme il l'est encore, le vent de la vie peut l'emporter, des émotions différentes remplacer celles de la piété. Il faut que la religion se soit pour ainsi dire incorporée dans notre existence, qu'elle se soit infiltrée à travers nos circonstances, nos fautes, nos erreurs, nos peines diverses, pour ressortir de là, non sans doute parfaitement pure, mais inaltérable, mais à l'épreuve du temps et des dernières douleurs.

En attendant, les convictions qu'a reçues la jeune personne sont bien précieuses; les promesses du christianisme lui sont annoncées, et tandis que l'effet des vérités divines s'accroîtra silencieusement au fond de son cœur, *elle conservera le mystère de la foi dans une conscience pure* [1].

La morale aussi lui est enseignée sous un rapport entièrement religieux, c'est-à-dire bien indépendant des considérations d'intérêt personnel et de convenances sociales. Le principe en est le même que celui du culte, c'est l'amour de Dieu; c'est un culte continué dans *toutes les actions de la vie* [2]. Il s'agit de participer, autant qu'il se peut, à la nature divine, en aimant les créatures de Dieu, et en observant à leur égard les préceptes sacrés de l'Évangile. *Si vous gardez mes commandements,* a dit le Sauveur, *vous demeurerez dans mon amour.* C'est la religion du Christ tout entière, dans sa source élevée, et dans ses effets ici-bas.

L'instruction jugée nécessaire étant terminée, la jeune personne subit l'examen qui lui donne le droit

[1] Ire ép. de S. Paul à Tim., chap III, v. 9.
[2] Cardiphonia.

de participer à la sainte cène. Le moment de cette épreuve, redoutée d'avance, se passe toujours avec une grande douceur; les dispositions intérieures de la jeune fille sont examinées presque autant que ses connaissances, et le ministre du culte chargé de l'interroger la laisse rarement aller sans lui avoir adressé les exhortations les plus pénétrantes.

Mais bientôt arrive le grand jour où toute une nouvelle génération, rassemblée en longues files dans le temple, vient se consacrer au Seigneur; de profondes émotions solennisent cette cérémonie auguste. A l'aspect de tant de jeunes filles attendries, la plupart tremblantes, un intérêt pressant, une sorte de saisissement s'emparent du cœur; les longs voiles blancs qui dérobent les catéchumènes à tous les regards semblent jeter je ne sais quelle ombre mystérieuse sur leur destinée; des présages confus planent sur ces jeunes têtes. Pour combien d'entre elles ce grand voile blanc se changera-t-il en linceul funéraire? pour combien fera-t-il place au léger tissu que retient la couronne nuptiale? pour combien, hélas! les larmes et la rougeur innocentes qu'il cache seront-elles suivies d'autres larmes, d'une autre rougeur?

Ces questions préoccupent aussi le prédicateur; des espérances, des craintes également vives, le désir ardent de produire une impression salutaire, se trahissent dans sa voix émue, et donnent une force particulière à ses discours; des accents inspirés semblent retentir dans la chaire sainte, et les larmes des parents, des assistants même, accompagnent les vœux des catéchumènes.

CHAPITRE II.

ADOLESCENCE. PÉRIODE DE 16 A 18 ANS. OCCUPATIONS MORALES ET INTELLECTUELLES.

Si l'on examine en détail les individus dont la masse des honnêtes gens est composée, on les voit se diviser en deux classes distinctes; les uns suivent leurs inclinations après s'être assurés toutefois qu'elles n'ont rien d'illégitime, les autres obéissent à un appel qui leur est adressé par la conscience; ils croient avoir à remplir une mission dans ce monde-ci.

Dans ces deux classes, les actions peuvent quelque temps sembler pareilles, mériter également le blâme ou la louange des esprits légers; mais, à la longue, des motifs aussi différents manquent bien rarement de se manifester dans la conduite.

Ainsi, les gens qui aspirent au bien-être ou au plaisir ignorent d'ordinaire l'état de leur âme. Le mal évident et palpable une fois évité, ils sont contents d'eux, et le perfectionnement intérieur ne les préoccupe guère. La morale se réduit pour eux à un soin de conservation; ils ne veulent pas perdre l'estime des hommes, ou se préparer des regrets par leur imprudence; mais un principe inerte et stationnaire de sa nature expose à reculer par cela seul qu'il ne pousse jamais en avant.

Malheureusement les femmes sont plus disposées encore que les hommes à se reposer sur un tel principe. Renfermées sous le toit paternel durant la première jeunesse, soigneusement préservées de toute influence corruptrice, on les tient pour entièrement pures, on leur suppose mille qualités, et c'est toujours à se conserver telles qu'elles sont qu'on les exhorte. De là résulte souvent une opinion trop élevée d'elles-mêmes; les connaissances superficielles, les vertus faciles répondent suffisamment à ce qu'exige d'elles l'opinion; elles se dispensent de tout effort, et acceptent la médiocrité dans tout ce qui échappe aux regards.

Ainsi, à l'époque toujours solennelle où la jeune fille, censée parvenue à l'âge de raison, est admise publiquement au nombre des membres de l'Église, elle forme sans doute de bonnes résolutions. Mais comment envisage-t-elle souvent sa situation nouvelle? Hélas! c'est bien souvent comme l'affranchissement d'une soumission humiliante. Ce moment lui paraît être le commencement d'une espèce d'émancipation, un début dans une carrière plus intéressante, plus féconde en événements, en émotions. L'avenir et ses milliers d'illusions séduisent son imagination enchantée.

Les pensées dès lors prennent un nouveau cours; on se pose en jeune personne arrivée à l'âge le plus attrayant, petit oiseau tout fraîchement sorti du nid aux yeux des autres, mais bien en état de prendre l'essor à ses propres yeux. La vie qu'on espère mener sera toujours très-convenable; on se la figure comme

un tableau où, sur un fond de couleur riante, se relèvent quelques devoirs qui ne sont qu'un ornement de plus. Des scènes de genres différents se succèdent dans la jeune tête ; toujours elle y voit sa propre personne, revêtue d'un costume charmant assorti à la circonstance, et suivie par d'invisibles regards qui sympathisent avec elle, et l'encouragent par leur intérêt. Tout compliment flatteur serait repoussé avec modestie ; mais comme ses idées d'avenir aboutissent toutes au mariage, elle s'attend toujours à voir s'annoncer cet événement. Sans doute elle sait bien qu'elle est encore beaucoup trop jeune ; ce lien, sérieusement considéré, l'effrayerait même un peu ; mais les avant-coureurs, mais les approches d'un engagement, comment ne pas s'en faire une idée délicieuse?

La jeune fille ainsi disposée laisse là les occupations de l'enfance, âge dont elle dépouille la livrée le plus qu'elle peut. Ses rapports avec ses parents lui semblent changés, et déjà elle s'étonnerait qu'il fût question d'obéissance. Elle aura toujours pour les conseils de sa mère les plus grands égards ; mais n'est-il pas temps enfin qu'elle apprenne à se conduire? ne connaît-elle pas tous ses devoirs? Il lui manque encore certains avantages, c'est très-vrai : elle pourra perfectionner encore ses talents, augmenter ses connaissances en littérature ; mais, d'ailleurs, n'a-t-elle pas appris un peu de tout? Elle sait tout ce qu'il convient à une femme de savoir, et le reste ne sert qu'à rendre pédante.

Pour la personne qui pense ainsi, il n'y a point

d'adolescence ; elle passe de l'enfance à la jeunesse de plein saut, et à une jeunesse présomptueuse, vulgaire, également dépourvue de sagesse et d'instruction.

Telle n'est pas la disposition de la jeune fille que nous aimons à nous figurer ; sa perspective est plus rapprochée. En se préparant à participer à la sainte cène, elle a fait le compte de ses voies. Le passé s'est offert à elle sous ses vraies couleurs, et elle a jugé sa propre enfance. Qu'a-t-elle découvert si ce n'est qu'avec des intentions plus ou moins bonnes elle avait toujours eu son plaisir pour but? Elle s'est vue plus occupée de l'impression qu'elle produisait sur ses parents que de leur bonheur ; plus de leurs éloges que de son titre à les mériter ; et ses souvenirs, en lui retraçant quelques légers torts, lui ont de plus appris que dans ses plus beaux accès de sagesse elle avait veillé sur ses actions et non sur l'état de son cœur. Tout ce passé lui est pardonné, elle le croit ; il l'est dans le ciel et sur la terre ; l'essentiel à présent c'est de le réparer et d'abjurer enfin l'égoïsme irréfléchi de l'enfance.

Dès longtemps la jeune fille a été imbue de l'idée que la seconde éducation, celle qu'on se donne à soi-même, offre seule au cœur et à l'esprit l'occasion d'un véritable développement. L'idée de profiter de ce temps si court pour ses progrès de toute espèce est à ses yeux d'un grand intérêt ; et c'est pour elle un bonheur que de pouvoir compter sur le secours de ses parents dans cette entreprise. Il lui est commode de n'avoir pas à diriger toute seule sa conduite,

et le reste de dépendance auquel elle est soumise lui plaît. Elle trouve de la douceur à prévoir quelques années tranquilles, des années consacrées à s'instruire, à réfléchir, à observer en simple spectateur la vie humaine, et où elle pratiquera certains devoirs sans que la responsabilité du choix soit tout entière à sa charge. Ce temps, dans son intention, sera celui d'une enfance modèle, où elle obéira de cœur à ses parents, les rendra heureux, s'associera à toutes leurs vues, et où elle n'acceptera la liberté qu'à titre d'épreuve pour sa raison et pour le meilleur emploi de ses forces.

On comprend que son premier soin sera de régler sa vie religieuse. Il lui importe de garder précieusement les saintes impressions qu'elle a reçues, et comme elle se sait légère (quelle jeune fille ne l'est pas?), elle fixera des temps précis pour élever à Dieu ses pensées. Toutes ses habitudes religieuses se conserveront, et le culte solitaire du milieu du jour sera pour son âme passagèrement agitée comme un doux asile. La prière, la réflexion, lui rendront du calme; l'étude de l'Écriture sainte et l'examen scrupuleux de son propre cœur lui feront faire un double progrès; l'intelligence du livre divin et la connaissance d'elle-même étant destinées à se faciliter mutuellement. Ces moments de méditation seront souvent pris à la dérobée, elle en fera un secret entre elle et Dieu; et s'il lui faut parfois les sacrifier, ce sera pour s'acquitter de quelque devoir plus indispensable.

Les soins variés de la vie terrestre deviendraient

même des actes de culte si elle entretenait dans son cœur cette prière continuelle qui en apaise ou en sanctifie tous les mouvements. Mais ceci est de l'idéal peut-être.

Il serait bien salutaire pour la jeune fille de chercher à se former une élève à qui elle communiquerait l'instruction religieuse qu'elle a reçue. On pourrait sans doute désirer que cette élève se trouvât parmi ses proches ; il est d'heureuses familles où l'enseignement se transmet entre frères et sœurs ; rien ne peut mieux prouver que l'éducation y est excellente, que des affections mutuelles, que des habitudes de douceur et d'égards y règnent généralement. Mais il faut que les jeunes maîtres soient très-supérieurs en âge et en connaissances à leurs disciples, et qu'ils leur aient d'avance inspiré du respect. Autrement il y a de toutes parts grande perte de temps et des occasions de débats fâcheux pour le caractère.

A moins donc de circonstances très-favorables, la jeune personne se trouvera mieux de prendre pour élève une enfant pauvre. Ce sera là une œuvre de charité et une œuvre qui ne s'accomplirait peut-être pas sans son secours. Même en supposant que cette enfant reçoive à l'école quelque instruction religieuse, il règne souvent tant d'obscurité dans l'enseignement, les termes du catéchisme dont on se sert sont si mal compris, la partie du sentiment est tellement négligée, qu'il reste immensément à faire pour la maîtresse, et que tout est peut-être à recommencer. Quoi de plus doux pour celle-ci que d'inspirer

l'amour de Dieu, que de mettre à la portée d'un esprit cultivé cet Évangile *annoncé aux pauvres*. N'est-ce pas un moyen d'inculquer plus avant dans son propre cœur et les grands principes chrétiens et les conséquences qui en découlent?

Quoi de plus intéressant que ce petit cours de morale religieuse, donné par une âme aussi pure qu'il se puisse, à une âme plus neuve encore? Et cet enseignement envisagé sous un autre aspect est encore la meilleure préparation pour la carrière probable des femmes. On forme ainsi la mère future, sans exciter des espérances parfois trompeuses pour un avenir dont on ne dispose pas [1].

Après que la continuation de l'éducation religieuse a été assurée, il est encore besoin d'un autre genre de développement, et la jeune fille ne l'ignore pas. On l'a longtemps flattée de l'idée que son éducation intellectuelle une fois avancée à un certain point, elle pourrait obéir à son talent particulier dans le choix de ses occupations; mais sa raison doit lui faire sentir que ce moment n'est pas arrivé. Il y a dans son instruction de grandes lacunes; l'année même qui vient de s'écouler a causé une interruption dans l'acquisition de certaines connaissances. Il

[1] Montrer que la société entière est intéressée aux progrès de l'art d'enseigner chez les femmes, est le noble but que M. Aimé Martin s'est proposé dans l'ouvrage qu'il a dédié aux mères de famille. Nous aurions renoncé à traiter après lui un pareil sujet, s'il ne nous avait pas semblé qu'on pouvait marcher vers le même but par une route différente et non moins directe.

lui faut donc se remettre avec zèle à l'étude, dissiper ces nuages d'ignorance qui offusquent encore sa vue morale, et lier ensemble plus intimement les idées un peu éparses qu'elle s'est formées; il lui faut enfin reprendre en sous-œuvre son éducation. Mais comment faire?

En supposant que la jeune personne fût privée de guide, peut-être l'emploi de ces abrégés encyclopédiques dont nous avons fait sentir l'inutilité pour le premier âge, serait à présent mieux placé. Non qu'elle pût assurément y puiser de la science, mais elle y trouverait le moyen de reconnaître ce qu'elle ignore. Tout point d'histoire, de géographie, ou de quelque autre connaissance indispensable dont elle ne trouverait pas le développement dans son esprit, devrait être étudié dans les ouvrages où ces divers sujets sont traités, car elle mépriserait, nous l'espérons, l'instruction saisie à la volée dans les dictionnaires.

Mais comment, au moment où l'intelligence est pleine de vie, où les premières épines de l'éducation sont écartées, comment un père ne se plaît-il pas à développer l'esprit de sa fille? Tout homme qui a suivi le cours d'études le plus ordinaire possède une instruction bien supérieure à celle d'un enfant de seize ans; il a plus de sens, plus d'aplomb, il sait bien ce qu'il sait, et on ne peut pas le payer de mots. S'il consacrait simplement dix minutes par jour à encourager son enfant, à lui conseiller certains livres, à l'examiner un peu après qu'elle les a lus, et à aplanir la difficulté qu'elle peut trouver à les bien

comprendre, on ne saurait se figurer le mouvement qu'il donnerait à ce jeune esprit. Il est si doux et si flatteur de se trouver l'objet des soins d'un père, de voir qu'il vous juge digne d'interrompre pour vous ses occupations, et qu'il sent votre intelligence fille de la sienne, qu'on fait tout naturellement les plus grands efforts pour le contenter! Et quel intérêt pour le père lui-même que de former ce nouveau lien, quel plaisir de trouver à qui parler dans sa fille, de reconnaître un fond d'idées conformes aux siennes à travers des développements toujours nouveaux; et quelle ressource pour sa vieillesse que des entretiens à la fois tendres et solides sur les sujets qui les ont tous deux intéressés!

Peut-être la sollicitude âpre et inquiète que les pères mettent aux progrès de leurs fils les rend-elle indifférents pour ceux de leurs filles. Le jeune homme est l'espoir de leur ambition; il est leur héritier de réputation, de nom, de fortune; la passion de le voir réussir est souvent pour eux un tourment. Mais plus ils ont de soucis pour lui, plus ils se donnent de repos relativement à leurs filles. Ils trouvent juste de s'en amuser quand ils ont ailleurs tant d'inquiétudes. Dès lors ils ne les prennent pas au sérieux; ce sont pour eux de vrais jouets durant l'enfance; finesses, espiègleries, mutineries, ils leur passent tout, ils rient de tout; souvent ils se plaisent à détourner par une plaisanterie l'effet attristant des remontrances maternelles, et l'idée qu'il s'agit de former un être moral ne leur vient pas. Plus tard, quand les grâces du premier âge ont disparu et que

l'ennui des leçons a commencé, ils les négligent, ils prennent en pitié les peines qu'on se donne à leur égard, méprisent les talents ébauchés et les rudiments de connaissances. A leurs yeux, l'important pour une femme n'est-il pas de se conduire convenablement, et d'être gentille et gracieuse?

Mais quand arrive la jeunesse avec tous ses charmes, ils s'enchantent de nouveau de leur enfant, ils en font gloire. A-t-elle des talents, de l'esprit, des vertus, ils savent bien en tirer vanité; quant aux défauts, ils ne les voient pas, ils les ignorent, tout en elles leur est agréable. Sans doute ils ressentiraient amèrement le moindre tort d'imprudence avant le mariage; mais plus tard ils prennent le parti de fermer les yeux. Est-ce donc là être vraiment père? est-ce sentir que selon la mesure de leur pouvoir ils sont responsables d'un dépôt sacré pour cette vie et pour l'autre vie? Et pourtant ils aiment leurs filles. Ils les aiment tendrement, chèrement, peut-être plus que ces fils, objet de tant d'anxiété; mais ils ne pensent pas à leur âme. Tant il est vrai que si une idée sévère de devoir ne sanctifie pas les affections, elles ont beau être pures et vives (en est-il qui le soient à l'égal de l'amour paternel?), on ne les voit que trop souvent tourner au profit d'un lâche égoïsme.

J'indiquerai ici quelques connaissances qu'une jeune personne ne penserait guère d'elle-même à acquérir, et qui lui seraient pourtant bien utiles dans la suite : l'une serait la langue de la comptabilité, langue dont la plupart des termes semblent pris au rebours de leur signification ordinaire, d'où résulte

une confusion qui paraît inextricable à bien des femmes. Faute de cette intelligence, au fond aisée à acquérir, elles sont étrangères à leurs propres affaires, restent à la merci des spéculateurs, et ne peuvent aider leurs maris ou leurs enfants à se tirer d'embarras dans mille occurrences.

Quelques principes généraux d'économie domestique devraient encore être ajoutés à la pratique des soins du ménage, dont la jeune personne a pu s'acquitter. Peu de choses encore lui seraient plus utiles que des idées justes sur la distribution des dépenses d'une maison; si elle savait à peu près quelle doit être, dans la proportion du revenu, la somme nécessaire à mettre de côté pour réparer les pertes inévitables, puis celle que le loyer, la table, la toilette, etc., peuvent exiger, elle s'accoutumerait à envisager les détails sous le rapport de l'ensemble, et deviendrait plus raisonnable sur bien des points.

Enfin, nous lui voudrions une connaissance raisonnée des premiers éléments de l'hygiène, connaissance qui aurait pour une mère, pour une maîtresse de maison, pour une personne occupée des pauvres, des avantages si évidents, qu'il semble superflu de les relever.

Telles sont les occupations qui, jointes à la culture des talents et à la continuation de toutes les études restées incomplètes, rempliraient la période de l'adolescence. Est-il douteux que cette période, ainsi occupée, ne tendît à donner une haute valeur morale à la jeune fille? A cet élan involontaire vers le bien qu'éprouve toute âme élevée, se joindraient des ef-

forts réfléchis pour s'avancer dans la bonne voie. Il ne faut pas se le dissimuler, il y a toujours des difficultés à vaincre ; il y en a dans chaque route en particulier, il y en a dans les penchants contradictoires du cœur humain et dans l'organisation mobile d'une femme. Une volonté ferme, et pour ainsi dire toujours armée, doit présider aux mouvements du plus généreux instinct, autrement il n'est rien de solide à espérer.

Observons que les efforts de la volonté auront leur exercice le plus naturel chez la jeune fille qui voudra perfectionner son éducation intellectuelle. Il n'est guère possible encore de lui faire accomplir au dehors des œuvres utiles, tout montre que son vrai travail doit être en dedans; on a beau vouloir l'ériger en grande personne, l'accès à une vie sérieuse et réelle lui reste encore fermé à bien des égards.

Les convenances, l'état de dépendance où elle vit, le peu d'argent à sa disposition, entravent son action de mille manières. D'ailleurs toutes les places sont prises. Sa mère, dans la force de l'âge, ne veut point abdiquer l'empire de la maison ; pour toutes les décisions à prendre, pour le gouvernement des autres enfants, pour les œuvres même de charité, la jeune fille n'est guère que spectatrice, jamais elle ne se sent nécessaire nulle part.

Le sentiment de la nécessité, fortement et librement conçu par un être raisonnable, est le seul qui communique de l'intérêt aux actions humaines, et de la vigueur au caractère; ce sentiment revêt d'une égale dignité les occupations les plus diverses. Il

donne souvent à la fille pauvre, livrée à des soins qui semblent abjects, une existence intérieure plus relevée qu'à son élégante contemporaine de la classe aisée, qui fait des riens ou qui ne fait rien.

Il n'est pas très-aisé d'assigner un emploi vraiment utile aux jeunes personnes hors du domaine de l'instruction. Parfois une fille aînée peut aider sa mère efficacement; mais que faire des sœurs cadettes? il faut leur composer une vie factice, un vain simulacre de soins vertueux. On leur invente de faux devoirs, on les envoie soigner des amies qui ne sont pas malades, consoler des affligées qui ne sentent aucun malheur; elles tiennent compagnie et on leur tient compagnie éternellement. Que de babil, de commérage, d'habitudes molles ne doivent pas résulter de là! L'ennui vient si l'on ne cause pas, et à la fin on ne peut plus supporter la solitude.

C'est là souvent un malheur pour la suite de la vie. Une tristesse mortelle peut s'emparer d'une jeune femme, quand, après avoir été élevée au sein d'une famille nombreuse, elle se trouve reléguée dans une campagne isolée, seule avec un mari qui n'est jamais à la maison, situation bien ordinaire et qui n'est pas sans danger.

Ce devait être, selon nous, une affaire d'éducation que d'accoutumer une jeune fille à se suffire à elle-même pendant quelques heures. Dans la retraite l'esprit se mûrit, il apprend à sentir le prix des développements qu'il a reçus; l'étude et l'exercice des talents se présentent comme des ressources pour la vie, et non comme une continuation de tâches d'en-

fant; un éternel parlage, au contraire, dissout en quelque sorte l'être moral et rend l'activité plus difficile.

Certaines fautes peuvent se commettre plus fréquemment dans quelques pays; mais dans tous nous croyons que l'éducation morale et intellectuelle se tient quitte de sa tâche beaucoup trop tôt. Des habitudes d'oisiveté, d'indolence, et l'égoïsme qui vient à leur suite, nous semblent assez souvent prendre racine chez de jeunes filles dont on pouvait espérer mieux. Rien sans doute n'est encore perdu; il est dans le cours de la vie humaine des sentiments qui réveillent une âme endormie, et dans une autre région il est des sources de vie bien plus élevées : l'esprit souffle où il veut, et ranime parfois des cendres éteintes.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ADOLESCENCE. VIE SOCIALE.

Lorsqu'après quelque temps d'absence ou de retraite une mère introduit au milieu d'un cercle d'amis sa fille récemment grandie, ce moment n'est pas exempt d'anxiété; elle sent que tous les regards se portent sur son enfant, regards bienveillants sans doute, mais observateurs, et qui lui révèlent l'effet que chaque parole, chaque mouvement produit sur

les autres; alors l'élève qu'elle a formée s'offre à ses yeux sous un jour nouveau; des défauts de maintien et de langage, qui étaient restés inaperçus, lui semblent frappants, et souvent elle s'accuse d'avoir eu précédemment de la négligence.

Quand on voit l'impression si extrêmement différente que produisent les jeunes personnes, selon que l'extérieur chez elles est agréable ou ne l'est pas, on ne saurait s'étonner du prix que les mères attachent à l'extérieur; les gens sensés eux-mêmes y mettent du prix; la grâce, les bonnes manières sont pour eux l'indice d'un heureux naturel et d'une éducation bien entendue. L'erreur pour la mère consiste simplement à croire qu'on puisse former cet extérieur immédiatement, et qu'on n'ait qu'à soigner les dehors pour obtenir des dehors aimables.

Le monde, il est vrai, juge uniquement d'après ce qu'il voit; cependant à travers ses impressions fugitives, il a parfois des aperçus très-fins sur ces qualités du cœur, dont on dit qu'il s'inquiète peu : il n'analyse pas ce qu'il éprouve, mais ses goûts comme ses répugnances tiennent à l'idée confuse d'un certain état moral qu'il croit pressentir. Après avoir salué d'un accueil flatteur, dans la jeune fille, l'arrivée de la femme aimable; après l'avoir regardée comme la promesse d'une acquisition heureuse pour la société; s'il ne découvre rien en elle ou rien qu'il approuve, il s'éloigne bientôt par indifférence ou par ennui.

Voilà ce dont la mère s'aperçoit trop tard; les avantages qu'elle regrette auraient dû être préparés de

loin. C'est au sein des sentiments doux et du bonheur que la grâce se développe ; ce charme puissant est l'effet d'une sorte d'inspiration ; l'exemple, quand il agit par sympathie, y fait quelque chose ; les préceptes, les reproches, les exhortations tardives échouent ordinairement, et suscitent parfois chez la jeune fille une disposition contraire au mouvement qui la ferait réussir. Au moment où tout est encore incertitude, où l'on ne connaît assez bien ni soi, ni les autres pour savoir s'arrêter ou s'avancer à propos, l'amour-propre que la sollicitude maternelle excite sans cesse, est le guide le plus mauvais ; il agite ou il paralyse un esprit novice sans lui prêter jamais aucun vrai secours.

Voyez cette jeune personne si roide, si compassée, qui semble ne s'acquitter qu'à regret des moindres devoirs de politesse, et, comme la sensitive, se retirer dès qu'on l'approche ; sans doute on lui a trop fait craindre les regards des hommes ; cette autre plus confiante, voulant attirer l'attention, rit sans motifs, se fait tour à tour vive, ingénue, sensible, et jette en dessous un petit coup d'œil pour s'assurer qu'elle est remarquée. La première ne plaît pas du tout, la seconde déplaît par des efforts qui portent à faux ; on a trop excité dans l'éducation l'amour-propre de toutes les deux.

En revanche, la jeune fille étrangère à la vanité, reste en pleine et tranquille possession de ses moyens d'agrément, à quelque degré qu'on les suppose. La simple bienveillance, une sympathie naturelle avec les impressions des autres, l'engagent à contribuer à

leur plaisir, et vous ne la verrez jamais immobile et décontenancée. Une existence plus sereine la tient à l'abri de ces susceptibilités sans nombre qui troublent les beaux jours de l'adolescence. On ne la déconcertera pas en lui faisant entendre qu'elle est mal mise ou qu'elle a tel défaut dans le maintien. Si même on venait à lui adresser quelque reproche plus sérieux, jamais le ressentiment ou l'humeur ne se ferait sentir dans sa réponse ; elle croira aisément à ses propres torts, et les avouera sans imaginer que sa candeur puisse lui nuire. Aucune pensée fâcheuse ne l'absorbera ; on lui trouvera toujours l'esprit présent pour jouir d'un mot heureux, pour saisir une allusion agréable, pour se livrer elle-même à l'enjouement et pour le communiquer aux autres. Cette jeune fille, nous le croyons, plaira toujours un peu, même sans posséder des agréments extraordinaires ; et si elle se trouvait en avoir, on s'intéresserait à des succès qui ne la rendent pas plus orgueilleuse.

Quand donc la mère s'occupe des dehors, et il faut bien parfois qu'elle s'en occupe, nous ne saurions trop lui recommander de ne pas altérer l'égalité d'humeur chez sa fille. Il est souvent un charme attaché à la jeunesse, qui nous gagne le cœur tout naturellement ; ce charme tient à l'harmonie des facultés plus qu'à leur grandeur, et il disparaît entièrement si l'équilibre intérieur vient à se rompre. Toute jeune fille est comme un instrument dont le moindre souffle fait vibrer les cordes; une fois qu'il a perdu l'accord, on ne peut plus en tirer parti. Quoi de plus propre à désorganiser la jeune personne que de l'é-

pouvanter par la crainte d'être ridicule, ou de lui inspirer des prétentions qu'elle ne se sent pas en état de soutenir ! Quoi encore de plus contradictoire qu'une exigence excessive sur l'observation de mille préceptes frivoles et arbitraires de la part d'une mère qui semblait n'attacher d'importance qu'à l'accomplissement des devoirs positifs ! Poursuivie par le sentiment secret de sa propre inconséquence, elle met dans ses reproches une douceur feinte, sous laquelle se cache souvent de l'aigreur. Toutes ces fluctuations, ces impressions opposées, après avoir blessé et indisposé la jeune personne, finissent par l'agiter elle-même tour à tour; et alors quel chaos qu'une âme de femme !

Mais laissons là des torts, qui pour être fréquents, ne sont pas inévitables, et revenons à des objets d'un intérêt plus général.

A mesure que l'âge s'avance, des questions de plus en plus importantes se présentent. Le monde appelle la jeune personne, il la réclame, des bruits de fête, des offres de plaisirs nouveaux viennent l'assaillir. Que fera une mère religieuse? Ira-t-elle exposer cette fleur si délicate, jusque-là si heureusement préservée, au souffle d'un monde corrupteur? Cette âme étrangère à la frivolité, à la vanité, sera-t-elle plongée dans une atmosphère tout imprégnée des vapeurs les plus dangereuses? Les exercices de piété, les soins domestiques conserveront-ils pour elle le même intérêt? Voilà des doutes souvent exprimés; une mère chrétienne éprouve des scrupules toujours respectables, parfois très-justes. Que lui dirons-nous?

Malheureusement rien de décisif; nulle maxime générale ne saurait, selon nous, résoudre ces questions. Les pays divers, les sociétés, les situations, le caractère individuel, en un mot les circonstances motivent différentes déterminations. Sans doute aucune circonstance n'a de valeur, comparée au but religieux de la vie humaine; mais si ces particularités de notre sort indiquent la route que Dieu nous donne à suivre ici-bas, elles ont aussi de l'importance.

Ainsi, il est des positions dans lesquelles une jeune fille n'a nul besoin des plaisirs mondains, où elle oublie même qu'il en existe, et en sait goûter de beaucoup plus vrais. Qui doute que ce ne soit là un grand bonheur? Et ce bonheur est bien plus aisé à se procurer qu'on ne l'imagine. Il est beaucoup de familles où les parents et les enfants réunis savent se préparer à l'envi des récréations charmantes. Plus une mère met de prix à tenir ses filles éloignées du théâtre de la vanité, plus, selon nous, elle doit de temps à autre relever par quelques amusements inaccoutumés le fond d'une vie heureuse peut-être, mais uniforme.

On le voit, nous demandons certains amusements pour l'adolescence; il ne nous semble pas que l'existence entière doive revêtir la même couleur, offrir le même caractère. Dans la vie humaine, comme dans une symphonie d'un grand maître, les parties successives ont leur mouvement; il est dans toutes une marche qui doit être soutenue au juste point : trop précipitée ou trop ralentie, l'effet de l'ensemble serait manqué, l'intention de l'auteur ne serait pas accom-

plie. Il en est ainsi pour les divers âges, et peut-être un contentement d'esprit habituel est la seule marque assurée qu'ils remplissent bien leur destination. Si le mouvement semblait arrêté, si le jet de la séve venait à languir, le plaisir serait alors un stimulant presque nécessaire.

Il ne faut pas continuellement du plaisir, mais il en faut, et peut-être en faut-il sous diverses formes toute la vie. L'exercice corporel à lui seul en donne à l'enfance, l'activité morale et intellectuelle à l'âge mûr, et il suffit souvent de la contemplation pour la vieillesse; mais l'adolescence a d'autres besoins; de nouveaux goûts se sont développés chez la jeune fille. L'exercice physique, pris par régime, lui paraît vide d'intérêt ou disgracieux; les efforts intellectuels un peu prolongés la fatiguent et l'engourdissent, rien de tout cela ne lui communique de l'élan. Ce qu'il lui faut, c'est le mouvement du corps et de l'âme; il importe que ses deux natures réagissent l'une sur l'autre par un doux accord, et trouvent à s'exprimer dans des actions où la grâce et la dignité se réunissent; plus elle s'avance vers la jeunesse, plus le plaisir est pour elle à ce prix.

Il est donc bien malheureux que les arts, ces sources de plaisir si bien assorties au double mouvement nécessaire à l'adolescence, entraînent de nos jours tant de vanité, de luxe, de frivolité à leur suite. L'éveil donné à de mauvais penchants en est-il donc inséparable? Il semble que non ; il semble que dans une société choisie, où tout respirerait la décence, où le bon goût obligerait à tempérer l'expression de

la joie même la plus modeste, on oserait permettre à la musique et à la danse de venir offrir leurs gracieux divertissements. Quoi qu'il en soit, tant que la gaieté se soutient, il n'est rien à craindre; mais si l'on voit la jeune fleur pencher sa tête, si ses belles couleurs ne la parent plus, si l'on a quelque lieu de supposer que le bruit des fêtes éloignées fait trouver à la jeune fille son existence triste et monotone, la question se présente de nouveau : Que fera la mère religieuse?

Et d'abord, reconnaissons pleinement son droit. Tout ce qu'elle trouve mal est à juste titre interdit par elle; responsable d'un dépôt sacré devant Dieu, son époux et sa conscience, elle ne l'est que devant ces seuls juges; ses raisons, il lui est permis de les taire. Pourquoi voulons-nous qu'elle prononce *anathème* [1] contre tel ou tel divertissement, et jette ainsi du blâme sur beaucoup de femmes? Il suffit qu'elle désapprouve ces plaisirs, soit en général, soit dans sa position particulière.

Je refuse pour vous les fêtes mondaines, diraitelle alors à sa fille, et je ne doute pas que d'autres mères ne me reprochent mon austérité. Mais pourquoi m'accuseraient-elles quand je suis loin de les

[1] Ces mots sont de madame More. Dans une espèce de roman (Cœlebs), où cette femme distinguée trace avec beaucoup de discernement le tableau d'une famille modèle, elle fait dire au père : « On trouverait peut-être difficilement une famille religieuse dans laquelle il eût été lancé aussi peu d'anathèmes que dans la nôtre, contre tels ou tels amusements en particulier. »

blâmer? Leurs motifs sont bons à leurs yeux, je le suppose; quant à moi, rien ne m'excuserait : je crois ces amusements mauvais pour votre âme, et si Dieu m'a confié votre jeunesse, c'est afin que je vous préserve du mal. Quelle fille ne respecterait pas de tels scrupules, et n'honorerait pas davantage la mère qui les a sentis?

Ici le devoir de la jeune personne est tellement simple, qu'elle ne peut s'y soustraire, même dans son cœur; mais si l'on exige autre chose d'elle, si l'on prétend que sa volonté, restée libre, ratifie un pareil arrêt, il est rare qu'un peu de mécontentement ne se mêle pas à sa soumission.

La mère voudrait que la fille désapprouvât assez les plaisirs du monde pour y renoncer de son plein gré. Mais est-ce possible? Est-ce possible, à moins qu'on ne lui fasse connaître les dangers dont l'idée nuirait à son innocence? Elle renonce à déplaire à sa mère, et voilà tout; elle ne renonce pas véritablement à un monde inconnu pour elle; on le lui dépeindrait bientôt de manière à lui persuader qu'elle l'a jugé aveuglément. Vous lui demandez un détachement qui n'est pas du tout de son âge, qui n'est le partage de l'âme fidèle qu'au bout de la longue carrière où la jeune fille ne fait que d'entrer. Contentez-vous de son obéissance, qu'elle doit accorder de bonne grâce et sans murmurer.

A l'âge dont nous parlons, il n'est sans doute rien à craindre pour la conduite dans la classe aisée, alors l'état de l'imagination est l'essentiel : ce sont des effets d'imagination qu'on peut surtout redouter,

dans ce qu'on appelle le monde. Qu'est-ce donc que le monde pour une jeune fille? Ce n'est pas une froide assemblée de deux cents personnes où elle s'ennuie, ce ne serait pas même un bal, où tantôt elle resterait sur la banquette, et tantôt découvrirait qu'elle danse mal; le monde ne serait nulle part pour elle si elle était laide, et si elle est jolie, il est partout; il est à la promenade, à l'église même; dès qu'il y a en elle une joie secrète à rencontrer des yeux qui l'admirent, le monde est là. Tout ce qui séduit, tout ce qui enivre, tout ce qui éloigne la pensée de Dieu et du devoir, voilà le monde. Il peut vivre dans l'imagination plus ravissant, plus enchanteur que dans la réalité; il y vit sans ses épines, sans les blessures qu'il inflige à l'amour-propre, sans que l'illusion qu'il a causée puisse se détruire; on ne se détrompe qu'à l'épreuve; il faut avoir examiné et les choses mêmes et l'impression qu'elles font sur soi, pour savoir qu'elles ne tiennent pas ce qu'elles promettent.

S'il est vrai qu'il faut veiller avant tout sur l'état de l'imagination, la mère qui s'est décidée à mener sa fille dans le monde, fera bien, selon nous, de s'attacher à lui conserver le plus de calme possible. Qu'elle la prémunisse d'avance contre les tentations de la vanité, nous l'approuvons; mais lui laisser prévoir des émotions différentes, c'est peut-être aller à la rencontre du danger qu'on veut éviter; c'est créer une sorte d'attente qui appelle parfois l'épreuve, et la fait vaguement désirer. On ne sait pas quel besoin d'impressions animées, quelle curiosité de la vie

humaine fermentent dans des têtes vives qui ne croient pas que ces pensées aient rien de mauvais, les agitations, les orages de la jeunesse sont pour elles l'objet du plus ardent intérêt. Écoutez cette jeune fille qui arrive au milieu d'une réunion d'amies, toute fière d'avoir à raconter la belle histoire de quelque propos flatteur et presque tendre qu'elle a bien su repousser. Quelle émotion parmi ses compagnes ! que d'empressement autour d'elle! que de questions! elle est l'héroïne de la journée, et chacune l'envie en secret.

Une grande simplicité de cœur, des yeux trop purs pour voir le mal, voilà ce que nous désirons à l'adolescente, et non une prévoyance trop vite alarmée. Suivez, protégez votre enfant dans la société, mais après lui avoir dit qu'une femme qui se respecte est respectée; que les jeunes gens les plus évaporés sont contenus par un maintien sage, réservé et pourtant serein; que s'ils manquent de convenance, la jeune fille apparemment est coupable de leurs torts, qu'elle s'est montrée ou trop troublée ou trop flattée pour quelque compliment insignifiant : attachez enfin une sorte de honte à l'épreuve, plutôt que de la gloire à s'en bien tirer.

Ensuite, l'accès du grand monde pourrait n'être ouvert à la jeune fille qu'à titre d'essai. Si le goût de la dissipation se déclarait, si l'idée de l'amusement absorbait l'activité tout entière, le but pour lequel on l'a permis serait manqué, et la mère devrait reprendre ses droits. Votre esprit n'est plus susceptible d'application, dirait-elle alors à sa fille;

vos études languissent, des exercices bien plus essentiels ont perdu de leur intérêt : mon enfant, vous n'êtes plus ce que vous étiez, il s'agit de le redevenir, et mieux encore. Je vous ai menée trop tôt dans le monde, attendons que votre force morale se soit accrue, et nous verrons. Cette interdiction temporaire n'effrayerait pas excessivement la jeune personne, et si on lui en avait d'avance annoncé la possibilité, elle l'eût sans doute évitée ; son entraînement aurait été maîtrisé, son instruction, avant et après les jours de plaisir, n'aurait pas été négligée : c'eût été un excellent exercice de modération. Mais quand les mères sauront-elles montrer quelque fermeté !

La vie sociale, quelque légère part qu'on y prenne, exige des soins de toilette, soins d'un grand intérêt pour la plupart des jeunes filles. Le principe, pour la toilette comme pour les amusements, est de lui laisser occuper le moins de place possible dans la pensée, et de prévenir à cet égard tout sentiment vif. La répugnance pour être mal mise est tellement invincible chez une femme, que la mère doit éviter de froisser gratuitement un pareil instinct ; il s'allie à la crainte du ridicule, qui tient elle-même de la pudeur. Mettez donc quelque prix à ce que votre fille soit bien arrangée ; et quand la mode n'est ni inconvenable, ni extravagante, laissez-la-lui suivre ; plus elle se sentira mise comme tout le monde, plus elle oubliera son habillement.

Pour se diriger à cet égard, une jeune fille doit savoir que les habits sont un langage ; ils ont une

signification cachée, et ils annoncent l'idée que chacun se plaît à donner de soi. Ainsi, une personne simple et modeste ne cherchera pas à faire fracas à la promenade; les couleurs éclatantes, les formes bizarres ne lui plairont pas; toute manière enfin de provoquer les regards lui répugnera, et quel respect scrupuleux n'aura-t-elle pas pour la décence!

Le désir d'être mise comme les autres, prétendra-t-on, conduit au luxe; oui, si l'on imite des personnes vaines, ou d'autres plus riches que soi. Lorsque dans une société les habitudes de la toilette sont telles, que la fortune de la famille n'y puisse atteindre, une mère doit s'abstenir d'y mener sa fille; à d'autres égards, probablement, cette société ne lui convient pas. Et si pour économiser, la jeune personne propose de fabriquer de ses propres mains des ajustements trop dispendieux, que la mère se garde d'y consentir. Ce serait un temps plus que perdu; le monde et ses espérances s'agiteraient pendant des jours entiers dans la jeune tête. Autant les ouvrages d'une femme ont de prix pour l'amitié ou pour la charité quand on peut supposer qu'en y travaillant son âme a été remplie d'affections douces, autant ils font de peine aux gens sensés quand ils offrent la mesure du temps employé à satisfaire la frivolité et le goût du luxe.

Mais le plus essentiel de beaucoup c'est de préserver les jeunes personnes du penchant à envier les avantages qu'elles n'ont pas. La longue excitation de l'amour-propre chez les enfants ne finit que trop souvent par porter ses fruits dans l'adolescence; fruits

bien amers pour le reste de la vie. L'envie est un fléau dont les victimes souffrent en silence; et les peines du cœur auxquelles l'envie vient s'ajouter n'auraient à elles seules rien d'aussi poignant. Les affections ont un objet hors de soi dont l'image pâlit et s'efface par l'effet du temps ; mais l'envie est un mal interne, un ver rongeur qui, trouvant toujours à s'alimenter, dévore l'une après l'autre les vertus ainsi que les jouissances. Faut-il que les mères elles-mêmes, et peut-être précisément celles qui se sont le plus occupées d'éducation, éprouvent aussi de la jalousie pour leurs filles. Ah! du moins qu'elles évitent de leur communiquer un tel sentiment !

Une âme sereine et bienveillante est accessible à mille plaisirs. Tout est amusement dans le spectacle du monde quand un misérable retour sur soi ne vient pas rétrécir l'esprit. La mode et ses inventions toujours nouvelles, ce changement continuel dans la forme des habits, des ameublements, des jardins, des bâtiments ; tout ce qui fait vivre des milliers d'ouvriers, fermenter de nombreuses têtes d'artistes, enfin tout ce mouvement si récréatif d'une civilisation avancée, est rarement jugé avec une amère sévérité par l'être libre d'égoïsme qui voit sans jalousie les objets divers dont la possession lui est refusée.

Ainsi, lorsqu'en présence de votre fille une de ses pareilles attire tous les regards par un grand talent, par une éclatante beauté ou par une parure élégante, convenez que ces choses ont leur agrément, et gardez-vous de donner à votre enfant les basses consola-

tions de l'envie. Ne lui dites pas : On n'est point plus heureux quand on brille autant; tous ces soins, tout cet argent, auraient pu être mieux employés : réservez pour un autre moment votre morale. Cela peut être vrai, mais l'occasion de le lui dire est bien mauvaise. Pourquoi lui insinuer que vous la plaignez de rester dans l'obscurité, et que vous souffrez pour elle du succès des autres? C'est à la fois l'humilier et la pervertir.

A l'aspect de semblables petitesses, combien n'est-on pas tenté de trouver heureuse la jeune personne qui s'est mise à l'abri de la contagion et qui coule ses jours en paix loin des prestiges du monde! Elle est heureuse, en effet, si son libre choix l'a déterminée, si un profond sentiment de piété l'a emporté sur d'autres penchants. A elle appartient surtout d'offrir à nos regards le charmant idéal de l'adolescence, l'ignorance du mal, seule innocence possible ici-bas, le zèle le plus soutenu dans l'exercice de ses devoirs, le cœur le plus occupé des saintes relations de famille. Comment ne pas lui accorder une haute estime? Sans doute la mère sincèrement convaincue que l'expérience de la vie faite avec prudence est destinée à produire d'heureux résultats, a un motif suffisant pour mener sa fille dans le monde; mais pourtant qu'elle lui apprenne à comprendre, à honorer les êtres qui vivent dans une autre région. Que la jeune personne considère avec respect les femmes qui ont tout sacrifié à Dieu, et ont fait ici-bas leur grande affaire de l'avancement de la religion. Celles-là ont leurs défauts, qui en doute? Peut-être ont-elles leurs illu-

sions, leurs épreuves particulières à redouter; mais quelle sublime vocation! Quel but ne montrent-elles pas à la société entière, et que d'admirables exemples ne devons-nous pas à plusieurs d'entre elles! Qui sait si la jeune fille un jour ne trouvera pas auprès d'elles cet appui, cette pitié, ces consolations que lui refusera le monde; et si déjà elle pressentait ce détachement des plaisirs mondains qui n'est pas encore de son âge, ce serait la preuve d'une grande élévation dans les sentiments.

Voilà ce qu'on ne trouve pas chez la jeune personne au maintien composé qui se croit en toutes choses au juste point. Parce qu'il en est d'autres plus dissipées qu'elle, moins assidues au culte public, parce qu'elle a su observer dans le monde et dans la religion le milieu jugé le plus convenable, elle censure tout, ce qui la dépasse dans les deux sens. Néanmoins son éloignement le plus grand se déclare pour les personnes qui se distinguent par leur piété. Celles-là lui semblent s'arroger une supériorité qui lui est insupportable. Ce même penchant à l'envie qui fait dénigrer les grands talents se porte aussi sur l'excellence des vertus chrétiennes, et de là l'orgueil de la médiocrité, de tous le plus sot et le plus incurable. Craindre l'exaltation, observer une juste mesure dans la manifestation des meilleurs sentiments, voilà sans doute de bons préceptes à donner aux femmes; mais être tiède au fond de l'âme, mais aimer modérément Dieu et le prochain, c'est assurément un pauvre mérite. Les personnes de cette sorte sont arrêtées de tous les côtés, aucun

progrès ne leur est possible, et leur esprit est plus étroit que celui des chrétiens austères qui ont un élan à elles inconnu.

Que d'écueils, puisqu'il en est même dans la sagesse ! Toutefois, ne nous décourageons pas, il est d'immenses ressources dans un sentiment sincère de piété et dans une raison éclairée. La mère qui a sans cesse demandé du secours à Dieu, eût-elle commis bien des fautes dans cette éducation de l'adolescence où tant de questions délicates viennent à se présenter, peut fermement espérer le succès final de ces soins. Nous dirons de même à la jeune fille : Ne vous effrayez pas des difficultés dont votre route va être semée ; revenez toujours à la prière, toujours aux livres sacrés, toujours au Sauveur. Et quand le retour des solennités chrétiennes vous engage à embrasser dans votre examen une portion considérable de l'année, portez d'abord votre attention sur l'état religieux de votre âme ; voyez si vous avez avancé ou reculé dans la piété. S'il était vrai que vos prières eussent été languissantes, que votre culte eût souvent dégénéré en formules vides, cherchez à vous rappeler vos pensées, votre conduite récentes, et vous découvrirez la cause cachée de votre éloignement de Dieu. Mais si vous êtes assez heureuse pour que votre zèle, loin de se ralentir, se soit ranimé, remerciez Dieu et votre mère, gardez-vous de l'orgueil, et soutenez toujours vos efforts. Dans la riante saison de l'adolescence, tout paraît pour vous d'un heureux augure. Le ciel est serein, le vent favorable ; mais vous n'avez pas quitté le port.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRES ANNÉES DE LA JEUNESSE.

Il n'y a plus à reculer. A l'âge de dix-huit ans, voici la jeunesse, la voici dans toute sa gloire, avec tout son charme. La voici avec son maintien noble et contenu, emblème d'un être qui se sent responsable de lui-même, et sait que ses actions ont une importance nouvelle. Qui peut contempler sans émotion cette fleur de la vie récemment éclose, cet achèvement, au moins extérieur, de la créature de Dieu appelée femme? Et l'idée du peu de durée de toutes choses se joint si invinciblement à une telle contemplation, on sent si bien que la pitié pourra un jour s'attacher à l'objet d'un enchantement involontaire, qu'il résulte de là un intérêt pressant, mélange de tristesse et de joie, auquel on ne sait donner un nom.

Avouons néanmoins que cette impression n'a toute sa force que lorsque la jeunesse est accompagnée de beauté, ou au moins d'une grâce très-séduisante. Ces dons sont tellement nécessaires à l'effet qu'une jeune personne produit sur nous, que si la nature les a refusés, notre imagination n'est point émue. Que de fois l'âge de dix-huit ans passe inaperçu dans un monde insouciant!

Il n'en est pas ainsi dans les familles, surtout pour la mère. A cet âge impatiemment attendu, les illusions de la tendresse maternelle et de l'amour-propre se réunissent, et les moitiés, les quarts de beauté, lui font l'effet de la beauté parfaite. N'y a-t-il pas moyen de s'aveugler? Son espoir se réfugie dans l'idée du charme, *du certain je ne sais quoi* qui plaît toujours. Quoi qu'il en soit, son œuvre à elle est achevée, il ne lui reste qu'à la faire valoir, à la placer sous le jour le plus favorable. Tout ce qu'elle a encore d'ambition, de frivolité, se réveille à l'idée des succès qui attendent ses filles bien-aimées. Celles-ci comprennent à merveille de tels sentiments, elles aussi veulent réussir, s'amuser, être préférées. Toutes se félicitent d'être arrivées à ce sommet de la vie dont elles ont jusque-là gravi la pente si péniblement.

Comment n'auraient-elles pas de telles pensées, quand leurs alentours, quand la société presque entière leur prêchent la même leçon? Ne doivent-elles pas jouir du beau temps de la vie? Leur éducation n'est-elle pas terminée? Ne sont-elles pas égales à la plupart des femmes pour l'instruction? Qu'ont-elles donc d'indispensable à faire; quel devoir pressant ont-elles à remplir? Leurs parents ont si peu besoin d'elles, qu'ils désirent eux-mêmes les marier. Quoi de mieux pour elles que de hâter l'accomplissement d'un pareil vœu, en se produisant avec convenance, avec grâce, partout où elles pourraient rencontrer leur époux futur, et en prenant leur part des fêtes charmantes dont elles sont le plus bel ornement.

A notre sens, cette manière de considérer la jeunesse est fausse et mauvaise; et pourtant nous-mêmes avons souhaité que cet âge eût des amusements assortis à ses dispositions particulières. A moins donc qu'une haute piété n'ait porté une jeune personne à renoncer pour jamais au monde, nous préférons de beaucoup que la première impression des plaisirs frivoles soit produite avec le mariage. Comment réserver pour le temps où commencent les plus grands devoirs un étourdissement d'autant plus à craindre que la mère ne sera plus là pour le modérer? Comment laisser tout l'attrait de la nouveauté aux fêtes qui suivent une noce et risquer par là que l'idée d'un lien sacré perde de sa force.

Nous ne saurions approuver l'usage de certains pays où l'on impose dans la société une excessive contrainte aux jeunes personnes. Leur prescrire un silence absolu, n'est-ce pas leur ôter tout moyen de connaître l'époux qu'elles doivent accepter un jour ou de le choisir elles-mêmes? Les aperçus que donnent les conversations dans le monde sont bien légers, et pourtant qu'ils sont précieux pour la jeune fille! Que de choses lui disent les inflexions de voix; que de mots imprévus viennent trahir telle ou telle impression, et parfois une absence totale d'impression! Peut-on croire que quand il s'agit d'une décision si grande, le secours de ces observations soit refusé!

Telles sont les raisons à nos yeux bien fortes qui nous portent à désirer quelques amusements et un certain degré de liberté pour les jeunes personnes

avant le mariage; mais combien nous sommes loin de partager la manière dont on envisage souvent la jeunesse! Quelle profanation de la destinée humaine dans la dangereuse opinion qu'il y a un âge où la vraie vocation de la femme soit le plaisir et la recherche de succès frivoles! Admettre que du moment où la beauté est parvenue à son plus haut point, un être appelé par son créateur à se développer sans cesse, peut s'exempter de travailler à son propre perfectionnement, c'est abjurer tout sentiment de religion, même tout sentiment de respect pour la dignité de l'âme.

Peut-on assez s'étonner de voir penser ainsi des hommes graves, des hommes qui veulent que les femmes remplissent plus tard de grands devoirs? Ils le veulent, c'est hors de doute; mais le pourront-elles? le cours de leurs pensées le permettra-t-il?

Selon nous, le temps placé entre l'adolescence et le mariage, est le seul qui permette de concevoir l'espérance d'un perfectionnement un peu général pour les femmes. Plus tôt elles n'ont point encore atteint le niveau des personnes qui passent pour bien élevées, niveau si fort au-dessous de la portée de leurs facultés; plus tard, les devoirs impérieux de l'état d'épouse et de mère s'emparent d'elles, et jamais on ne les verra profiter des moments qui peuvent rester libres entre ces devoirs, si elles n'ont pas auparavant pris à cœur leur propre développement. N'est-ce pas seulement quand l'éducation banale a fait sa tâche, qu'une femme peut prendre un essor plus élevé, suivre la route que lui indiquent son talent,

son goût, le caractère particulier de ses sentiments de moralité?

Même en faisant une grande part au rôle plus utile et plus actif qu'à l'âge de dix-huit ans une personne non mariée peut remplir dans la vie réelle, à combien d'égards son pouvoir n'y est-il pas limité? Combien d'heures inoccupées ne lui reste-t-il pas encore! Et il y a plus, beaucoup plus; ces heures ne sont pas sans danger, si elle ne les consacre pas à développer ses facultés les plus élevées.

Il ne s'agit pas seulement ici d'une idée vague de perfectionnement pour toutes les femmes, il s'agit de l'intérêt immédiat de chaque femme prise à part; il importe de prévenir dans toutes l'invasion d'un mal réel qui menace l'entrée de la jeunesse, mal sujet à prendre bientôt un rapide accroissement.

Nous ne supposons pas ici que la conduite coure aucun risque; mais si l'on met de l'intérêt à l'état de l'âme, que de craintes légitimes ne peut-on pas concevoir! Voyez cette jeune fille au maintien sage, à l'air réservé, tout paraît en elle indiquer le calme; mais essayez de la mettre à la moindre épreuve, risquez la plaisanterie la plus douce pour l'obliger à sortir du cercle des propos d'usage, aussitôt vous apercevez qu'elle se trouble; son coloris un peu altéré, un léger tremblement, décèlent une organisation trop mobile; on sent que cette charmante construction a besoin d'être raffermie. Des symptômes différents peuvent indiquer des dispositions opposées; mais presque toujours on reconnaît une existence rêveuse, idéale, une préoccupation silen-

cieuse de chimères brillantes ou sentimentales ; il y a le plus souvent des prestiges à dissiper ; alors le monde, la solitude, les conversations intimes, tout ce qui charme les heures oisives a son danger. Il importe de ramener au vrai des esprits qui s'égarent dans de fausses routes, de s'adresser à la raison, aux facultés calmes de l'intelligence. La paisible activité de la pensée doit remplacer le mouvement d'une imagination décevante que la société dirige de plus en plus mal.

Pour juger des dangers auxquels la première jeunesse est exposée, portons d'abord nos regards sur les personnes que le monde admire le plus. Qui sont celles que l'attention générale nous désignera ? Ce sont les plus belles; il faut bien s'incliner devant tant d'éclat. Souvent, nous l'avouerons, la dignité de l'âme est indiquée par cet aspect radieux et imposant. Mais combien l'orgueil est à craindre ! l'orgueil, premier et impitoyable ennemi de la race humaine, principe de tous le plus opposé à l'esprit chrétien ! Il ne s'avance pas encore violent et redoutable; d'abord, on se contente d'être admirée; bientôt il faut l'être plus que toute autre, il faut l'emporter de haute main, enfin conquérir. Que de soins pour rehausser une beauté déjà célébrée ! que d'oubli des dons de l'âme les plus précieux ! que de rivalités, de mouvements de dépit, de haine peut-être ! Et croit-on que l'orgueil soit, sous d'autres rapports, une sauvegarde ? erreur funeste, erreur immense ; il invite à braver le danger, donne un levier de plus à celui qui veut séduire, il paralyse le senti-

ment qui ferait recourir à la vraie ressource. Est-il besoin d'en dire plus !

D'autres jeunes personnes attireront notre attention par un don bien plus séduisant encore. On a beaucoup parlé du danger de la beauté; mais s'est-on assez défié du pouvoir de la grâce dans la jeunesse? Il y a pourtant là un charme souvent trompeur, un charme à redouter pour l'être qui le possède et pour ceux qui l'éprouvent.

Tirerons-nous de là un mauvais augure pour la jeune fille? Non sans doute; ce don ne devait pas être un piége pour elle, il lui fut accordé dans un but de bonté, c'est la défense naturelle d'un sexe faible. Privées de cet avantage précieux, les femmes seraient plus souvent opprimées et moins souvent plaintes. Combien de fois les emportements, la dureté farouche de l'homme n'ont-ils pas fléchi devant la grâce touchante de sa compagne!

Il y a dans tous les cœurs un pressentiment que la grâce provient d'un état intérieur d'harmonie, d'une disposition favorable au bonheur, et faite pour le répandre.

Toutefois, nous le dirons, pour que l'usage de cette puissance si grande reste irréprochable, il faut ou une simplicité d'enfant, ou une moralité bien haute. Dès qu'une femme s'aperçoit qu'elle agit personnellement, que ses paroles et sa conduite sont approuvées en raison de l'attrait qu'elle inspire, et non jugées de sang-froid, il y a là pour elle bien du danger. Quelle tentation continuelle que le pouvoir de tout pallier, de donner une tournure aimable à

tous les torts, de les rendre si intéressants, qu'on vous en aime mieux pour les avoir eus, et c'est le pouvoir que donne la grâce ! Le plaisir de captiver au moyen de cette magie est si grand, qu'on craint même de se corriger des défauts qui deviennent des moyens de plaire ; et cet empire qu'on exerce on le subit, le charme agit au dedans de nous, un poison subtil et corrupteur s'insinue dans tout notre être, il amollit, il dissout la substance même du caractère, il pénètre jusqu'au sanctuaire de la dévotion secrète, on se charme soi-même, on veut charmer Dieu. Un plaidoyer touchant remplace la prière, et cet état d'illusion, de rêve flatteur, nous dérobe à tout jugement d'une conscience juste et sévère.

Je m'abstiens de pousser ces réflexions jusqu'à leurs dernières conséquences. Et pourtant qui ne voit où cela peut mener ? Une fois que la jeune personne a connu la puissance dont elle est douée, tout autre avantage que la grâce s'efface à ses yeux ; et quand elle vient à rencontrer de la grâce ailleurs, quand elle éprouve et fait éprouver cette fascination magique, il résulte de là un tel attrait, une sympathie si irrésistible, que tout cède à l'enchantement, et que la raison n'a plus de prise.

La grâce et la beauté, ces avantages si séduisants, distribués dans des proportions diverses, semblent être le partage d'une multitude de jeunes personnes. Le prix qu'on y attache et l'extrême indulgence qui en est l'effet, sont souvent un malheur pour elles. Croient-elles posséder de tels agréments, elles s'en exagèrent le degré, et de là des prétentions exces-

sives, bientôt suivies de tristes mécomptes ! S'imaginent-elles, au contraire, en être privées, un découragement affreux, une profonde mélancolie s'emparent d'elles, et l'idée exaltée du bonheur de plaire, qu'elles croient leur être refusé, expose leur âme à d'autres dangers ; tant il est vrai que la surveillance la plus attentive laisse encore concevoir des inquiétudes de bien des sortes pour l'âge le plus favorisé.

Un défaut non pas général, mais très-ordinaire à cet âge, c'est l'extrême occupation de soi, et peut-être est-il difficile d'y échapper. L'attention qu'excite depuis peu la jeune personne, la sollicitude continuelle ou la tendre prévention de sa mère, la crainte ou le désir d'être remarquée, les scrupules, les espérances, les petits combats intérieurs, tout tend à ramener les pensées de la jeune personne sur elle-même ; chaque occurrence passagère grandit à ses yeux, les impressions qu'elle en reçoit ont une force qui l'ébranle, le rôle qu'elle y a joué se répète dans ses souvenirs, et la fermentation sourde de son sang donne un caractère d'exaltation à des pensées souvent personnelles. Très-susceptible d'ardeur généreuse, de noble enthousiasme, d'actions dévouées, son désintéressement n'est cependant pas complet; elle trouve beau de s'oublier, le compte qu'elle se rend de ses sacrifices lui plaît, et ce n'est pas sans un peu d'orgueil qu'elle se croit capable d'affections profondes.

Cet état est sans doute chez elle trop naturel pour attirer beaucoup de reproches à la jeune fille ; le caractère ardent de son âge, joint à la contrainte que

l'éducation lui a imposée, sert à l'expliquer. Malgré le calme apparent qu'elle conserve, sa vie intérieure est très-animée. La force de ses impressions l'oblige à se surveiller; et comme ce qui vient des autres frappe vivement son imagination, elle est sujette à s'exagérer l'effet qu'elle produit au dehors : tantôt le repentir d'avoir prononcé telle parole et d'avoir donné d'elle une opinion fausse, vient la troubler; tantôt l'espérance de l'approbation la remplit de joie. Tout ce qu'on lui a recommandé, ce qu'elle remarque, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle désire, la préoccupent; il n'y a pas de place vacante dans son esprit, et trop de choses appellent au dedans son attention pour qu'elle ait le temps de penser aux autres.

Serait-ce mettre un terme à cette effervescence un peu égoïste que de hâter pour la jeune fille le moment d'un engagement solennel? La perspective du mariage, la présence même de l'être auquel elle devra se consacrer, ne chasseraient-elles pas une foule d'idées puériles? Nous ne saurions espérer encore qu'il en fût ainsi. Le mariage (et la société y a pourvu) a bien aussi son côté frivole. La gloire d'un succès manifeste, l'effet que produira la nouvelle de l'événement et les brillants avant-coureurs d'une noce, voilà plus qu'il n'en faut pour agiter une tête déjà montée. Cet étourdissement peut se prolonger, et l'expérience montre assez que pour donner de la maturité, le mariage n'est pas une recette assurée.

Mille causes se réunissent pour produire à l'entrée de la jeunesse une exaltation dangereuse; cette dis-

position profondément cachée n'est pas même remarquée de la jeune fille, mais elle existe. La flamme qui cause souvent tant de ravages dans la vie des jeunes gens s'exhale en fumées d'imagination dans celle des femmes. Il importe alors de tout apaiser. La connaissance des choses humaines, prudemment acquise, l'essai occasionnel des distractions innocentes joint aux différents mécomptes que l'expérience entraîne à sa suite, voilà de quoi dissiper insensiblement bien des espérances vaines. Mais le rafraîchissement le plus direct pour la tête et pour le cœur même, c'est l'exercice vigoureux et soutenu de l'attention.

Ceci ramène nos premiers conseils. Le pouvoir calmant d'une application forte est trop avéré pour que nous hésitions à recommander des études sévères et difficiles à l'âge de tous le plus livré à l'empire de l'imagination. L'instruction religieuse même, cette instruction qui a dû jusqu'alors être adressée au cœur, nous voudrions maintenant qu'on l'adressât à l'intelligence. Dans ce but, la jeune personne reprendrait avec plus de profondeur les études liées à celle de la Bible qu'elle a pu commencer auparavant. L'examen raisonné des révélations successives la conduirait bientôt à celui des doctrines évangéliques dont elles ont été l'expression. Non qu'il s'agisse ici de soumettre à l'argumentation humaine des vérités hors de la portée du raisonnement; mais en prenant la foi pour guide, l'intelligence peut reconnaître l'étroite liaison de ces vérités.

Saisir l'unité des enseignements bibliques, voir à

la fois les dogmes renfermés dans les faits et la morale dans les dogmes, comprendre la parfaite convenance de l'ensemble avec les besoins de l'humanité; c'est là s'élever à la hauteur de la vraie philosophie du christianisme.

Ce serait trop demander d'une jeune personne sans doute; mais quand elle aurait vu l'accomplissement d'un même dessein dans la Bible entière, elle regarderait le christianisme comme un tout; elle adopterait, elle aimerait ce tout, elle en ferait sa propriété, elle sentirait que si l'on détachait une seule vérité de ce grand ensemble, on en altérerait l'effet, et que dès lors le renouvellement du cœur, but et œuvre à la fois de la révélation chrétienne, ne pourrait plus s'opérer. Par là, tout en évitant d'inutiles discussions, elle serait comme le veut l'Apôtre, *toujours prête à répondre avec douceur et respect à ceux qui lui demandent raison de l'espérance qui est en elle* [1].

La morale aussi, la morale que nous avons jusqu'à présent considérée comme un objet de culte religieux et de sentiment, nous pensons qu'à l'entrée de la vie active, il serait bon de l'envisager sous le rapport du raisonnement, c'est-à-dire de l'utilité individuelle et sociale. Assurément nous espérons que dans la pratique la jeune personne ne sera pas réduite à de telles considérations. L'heureux instinct, le bon sens inné chez les femmes, par-dessus tout l'idée de la volonté de Dieu, seront son égide. Combien n'en est-il pas

[1] Ép. de saint Pierre, chap. 2, v. 9.

que ces nobles mobiles animent et préservent à la fois; mais hélas! il en est plusieurs aussi que de vains sophismes ont égarées. Que de femmes aspirent à l'émancipation politique, à l'égalité dans le mariage, à l'abolition même de ce lien! Combien appellent de leurs vœux, sans le savoir peut-être, la ruine du temple sacré qui leur sert d'asile! Les unes croient raisonner et raisonnent mal. D'autres, séduites par des prestiges de gloire, de puissance, par des espérances encore que des talents éclatants, des talents perfides ont évoquées, marchent à leur perte, la tête haute. Il importe d'obliger des intelligences peu exercées à suivre dans ses conséquences les plus désastreuses le principe auquel elles pourraient trouver de la grandeur.

Je voudrais encore ici recourir à la voix grave et imposante d'un père. Je voudrais que la conviction profonde et motivée d'un homme respecté, produisît sur la jeune fille un genre particulier d'impression. Une mère trop indignée à de telles idées ne peut pas s'y arrêter un instant. Sa propre susceptibilité et celle de sa fille en présence, ne leur permettent pas de discuter ensemble de pareils sujets. Mais un père a droit de parler. Il peut montrer que l'obéissance des femmes dans le mariage est aussi nécessaire que ce lien même à l'existence de la société, et il confondra les vains sophismes qui ne trouvent que trop d'auxiliaires dans l'orgueil des femmes et dans leur légèreté.

Nous pourrions proposer encore des études morales bien intéressantes; mais il ne faut pas oublier qu'à l'entrée de la jeunesse, l'essentiel nous a paru

de calmer l'effervescence d'un pareil moment. Pour rompre le cours habituel des pensées, pour couper court aux rêves qui obsèdent l'imagination, le mieux, selon nous, serait de proposer à la jeune personne les objets d'étude les plus étrangers à ses intérêts. Les questions politiques et morales, pour peu qu'elle les ait entendu débattre en société, réveillent mille souvenirs avec tout le cortége d'images et d'impressions qui les accompagnent. Si l'on veut chasser le plus possible l'idée des personnes, c'est de la nature inanimée qu'il faut s'occuper. L'utilité des sciences exactes et naturelles est inappréciable sous ce rapport.

Toutefois, il est un goût heureux d'harmonie et de beauté, qui, à travers une foule d'illusions, domine dans la jeunesse, et ce goût demande à être écouté. Il faut le satisfaire épuré, dégagé des émotions humaines, ramené à son principe le plus élevé. Quelle occupation alors plus salutaire que la magnifique étude de l'astronomie! Quoi de plus grand, de plus poétique, de plus propre à exercer toutes les forces de l'intelligence. Cette majestueuse science a manifesté l'esprit humain tout entier; il s'y montre dans son essor le plus hardi, comme dans son exactitude la plus rigoureuse, et pourtant on y voit que ce même esprit est forcé à reconnaître ses bornes et à s'incliner humilié devant l'œuvre splendide et mystérieuse de l'Éternel. Même quand on ne ferait qu'atteindre aux abords de cette science, même quand on n'en serait encore qu'à suivre des yeux la marche silencieuse du temps dans les révolutions célestes, quelle séré-

nité ne descend pas de ces hauteurs quand nous contemplons la voûte étoilée ! Quel langage solennel que celui des planètes, qui, en traçant avec lenteur leur route dans le firmament, marquent le cours de notre vie, nous parlent des années qui s'enfuient et de l'éternité qui nous attend ! Dans toute la suite d'une existence souvent traversée, au sein des sollicitudes, du trouble, des soucis qui agitent ici-bas l'esprit d'une femme, elle pourra retrouver là du calme, de la grandeur, et s'affranchir par moments de ses entraves temporaires.

Une autre étude, qui n'est au fond qu'un amusement, conviendrait beaucoup au même âge. Lorsque l'exercice en plein air est indispensable pour la santé, et que les promenades solitaires sont trop favorables à la rêverie, la botanique peut offrir une douce et charmante occupation ; mais je m'arrête. Il nous reste à remplir une lacune. Parmi les exercices ou les plaisirs intellectuels dont l'idée s'offre naturellement aux jeunes personnes, nous n'avons point compris la littérature. Ce sujet, qui touche à leurs intérêts les plus intimes, réclamait une place à part.

CHAPITRE V.

MÊME AGE. DISPOSITIONS ROMANESQUES.

Si nous avons dernièrement traité l'imagination en ennemie, c'est qu'il nous a semblé que dans la

première jeunesse on lui voit souvent prendre une mauvaise direction. En ranimant sans cesse dans le souvenir des impressions déjà trop vives, elle tend à augmenter le défaut des jeunes personnes, une grande préoccupation de soi. Mais si l'imagination prenait un essor plus libre, plus indépendant des intérêts personnels, son pouvoir produirait un effet contraire. Dès lors nous lui verrions avec plaisir rassembler tout ce que la nature, les arts, la pensée humaine peuvent offrir à l'esprit de distractions agréables. Retournée en dedans, elle est funeste; dirigée vers l'univers extérieur, elle répand mille bienfaits.

Les études sévères arrêtent par moment le courant des pensées habituelles que la volonté ne gouverne pas, et ont ainsi l'avantage immense de donner à la réflexion le temps d'agir; mais ce courant peut avoir été suspendu plutôt que changé, et puisque l'imagination ne saurait être étouffée, il semble que si on l'exerçait innocemment, on pourrait lui devoir des diversions salutaires dans l'absence même de tout effort de la volonté. A elle appartient de déterminer les goûts littéraires; et ne faut-il pas désirer que les femmes aient des goûts de ce genre? Des amusements si paisibles, si sédentaires, si dénués d'apparat, ne semblent-ils pas faits exprès pour elles? Moyens puissants de consolation dans leurs peines, de développement continuel pour leur esprit, ces nobles récréations ne doivent-elles pas être mises à leur portée? Oui, sans doute, pourvu qu'on les choisisse judicieusement.

La littérature de plusieurs pays est riche en œu-

vres intéressantes faites pour imprimer à l'imagination un mouvement exempt de danger. Je ne parle ici que d'amusement, et dès lors l'idée des fictions agréables se présente. Mais qu'est-il besoin de fictions? Quel serait l'esprit assez mal fait pour trouver que la vérité, qu'un léger degré d'instruction acquise sans nulle fatigue, nuise au plaisir? Bien au contraire, dans ce cas, la réflexion y ajoute même, le souvenir s'y attache avec une pure satisfaction.

Ainsi, l'histoire animée d'un intérêt dramatique, comme on la voit dans tant d'ouvrages de talent, ainsi les mémoires, les lettres originales dans divers siècles, dans le nôtre même, offrent une nourriture abondante à une innocente curiosité. Il est aussi un bon choix à faire dans les voyages. Que dirai-je encore des lettres, des narrations, des biographies si attachantes de personnes des deux sexes qui ont consacré leur vie à la piété? Ce n'est pas ici le lieu d'en parler; mais il n'est rien de plus intéressant au monde.

Au milieu d'une telle richesse, avec les moyens de charmer plus d'heures oisives qu'aucune vie raisonnable n'en peut contenir, les jeunes personnes sont-elles contentes? Je crains que non; je crains que bien souvent elles n'aient pris goût à des lectures plus dangereuses. Ce n'est pas de leurs intérêts que les entretiennent tous les livres où des faits réels sont racontés : leur affaire à elles ne s'y traite pas; les sentiments et les pensées qui les préoccupent à dix-huit ans n'y ont guère de place. Mais pourquoi donc à cet âge-là ne sont-elles préoccupées que d'un

seul genre de pensées et de sentiments? pourquoi les livres qui en parlent, les romans, ont-ils seuls le droit d'enchanter tant de jeunes filles? C'est qu'elles éprouvent en les lisant des émotions inconnues, c'est qu'elles s'abandonnent au trouble plein de douceur et pourtant funeste qui ouvre l'accès aux passions.

Le germe des sentiments qu'on redoute le plus pour les femmes existe sans doute naturellement dans leur cœur; mais souvent il y sommeillerait toute la vie sans l'excitation factice des lectures qui en provoquent le développement. Une jeune fille aurait d'elle-même compris le bonheur qui s'attache à une affection tendre, l'espoir d'obtenir un jour ce bonheur dans le mariage l'aurait émue passagèrement; mais si son imagination n'avait pas été remplie de vains prestiges, elle eût bientôt repris son calme habituel. Peut-on douter que la langue enchanteresse des passions ne séduise en secret la jeune personne qui ne trouve de plaisir que dans la lecture des romans? Suivez-la de l'œil et vous verrez comme elle expédie ses autres occupations, comme les études, comme les soins divers dont elle s'acquitte paraissent aller grand train, précisément parce que tout se fait machinalement, et que rien ne pénètre dans son âme; elle suit une situation, la développe par la pensée; quand elle dessine, quand elle brode, quand elle marche, un feu secret couve dans son sein, et ses yeux en donnent aisément l'indice. Ce n'est pas uniquement un sentiment tendre qui l'agite; cette gloire, cet éclat dont l'héroïne du roman est revêtue l'éblouissent aussi. Et lorsqu'elle pense qu'un

sort pareil n'est point hors d'atteinte; que telle impression qu'elle-même pourrait produire, l'investirait aussitôt d'un pouvoir magique, mettrait à sa disposition le destin d'un être adorable dont elle ferait à son choix le bonheur ou le malheur; quelle joie orgueilleuse vient enfler son cœur! Comment ne préférerait-elle pas le genre de livres qui place une femme à cette hauteur, et qui par là relève toutes les femmes!

Un tel état de l'âme est-il bon, est-il sain, je le demande? Ne voit-on pas qu'ici l'imagination devient personnelle, et prend cette direction en dedans que nous avons le plus redoutée. Le moindre regard jeté sur l'avenir probable des jeunes personnes ne devrait-il pas nous décider à leur éviter ces émotions? Quelles sont les chances naturelles de leur destinée? Pour plusieurs d'entre elles le célibat; et que faire alors de tous ces prestiges, de ces images éblouissantes condamnées à s'évanouir si promptement? Quel vide de cœur, quelle idée d'une existence manquée, quelle humiliation même ne succèdent pas souvent à cette exaltation factice! Parmi celles qui se marient, combien il en est peu dont les espérances se réalisent même un moment, et pour combien encore ce moment n'est-il pas payé par de longs regrets? La simple prudence humaine n'impose-t-elle pas à la mère le devoir de soustraire son enfant aux périls de semblables séductions?

Si les mères, selon nous, doivent éviter d'exalter imprudemment les espérances de leurs filles, c'est précisément pour que celles-ci puissent, si Dieu le

permet, jouir du bonheur d'aimer et d'être aimées. Ce bonheur est grand, il faut l'avouer, et quoique bien souvent suivi de larmes, il répand sur l'existence entière je ne sais quelle teinte qui a sa beauté et peut-être son effet salutaire. Mais plus l'idée en a d'avance semblé ravissante, plus elle est difficile à réaliser. Tel jeune homme, dont les sentiments pouvaient rendre une femme très-heureuse, s'il s'adresse à une personne romanesque, lui semble être à peine capable d'aimer. Tous ses témoignages d'attachement restent au-dessous de l'attente qu'elle a conçue, et il ne répond pas à l'idéal qu'elle avait dans la pensée. Néanmoins une masse de convenances l'entraînent et elle l'accepte pour époux. Qu'arrive-t-il de là? Que, ne pouvant lui cacher le mécompte qu'elle éprouve, cet injuste chagrin est cause qu'il se refroidit; se voyant toujours devancé par une imagination gâtée, il renonce au langage du sentiment, et parfois, après le mariage, il lui échappe de ces mots cruels qui en finissent du bonheur d'une femme.

On éloigne d'une jeune personne, je le veux, toute fiction évidemment immorale, le tableau des liaisons coupables est soigneusement écarté; mais est-ce une situation entièrement innocente que celle qui excite tant d'intérêt dans les romans les plus irréprochables? Une jeune personne est entraînée à avouer son sentiment à un homme qu'elle n'est pas sûre d'épouser; il peut quelquefois en être ainsi dans la vie; mais pourquoi laisser une âme novice se pénétrer du trouble et du charme attachés à cette situation?

N'est-ce pas lui préparer une excuse pour aventurer son bonheur, et par là même celui de ses proches? car qu'espérer d'une infortunée qui languit dans les ennuis d'une attente toujours trompée? Et quand le dénoûment du livre est heureux, quand les amants fictifs deviennent époux, aussitôt que l'innocence y est, il n'y a plus de roman possible; et dans le pays où les écrivains respectent les mœurs, l'histoire fuit dès que s'annonce le mariage.

Notre réprobation paraîtra sévère; mais quel autre jugement porter quand on se met en face de la vérité? Nous accordons que plusieurs romans offrent de beaux exemples aux jeunes personnes; que des sentiments nobles, généreux, vertueux même, y sont exprimés; nous avouons aussi qu'un certain raffinement de délicatesse et de dignité peut résulter de cette lecture, mais tout cela disparaît devant la grave considération qui nous frappe. Le fait, le grand fait, est que les romans rendent plus probable l'atteinte de la passion qui perd une multitude de femmes.

Toutes les passions sans doute font du mal aux âmes, mais celle-là seule prend quelquefois dans la classe aisée une force telle que l'existence extérieure en est renversée, et celle-là est la seule aussi qui se communique au moyen des livres. Parcourez toutes les histoires d'ambitieux, de joueurs, d'avares, vous ne serez pas plus enclin à leurs vices qu'auparavant; mais qu'une jeune fille lise le récit de l'accroissement graduel d'un sentiment tendre, et mille désirs confus s'agiteront dans son cœur; et qui peut répondre que telle image encore indécise ne revêtira

pas des couleurs si vives qu'elle seule occupera sa pensée à l'avenir.

Si nous prenons ainsi le mal à sa racine, il nous devient difficile d'admettre des distinctions entre les femmes mariées et les jeunes filles, relativement à l'effet que produisent sur elles les romans. Le mariage n'est dans son essence intime un lien sacré que lorsqu'on l'honore avec un cœur pur et un esprit chaste. Auprès des femmes mariées, je le sais, l'interdiction n'est pas praticable : quel mari prendrait la peine d'avoir un avis? Mais on peut persuader une âme honnête et pieuse; et si la mère, durant les jours de son pouvoir, a essayé de motiver la privation qu'elle a imposée, sa fille une fois mariée sentira que les émotions étrangères à sa destinée ne lui valent rien. Préserver son imagination de tout écart, n'est qu'un simple calcul de bonheur pour une femme vertueuse.

L'indulgence des parents et des époux pour ce dangereux emploi du temps prouve une vérité bien triste, c'est que l'âme des femmes n'est guère comptée, c'est que leur bonheur même l'est bien peu, et qu'on n'a de souci que de leur conduite, et quand une surveillance convenable, les habitudes prises ou la peur du blâme, répondent de leur conduite ou à peu près, ce qui se passe dans le cœur a peu d'importance. Les longues heures consumées à rêver l'amour inquiètent peu ceux qui savent si souvent que dans la position particulière où elles sont, l'amour innocent leur est impossible. Ah! combien la morale religieuse dans sa sévérité est plus délicate, combien

elle protége, elle honore les femmes plus véritablement que celle du monde! Ne voit-on pas qu'une indifférence méprisante pour leurs sentiments se cache bien souvent sous l'air de la confiance?

On dira, j'imagine, qu'en proscrivant les romans, on userait d'une rigueur inutile; que l'idée de l'amour arrive aux jeunes personnes de partout; qu'elle est répandue dans l'air, indiquée dans la conversation, exprimée dans les livres de toute espèce; que l'histoire la suppose ou la donne; que les chefs-d'œuvre de la poésie et de la scène dont la connaissance est comme exigée dans l'éducation suffiraient seuls à la développer. Ces objections sont fondées jusqu'à un certain point, mais la détermination de ce point est la grande affaire.

Il est vrai, l'existence d'un sentiment appelé amour n'est pas ignorée des jeunes personnes, mais qu'importe! Ce qu'elles apprennent peut n'être rien, mais ce qu'elles éprouvent est toujours quelque chose. Dans l'histoire, elles n'ont vu de l'amour que ses écarts qui ont plutôt été un épouvantail. Le danger pour elles c'est de suivre les progrès de la passion, de s'associer à toutes ses phases, d'être soi-même en imagination la personne passionnée. Les romans exposent seuls à ce danger. La haute poésie, les chefs-d'œuvre tragiques ne présentent sans doute que trop en beau l'exaltation de l'amour, mais ils n'en offrent pas l'accroissement insensible; mais la pompe des vers, mais la majesté de la scène, tiennent les héros à distance du commun des mortels; ils ne se montrent semblables à nous que de courts instants, et

se dérobent bientôt enveloppés d'un brillant nuage. Rien là n'a une influence aussi durable que ces représentations familières de la vie domestique dans lesquelles une jeune personne se reconnaît à chaque instant [1].

Un autre inconvénient de ces lectures pour les jeunes filles, c'est de leur faire attacher une importance exagérée à leurs premières impressions. Pour donner plus de dignité à l'héroïne, un roman la dépeint comme entièrement insensible aux hommages qu'elle reçoit de toutes parts. Aucune émotion n'a encore effleuré cet être si calme, lorsque tout à coup un trouble subit, irrésistible, vient à décider de son sort. Telle est la doctrine du genre dans sa pureté. Et si cette doctrine portait ses fruits, aux moindres battements de cœur que l'idée d'être aimée aurait excités, la jeune personne se croirait atteinte d'un trait mortel. Pour peu qu'une confidente sentimentale vînt à lui dire : Vous aimez, votre heure est

[1] L'influence des romans a été si puissante que la vie réelle les a imités bien plus qu'ils n'ont imité la vie réelle. Les femmes ont vécu en présence du roman comme les héros vivent en présence de l'histoire. L'exaltation sentimentale qui y est dépeinte s'est véritablement communiquée à elles, tandis que leurs séducteurs n'y ont trouvé qu'un répertoire de phrases faites. Le point de vue est faux de toute manière. Les hommes paraissent dans ces fictions plus sensibles qu'ils ne le sont, et l'amour y joue un rôle plus grand qu'il ne fait dans ce monde. Ceux de Walter Scott cependant montrent la nature humaine sous un jour plus juste, et une seule passion n'y éclipse pas toutes les autres. Aussi sont-ils les moins dangereux de tous les romans.

venue, elle s'attendrirait sur son sort et vouerait une sorte de culte à sa chimère.

Une mère sans doute serait l'amie de toutes la moins à craindre; mais que de fautes les mères sont sujettes à commettre sous ce rapport! Romanesques, avides de confidences, elles aggravent la situation; timides, embarrassées, les sujets délicats leur font peur, et la réserve qu'elles observent ne laisse pas de produire un effet fâcheux. Les sentiments dont la jeune personne voit qu'on évite de lui parler prennent dans son imagination une importance sérieuse. Plus hardie, une mère a un autre tort : croyant prévenir par un ton railleur les illusions de sa fille. « Il » ne faut pas même écouter les propos flatteurs, » lui dit-elle, « les jeunes gens ne cherchent qu'à se » divertir, et ils affectent le sentiment pour s'amuser » ensuite entre eux des impressions qu'ils ont cau- » sées. » Et si elle ajoute à cela des plaisanteries sur la vanité des personnes qui, avec les agréments les plus médiocres, se croient faites pour tourner les têtes, elle ferme à jamais la bouche à sa fille.

Alors, qu'arrive-t-il si celle-ci vient à découvrir, chez l'homme qui cherche à lui plaire, un sentiment vrai, si les preuves de la sincérité du cœur, celles d'une émotion passagère peut-être, mais réelle, viennent à la frapper? Elle en est beaucoup trop attendrie; plus on lui aura dépeint la vérité comme chose rare, plus elle sera touchée de la rencontrer; et si elle est imbue des fausses maximes que la lecture des romans a fait circuler, il n'y a que trop à craindre pour elle.

On ne sait pas quel sentiment délicieux, quelle fascination magique produit souvent chez la jeune fille l'idée d'être aimée, on ne se figure pas dans quel monde enchanté elle croit entrer. Ce bonheur si revissant lui suffit. sa pensée ne va point au delà, et rien ne lui paraît moins criminel. Disons-le pour l'excuse de cet âge, ce qui perd tant d'infortunées, c'est peut-être moins une ardeur coupable que la reconnaissance pour un tel bonheur.

Cet état si doux, où l'idée d'être aimée plonge une âme neuve, un être dont l'existence a peut-être été assez insignifiante jusqu'alors, cet état impose le devoir aux mères de parler vrai à leurs filles sous ce rapport, de le faire surtout quand elles leur voient quelque penchant à l'exaltation. Il faut bien le leur dire d'avance, le trouble que causent en elles certains mots sensibles n'est pas tout à fait innocent; il y entre de la vanité, peut-être un fol espoir que rien n'autorise. N'est-il pas clair que de tels mouvements doivent être réprimés au dedans, et soigneusement cachés aux yeux des autres? Y aurait-il de la raison, y aurait-il de la dignité à laisser voir à un homme qu'on connaît à peine, dont le mérite, dont les sentiments même sont encore douteux, qu'il a le don de nous émouvoir? Souvent de telles considérations peuvent suffire, néanmoins la jeune fille sent bien que tout n'est pas orgueil dans ce qu'elle éprouve; mais comment oser lui en dire plus?

Ah! ménageons la délicatesse des jeunes personnes, reconnaissons encore avec respect le timide instinct de la femme dans le guide que le ciel lui a

donné. Rien n'est beau comme cette pudeur qui renaît toute vive et frémissante au sein d'une mère à la seule idée d'alarmer la pudeur native de sa fille. Mais ici la croyance chrétienne vient à notre aide. Quand on est persuadé de la corruption humaine, on apprend, sans s'effaroucher, que les sentiments les plus doux, les plus semblables en apparence aux tendres affections du cœur, sont souvent loin d'être aussi purs, aussi intéressants qu'on l'imagine. La jeune personne qui a toujours su qu'elle avait des ennemis intérieurs à craindre ne s'étonne point d'en rencontrer un ; elle est toute disposée à le combattre sitôt qu'elle vient à le découvrir.

Appuyée sur cette conviction, une mère apprend à son enfant à se défier d'elle-même, précisément en proportion de la douceur décevante du penchant qui pourrait l'aveugler. Il n'est plus alors besoin de lui dépeindre les jeunes gens comme des monstres de perversité ; il suffit de les lui montrer entraînés parfois comme elle ; mais pourtant plus coupables ordinairement. Ils sont sujets à profiter de leurs impressions fugitives, d'un trouble à eux connu et déjà souvent éprouvé, et à s'en servir pour exprimer des sentiments dont ils n'ignorent pas le peu de durée. Voilà leur tort, et il est grand sans doute aux yeux de la jeune fille, il l'est assez pour l'engager à se tenir hors de portée d'un charme qui la trompe beaucoup plus qu'eux.

A ces avertissements se joindraient encore quelques précautions. Il serait bon que la jeune fille fût informée des difficultés particulières qu'offre pour elle

le choix d'un époux. En lui déclarant nettement les conditions, non-seulement de moralité qui vont sans dire, mais de situation et de fortune auxquelles ses parents attachent leur consentement, on préviendrait beaucoup d'espérances insensées. Puis, en lui faisant mener une vie toujours active, et une vie assez agréable pour ne pas contraster trop fortement avec son monde idéal, on calmerait peu à peu bien des dispositions dangereuses.

Néanmoins quelle prudence est toujours suffisante? Il se peut qu'en dépit de ces soins une image trop séduisante obsède malgré elle la jeune personne ; il se peut qu'une de ces préoccupations qui ne sauraient avoir aucune issue heureuse viennent troubler sa tranquillité. Nous ne supposons ici aucun attachement véritable ; rien ne peut mériter le nom de sentiment dans l'effet produit par un être qui n'a pu encore ni déployer un caractère digne d'estime, ni prouver qu'il aime véritablement ; il s'agit donc ici d'un vain prestige; et comme une jeune personne modeste désire garder son secret, la mère prévoyante doit lui montrer qu'elle approuve un pareil désir.

« Donnez-moi votre confiance une fois pour tou-» tes, » dira-t-elle à sa fille alors, « que rien dans » votre vie et dans votre âme ne me soit caché; mais » craignez les épanchements du cœur, même avec » moi ; peut-être sur ce sujet seul craignez-les avec » Dieu. Dites à Dieu que vous vous êtes trop laissé » distraire de sa pensée, demandez-lui de vous ac-» corder un esprit de force et de sagesse, mais n'en-» trez pas dans le détail de vos impressions, surtout

» ne vous les retracez pas à vous-même. C'est vous
» d'abord qu'il importe de fuir. Évitez donc les rê-
» veries solitaires, tout ce qui amollit, attendrit le
» cœur, craignez encore les occupations oiseuses,
» ces longs ouvrages de femmes que l'on avance sans
» y songer, dans lesquels la rapidité des pensées
» augmente l'agilité des doigts et en est augmentée à
» son tour [1]; ne vous laissez pas aller non plus à
» chanter des romances touchantes. Remettez-vous
» à vos occupations courageusement, et choisissez
» toujours les études qui interrompent le mieux vos
» rêves habituels. »

Mais la ressource vraiment efficace, celle qui calmerait des peines plus sérieuses que de vains regrets d'imagination, c'est l'exercice de la charité. Si, par ménagement pour l'âge tendre de la jeune fille, on lui a jusqu'alors épargné la vue des grandes souffrances de l'humanité, qu'elle en affronte à présent le spectacle; qu'elle entre dans ces asiles de la mi-

[1] J. F. Richter a dit que l'aiguille perdait plus de jeunes filles que les romans : c'est exagéré; mais l'état d'exaltation silencieuse que favorise le travail manuel, pour être plus fréquent en Allemagne, n'est impossible nulle part, et quand on pense que ce travail remplit forcément les journées d'une foule de jeunes filles, de celles précisément à qui le contraste de leur pauvreté, de leurs misérables demeures, du langage souvent dur et grossier de leurs alentours, fait trouver un charme ravisant aux paroles, aux manières, à la générosité des jeunes gens qui cherchent à les corrompre, on sentira que c'est trop, beaucoup trop de séductions pour de malheureuses filles d'Ève. On plaindra profondément ces pauvres victimes, et l'on essayera de mille moyens pour les secourir.

sère où toutes les douleurs habitent à la fois; là se renouvellera son existence, là il s'opérera une révolution dans son esprit. Elle verra quels sont les maux réels de la vie, et en apprenant à les soulager, elle saura aussi quels en sont les biens. La bonté de Dieu se fera vivement sentir à son âme. Peut-être entrera-t-elle dès lors dans une carrière tout à fait active, les vapeurs de la première jeunesse se dissiperont. Toutes choses se montreront sous un aspect plus vrai, sous des formes moins indécises; ce nuage dans lequel flottent si longtemps les pensées et les intentions de tant de femmes fera place à une pure clarté, et en même temps que disparaîtront les illusions romanesques, elle saura se les pardonner. Reconnaissant bientôt qu'aucun attachement qui mérite ce nom n'a encore occupé son âme, elle se sentira plus que jamais capable de dévouement pour Dieu seul, si Dieu la réclame; pour Dieu et un époux, s'il s'en offre un digne de l'obtenir. Plus aguerrie alors, plus sûre du secours d'en haut, elle obtiendra d'observer ce précepte si excellent : *Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde.*

CHAPITRE VI.

TEMPS QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE MARIAGE.

Nous avons parcouru les différents effets que produit chez la plupart des jeunes personnes une nou-

velle situation dans un monde jusqu'alors inconnu; nous avons vu leur goût pour le plaisir, l'idée du rôle plus important qu'elles jouent, le culte qu'elles rendent à l'opiuion, leur désir de briller, et jusqu'à celui d'exciter des émotions tendres, ramener par divers sentiers leurs pensées sur elles-mêmes et les réunir dans la préoccupation de soi. Elles ne sont pas toutes ainsi, sans doute, et aucune peut-être ne l'est constamment; les affections désintéressées, les bons sentiments ont leur tour. Grâce à la légèreté de la femme et de la jeunesse, le bien et le mal se succèdent; mais le *moi,* seul objet qui ne soit jamais tout à fait absent, reparaît à plusieurs reprises.

Excusons ces divers mouvements, convenons qu'ils appartiennent tous à notre faible nature; mais combien il est plus satisfaisant de contempler la jeune personne à qui une raison éclairée, ou, mieux encore, une piété sincère a donné le pouvoir de les dominer! C'est elle surtout qui excite notre sympathie. Nous la voyons comme un être non-seulement plus noble et plus vrai, mais plus poétique, plus idéal que la jeune personne romanesque. Sa candeur, sa simplicité nous représentent mieux l'idéal de la femme dans la jeunesse. Elle a plus de cette dignité dont Milton a revêtu Ève elle-même, Ève si séduisante et sitôt séduite, mais qui n'eût pas été une créature divine si son aspect n'eût pas inspiré du respect. C'est du respect aussi qu'inspire la jeune personne que nous aimons à nous figurer. En elle respire la sainte innocence; une auréole de pureté entoure son front serein, et son ange gardien la

couvre si bien de ses grandes ailes, que l'idée même du mal ne l'aborde pas. Chez elle se prolonge avec douceur le regard céleste qui ne se dérobe pas furtivement à l'observation, et si parfois elle baisse les yeux, ce n'est pas de peur qu'ils la trahissent.

Nous lui croyons aussi plus de sensibilité réelle ; ce besoin d'aimer dont on parle tant, indique moins de tendresse de cœur qu'on ne croit, et ce n'est guère au fond que l'envie d'être adorée. Une femme vraiment aimante aime toujours, elle aime Dieu, elle aime ses proches; dans le désert de Robinson, elle aimerait la chèvre qui l'aurait nourrie, et son cœur, constamment occupé, se plaindrait plutôt de la force de ses affections que de leur absence. Sans doute elle se sent susceptible d'un autre bonheur, mais l'espoir en est tenu à distance; c'est une région redoutable et sacrée qu'aucune image fugitive ne doit profaner, et jamais dans la société un trouble importun ne vient déceler une préoccupation secrète. A quelle hauteur ne la place pas cette pureté intérieure ! comme elle est au-dessus de ces jeunes filles qui n'ont qu'une idée, c'est qu'elles sont d'âge à se marier. Son esprit, dégagé de considérations personnelles, prend aisément intérêt à tout; il ne lui semble pas que tous les sujets servent de prétexte aux sentiments qu'on n'ose pas exprimer. Les femmes attirent son attention ; le mouvement de la conversation lui est agréable; et, bien qu'elle s'exprime avec réserve, se croyant ordinairement inférieure à ceux qui l'écoutent, on aperçoit en elle une intelligence toujours présente, un esprit vivant, on sent

son âme. Dirons-nous qu'on ne la surprend pas à se raconter elle-même, à s'engager dans l'aveu en apparence naïf de certains torts, les plus intéressants du monde? Elle n'use pas du genre d'adresse qui sert à introduire les qualités masquées en défauts; enfin, elle s'oublie et pense aux autres, n'est-ce pas tout dire?

Lui interdirons-nous le désir de plaire? Non, sans doute. Nous avons pu rejeter ce désir comme mobile principal de conduite dans une femme; peut-être, s'il s'agissait de la perfection absolue, serait-on en droit de demander un motif plus pur pour se rendre agréable dans le monde. Il semble que le simple désir d'alléger pour autrui le poids des soucis inévitables, de consacrer à la sérénité, à un enjouement aimable les heures fugitives où l'on se rencontre; que ce désir, dis-je, suffirait pour animer la société sans qu'il fût besoin de mettre en jeu l'amour-propre. Mais on est si loin de là, qu'il faut bien accepter ce qui rend la société supportable, ce qui en fait un commerce d'êtres vivants plutôt qu'une exposition de figures et de costumes, et ce qui oblige enfin les prétentions orgueilleuses à s'humaniser. Il faut donc faire grâce au désir de plaire; mais condamnons la coquetterie jusque dans son degré le plus léger, degré qu'on ne nomme innocent que pour ne pas avoir à le proscrire.

Qu'est-ce que la coquetterie, me dira-t-on, dans la faible nuance que le monde croit permise? Peu de chose souvent en apparence, beaucoup en réalité. Des torts plus prononcés, l'envie excessive de briller

par son esprit, par sa figure, d'éblouir, de tout éclipser, peuvent ne point mériter le nom de coquetterie; un regard, un sourire, une inflexion de voix le méritent quelquefois. La coquetterie a toujours une direction particulière : on y découvre le dessein de toucher aux cordes sensibles, d'arriver au vif, d'établir une entente, un rapport intime avec celui qu'on veut captiver. Le pas est glissant une fois qu'on admet le désir de plaire; et de là vient que ce désir même est un objet de surveillance constant dans une conscience délicate.

Pour une jeune personne d'un caractère élevé et calme, les années qui précèdent le mariage sont ordinairement un intervalle heureux dans sa vie. Ce temps, où ses facultés bien développées la font réussir dans presque tout ce qu'elle entreprend, ce temps, où des parents sages la laissent jouir d'une liberté toujours croissante, a, par-dessus tout autre, cet avantage, qu'il est assez exempt d'inquiétude pour l'avenir. L'obscurité qui enveloppe la destinée ôte toute fixité à l'idée des peines; on les porte légèrement. On est encore un peu gênée; on ne peut pas faire complétement le bien qu'on voudrait, cultiver tel talent, remplir tel devoir qu'on aurait à cœur; n'importe, tout peut changer, et changer pour le mieux sans doute; car on n'accepterait pas un sort moins heureux. Le bonheur qu'on a s'augmente dans la pensée de celui qui peut-être s'y joindra un jour.

La société aussi est agréable; la vie sans doute n'est pas là; elle est dans l'affection filiale, dans les

études, dans l'accomplissement des devoirs; mais pourtant la société a de l'attrait. Mille objets ont encore le charme de la nouveauté pour la jeune fille, sans lui causer cet étonnement et cet embarras qui accompagnent l'extrême ignorance. Décidée à ne pas se laisser imposer des chaînes contre son gré, elle voit sans trop s'alarmer les desseins qu'on forme sur elle. Bientôt on fait à ses parents des propositions sérieuses qui tantôt sont rejetées d'un commun accord, tantôt refusées en vertu de son droit légitime par la jeune personne. Tout cela fait événement dans la vie sans la troubler, et répand quelque intérêt sur les occurrences journalières.

Cependant à la longue ce plaisir s'use. Quand on n'entrevoit rien qui plaise, la société reprend de l'insipidité, les peines revêtent leur air de durée, et les gênes de toutes sortes se font mieux sentir. Souvent une personne que les vicissitudes de cet âge ont fatiguée, et qui peut-être a eu quelque chagrin secret, prend le ferme parti de renoncer au mariage. Peu à peu on la voit se retirer du monde; elle se fait une vie à elle, une vie toute pleine d'œuvres utiles, parfois de progrès dans les connnaissances, toujours de devoirs; un intérêt puissant, un intérêt immortel s'y associe lorsque de bonne foi elle consacre ses pensées à Dieu. Mais nous retrouverons cette classe de personnes quand nous aurons quelque temps suivi dans notre examen le sort de celles qui se marient.

Le plus souvent il arrive telle circonstance où une jeune personne se décide à contracter un engage-

ment pour le reste de ses jours. Quelques entretiens avec son mari futur lui auront permis, nous le supposons, de porter de lui un jugement favorable. La manière dont il a exprimé ses sentiments, ses opinions sur divers sujets, lui a plu; sans cela que signifierait le consentement qu'elle est censée donner à ce mariage? S'il n'a pas été arraché par l'autorité, il n'aurait donc été motivé que par des raisons frivoles. Quoi de plus contraire à la dignité de femme que de promettre obéissance et dévouement à un être inconnu qui devra disposer d'elle?

L'accord entre les fiancés une fois conclu, on voit éclater le plus souvent une grande joie dans leurs deux familles. Dispensation singulière! heureux préjugé! il semble que le mariage soit une bonne fortune à lui seul! Comment se fait-il que des parents qui jouissent vivement de la société de leur fille se privent avec tant de plaisir et d'une partie de leur bien et de leur fille, que parfois ils s'informent à peine si celle-ci partage leur contentement. Comment se fait-il surtout que les mères abdiquent si volontiers leur plus belle prérogative? N'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans cette satisfaction universelle? Il semble que tout soit disposé pour mener par une pente facile à ce nouvel état.

Le mariage, lien sacré de la famille, soutien de la société, sans lequel la civilisation ne se conçoit pas, le mariage est encore, selon nous, l'état le mieux fait pour rapprocher le plus possible une femme de la perfection. Quand l'idée de ce lien est prise à sa véritable hauteur, quand on le voit comme une insti-

tution de Dieu même, il s'y trouve tant d'abnégation de soi et de consécration à un autre; ces beaux attributs de l'humanité, la faculté de se dévouer et celle de se contraindre, sont tellement appelés à se manifester, que ce lien sera toujours la plus excellente école d'amélioration ; et lors même qu'aucune affection exaltée n'en aurait embelli la perspective, il se formerait bientôt tant de rapports intéressants dans la vie, tant de régions nouvelles viendraient à s'ouvrir pour le cœur, une telle variété de devoirs donnerait du prix à toutes les heures, que cette extension de l'existence serait encore une grande cause de développement moral et de bonheur. Nous devons donc bénir les joies instinctives qui saluent dans les familles les approches de cette union.

Mais est-ce bien sous le point de vue du devoir qu'on envisage d'ordinaire le mariage? Conçoit-on l'idéal de cette union dans sa vraie beauté? Y voit-on une occasion de s'avancer dans la route que le christianisme nous a tracée? Rarement sans doute, et peut-être moins que d'autres, les jeunes personnes qui prévoient avec le plus de bonheur leur sort à venir. La promesse de leur cœur est trop ravissante pour qu'aucune idée austère vienne s'y associer. Toutefois, le sentiment tendre qui les anime est intéressant; il entre aussi dans les dispensations divines, et doit souvent finir par ramener une âme à Dieu.

Comment en effet revenir à soi, comment s'occuper de sa satisfaction personnelle, quand on s'est transporté dans un autre à ce point? Que peut offrir la terre qui séduise encore? Le centre des intérêts s'est

déplacé ; il n'y a plus de *moi;* la volonté propre s'est brisée, ou, plutôt, s'est tellement fondue dans une volonté plus chère qu'on ne se reconnaît plus. Cette révolution si étrange, ce renouvellement de tous les motifs aurait déjà quelques-uns des effets de la religion, si l'objet de tant d'attachement en était digne; s'il n'était pas sujet à l'erreur, au changement, à la mort ; et, tout imparfait qu'il est, c'est à Dieu seul qu'il peut faire place.

Nous le dirons donc aux parents : si les conditions que vous avez le droit d'exiger ont été à peu près remplies, permettez à votre enfant de suivre le vœu de son cœur ; faites même dans cette intention le sacrifice de quelque autre vue. Sans doute elle ne jouira pas d'un parfait bonheur ; les mécomptes qui suivent infailliblement les espérances trop exaltées pourront l'atteindre ; mais il y a dans le sentiment qu'elle éprouve une telle garantie pour la conduite; l'idée d'avoir elle-même choisi son sort lui fera supporter avec tant de courage les maux de la vie et se dévouer si entièrement à ses devoirs, que vous vous applaudirez un jour de votre bonté. S'il est quelque hasard à courir dans le choix du cœur, n'en est-il pas aussi dans les résultats de notre prudence?

Toutefois, à moins d'une piété bien profonde, cette affection si vive a l'inconvénient de paraître souvent tenir lieu de tout autre guide. Dites à la jeune personne, ainsi préoccupée, que le vrai principe de conduite dans l'état de mariage c'est le devoir ; que nul autre mobile n'est conforme à l'esprit de cette sainte institution, elle ne vous écoutera pas. Qu'ai-je

besoin de penser au devoir? vous répondra-t-elle; n'ai-je pas un sentiment qui à lui seul me fera remplir toutes mes obligations? Le bonheur de mon mari ne sera-t-il pas mon bonheur? ses intérêts dans ce monde et dans l'autre ne seront-ils pas mes intérêts? Pourquoi vouloir que je fasse froidement, sous l'empire d'une loi gênante, les mêmes choses auxquelles un sentiment victorieux m'entraînera? Parlez devoir à celles qui n'aiment pas comme j'aime; pour moi, l'idée qui me rend heureuse, c'est de pouvoir rester fidèle au devoir en cédant à l'impulsion de mon cœur.

Ce langage est peut-être doux à tenir; mais la femme qui parle ainsi montre peu de connaissance du cœur humain, et méconnaît aussi la place que la religion y doit occuper. Il n'est pas vrai que l'impulsion involontaire la plus légitime, la plus désirable, puisse longtemps nous diriger bien, et déjà elle nous dirige mal quand elle nous persuade que nous n'avons pas besoin de règle et de frein.

Le principe du devoir religieux n'est jamais assez inerte, assez passif dans l'âme où il règne, pour n'en pas modifier l'état. Il pénètre de son essence les penchants naturels les plus invincibles, il donne à la conduite un caractère plus respectable et plus saint, jusque dans les occasions où le sentiment semble en décider. Si nous considérons les divers engagements qu'une femme prend, tacitement au moins, en se mariant, nous verrons qu'aucun d'eux ne peut être rempli dans sa plus grande étendue quand on ne reconnaît d'autre guide que son cœur. Que serait-ce si ce

cœur n'était plus le même? C'est là ce que nous ne voulons pas supposer.

Ainsi, parmi ces engagements, nous laisserons de côté la fidélité; mais quels sont les autres? Ce sont, de la part de la femme, l'obéissance, le dévouement et le respect. Prenons le premier.

La femme en se mariant a juré l'obéissance; qui peut en douter? Cet article est dans tous les codes divins et humains. Eh bien! le sentiment s'oppose souvent à l'obéissance; il va plus ou moins loin, il ne s'y fixe pas. Indépendant et fier de sa nature, il tend à mettre de niveau les rangs, les conditions, les sexes, les âges; il s'indigne de la subordination, il croit toujours ne relever que de lui-même, et s'imagine avoir tout fait quand il s'est montré. Un mari exige-t-il de sa femme le sacrifice d'un projet, d'une habitude qui peut-être étaient fondés sur sa tendresse pour lui. *Je l'aime trop pour lui obéir*, pensera-t-elle; et cette excuse, trop souvent admise, finit par l'affranchir de la soumission. Et pourtant l'idée de dépendance est la plus sainte de toutes, elle est la base du mariage; seule, elle distingue ce nœud sacré de toute autre relation dans la vie et des liens même du sang. La jeune fille n'avait pas choisi ses parents, elle ne leur avait pas voué volontairement l'obéissance; le mari seul est son maître et son chef de son propre aveu. Comment la protégera-t-il si elle méconnaît son empire? Comment sera-t-il son soutien quand elle ne s'appuie pas sur lui? La femme, dit l'Évangile, est la gloire de l'homme; mais c'est de la femme soumise qu'il le dit.

Si nous venons au dévouement, il semble que ce soit préparer au sentiment son plus beau triomphe. Lui seul peut l'inspirer, lui seul peut accomplir les sacrifices que la morale la plus sévère n'exigerait pas. Le dévouement a mille fois été porté jusque-là, il a élevé les femmes jusqu'à l'héroïsme. Admirons, appelons de nos vœux ce beau mouvement de l'âme, mais n'en méconnaissons pas les erreurs. Dans un sens général, une femme peut être dévouée, sans l'être pour le moment comme il le faudrait; elle aurait à chaque fois besoin d'une inspiration qui manque souvent. Tel acte de dévouement dans telle situation serait désirable, il répugne à son imagination, il blesse en apparence sa délicatesse. Elle dit, elle pense sincèrement : Je donnerais pour mon mari ma vie, ma fortune entière, mais cette chose-là me déplaît trop; qu'il m'ordonne de la faire, je la ferai, je lui dois de l'obéissance, mais qu'il ne me demande pas de dévouement dans une telle occasion.

De plus, pour le dévouement qui tient uniquement au cœur, il faut du retour, et ici le besoin d'égalité se retrouve. Où est l'épouse délaissée, offensée dans ses affections les plus chères, qui se montre encore dévouée? Il y en a eu plusieurs, je le sais, quand un sentiment exalté de devoir venait à leur aide; mais lorsqu'une femme se voit abandonnée, méprisée, la passion qui avait été la plus tendre peut l'égarer, un besoin de retour trop impérieux la fait parfois recourir à l'emploi de moyens coupables. Telle épouse délaissée a pu chercher à exciter de la jalousie, même à se venger; détournons les yeux de pareils écarts.

Quant au respect, on le promet d'abord avec joie. Quelle femme n'honore pas du fond de l'âme l'époux qu'elle aime? Chez elle, l'affection et l'estime marchent de pair, et combien ne lui serait-il pas difficile de les séparer? L'estime peut s'ébranler longtemps, bien longtemps, sans que le sentiment soit attaqué; il se repaît d'illusions, il adhère opiniâtrément à ce qui reste encore d'honorable dans un caractère. Et lors même que tous les voiles tombent, le respect ne s'éteint pas en entier; il s'attache à l'idée du lien, faute de savoir ailleurs où se prendre. Réduite à redoubler d'égards pour conserver l'estime de la société à celui qui n'en mérite plus par lui-même, l'épouse subit alors un supplice affreux; mais au sein de ce malheur, le plus grand de tous, l'âme chrétienne ne perd pas courage, seule elle peut reprendre l'espoir à sa source. Toujours une femme pieuse voit dans son mari une créature de Dieu, une âme que Dieu aime, et le respect renaît d'une telle contemplation. L'idée du mépris n'approche pas d'elle; sa morale plus tendre, plus compatissante, plus chrétienne enfin, laisse moins de place dans son cœur à l'indignation et plus à la sympathie. Le sentiment d'une commune misère, d'une nature faible, hélas! et corrompue chez tous deux, empêche qu'il n'y ait entre elle et son époux de divorce intime, et jamais elle ne se croit trop au-dessus de lui. Incapable de blesser son orgueil, elle a plus de chance de le ramener, de lui faire entendre l'appel du Sauveur, et sentir la bonté du Dieu qui pardonne.

Ainsi, et dans toutes les situations possibles, le

principe du devoir qui remonte à Dieu, prévient les nombreux écarts d'un sentiment qui s'attache à l'homme. Des hautes régions de l'éternité il redescend une paix céleste. Dès lors nos propres variations, bien qu'augmentées du contre-coup de celles d'un autre, prennent un caractère plus modéré. Le bonheur est plus grand parce qu'on en craint moins la perte totale, et dans les chagrins, l'espérance reste toujours.

Ici encore le mobile religieux nous apparaît comme le seul principe assez élevé pour mériter de gouverner la vie entière. Mais comment douter qu'une affection tendre et dévouée ne soit le mobile particulier destiné à diriger la conduite d'une femme dans le mariage? Celle chez qui ces deux éléments règneront au plus haut degré et dans le plus juste équilibre, offrira le modèle idéal de l'épouse chrétienne. Mais où rencontrer un tel modèle? N'y a-t-il pas toujours quelque manque de proportion entre les sentiments que chaque situation exige, et n'est-il pas des situations où l'inégalité de leur développement semble inévitable?

Il se peut ainsi qu'une jeune personne, exempte de tout motif de vanité, se décide à prendre pour époux un homme qui ne lui inspire pas une inclination bien prononcée. Des circonstances impérieuses, l'intérêt évident de sa famille ou la prévoyance d'un sort malheureux dans le célibat, peuvent expliquer une détermination pareille. Si néanmoins elle allait jusqu'à surmonter une répugnance personnelle, nous regarderions cet effort comme irréfléchi. Une telle

révolte de la nature marque la limite que l'influence des parents ou le dévouement de la jeune fille ne devraient jamais dépasser. Ces répugnances sont une affaire d'imagination, nous dira-t-on; c'est très-possible; mais l'imagination est une puissance qu'il est téméraire de braver, et ses antipathies sont plus difficiles à dominer que ses préférences.

Mais quand une jeune personne a reconnu dans son époux futur des qualités faites pour mériter un jour son attachement, et quand d'ailleurs ses propres réflexions l'ont convaincue que, dans la position où elle se trouve, le mieux pour elle est de former cette union, alors, nous le croyons, elle pourra encore être heureuse. Dans les combats avec elle-même, qui ont dû précéder sa décision, elle a sûrement bien considéré l'étendue de l'engagement qu'elle allait prendre, et si, sans trop s'occuper de son propre sort, elle a considéré le mariage comme une carrière de dévouement, comme un exercice de vertus souvent difficiles, il pourra résulter de là cette sorte d'élévation dans les sentiments qui soutient et ennoblit la vie.

La grande idée du devoir religieux une fois conçue dans toute sa force, il lui restera sans doute à favoriser dans son propre cœur le développement de l'affection si nécessaire au bonheur de l'union commune. Mais pour une âme tendre et bien disposée, aimer n'est pas si difficile qu'on le croit. Souvent le cœur est plus aisé à contenter que l'imagination et l'amour-propre. Sans trop nous attacher aux affections involontaires, nous donnerons, sous divers

rapports, quelques conseils aux jeunes femmes mariées.

CHAPITRE VII.

LE MARIAGE.

Nous n'avons assurément pas l'idée de traiter un sujet aussi vaste et aussi important que celui du mariage, en le considérant sous toutes ses faces. Quelques observations éparses, applicables seulement aux femmes de la classe aisée, sont tout ce que nous osons présenter.

On peut se demander si tout le fracas qui accompagne ordinairement une noce, si les fêtes, les présents, l'éclat des parures, sont des accessoires bien assortis à la gravité de l'engagement que les deux époux contractent. Il semble que non, et le point de vue sentimental n'est guère plus en leur faveur que le point de vue religieux. Néanmoins, à prendre la société telle qu'elle est, on peut trouver à cette coutume quelques avantages. C'est une confirmation de la sécurité des parents, de leurs espérances; le plaisir qui brille dans leurs regards absout la jeune personne prête à les quitter, et l'émotion de la famille entière, les larmes de la mère surtout, prouvent à l'époux la tendresse qu'elle a inspirée. Le joyeux avénement de son règne ainsi célébré, le dispose à remplir l'attente qu'il a excitée.

Qu'y a-t-il à craindre pour la classe riche dans bien des pays? et j'en excepte avec orgueil celui où j'écris, c'est que le mariage ne soit pas aux yeux de l'époux un événement assez grand; c'est que sa nouvelle situation n'ait pas pour lui assez d'importance morale. Elle en a sans doute extérieurement; il occupera dans la société une place plus marquante, ses relations au dehors, ses moyens de fortune se sont accrus; de telles considérations ont pu le décider à contracter un lien qui du reste n'expose pas beaucoup son bonheur. Il s'engage à rendre sa femme heureuse, c'est hors de doute, mais il n'y a rien là de bien difficile. Les informations qu'il a prises sont si favorables, qu'il pourra lui laisser suivre ses goûts et la gêner le moins possible, sans la perdre entièrement de vue toutefois. Ainsi il pourvoira largement à sa dépense personnelle, lui laissera diriger celle du ménage, pour peu qu'il lui voie de la raison, et il n'aura plus ensuite à s'inquiéter de rien. Si elle lui rend sa maison agréable, il en sera sans doute ravi; mais d'ailleurs il a beaucoup d'affaires, beaucoup de ressources; à cet égard elle n'aura pas à se donner trop de souci, ce sera un repos d'esprit pour elle. Au pis aller, il sera toujours le maître chez lui; il ne promet pas, lui, l'obéissance. Ai-je besoin de dire qu'un tel système de conduite n'est rien moins au moral que l'abolition du mariage?

Une femme ne saurait complétement adopter ce système; mais il est possible que certains arrangements, conçus dans le même esprit, lui paraissent agréables et commodes. Nous n'avons pas à entrer

dans les circonstances particulières, mais nous lui dirons que tout ce qui tend à l'isoler, à lui faire une existence à part, à reporter ses pensées sur elle-même, sans les unir à celles de son mari, est contraire aux dispositions qui feraient leur bonheur à l'un et à l'autre.

Que celle-là surtout qui n'a pas consulté son inclination en se mariant, se garde d'un désir secret d'indépendance. Pour elle, la tentation est bien plus grande, puisque les occasions de rapprochement avec son époux la séduisent moins; les légers dissentiments qui peuvent s'élever quand il faut se concerter ensemble, lui paraissent d'autant plus redoutables qu'elle ne se sent pas cette vivacité d'affection qui répare tout. Timide, elle sera portée à se faire une existence passive, vide de plaisirs comme de devoirs; courageuse, elle pourra se plaire à s'élancer seule dans des routes pleines de dangers. De toute manière, elle esquivera le bonheur attaché au mariage.

L'épouse doit se le persuader, c'est précisément la communauté des intérêts, parfois l'occasion de faire ou d'accepter quelques sacrifices, qui raniment dans le cœur des affections languissantes. Il faut tâcher de rendre un autre heureux autant pour l'aimer mieux, que pour en être mieux aimé, et il importe qu'il cherche à vous rendre la vie agréable, afin de s'attacher à vous. Si, en vous procurant vous-même vos propres plaisirs vous enlevez à votre mari la satisfaction de vous passer quelques fantaisies, il n'aura pas l'occasion d'éprouver pour vous un redoublement de tendresse, et comme pour un degré de liberté que

vous acquerrez, il s'en accordera infailliblement dix à lui-même, son bonheur sera tout à fait hors de la portée de vos soins; une froideur croissante sera l'effet de la séparation de vos intérêts.

Que votre mari donc ne soit jamais étranger à vos goûts, à vos occupations, à vos projets. Point d'heures réservées pour la solitude, encore moins pour telle société ; que jamais votre porte ne lui soit fermée; montrez-lui toutes vos lettres, les réponses s'il le veut; que la crainte de vous interrompre dans la poursuite de telle entreprise n'entre seulement pas dans son esprit. Ne doit-il pas être préféré à tout? Les affaires de votre ménage, les études même que vous pouvez suivre pour le servir ou le comprendre mieux, ont-elles donc un autre objet que lui?

Pense-t-on à ce qu'est l'isolement dans le mariage, dans un mariage même où tous les dehors sont sauvés? Plus d'espérance pour une femme, plus d'avenir; sa perspective semble murée; rien d'agréable et d'innocent à la fois ne peut plus s'offrir. Ah! combien elle regrette son état de fille et les chances variées que lui présentait alors l'imagination. Une teinte grise et sombre ne s'étendait pas sur le tableau de sa destinée, elle portait la vie légèrement. Avec quel plaisir n'échangerait-elle pas les priviléges si vantés de sa situation nouvelle, pour ses douces rêveries d'autrefois.

Plaignons cette jeune femme, tout en lui disant que son malheur n'est pas sans remède. La bonté de Dieu ne tarit jamais, et les ressources de son âge sont infinies. Comment tout espoir serait-il perdu? Ne

peut-on pas influer sur son époux, agir sur soi-même ? Sans doute, on le peut; mais ce sentiment d'isolement, si triste dans le mariage, n'est souvent qu'une punition méritée. On s'est applaudi de secouer un joug très-léger, sans penser que l'insouciance des maris est aujourd'hui bien plus probable que leur tyrannie.

Se peut-il qu'une femme mette de l'amour-propre à prouver qu'elle est restée maîtresse chez elle ; qu'elle dise avec satisfaction *ma* maison, *ma* voiture, *mes* domestiques ; qu'elle se plaise à éviter le mot charmant de *nous*, qui semble l'emblème du mariage ? Y a-t-il de la gloire à montrer que l'être auquel elle a confié son sort ne s'en embarrasse guère, et qu'elle le lui a livré sans se soucier de lui ? C'est se mettre à trop bas prix, ce me semble.

Peut-être faut-il bénir la médiocrité de fortune qui rend la séparation des projets et du genre de vie plus difficile ; bénir surtout la sévérité de l'opinion qui l'interdit.

Un mari, obligé à suivre sa femme dans le monde, désire infailliblement qu'elle y excite de la bienveillance; il y est son appui, son guide un peu responsable : quelque chose de paternel se joint à une autre relation. Et quelle douceur pour elle de rencontrer un œil protecteur, un œil ami, parfois approbateur, parfois armé d'un tendre reproche, lorsqu'elle a manqué à telle promesse ou négligé de le consulter ! Quelle joie alors de tout laisser là, d'interrompre une conversation intéressante, d'accourir auprès de celui qu'on reconnaît pour maître et pour chef ! De pareils plaisirs ne sont pas réservés à l'indépendance.

Ce mouvement de cœur, cette soumission volontaire, est d'un prix infini aux yeux de l'époux. Mais pour en jouir longtemps, lui aussi a une marche à suivre. Qu'il nous soit donc permis, quoique ce ne soit pas trop notre affaire, de lui adresser quelques conseils.

Et d'abord, qu'il s'identifie un peu avec les sentiments d'une jeune femme. Elle l'a vu, avant le mariage, amant soumis, puis époux triomphant, maître par cela même; et quand il a commencé à lui faire sentir qu'il l'était, la tendresse qu'il lui montrait était si vive, il avait l'air si parfaitement heureux, qu'elle subissait avec douceur ce nouvel empire. Il avait été l'objet de son choix, plus que jamais il méritait de l'être, puisqu'il lui témoignait encore plus d'amour, et l'idée ravissante d'être adorée dominait tout.

Mais quand cette idée vient à s'affaiblir, quand tout ce qui avait coloré son avenir prend une teinte froide et terne, alors en effet, il y a en elle un triste mécompte. Peut-être a-t-elle tort, elle devait s'y attendre; on ne peut pas demander à un homme marié de jouer toujours le rôle d'amant. Il l'aime bien au fond, mais ses sentiments sont plus calmes. Un langage passionné lui répugnerait et conviendrait peu d'ailleurs à la dignité conjugale. Aussi ne doit-on exiger de lui rien de pareil.

« Le changement qui s'est fait en vous, dirons-nous à cet époux, est très-naturel sans doute, mais ne l'avouez pas sans nécessité. Si le mot d'amour a été prononcé, ne le retirez pas, c'est bien inutile. Ce sera pour votre femme encore quelque chose de sup-

poser que vous vous faites illusion sur vos sentiments, quelque chose aussi de s'imaginer que les autres se la font de même. Ce n'est pas là du pur amour-propre. Quelle cruelle confirmation de votre froideur ne serait-ce pas de voir que tout le monde la remarque !

» Dans le cœur de toute jeune femme, soyez-en certain, il y a un fond d'idées exaltées; elle les cache, les comprime, sans réussir à les étouffer. Tant que ces idées chez votre femme se portent sur vous, elles sont sans doute bien innocentes, mais faites qu'elles ne soient pas accompagnées de trop de douleur. Ménagez encore à d'autres égards sa délicatesse. Que tous les antécédents de votre vie, s'il y en a eu qui puissent lui être pénibles, lui soient cachés; son bonheur ou son respect pour vous souffriraient de ces confidences déplacées. Laissez-lui cette fleur de pureté qui la distinguera à vos yeux de toute autre femme. En elle seule vous trouverez ce que vous appelez amour uni avec l'innocence. Double charme réservé au lien le plus saint de tous.

» Hors votre connaissance d'un monde corrompu, communiquez s'il se peut toutes vos pensées à votre femme; qu'elle soit pour ainsi dire une âme hors de vous, mais à vous. C'est alors seulement que vous aurez une compagne. Ne mettez pas toujours votre générosité à lui dérober une autorité tutélaire, et si quelque chose vous déplaît dans sa manière de se conduire, dites-le-lui avec douceur, mais sans détour. Prenez garde qu'un mécontentement trop longtemps contenu ne se fasse jour tout à coup avec irritation, avec rudesse. Il est trop injuste d'exiger

qu'elle vous devine toujours. La vérité exprimée avec sentiment est une preuve d'estime; plus vous montrerez de confiance à votre femme, plus sa valeur morale s'élèvera. Quelle union peut subsister sans une sincérité parfaite ? »

Ces avis observés par le mari, la tâche de la femme est toujours bien grande; l'idée de ses obligations doit s'emparer d'elle bien promptement. Qu'elle se hâte de déposer ses petits caprices de jeune fille; les exigences qui pouvaient, avant le mariage, avoir de la grâce, seraient inconvenantes après, et ôteraient de la considération à son mari. Surtout point avec lui de petites scènes, point de reproches de sentiment. Ce goût pour les émotions que les femmes n'éprouvent que trop, peut les porter à susciter des orages; elles se sentent dans la plainte une éloquence assez agréable à déployer. C'est là gaspiller le don d'émouvoir, si l'on peut le dire. Deux ou trois fois une jeune femme obtiendra de vifs témoignages de tendresse, mais ils iront toujours en diminuant, et à la fin ses larmes les plus abondantes ne lui attireront que des mots secs ou blessants. Humble et modeste, cette femme ne verrait encore là qu'une juste punition de son imprudence, et peut-être alors l'aveu de sa faute ramènerait ces douces expressions de sentiment que le souffle glacé des reproches avait taries.

Que la nouvelle épouse le sache bien, les hommes n'ont pas notre fond de roman dans l'âme; ils ne sont exaltés que passagèrement. Les émotions qu'ils recherchent sont d'un genre gai, vif, restaurant; le mélo-

drame au logis leur est fort désagréable. Aussi la jeune personne qui s'est livrée à de longs épanchements de cœur avec sa mère ou avec une amie, trouve rarement, à cet égard, de la sympathie dans son mari. De tels entretiens ont presque toujours une teinte de mélancolie; on se plaît à signaler le côté faible de toutes choses, les inconvénients de tel séjour, de telle société; on appuie sur la difficulté d'accorder les vœux d'un goût délicat avec les réalités de la vie. Un mari comprend mal ordinairement ces lamentations; il ne sait pas qu'on cause entre femmes pour causer, qu'on se plaint uniquement pour se plaindre. Avec son esprit positif, il croit toujours qu'on en veut venir à un résultat, et que sa femme cherche à obtenir quelque chose. Cela même doit imposer silence à celle-ci quand elle a du sens et de la dignité naturelle.

On a dit, en parlant de la conduite dans le monde : *Le devoir d'une femme est de paraître heureuse.* Ceci est vrai encore sous le toit domestique. De la reconnaissance pour les moindres soins, de la facilité à excuser les négligences, cette douce gaieté qui aide à supporter les contrariétés inévitables et se répand encore sur les témoignages d'affection, voilà de quoi fixer l'attachement d'un mari plus que les raffinements d'une âme trop susceptible. Il faut aux hommes de deux choses l'une, un but intéressant à poursuivre ou du bien-être physique et moral. Et comme ils se choisissent toujours leur but à eux-mêmes, c'est le soin de leur bien-être habituel qui devient la grande affaire des femmes; c'est là pour elles un devoir po-

sitif, et s'il paraît d'abord terrestre et vulgaire, c'est pourtant le seul moyen d'accomplir de plus grands desseins.

Dans le mariage, ainsi qu'en bien d'autres choses, il faut d'abord viser à l'idéal, puis se contenter de l'incomplet; se proposer le *mieux* et accepter le *moins* quand Dieu nous l'envoie. L'incomplet, qui se trouve nécessairement dans le bonheur, paraît à une femme provenir des imperfections de son mari; mais, après tout, le mieux, l'idéal pour elle, c'est d'accepter franchement la destinée qui la lie à ce mari tel qu'il est. Quand le cœur, quand la volonté sont à lui ainsi que les actions, il n'est rien de servile dans l'obéissance, et le dévouement ramène la liberté. Dans la plupart des conditions de la société, où la subordination est exigée, il suffit de la soumission matérielle; mais s'il n'y avait pas plus et beaucoup plus dans l'épouse, les deux vies qui semblent enchaînées seraient séparées en réalité.

De là naît une difficulté sans doute, la femme est un être doué de raison, et le caractère de la raison c'est de ne suivre que ses propres lois. Si nous-même avons voulu qu'on s'attachât à fortifier la raison des femmes, n'avons-nous pas risqué par là de diminuer leur disposition à la soumission dans le mariage? Nous espérons ne l'avoir pas fait.

Faut-il le rappeler? La raison, telle que nous avons voulu la former, est sans doute éclairée; ce n'est pas une vaine faculté d'argumentation. Comment dès lors donnerait-elle à la femme un conseil opposé à ses véritables intérêts, à ceux de son âme comme de sa

vie? Aider son mari comme il veut être aidé, le servir comme il veut être servi, quand du moins il n'exige rien d'illégitime, est la seule chose qu'elle ait à faire pour ne pas exposer leur bonheur à tous les deux.

Ce mari, dira-t-on, n'est pas raisonnable, il ne sait pas lui-même ce qui lui convient. C'est possible; toujours faut-il passer par ce qu'il trouve bon, pour arriver à ce qui est bon en soi-même. C'est la condition de l'état. La paix est désirable avant tout; les discussions qui la troublent éloignent les époux l'un de l'autre et les éloignent de Dieu. D'ailleurs, nous l'avons dit, la supériorité de l'homme est très-vraisemblable; son intelligence, naturellement plus forte, a été aussi mieux cultivée par l'éducation et mieux exercée dans la vie active. N'en fût-il pas ainsi, ce serait un malheur, dirai-je une humiliation, que de le croire : il ne faut pas accepter légèrement une telle idée.

Toutefois, cette idée même ne vient pas à une femme modeste et religieuse. Elle comprend si bien son mari; les opinions, les sentiments qu'il a, lui semblent si naturels dans le caractère qu'elle lui connaît, que tout ce qui vient à le contrarier, à le froisser dans son amour-propre, la fait souffrir. Peut-être a-t-elle un aperçu confus du jugement qu'elle porterait si elle était laissée à elle-même, mais elle n'est jamais laissée à elle-même. Sa vie est ailleurs. La pensée des droits sacrés de son mari sur sa tendresse, sur sa sympathie, la soumet, la saisit et dispose de son existence.

Telle est la perfection, tel est le bonheur de la

femme dans le mariage; mais, il faut le dire, cette même perfection lui assigne un rang inférieur dans la société. Une tache indélébile, celle de la partialité, lui reste attachée; ce n'est pas la justice qui la décide, c'est l'affection. L'homme se croit le défenseur de la vérité éternelle. A cet égard, il se trompe souvent, mais de bonne foi. La femme se fait moins d'illusions à elle-même; il lui est parfois impossible de méconnaître que la justice et la vérité ne se trouvent pas sur la route où son sentiment l'oblige à marcher; cela seul invalide son témoignage, dès lors elle ne saurait être un représentant fidèle des intérêts généraux de la société. Voilà pourquoi elle est à bon droit privée de sa part aux affaires publiques. Elle ne se sent pas tout à fait sincère, et qu'est-on alors?

Serait-il vrai, d'après cela, qu'une femme dût abjurer ses qualités les plus élevées, qu'elle dût renoncer à défendre les opprimés, à montrer l'injustice de telle mesure, à préserver son mari lui-même des suites d'un funeste aveuglement? Serait-elle vraiment son aide si elle n'était jamais son conseil? Non sans doute. Ses facultés, momentanément comprimées, se relèvent avec énergie à l'appel d'un plus grand devoir. Tout dépend de l'intégrité du cœur, de l'absence de vues personnelles, de cette affection profonde qui s'exprime toujours modestement. Quand une femme se repose moins sur la force de ses raisonnements que sur sa conviction intime et irrésistible, elle a une bien grande chance de persuader.

Parlerai-je des situations où les devoirs différents se croisent, où des sentiments également saints, éga-

lement forts, déchirent le cœur, et où une mère se croit obligée à prendre en main les intérêts de ses enfants, par tous les moyens que les lois lui laissent. Ce sont là de ces cas extrêmes qu'on ne saurait guère considérer à part des circonstances qui les amènent. Dans de telles situations, que peut une femme, si ce n'est de recourir à la lumière d'en haut? Les conseils humains servent à peu de chose, souvent ce serait un tort de les chercher, et ceux d'une mère comme les autres. Dieu seul peut être dépositaire de pareils secrets; lui seul il nous dira si ces intérêts, dont le soin nous inquiète, sont bien ceux de l'éternité pour nos enfants, pour nous, pour notre époux même. Tout tient ici à des considérations dont la plupart ne sauraient être appréciées, mais il en est toujours une bien forte à laquelle il importe de s'arrêter.

Qu'éprouverait, je le demande, une femme honnête et sensible, si celui auquel elle a promis de se consacrer, était loin d'elle, malheureux, souffrant, mourant peut-être, et que trop offensé d'une séparation dès longtemps accomplie, il ne voulût plus du dévouement qu'elle peut désirer alors lui montrer? Que deviendrait-elle surtout si la mort élevait entre elle et lui une barrière éternelle? Sait-elle qu'auprès d'un mari mort elle se croira difficilement justifiée, que ses moindres torts se dresseront devant elle, et qu'il lui faudra comparaître par la pensée devant un tribunal plus redoutable peut-être à ses yeux que celui de Dieu. Un mari n'a rien promis à la repentance, il n'a point accepté de sacrifice expiatoire, et n'a pas comme Dieu le cœur d'un père pour pardonner.

Revenons à une situation plus ordinaire. Que fera la jeune personne pieuse qui se trouve unie à un homme tout occupé d'intérêts mondains? Comment supposer qu'elle pourra s'associer de cœur et de pensée avec un tel être? N'y aura-t-il pas un abîme entre eux? Oui, il y aurait un abîme si un devoir religieux ne le comblait pas. Ce devoir, pour une femme, c'est de rendre son mari heureux dans le temps présent, le seul dont elle dispose, en attendant les temps éternels. Le bonheur qu'il lui devra fera naître en lui de la sympathie, céleste émanation qui les réunira un jour dans le sein de Dieu.

Le rôle d'une femme, elle le sait, c'est d'inspirer et non de prescrire; son devoir lui a été dicté par l'apôtre saint Paul dans ces termes : « *Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre aucune autorité sur son mari.* » L'instinct pénétrant de son sexe lui fait comprendre le faible d'un homme, sa jalousie d'autorité. Sans doute, avant de se lier à lui, elle s'était assurée qu'il admettait les croyances générales du christianisme; mais bientôt elle s'aperçoit qu'il ne souffre pas qu'on l'endoctrine ; il se croit fait pour être pris comme il est, et le seul soupçon qu'on cherche à le convertir le révolte. Toutes ces idées un peu étroites, une femme dévouée les devine, les ménage sans trop les juger, et les laisse tomber plutôt que de s'attacher à les combattre, s'enveloppant de cette tendre indulgence qui ne se connaît pas sous ce nom.

Un vif sentiment de piété, dira-t-on, permet-il tant de patience? Nous le croyons, si ce sentiment est profondément chrétien. La femme qui l'éprouve

est bien convaincue qu'une vraie conversion religieuse ne vient que de Dieu. Elle peut obtenir par l'effet de ses soins que l'âme de son mari soit toujours ouverte aux impressions douces, qu'il voie par son exemple où se puisent la paix, les consolations, les vertus. Le temps, ou plutôt Dieu qu'elle implore sans cesse, feront le reste. Vienne telle occasion favorable à son influence, telle épreuve, tel besoin pour lui d'être secouru, vienne surtout l'amour paternel, ce grand propagateur de la religion dans les familles; vienne la piété des enfants eux-mêmes, et l'Évangile fera son œuvre, et une croyance sèche et stérile finira par devenir de la foi.

CHAPITRE VIII.

PREMIER BONHEUR DE LA MATERNITÉ.

Quand on considère le nombre et l'immensité des dons qui sont prodigués à la jeunesse, il semble que tout le reste de la vie ait été déshérité en sa faveur. L'âge qui la précède, l'enfance, n'est pas aussi heureuse que nous le croyons; il lui manque ce qui serait à ses yeux le plus grand des biens, la liberté, et les âges qui la suivent, en nous privant par degrés de nos jouissances les plus vives, se montrent comme un déclin inévitable vers le dépouillement et vers la mort.

Toutes les félicités terrestres semblent s'accumu-

ler pour les femmes sur les rapides années de la jeunesse : fraîcheur et vivacité des impressions, sentiment animé de l'existence, nouvelle puissance des facultés, sympathie excitée et ressentie, don de plaire à son plus haut degré, harmonie et joie au dedans, doux accord avec la nature entière, voilà qui embellit déjà l'entrée de cet âge. Et quand à ces biens vient s'ajouter le bonheur inexprimable d'être aimée, et aimée au-dessus de tout; quand la vie, assez inutile aux autres jusqu'alors, se transporte dans la vie plus active, plus noble, plus influente, d'un être supérieur à soi; quand on s'unit à cet être pour jamais, et que l'inconstant avenir paraît enchaîné à notre heureuse destinée, n'est-ce pas bien assez pour une faible créature? Fallait-il encore un autre bienfait? Eh bien! il y en a un, et le plus grand peut-être : la naissance d'un enfant est encore un bonheur au-dessus de tout. Mais où prendre le pouvoir de jouir encore? Il y a trop, beaucoup trop de sensations accumulées, et l'âme se retrouve à peine au milieu des enchantements dont le sort s'est plu à l'entourer.

Respectons à cet égard une dispensation divine. Le concours de nombreuses impressions à la fois agréables et vives était apparemment nécessaire pour exciter dans l'âme des développements variés; il fallait que le trésor de la reconnaissance envers Dieu fût assez riche pour ne pas s'épuiser dans les mauvais jours, et qu'une mère eût au moins le bonheur de ses enfants en perspective. Mais les usages actuels n'ont-ils pas encore renchéri sur cette inégalité dans la distribution des joies de la vie? S'il était bon que la

jeunesse fût favorisée, l'était-il qu'elle le fût seulement à son début, et que les trois quarts de cet âge n'eussent plus rien à éprouver de neuf? Un temps déjà bien court a encore été abrégé volontairement, et notre précipitation à serrer le nœud du mariage a parfois étouffé des sentiments qui avaient besoin d'espace pour s'épanouir. Il y a là, je crois, bien de la vanité humaine.

Ce n'était pas un décret du ciel qu'une jeune personne encore étourdie des impressions tumultueuses que des plaisirs nouveaux pour elle avaient excitées, se mariât avant de s'être reconnue, et devînt mère sans même sentir le bonheur et la gravité d'un titre si beau. Cet excès de rapidité dans la succession des événements les plus décisifs, les plus importants de la vie, ne produit-il pas un trouble stérile, un mouvement communiqué au sang et non à l'esprit?

Dès lors les affections aussi restent en arrière, tant il est vrai que l'intention divine est comme déjouée, tant l'ennemi a semé d'ivraie parmi le bon grain. Les germes précoces de la vanité, de l'amour du plaisir, étouffent les germes précieux, mais plus tardifs, du dévouement. Au milieu du fracas du monde, le mariage lui-même ne produit pas l'effet qu'il devait produire, la maternité arrive peu désirée, et ne semble parfois autre chose que l'interruption forcée de mille plaisirs. Ces impressions peu naturelles ne durent pas, il faut le croire; mais quelle perte de moments heureux, que de sentiments doux et que d'espoir de sagesse n'ont pas risqué ainsi d'être jetés au vent!

Observons que les classes peu aisées ne commettent pas une telle faute. Pour peu que l'intelligence y ait été cultivée, les parents se refusent à marier leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci soient en état de pourvoir à leur entretien, ou comme on dit, de se tirer d'affaire. Mais est-il une situation au monde où l'on se tire d'affaire dans le mariage autrement que par la raison?

Combien il est plus doux de considérer la jeune personne qui s'est livrée en paix aux impressions innocentes que le cours de la vie doit amener! Sans lui attribuer des perfections ou même un degré de piété rares à son âge, nous la supposerons simplement douée de bon sens. Dès lors toutes les phases de son existence se sont succédé avec douceur; les fruits de l'éducation et d'une première expérience n'ont point été entassés prématurément; son instruction a pu se proportionner dans toutes les branches, déjà même s'appliquer aux réalités d'ici-bas. La nature et la société, en s'offrant à elle avec tous leurs charmes, ont donné un mouvement salutaire à son esprit. Peut-être le monde l'a-t-il un moment un peu séduite, puisqu'il est arrangé de manière à se montrer d'abord sous son beau côté; mais la répétition durant deux ou trois ans des mêmes scènes lui en a révélé l'insipidité. A l'égard du succès, la jeune personne a vu le niveau qu'on lui assignait généralement; sa place, bonne ou non, lui a paru fixée, et ses prétentions n'ont guère pu aller au delà. Le monde n'espérait d'elle rien de nouveau ni elle du monde, et en conséquence tout s'est affadi.

Alors, si du sein de la foule indifférente il vient à se détacher un être selon son cœur ; s'il se consacre à elle pour toute la vie, alors vraiment il lui sera possible de connaître en entier la félicité que la terre peut accorder. Il n'y aura plus de vaines distractions pour elle; un sentiment profond, dominateur, s'étendra sur tous les devoirs, sur toutes les conséquences du mariage. Elle pourra être mère, parce qu'elle est véritablement épouse, et les deux affections s'augmenteront mutuellement dans son cœur.

Ceci appartient aux impressions terrestres sans doute; mais dans cette région toute humaine où Dieu s'est plu à répandre tant de bienfaits, qu'y a-t-il au-dessus de la maternité pour une épouse dévouée? Ce rêve d'une sensibilité exaltée, l'intime fusion de deux existences en une seule se trouve réalisée dans un enfant. En lui, le mariage a pris vie; le petit enfant est l'emblème animé d'un lien sacré; et comme elle ne le regarde jamais sans penser avec attendrissement à son époux, il lui semble que cet époux ne le verra pas non plus sans penser à elle. Cette image d'elle, embellie, rajeunie, objet d'un intérêt qui croîtra sans cesse, lui conservera son amour. Peut-être la connaît-il trop elle-même; il y aura plus à deviner, à espérer dans cet enfant.

Comprendra-t-on jamais ce qu'éprouve la nouvelle mère? Elle a beau avoir vécu d'espérances, elle a beau s'être attendue à son bonheur; quand au sein de ses douleurs aiguës, elle entend tout à coup de faibles cris succéder à ses propres cris; quand elle sent tressaillir auprès d'elle une petite créature hu-

maine; quand elle contemple ces mains, ces pieds, si parfaitement formés, ce portrait d'elle-même en miniature; enfin quand elle possède cet enfant qui en apparence n'existait pas l'instant d'avant, et qui désormais remplira son existence, il y a là une surprise, un enchantement dont rien ne peut donner l'idée. Le cours régulier de nos destinées n'offre aucun exemple d'un passage si brusque de la souffrance à la joie; aucun autre bienfait du ciel n'est aussi soudain, ne paraît aussi miraculeux. Quel présent en effet que celui d'un objet à aimer tendrement, religieusement, d'un objet qui nous devra tout, et auquel nous serons si longtemps nécessaires!

C'est une dispensation sévère, mais belle néanmoins, que celle qui condamne les femmes à payer le titre de mère par beaucoup d'angoisses et de douleurs. Par là ce titre même prend un caractère plus sacré, et le mariage aussi devient plus auguste; par là une sorte de tendre pitié se mêle à l'idée d'une femme, et oblige l'homme à respecter dans tout le sexe l'image de la mère qui lui donna le jour.

Mais après les premières joies, la jeune mère éprouve des sentiments un peu différents, selon que la naissance d'une fille ou d'un garçon lui est annoncée. A-t-elle une fille? c'est bien d'ordinaire le sujet d'un léger regret, tant l'idée de la supériorité de l'homme en bonheur, en dignité, est enracinée. Et pourtant, à mesure qu'elle regarde cette enfant, elle est de plus en plus attendrie; une sympathie profonde, un sentiment d'identité avec cet être si délicat s'empare d'elle; une pitié extrême pour tant de

faiblesse, un besoin plus pressant de prière, émeuvent son cœur. Tout ce qu'elle a pu sentir de chagrin, elle les redoute pour sa fille; mais elle la rendra bien plus sage, bien meilleure qu'elle; ce sera une autre elle-même beaucoup plus parfaite. Et puis ces idées sérieuses sont bientôt remplacées par de plus riantes; la gaieté, la frivolité d'une jeune femme se font jour. C'est une fleur à cultiver, c'est une poupée à parer que cette petite créature. Un reste d'enfance s'épanche dans un commencement d'amour maternel, et déjà une imagination montée rêve de succès dans le monde, d'amour et de beauté pour cette enfant.

A-t-elle un fils? une sorte de gloire enfle à cette idée le cœur de la mère. Il lui semble avoir droit à plus de reconnaissance. Elle a donné un citoyen à l'État, un défenseur à la patrie, à son mari un héritier du nom qu'il porte, à elle-même un protecteur. Et cependant le contraste de tant de beaux titres avec l'être si humble qu'elle en a revêtu la frappe bientôt. A l'aspect de ce trésor fragile, des sentiments opposés agitent son cœur; il lui semble reconnaître en lui une nature supérieure à la sienne, mais soumise à une abjecte condition, et elle honore une grandeur future dans l'objet d'une extrême pitié. Quelques reflets de ce sentiment de respect et d'adoration pour un faible enfant, dont certains beaux tableaux offrent l'expression dans les traits de la bienheureuse Marie, semblent se reproduire chez la jeune mère qui a donné le jour à un fils.

Mais pendant qu'on l'oblige à rester oisive, com-

bien de pensées encore viennent l'assaillir! Quelle tâche lui est imposée! Saura-t-elle remplir de si grands devoirs? Du point de vue élevé où elle se place, les plus nobles attributs de l'humanité s'offrent à son esprit; il lui faudrait les réunir en elle pour les communiquer à son enfant; elle voudrait avoir plus de piété encore pour que l'esprit de Dieu la soutînt, l'animât elle-même et vînt bientôt vivifier cette jeune âme et y exciter l'amour du bien. Un examen sévère lui révèle dans son caractère des défauts qu'il lui paraîtrait affreux de transmettre; elle a un but pressant, sensible, pour se corriger; et mille bonnes résolutions germent et se développent dans son âme.

On ne peut concevoir une influence plus profondément améliorante que celle de l'amour maternel. Si l'état du mariage n'entraînait pas l'état de la maternité, il aurait bien moins de puissance. Ce serait sans doute un premier pas vers le détachement de soi, mais jusque dans la passion la plus tendre le désintéressement reste incomplet. L'égoïsme y peut régner divisé en deux, et quand ces deux moitiés réunissent leurs intérêts, les sentiments se trouvent souvent renfermés dans un bien petit cercle; si des défauts semblables s'ajoutent ensemble, le progrès peut même avoir lieu dans un mauvais sens. Être contents l'un de l'autre suffit aux époux, et ils n'ont besoin que d'une perfection relative; mais quand ils ont un enfant à élever, c'est la perfection véritable, absolue, qu'ils ont en vue, c'est Dieu qu'il s'agit de contenter.

Une affection puissante, et dans son propre genre

exclusive, est tellement l'essence du mariage, qu'autrement il n'y a plus ni dévouement ni pureté. Mais que de beauté dans cette affection maternelle qui peut se partager sans être moins vive! dans cette flamme qui s'étend sans rien perdre de son ardeur! Comme elle élargit le cœur d'une femme; comme celle-ci apprend à honorer dans son époux même les nobles qualités qui se reproduiront dans ses enfants; comme elle est portée à aimer les protecteurs de leur destinée, et jusqu'à cette jeune génération tout entière qui renferme leurs amis à venir! Il y a dans son cœur quelque chose de si vaste, de si fort, de si généreux, qu'elle peut comprendre mieux l'amour de Dieu pour ses créatures. Et lors même qu'il ne se réveillerait pas dans son âme un sentiment plus distinct de piété, déjà les voies de la piété seraient aplanies, les racines profondes de la personnalité seraient extirpées, et le sol déblayé pour édifier le temple sacré.

A mesure que le nombre des enfants s'augmente, les pensées de la mère grandissent aussi. Toutes ces physionomies, ces caractères, ces esprits divers portent un sceau d'originalité qui signale en eux l'œuvre de Dieu. L'idée d'un époux chéri confondue avec la sienne, cette idée qui l'avait si fort touchée à l'aspect de son premier né s'est agrandie et transformée. Il y a pour elle autre chose que la répétition de deux êtres imparfaits dans ses enfants; elle voit se reproduire en eux différents traits de l'image divine, image effacée sans doute, mais que Dieu même a donné les moyens de rétablir.

La maternité a encore un autre avantage. Par l'ef-

fet d'un instinct indéfinissable, une femme, en présence de son mari, repousse parfois dans l'ombre certaines qualités qu'elle possède véritablement, mais qui sont plus souvent le partage des hommes; ce sont les grâces de son sexe qu'elle se plaît surtout à déployer. Alors sa plus haute raison, son intelligence, son énergie restent obscurcies; mais qu'elle doive agir comme mère, et toutes ses qualités se révèleront. Appelée à défendre ses enfants, elle affrontera les plus grands dangers; institutrice d'un fils, elle lui inspirera les vertus viriles, le dévouement du citoyen, l'héroïsme politique, militaire s'il le faut; tout ce qui fait la gloire de l'homme sera senti, éprouvé par cette âme de femme; et celle qui saura conserver en même temps ses plus délicates sympathies offrira autant que possible le type complet de l'humanité.

Observons que le désir d'un grand développement intellectuel devient chez elle naturel, respectable même. Son mari, aussitôt qu'il la considère comme mère, lui sait un gré infini de tout ce qu'elle a d'instruction, de tout ce qu'elle s'efforce d'en acquérir. Les autres à cet égard pensent comme lui. Lorsqu'une femme cherche à étendre ses connaissances dans le but sincère d'élever son fils, chacun s'intéresse à son entreprise, chacun l'encourage. Tous ses talents, toutes ses vertus augmentent de prix quand on la croit destinée à les transmettre.

CHAPITRE IX.

SECONDE MOITIÉ DE LA JEUNESSE. CONCLUSION.

Après avoir traversé la période où des fatigues réitérées abattent parfois les forces de la jeune mère qui nourrit elle-même ses enfants, une existence nouvelle semble commencer pour elle. Ce temps où son activité n'avait pas eu d'emploi régulier, a sans doute tourné au profit de la sagesse. La retraite a mûri son esprit; de bonnes résolutions se sont formées, et quand la jeunesse a repris le dessus, ses facultés reparaissent mieux développées, et elle se met avec ardeur à sa grande tâche.

Il lui faut de l'ardeur en effet, car elle entre dans la saison de la vie où les devoirs se pressent et s'accumulent le plus. De très-petits enfants qui réclament sa surveillance, un mari jeune encore dont les sentiments, moins impétueux qu'autrefois, ont besoin d'être entretenus par une tendre intimité, deux familles dont il faut satisfaire les exigences, enfin la nécessité de bien ordonner une administration domestique, sans compter les devoirs de charité, d'amitié, de société même si l'on veut; voilà plus qu'il n'en faut pour exercer toutes les forces d'une femme. Heureusement, rien ne l'étonne; elle a du zèle; divers goûts, diverses affections répondent à tous ces de-

voirs. Il semble qu'elle ait du temps pour suffire à tout, car, durant la saison qu'on peut appeler l'été de la vie, le temps paraît stationnaire comme le soleil au mois de juin.

En effet, depuis l'âge de vingt-quatre ans jusqu'à la fin de la jeunesse, la situation d'une femme ne change pas beaucoup dans la société. Tous ses agréments subsistent encore, hors un seul, celui de la nouveauté. Des essaims de figures plus jeunes ont paru sur la scène du monde, et attiré successivement l'attention; mais elle est aimable, si surtout on la voit supérieure à tout sentiment de rivalité, son rang lui reste et semble plutôt confirmé par le sceau de l'opinion. Peut-être même a-t-elle acquis quelques avantages, suites naturelles d'un développement intérieur qui marche toujours. Ses réflexions et un commencement d'expérience lui ont donné cet aplomb et cette juste mesure que la première jeunesse a bien rarement.

Mais laissons de côté la société, puisqu'il s'agit ici d'une jeune mère pour qui l'amusement qu'elle y peut trouver ne doit être qu'un simple accessoire. Au milieu des obligations variées qui toutes réclament un emploi de temps, l'essentiel est pour elle d'ordonner sa vie. Il lui faudrait, à ce qu'il semble, se former l'idée de la juste subordination des devoirs, et leur distribuer les moments en raison de leur importance. Nul doute, en effet, qu'il ne faille établir une règle dans la conduite, et que chaque jour ne doive en prendre sa part. Mais que de réclamations s'élèveraient contre le conseil de répartir les occupa-

tions heure par heure! Qui peut prévoir, dirait-on, les occurrences journalières? Comment se soumettre à exécuter les mêmes choses aux mêmes instants quand tout change si vite dans les circonstances? Il n'y a pas de prééminence de devoir qui tienne quand il faut courir au plus pressé. Le bon Samaritain, qui banda les plaies du pauvre étranger laissé meurtri et dépouillé sur la route, se demanda-t-il si c'était là son premier devoir? L'urgence plaidait pour l'humanité, il ne vit pas autre chose.

Applaudissons à l'admirable leçon que cet exemple nous donne. Oui, il est des mouvements de cœur victorieux, irrésistibles, qui brisent la règle imposée aux journées; mais quand est-ce vraiment que cette leçon s'applique? c'est quand il s'agit d'éloigner les dangers ou d'adoucir les douleurs de notre prochain; alors un inconnu devient notre frère. L'urgence élève par moments la charité universelle au rang de premier devoir; mais convenons que les femmes bien souvent attachent l'idée d'urgence à des bagatelles, et que le moment présent prend généralement trop d'empire sur leur esprit. Si la nécessité de courir au plus pressé leur est parfois imposée, le cours habituel de leur vie ne devra pas être troublé pour quelques interruptions. La règle qu'elles s'imposeront sera flexible mais élastique, et tendra d'autant plus à se rétablir qu'il lui aura fallu céder davantage.

En examinant la valeur de la considération d'urgence, on voit que certaines actions d'un ordre très-inférieur ont besoin d'être exécutées à point nommé, tandis que d'autres bien plus nécessaires et de l'ordre

même le plus élevé, ne sont pas soumises à la loi du temps. Voilà ce qui trompe souvent les femmes. Entraînées par l'idée de la chose pressée, elles négligent la chose importante, et ne songent pas assez à garantir de tout accident les devoirs qu'il faut accomplir, quoi qu'il arrive.

Lorsqu'il en est ainsi, le plus saint de tous, le devoir religieux, est fréquemment sacrifié. On a toujours autre chose à faire que d'adorer Dieu : il est présent partout, à tous les instants; lui seul se retrouvera toujours. Salutaire ou funeste pensée selon qu'elle favorise ou met obstacle au recours à Dieu.

Pour dérober autant qu'il se peut à l'envahissement des cas d'urgence le temps consacré à la dévotion, on est heureux de pouvoir s'aider de la puissance des habitudes. En les prenant soi-même, et les faisant contracter autour de soi, l'heure fixée pour le culte divin sollicite fortement la conscience. Moyen mécanique, peut-être; mais ne sommes-nous pas aussi des machines quand le vent de l'occasion nous emporte malgré nous, quand la crainte de ne plus retrouver le bon moment pour s'acquitter de telle chose, nous empêche de juger que cette chose n'est rien?

Sans doute, le culte religieux, relativement au temps qu'on y donne, peut se resserrer ou s'étendre selon l'occasion. Il en est de même d'autres grands devoirs qui seraient capables à eux seuls d'occuper la vie entière; et si après quelque omission involontaire nous revenons toujours à nous en acquitter, c'est la preuve qu'ils tiennent en nous à un sentiment

profond, permanent, que nous ne saurions longtemps comprimer.

Tels devaient être les devoirs sacrés d'épouse et de mère. Heureusement ceux-là ne se mettent guère en rivalité, et pourtant à cet égard encore il faut veiller sur soi-même. Ainsi l'affection conjugale, trop ardente, trop passionnée, chez quelques femmes, est si faiblement éprouvée par d'autres, qu'elle a besoin d'être cultivée avec soin. Moins l'instinct irréfléchi s'y fait sentir, plus la volonté doit jouer son rôle.

Les soins maternels, il est vrai, ont en leur faveur la considération de l'urgence. Il faut que les enfants soient soignés, il le faut à tout prix, et la mère qui n'a pas de substitut doit se consacrer à eux sans partage. Aussi, quand la nécessité y est, le père lui-même est reconnaissant des soins dont sa jeune famille est l'objet; mais lorsqu'il sait que sa femme peut se faire aider, et qu'il se voit négligé pour des minuties, lorsqu'il n'a plus à qui confier les pensées dont il est occupé, alors il se sent isolé, enfin il s'ennuie, et bientôt sa vie le replace ailleurs. Ma femme, dit-il, a ce qu'il lui faut quand elle est avec ses enfants, et je l'en estime; mais mon intérêt n'est pas excité, comme le sien, par mille détails.

Ne cessez donc jamais d'être l'amie de votre mari, sa vraie compagne; secouez des préoccupations souvent futiles, et élevez-vous à son niveau. C'est très-bien de lui signaler les développements de l'intelligence et de la sensibilité dans les plus jeunes enfants, de le faire jouir de leur gaieté, de leurs petites grâces; mais montrez-lui seulement le côté poétique de l'en-

fance, et non le côté matériel, toujours un peu vulgaire à ses yeux. Si ses occupations à lui l'obligent à régler sa vie et qu'il n'ait qu'un temps déterminé à vous consacrer, faites qu'alors il vous trouve toujours libre; ne laissez pas échapper ce temps précieux pour l'intimité. Si au contraire il ne peut rien prévoir, quittez tout à l'instant où il vient à vous appeler. Donnez-lui devant vos enfants la préférence sur eux; le rang éminent que vous lui assignerez vous sera d'une extrême utilité dans la suite. Ils sentiront au-dessus d'eux, et même de vous, une autorité suprême, et la vôtre en paraîtra plus douce à leurs yeux. Avec vos filles surtout, l'idée de la supériorité de leur père accomplira par elle-même cette éducation pour le mariage qu'on croit devoir leur donner, éducation qui n'excitera point d'attente trop vive, et mettra tout à sa place dans leur esprit.

Est-il besoin de dire à une mère, qu'outre les soins indispensables de la surveillance elle doit encore consacrer beaucoup de temps à ses enfants et même aux plus jeunes. Il faut du temps pour s'en faire aimer, pour les bien connaître, pour préparer en eux des goûts d'instruction; il n'y a que le temps qui lie ici-bas. Que les heures nécessaires à leur éducation morale et physique soient donc mises autant que possible à l'abri des envahissements, et faites-les de plus hériter des moments dont vous pourrez disposer encore.

Ces moments, il est vrai, seront souvent réclamés. L'entreprise de ne pas perdre de vue ses enfants, inexécutable par sa nature, exposerait encore une

mère à négliger beaucoup de devoirs et nuirait plus tard à ses enfants mêmes. Ils prendraient une idée trop haute de leur importance, et trop basse de la vocation humaine, considérée généralement, s'ils croyaient qu'ils doivent être préférés à tout. Jamais ils ne comprendront tout ce qu'il y a de sacré dans nos obligations sur cette terre que lorsqu'ils les verront remplir par leur mère. Son intérêt à elle est d'être un exemple pour eux. Comment compterait-elle sur leur sentiment filial s'ils pouvaient apprendre dans la suite qu'elle n'a pas soigné ses propres parents? Ceux-ci ont pu céder leurs droits légaux en la mariant, mais il est des droits naturels, imprescriptibles, qu'ils conservent jusqu'à la mort. Leur fille n'a pu renoncer à se dévouer à eux s'ils ont besoin d'elle : c'est bien là un cas d'urgence impérieux. Nous avons vu qu'il en était d'autres dans la charité. Les devoirs en apparence les plus étrangers à la vocation maternelle rentrent dans cette vocation quand on sait intéresser les enfants à leur accomplissement. Il n'est point de bonne œuvre à faire, point d'impulsion généreuse à suivre qui ne puisse servir à leur amélioration. C'est là pour eux la vraie éducation morale.

Il devient ainsi très-nécessaire pour une mère d'organiser sagement l'emploi du temps pour les cas où elle s'absente; toute sa prévoyance aura là de quoi s'exercer. Combien de pénétration ne faut-il pas pour faire choix d'une bonne digne de confiance? L'attention qu'on commence à donner à l'éducation des filles pauvres, les écoles de charité formées par

des personnes pieuses faciliteront, il faut l'espérer, un choix pareil à l'avenir. En attendant, une jeune femme pourrait, à ce qu'il semble, se préparer une meilleure chance sous ce rapport. Si, dès qu'elle a la perspective de devenir mère, elle prenait à son service une élève d'un de ces établissements, et qu'elle donnât quelques soins à la former, à développer en elle les bons sentiments, l'intelligence, il lui serait aisé de se l'attacher, et aurait plus d'espoir d'être secondée. Cette expérience comme tant d'autres pourrait ne point réussir, mais la mère future en retirerait toujours l'avantage de s'être exercée à l'enseignement. Elle aurait réfléchi aux difficultés de l'éducation; et quel embarras n'éprouve-t-on pas quand il faut les affronter toutes à la fois, et qu'il n'y a plus de temps à perdre!

Quel que soit le choix, il faut avouer que les soins empressés et continuels de la bonne la plus sensée et les nôtres même, ont aussi leurs inconvénients. L'idée qu'ils disposent du temps et de la pensée des grandes personnes est souvent mauvaise pour les enfants. Les accoutumer à se suffire à eux-mêmes pour leurs plaisirs d'abord, puis pour l'accomplissement de quelques devoirs, serait un art très-utile.

Rien n'exige plus de bon sens que l'administration domestique. Procurer le bien-être de tous aux moindres frais de temps, d'embarras, de soucis et de dépense possibles, exige un mérite rare et bien précieux. La femme qui gouverne sa maison avec intelligence et paisiblement obtient auprès de son époux et de sa famille entière une sorte de considération

que des qualités en apparence plus distinguées ne procurent pas.

La durée du temps qu'exige cet objet se règle sur les situations différentes, et il est essentiel de l'évaluer. Dans toutes les situations il est d'autres devoirs que les soins du ménage, et dans toutes, ces soins se présentent continuellement. Le ménage est une roue qui tourne sans cesse, et la vie entière pourrait y passer. Aussi cette occupation bien que séduisante en apparence, devient parfois une sorte d'entraînement. Qui ne sait que dans le temps des grands embarras domestiques, telle femme est sujette à oublier mari et enfants? Qui ne sait que telle autre met un intérêt si âpre à des misères que son caractère s'en aigrit? Ceci arrive peu dans la classe opulente, et les torts de négligence s'y font bien plus remarquer.

En laissant de côté la considération toujours importante de l'économie, on peut blâmer en effet cette négligence sous d'autres rapports. Le désordre ne nuit pas seulement à la fortune, il tient en mauvais état la conscience de ceux qui le tolèrent. Il faudrait encore réprimer les abus, ne fût-ce qu'en faveur de cet esprit d'ordre et de justice qui constitue la moralité. La femme qui peut s'élever à la pensée religieuse, inspire souvent cet esprit à ses alentours; elle l'inspire surtout lorsque, oubliant son propre intérêt, elle ne veut qu'influer en bien sur l'âme de ceux qui la servent. Qu'alors encore elle se garde de laisser s'altérer ses meilleurs motifs, et de se servir de la religion pour son avantage. Si, au moment du

culte, elle insiste principalement sur les vertus qui lui sont utiles dans les autres, elle aura beau dire des choses justes, élevées, émanées de Dieu, la leçon sera perdue; et ici s'applique cette vérité : que la religion ne doit point avoir d'autre but qu'elle-même, qu'employée comme moyen, elle n'a plus d'effet, et qu'elle ne réalise les promesses de la vie présente que pour ceux qui ne cherchent en elle que le triomphe de l'éternelle vérité.

Le culte divin, célébré tour à tour en famille et solitairement, les soins imposés par les vocations d'épouse et de mère et ceux que réclame le gouvernement de la maison, voilà des devoirs obligatoires pour chaque journée. Il est d'autres devoirs obligatoires aussi, mais non de nature à être pratiqués journellement ; tels sont ceux de la charité et des relations filiales. Enfin il est des occupations moins étroitement indispensables, sans doute, mais trop utiles, trop nécessaires presque, pour ne pas obtenir une place déterminée dans la vie. Une jeune femme perdrait bientôt les fruits de l'instruction qu'elle a reçue, et deviendrait incapable d'élever ses enfants si elle n'entretenait pas et même n'augmentait pas ses connaissances, si elle laissait ses facultés se rouiller. La résolution de mettre en réserve un temps pour l'étude est au nombre des plus sages qu'une mère puisse former. Mais ceci dépend trop des circonstances pour que nous puissions entrer à cet égard dans aucun détail.

Dans une existence où tous les moments ont autant de prix, comment satisfaire à ces exigences que

la société décore du nom de devoir ? Comment consentir à leur donner une place régulière dans la vie ? Tout ce qu'un mari désire devient un devoir, même la fréquentation du grand monde. Il pourrait y avoir encore, sinon devoir, du moins grande convenance pour une femme, à ne pas se retirer d'une société dans laquelle son mari passerait sa vie ; l'intérêt de l'union commune, celui des enfants, peut demander qu'elle connaisse un peu cet esprit du jour qui exerce tant d'influence sur les hommes. A titre encore de récréation, de stimulant souvent nécessaire, nous serions loin d'interdire aux jeunes mères tout amusement ; mais nous dirons qu'au milieu de tant de ressources plus élevées, plus intéressantes, celle qui ne pourrait se passer des plaisirs du monde sans tomber dans un état de langueur, serait bien au-dessous de la vocation maternelle.

Quel sera donc le principe général à l'égard de l'emploi du temps ? Ce sera de reconnaître humblement notre légèreté naturelle, et au lieu de nous fier entièrement à nous-mêmes, de nous imposer certaines lois. Les devoirs qui reviennent tous les jours se prêtent ordinairement à une distribution à heure fixe, tandis que les autres peuvent trouver leur place dans un temps plus long, et tous ont également besoin d'être défendus contre la négligence et les fantaisies. Un examen sérieux, fait chaque dimanche, de l'emploi de la semaine écoulée et de celui qu'il convient de donner à la semaine qui suit, rentrerait dans la destination de ce saint jour. C'est un exercice de piété qui peut se répéter toute la vie, et si nous

le recommandons particulièrement aux jeunes mères, c'est que le moment de la plus grande complication des devoirs est celui où la nécessité de les ordonner est la plus évidente. Comment s'assurer de remplir un seul devoir quand rien n'est fixe dans notre conduite, et que nos inclinations du moment disposent de nous?

Le prix du temps! le prix du temps! Quand sera-t-il mieux connu des femmes, et durant leur jeunesse si fugitive, et durant les saisons suivantes qui s'envolent de même si rapidement? Notre vie au dehors peut diminuer d'importance; mais au dedans, mais pour notre salut à nous-mêmes, quelle n'est pas la valeur des années, des jours, des heures ici-bas! Qui dira jamais à quel espace dans l'éternité répond chaque heure de notre existence? nul ne le dira, il n'est plus là d'espace fixe; tout est sans limite, tout est infini. Combien cette pensée serait effrayante si chaque heure aussi ne pouvait pas servir à nous préparer un avenir heureux. Accueillons ainsi, honorons les heures, ces bienfaits du père des jours, et craignons pourtant qu'elles ne déposent contre nous. Chacune arrive chargée de nous donner un ordre de Dieu à exécuter, et va s'enfoncer ensuite dans l'éternité pour nous condamner ou nous absoudre.

Conclusion.

Nous voici arrivé à la fin de la jeunesse. Il est fini le moment où nous avions à dépeindre des affections, des impressions, des espérances toujours nouvelles.

La vie a tout donné, et il ne reste à attendre d'elle que la répétition de ses bienfaits, ou peut-être, hélas! que des peines inconnues. Le perfectionnement moral marchera toujours si l'âme, soutenue du secours divin, fait tourner à son avantage éternel l'éducation qu'elle reçoit du cours naturel des choses. Et puisque, selon la parole de l'Apôtre, *toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu* [1], voyons quel aura pu être le résultat de leur commune opération durant la jeunesse.

L'effet de la vie a dû être d'abord un immense développement intellectuel, et un développement des affections tout aussi grand. Une multitude d'objets en rapport avec les besoins terrestres ont excité, ont exercé toutes les facultés de l'esprit; celles du cœur ont pris une nouvelle énergie quand les femmes ont obéi aux deux appels que semblait leur adresser successivement la Providence; l'un, qui les a portées à engager leur liberté dans le mariage; l'autre, qui les a fait tressaillir d'une joie inconnue à l'aspect de leur premier né. Ces deux appels devaient produire un effet semblable, et transporter le centre des affections hors de l'enceinte de l'égoïsme. Le plus désintéressé des sentiments, l'amour maternel, paraissait surtout fait pour amener un vrai détachement de soi-même, mais il y avait là encore bien de l'illusion. Les peines et les plaisirs maternels dans leur extrême vivacité, ramenaient les impressions personnelles. Dieu ne veut pas d'ailleurs nous sortir de nous sans nous

[1] Saint Pierre, I, chap. III, v. 15.

attirer à lui; et tel sera, il faut l'espérer, le résultat de la dernière éducation de la vie.

Ce résultat était sans doute préparé de loin. Les germes de la piété avaient pu commencer à se développer dès l'âge tendre; mais les objets sensibles régnaient alors dans tout leur éclat, et l'élément terrestre avait trop d'empire. La religion, en ranimant les forces morales, servait à suivre la carrière humaine, et y faisait avancer heureusement. Zèle pour remplir les devoirs; motifs pour résister aux tentations; consolation dans la douleur; émotions tendres et élevées; aiguillon et frein tout à la fois, voilà ce que la religion accorde à l'âme dès cette vie. Mais l'âme n'est pas faite uniquement pour cette vie. Les objets qui l'avaient développée l'attachaient à la terre qu'elle doit quitter. Il fallait que ces objets lui fussent ôtés. Après l'éducation des bienfaits, celle des privations commence. Nous avons gagné à recevoir; nous gagnerons sans doute encore plus à perdre, puisqu'à mesure que tout se retire, Dieu lui-même se manifeste plus immédiatement à nous.

LIVRE QUATRIÈME.

AGE MUR ET VIEILLESSE.

CHAPITRE PREMIER.

APPROCHES ET COMMENCEMENT DE L'AGE MUR.

Les premières années de la période dont nous allons nous occuper n'appartiennent pas sans doute à l'âge mûr, mais on ne sait quel nom donner au temps de la vie qui succède immédiatement à la jeunesse. Les facultés d'une femme sont encore dans toute leur force, et la figure seule a perdu quelque chose de son éclat. Se peut-il qu'un changement, si insignifiant par lui-même, marque une ère nouvelle dans la destinée d'un être immortel ? C'est là pourtant ce qu'a voulu le monde, et la femme qui n'est pas du monde échappe seule au sentiment d'un triste déclin dans ses espérances.

Si les limites de la jeunesse sont déterminées par la diminution des agréments extérieurs, on ne peut les fixer à l'avance pour aucune femme; mais après trente ans, les femmes doivent toujours s'attendre à voir arriver le moment où elles passeront en effet à une situation différente.

Ce passage franchi, elles entrent dans une période où le cours du temps s'aperçoit bien moins; toutes s'avancent vers l'âge mûr par une pente ordinairement insensible, et qui ne devient rapide que par accident. Il y a tant de différence dans leurs avantages extérieurs, et tant dans la manière dont le temps agit sur elles, qu'on ne sait plus quel âge leur assigner. Ce qu'une femme conserve d'activité, de capacité, d'agréments, marque son rang dans la famille et dans la société, la date de sa naissance est fort oubliée. Évitons ainsi de désigner aucune époque, et sans nous attacher à ces expressions habilement nuancées, qui indiquent ou dissimulent tour à tour les progrès du temps, disons qu'il s'agit ici d'une femme qui paraît s'être bien conservée à tous égards, mais qui ne peut plus avoir de prétention à la jeunesse.

A considérer en grand le cours de la vie, on voit que la première moitié s'offre sous un aspect peut-être plus riant pour les femmes que pour les hommes. Chez les jeunes gens, le choix embarrassant d'une carrière, le travail aride auquel il faut se soumettre pour s'y préparer, et plus tard les difficultés du début forment un contraste désagréable avec les vœux naturels de leur imagination. La jeunesse chez les femmes est plus poétique. Il s'y trouve une belle unité entre leurs désirs et leur destinée. Aimer et être aimées, voilà leur sort, du moins à leurs yeux, et elles n'en rêvent pas un autre. Mais le printemps de la vie une fois passé, la scène change. Les hommes ont surmonté les obstacles que toutes les vocations humaines

présentent d'abord, et il s'ouvre devant eux une perspective de succès croissante. Ils se flattent d'avancer rapidement dans la route de l'ambition, de la fortune ou de la gloire ; partout s'offre un avenir paré des charmes qu'ils lui désirent, et s'ils viennent à changer de goûts, la liberté leur reste encore.

Combien le sort des femmes n'est-il pas différent à leurs propres yeux, si c'est du moins sous des rapports frivoles qu'elles l'envisagent. Les plus vives jouissances elles les ont eues ou doivent à jamais y renoncer. Le retour des mêmes impressions de plus en plus affaiblies est tout ce qu'elles attendent de l'avenir. Le monde et ses promesses se retirent au moment où leurs facultés bien développées pourraient embrasser le plus d'objets. La jeunesse de l'âme est encore dans sa vigueur chez elles, une vie plus régulière et moins de contact avec des êtres corrompus leur ont conservé cette chaleur de sentiment, cette vivacité d'imagination que les hommes n'ont souvent plus au même âge. Et le moment où elles commencent vraiment à vivre, où, revenues d'un premier étourdissement, elles marcheraient dans le monde d'un pas plus ferme et avec un plus juste espoir de succès, est précisément le moment où elles se plaignent de voir que la société se refroidit pour elles, et que la vie domestique même a perdu de son intérêt.

Ces plaintes supposent un esprit futile, une âme qui méconnaît sa destination; mais pourquoi y en a-t-il tant de cette sorte ? C'est que l'attrait exercé par la beauté a décidé de tout pour les femmes, et qu'on a peu songé à leur état moral. On les épouse à dix-

huit ans, quand il n'y a rien encore de formé en elles que leur beauté; quand les forces du corps ni celles de l'âme ne sont chez elles à leur plus haut point. De là l'absence fréquente d'idées élevées, de là leur persuasion de la toute-puissance des dons extérieurs, et de là l'ennui, le vide, les regrets, parfois les fautes des femmes, lorsqu'elles ont atteint l'époque fatale où la route tourne et où il faut avoir toute une autre perspective devant soi.

Assurément nous n'accusons ici ni la Providence ni les lois générales de la société. Le cœur des femmes n'avait pas été formé pour ressentir si amèrement la perte de la jeunesse, et elles pourraient tirer un meilleur parti de l'ordre existant; mais l'infatuation des hommes et la frivolité des mères ont fait prévaloir en elles l'élément le moins pur sur le meilleur. Elles étaient faites pour aimer, pour se dévouer, et tout s'est accordé à leur faire croire que le bonheur d'inspirer, et par là d'éprouver des affections tendres, était réservé aux jolies femmes. Alors des agréments qui n'étaient tout au plus qu'un moyen, sont devenus la chose essentielle; elles n'ont point aimé, elles ne se sont point dévouées, et la vanité, ce mobile égoïste, a dominé.

Une pareille disposition est chèrement payée dans la suite; la femme qui en se mariant n'a vu qu'un brillant succès dans le sentiment qu'elle a inspiré, reporte le même esprit sur toutes les circonstances de sa vie. Dans sa position sociale, dans l'arrangement de sa maison, elle ne voit que l'effet produit sur les autres. Elle se pare de ses enfants lorsqu'ils sont jolis,

qu'ils ont de la grâce ; son amour-propre est flatté de l'attachement de son mari, de la distinction qu'il peut avoir, et tant que la jouissance de toutes ces choses est encore nouvelle, elle ne s'aperçoit pas trop du progrès de l'âge ; mais quand, après avoir quelque temps marché sur un terrain plat, elle se voit tout à coup sur le bord de la pente, il s'opère dans son âme une triste révolution.

Là, sur le sommet de la vie, elle croit embrasser sa destinée d'un coup d'œil. Le passé ne lui offre que des regrets, et l'avenir lui apparaît comme une étendue vaste et sombre, sans objets distincts, sans rien qui lui promette quelque plaisir. Si l'on interrogeait la plupart des femmes frivoles, on s'apercevrait que les circonstances les plus favorables de leur existence ont perdu pour elles tout leur prix depuis qu'elles ne sont plus jeunes. Vantez à celle-ci sa position sociale : Ma position, répondra-t-elle, je l'ai crue bonne tant que je n'en ai pas vu d'infiniment supérieures. Félicitez cette autre du bonheur dont elle jouit avec ses enfants. Ce bonheur n'est plus tel qu'on l'imagine, vous dira-t-elle. Mes enfants ! ils ne me donnent plus que des soucis ; en grandissant ils ont perdu toutes leurs grâces, et comme ils savent très-bien s'amuser sans moi, je n'ai plus à me mêler d'autre chose que de leurs leçons, vrai tourment pour moi et pour eux.

De même, si l'on pouvait savoir ce que les femmes pensent de leur sort dans le mariage, on verrait que rien n'y répond aux vœux ambitieux de leur jeunesse. Leurs plaintes, sous divers rapports, peuvent être différentes, mais il est un même sujet de regrets

pour chacune d'elles. Déjà chacune est obligée de renoncer à bien des plaisirs; déjà l'attention dont elle est l'objet ressemble plus à des égards qu'à un hommage. Enfin le monde l'ennuie et la retraite lui fait peur. Alors que faire?

Si l'amour-propre réserve aux femmes de tels mécomptes, devra-t-il continuer à les diriger? Quelles ressources leur indique-t-il ordinairement quand elles commencent à se douter que les charmes de leur figure ont un peu pâli? Ce sont encore des moyens d'effet. Elles ont envie de jouer un rôle. Dans les temps animés de la politique telle femme cherche à se faire centre, en épousant avec chaleur les intérêts de son mari; parfois elle entreprend de le diriger, mais alors ses méprises sont innombrables. N'étant jamais directement informée, elle voit toutes choses à travers des intermédiaires faux, et puis l'inconvénient de faire agir un autre est immense. On continue à le pousser dans une certaine direction quand tout a changé autour de lui, et que ses désirs ne sont plus les mêmes. Si on l'excite dans le sens de son caractère, on est inutile, imprudente peut-être; et si c'est dans un autre sens, on n'en a que déboire et repentir. Il soutient mal le rôle qu'on lui assigne. Le moindre embarras est inextricable pour celui qui s'y est engagé sur la foi d'autrui. Les partis vigoureux surtout, que les femmes qui ont de l'ardeur sont assez disposées à faire prendre, tournent au plus mal, et ne servent qu'à dévoiler la faiblesse naturelle de celui dont elles ont excité l'ambition, et puis le premier mauvais conseil leur ôte tout crédit. Comme

une femme n'est jamais nécessaire, une fois qu'elle s'est trompée, on ne la recherche plus, et on ne l'écoute que par politesse.

Prétendons-nous réduire les femmes au silence dans la société? Non, assurément, et pas même quand on traite de sujets politiques. Une mission de paix, de conciliation, leur est évidemment confiée, et si leur conscience les oblige à prendre en main les saintes causes de la justice et de la charité, leur influence est souvent heureuse. Elles seules ont ce tact précieux qui, par un mot, ramène le bon goût, la raison, l'humanité. Les femmes plus âgées surtout ont le droit, et souvent le talent, de réprimer avec douceur les écarts des autres femmes. En leur présence une jeune insensée n'osera point montrer cette tendre indulgence pour le suicide, cette admiration pour les duels, ce penchant pour une littérature dépravée qui seraient flétris de leur mépris. Mais il faut un sentiment profond de moralité et une complète absence de tout motif d'amour-propre, pour trouver le ton qui impose du respect dans la société sans en troubler l'harmonie.

Ce mérite ou ce bonheur appartient rarement à la femme qui, après avoir été belle, a conçu le dessein de se faire une réputation d'esprit. Mais que dire de cet esprit qui, après avoir vécu presque incognito durant la jeunesse, se produit tout à coup avec prétention, et compte fonder à lui seul une nouvelle existence? Il y a beaucoup à parier contre sa valeur. Mais enfin, fût-il solide, fût-il étendu, eût-il donné ses preuves écrites, il conviendrait encore, pour le

succès dans la société, de ne le montrer que sous des apparences à peu près frivoles. Là règne l'égalité, la célébrité littéraire y est presque à charge. La gaieté, la grâce, le piquant, la vivacité, voilà ce qui plaît, et comme ce sont des dons qui siéent surtout à la jeunesse, la femme de l'esprit le plus distingué voit bientôt quelque nouvelle venue attirer plus qu'elle l'attention. On suit, on applaudit la jeune persônne qui donne un amusement plus inattendu ; ce qui peut lui manquer pour le présent on le lui accorde dans l'avenir. Auprès des hommes la réalité n'a jamais beau jeu contre l'espérance.

A moins donc qu'elle ne soit un vrai phénomène, une femme, même spirituelle, doit après trente ans se résigner à ne plus briller d'un grand éclat. Mais celle qui renonce à faire impression sur la foule, cherche d'ordinaire à s'entourer d'un cercle choisi, où la finesse, la délicatesse sont appréciées; au moyen de soins infinis, elle réussit parfois à se procurer un auditoire ; mais qu'arrive-t-il? Ses efforts la fatiguent vite et sont chaque jour moins heureux. Au milieu de ce cercle qui, malgré toutes les peines qu'elle se donne, se resserre de plus en plus, il est à craindre que bientôt elle ne s'adresse qu'à un seul être, s'il en est un qui la comprenne bien ; car cet esprit de société qui n'est au fond qu'un talent, et non une véritable lumière, a besoin, comme tous les talents, de trouver de la correspondance dans le cœur des autres. L'homme qui saisit le plus vivement toutes ses pensées, peut réussir à l'occuper seul. Telle expression flatteuse, telle marque d'in-

térêt, que du haut de son ancienne gloire elle eût dédaignée, la touche parfois trop sensiblement; et la tentation de produire de l'effet sur un objet digne d'elle, peut l'engager à former une liaison qui serait à plus d'un égard dangereuse.

Nous ne parlons de rien de grave ici, nous disons simplement qu'une relation dont la vanité aurait été l'origine, ne serait pas bonne moralement, du moins ne serait pas améliorante. Une femme trouverait trop d'indulgence chez l'ami qui se serait annoncé comme admirateur. Le désir de l'intéresser, joint à ce besoin d'épanchement qu'ont toutes les femmes, l'entraînerait trop loin en conversation. On la verrait se dépeindre sans cesse elle-même, avec ses défauts charmants, avec ses tristesses touchantes. Le plaisir de se déployer l'empêcherait de s'apercevoir que la confiance n'est pas réciproque et qu'ainsi ses aveux manquent de dignité. Un homme en effet n'a guère l'idée d'occuper une femme de ses intérêts; des confidences trop répétées cessent bientôt de captiver son attention, et pour peu que la femme se rende exigeante, il secoue infailliblement la chaîne qu'aucun motif puissant ne le condamne à porter. Que de regrets alors s'il s'était rendu nécessaire !

Ah ! combien l'amitié entre femmes serait préférable ! Quelle entente de leurs sentiments, de leurs intérêts réciproques ne résulte-t-il pas de la parité de leur destinée ? Combien il y a plus de vérité, de sévérité louable et nécessaire dans leurs rapports ! L'expérience de l'une est utile à l'autre et les confidences alors ont un but moral. Quel secours pour l'éduca-

tion, pour les œuvres de charité ne se prêtent-elles pas mutuellement? Nous le verrons mieux dans la suite.

Il faut en convenir, le passage de la jeunesse à l'âge mûr est difficile. Il ne le serait pas pour une femme profondément pieuse, et il l'est peu encore pour la femme aimante, dont les affections tendres remplissent le cœur. Mais enfin il y a une part d'égoïsme et de vanité dans toute créature humaine, et une part qu'aucune femme ne saurait mesurer. Toutes doivent ainsi veiller sur elles-mêmes. La perte de beaucoup d'illusions n'est pas une raison suffisante de sécurité. Il est des dangers attachés au découragement, à la tristesse. Ce n'est pas assez d'être atteint par l'ennui du monde, de connaître le vide que laissent les faux plaisirs; il faut que l'amour de Dieu et celui du prochain qui en dérive viennent ranimer la vie du cœur.

Gardons-nous, néanmoins, de désespérer de l'âme où ces nobles sentiments semblent éteints. La bonté de Dieu est infinie ; la source jaillissante en vie éternelle ne tarit point. Si la femme en proie à l'ennui après la perte de la jeunesse envisageait impartialement sa situation, elle verrait que son détachement de toutes choses n'est pas réel. Le monde ne lui plaît plus, tel qu'il est devenu pour elle, indifférent à ce qui lui reste d'agréments; mais qu'il l'entoure de ses hommages, elle l'aimera plus que jamais. La vanité, ce mobile qui l'avait soutenue, souffre et languit faute d'aliments, et semble entraîner la vie avec elle. De là un dépérissement moral, véritable maladie que des

soins persévérants pourraient seuls guérir; mais où prendre la décision et la force nécessaires?

Les principes religieux reçus dès l'enfance se retrouvent ici comme un bienfait; ils n'ont pas à la vérité porté tous leurs fruits; le cœur qu'ils devaient réchauffer s'est laissé gagner par la froideur; mais une femme qui regrette son ancien zèle sait du moins qu'elle a cessé de l'entretenir; sans doute elle s'étonne peu que Dieu trop négligemment imploré l'ait délaissée; ce qu'elle ignore c'est à quel point il est prêt encore à la secourir. Il peut, il veut toujours la conduire à lui; il est toujours pour elle un Dieu sauveur. Qu'elle lui demande de l'aimer, si son amour pour lui est faible; d'avoir plus de foi, si sa foi languit. L'Évangile lui montre la route; qu'elle la suive avec constance, et bientôt le goût du devoir, en se réveillant dans son sein, ramènera le goût de sa vie; il s'ouvrira devant elle un avenir de progrès quand son imagination ne lui peignait que la décadence.

On peut sans doute trouver que la distribution des événements dans la vie des femmes est assez étrange. Il paraît étonnant que le plus haut point de leurs forces de tout genre se rencontre précisément dans le temps où beaucoup d'objets d'intérêt leur sont retirés. Mais ne doutons jamais que des vues grandes et bienfaisantes aient présidé à une telle dispensation; reconnaissons que là encore la bonté de Dieu se manifeste. Les objets d'intérêt, dont la privation est si sensible à tant de femmes, ne les exposaient-ils pas à de nombreuses séductions? Chacun les prévenait; toujours certaines de trouver ou de

l'indulgence, ou des éloges, elles croyaient voir partout des approbateurs. Il était temps que ces apparences flatteuses fussent remplacées par la vérité; que les femmes fissent l'épreuve dans leur propre vie, des conséquences différentes qu'entraînent le bien et le mal; qu'elles comptassent moins sur l'effet du charme et plus sur celui des qualités. Le moment est venu où il ne faut plus qu'une femme s'attende à recevoir beaucoup des autres, mais où il lui faut donner à son tour. Cette existence passive où les joies, les affections même, semblaient tomber sur elle tout naturellement, devait finir. Une vie active, une vie de dévouement devient sa seule ressource; et la nullité l'attend si elle ne sait se consacrer à rien de généreux ou d'utile.

La jeunesse, avide de succès, avide d'émotions, avide de sentiments tendres, éprouve un désir de plaire trop continuel pour ne pas être exposée à oublier Dieu. Mais quand arrive l'âge où l'on plaît moins et où par là même on est moins aimée, il faut bien revenir à la religion. Que vous dit-elle alors? Elle vous dit de vous consacrer aux autres pour leur bonheur à eux sans en attendre trop de retour, et de ne compter pour vous-même que sur Dieu. Plus de soumission à la loi du devoir, plus de véritable charité chrétienne et d'abnégation de son propre intérêt devraient être le résultat de la leçon que donne la vie.

Ne pouvant diviser par époques déterminées ce grand espace de la vie humaine qui amène et comprend l'âge mûr, ce temps où le pouvoir des femmes,

toujours grand pour faire le bien, n'a diminué que sous des rapports frivoles, nous leur donnerons à toutes le même conseil.

Demandez à Dieu, leur dirons-nous, de vous délivrer de la vanité qui serait pour vous une cause de peines croissante, et cherchez dans la piété une cause croissante de consolations; alors vous éviterez les occasions où la vanité renaît comme de ses cendres, et vous ne fonderez d'espérances que sur les ressources indépendantes des regards d'autrui.

Puis, demandez encore à Dieu d'affaiblir en vous ce besoin ardent, insatiable d'être aimées, qui plus que les affections mêmes a souvent rempli votre cœur. Une fois ces prières exaucées, les désirs les plus vifs de la jeunesse une fois calmés, vous acquerrez une liberté d'esprit et d'action nouvelle pour vous; liberté humble et résignée qui vous permettra d'être toujours aux ordres de Dieu. Mais pour que ces désirs ne viennent pas à se rallumer, prescrivez-vous une vie active, occupée, où les chimères d'imagination ne trouvent pas de place pour se glisser. Faites-vous, s'il se peut, une affaire principale; ayez une œuvre à exécuter qui remplisse tous vos loisirs, afin que votre temps et vos pensées ne se perdent pas dans mille tentatives infructueuses.

Heureuse la femme que la bonté de Dieu a entourée d'assez de liens pour que son affaire soit dans sa famille. Ce sera d'elle que nous nous occuperons d'abord, et quoique ses devoirs y puissent être de diverses sortes, ce sera sous le rapport maternel que nous l'envisagerons. Comme mère, elle exercera son

influence la plus grande; et c'est comme mère encore qu'elle avancera le plus son propre perfectionnement. Mais la carrière maternelle, refusée à tant de femmes, n'offre d'occupation à aucune pour toute la vie. Des vingt ou vingt-cinq années où le soin des enfants remplit activement la vie d'une mère, dix peut-être ou plus se sont écoulées durant sa jeunesse, et quand les années suivantes ont aussi pris fin, les affections tendres qu'elle conserve n'ayant plus d'emploi nécessaire et obligé, ne lui font souvent que mieux sentir le vide actuel de son existence.

En revanche, l'exercice de la charité fournit de l'emploi à tous les âges, et les différentes directions que la charité peut prendre en fournissent aussi à tous les esprits. L'examen de cette carrière nous ramènera vers ces personnes non mariées que nous avons paru oublier longtemps, et peut-être verrons-nous que leur vie à la fois dévouée et calme n'a pas été privée de bonheur.

Toutefois, il y a une infinie variété de dispositions et de caractères chez les femmes, et comme l'état de dépendance où elles vivent est souvent cause que certaines routes, qui semblent leur être ouvertes, ne le sont pas, il faut bien leur présenter diverses ressources pour les garantir toutes de l'oisiveté. Ainsi nous leur indiquerons la culture intellectuelle comme une mine inépuisable d'occupations dignes d'intérêt, quand leur position ne leur permet pas de se rendre utiles dans la vie. Il serait sans doute à désirer qu'une instruction solide eût déjà préparé l'enfance à ces sortes d'occupations, mais nous les croyons en

grande partie à la portée de toute personne de bon sens.

Ce que nous entendons par cette dernière ressource sera développé plus tard, mais on peut d'avance supposer que nous sommes loin de souhaiter des succès de vanité pour les femmes âgées.

CHAPITRE II.

AGE MUR. CARRIÈRE MATERNELLE.

En parlant ici de la vocation maternelle, nous ne considérons les enfants qu'accessoirement; nous les voyons comme étant à leur insu les instigateurs du perfectionnement de leur mère, puisqu'elle s'améliore à mesure qu'elle s'applique à les bien élever. Il faut qu'elle avance constamment dans les voies de la piété, de la sagesse, des lumières, pour obtenir d'eux quelques progrès sous tous ces rapports, et sa situation est peut-être celle de toutes où l'on sent le mieux la nécessité de veiller sur soi. Quel bienfait que cet amour irrésistible qui semble s'allumer dans le cœur d'une mère pour la faire marcher vers le but final de son existence! Faut-il qu'un sentiment si vif reste parfois sans effet, qu'il fermente inutile dans une âme faible, sans l'amener à former des résolutions salutaires?

A l'époque où l'ardeur de la jeunesse est un peu amortie, on voit souvent aussi le premier enchantement de la maternité se calmer. Alors une femme appelée à imposer le fardeau de l'instruction à de jeunes filles insouciantes ne se sent pas toujours le courage de remplir sa tâche. Préoccupée de l'idée de son incapacité, elle cherche à se faire remplacer le plus possible, parfois même à confier ses filles à quelque établissement d'éducation; et peut-être en cela s'imagine-t-elle consulter l'intérêt de ses enfants plus encore que le sien.

Il ne s'agit pas de moi, dit-elle; tout mon bonheur serait de garder mes filles auprès de moi; mais suis-je en état de les élever? le suis-je avec tous mes défauts, et tant d'ignorance à divers égards? Quand je vois les jeunes personnes accomplies qui sortent de certains instituts, puis-je me flatter d'obtenir un succès semblable? Je dois me juger impartialement et savoir sacrifier ma propre satisfaction dans une occasion si importante.

De tels scrupules sont souvent sincères, mais nous ne les croyons pas généralement bien placés. Peut-être une femme vraiment pieuse en éprouverait de très-différents. A moins de circonstances impérieuses, elle n'oserait pas livrer à des mains étrangères le dépôt que Dieu lui a confié; c'est à elle que Dieu l'a remis, à elle avec tous les défauts qu'il lui connaît bien, mais aussi avec le sentiment énergique qui lui interdit de s'en séparer.

Combien une telle séparation doit être en effet pénible pour elle! Elle envoie sa fille dans un monde

où l'enfance ne trouve rien qui réponde à ses souvenirs, où toutes les relations naturelles sont abolies. Là, plus de liens de sang, plus d'intérêts domestiques; là se trouve une reine et point de mère; là le père manque toujours avec son autorite chère et redoutée; là, il est bien difficile qu'on se forme une idée du mariage qui soit et pure et sacrée; là, on n'est jamais témoin des soins mutuels de ces vieux époux chez lesquels cette sainte union prend un caractère encore plus auguste. Et quelle préparation à l'état de mère pour la jeune fille qui voit que la sienne propre a pu l'abandonner volontairement!

Ce n'est pas tout : une mère religieuse redoute un mal plus grave encore; elle craint cet esprit de rivalité que le simple rapprochement de tant de jeunes personnes, soumises aux mêmes exercices par les mêmes maîtres, suffirait déjà pour exciter, et que les stimulants employés dans ces instituts provoquent sans cesse. On y établit des distinctions graduées; on propose des prix exclusifs; tout le mécanisme destiné à ranimer l'émulation dans les colléges y est introduit, et combien n'est-il pas plus pernicieux pour de jeunes filles! Vingt carrières diverses sont ouvertes aux hommes, tandis qu'il n'en est qu'une pour les femmes. Toutes veulent plaire, toutes aspirent aux mêmes succès. Il n'est aucun moyen de briller qui ne leur fasse ombrage dans une autre femme et ne la leur désigne comme une rivale. De là tant d'aigreur dans le caractère, tant de dépit, de ressentiments secrets. De là une détérioration pro-

fonde de l'âme que des torts plus redoutés ne causent pas toujours [1].

Parmi tous les motifs qui doivent décider une mère à prendre en main la grande œuvre de l'éducation, nous n'osons presque pas compter l'amélioration qu en résultera pour elle, et encore moins la nécessité d'avoir une occupation principale à l'âge où elle est. Ces raisons seraient trop personnelles ; c'est de l'intérêt de ses filles que nous lui parlons. Nous voudrions lui faire sentir que Dieu ayant placé les devoirs et par là même le bonheur des femmes dans la famille, c'est pour la famille qu'il convient de les élever. On doit se garder de rompre la chaîne sacrée de ce dévouement qui, passant de génération en génération, transmet aux femmes de l'avenir le trésor des affections pures. Les sentiments religieux gagnent aussi à être infiltrés dans l'âme de chaque jeune personne prise à part, et à être mis en accord avec sa situation et son caractère. Tout chez les femmes est individuel ; rien de ce qui se fait en manufacture ne peut leur aller.

Chaque mère a des défauts ; il lui manque des

[1] C'est en les comparant avec le gouvernement d'une bonne mère, que nous sommes porté à relever les inconvénients des instituts, car nul ne peut nier que ces établissements, indispensables dans l'ordre général, n'offrent dans certaines situations des ressources précieuses. Beaucoup de talents et des vues très-élevées y ont quelquefois été déployés, on y a même cherché à prévenir tout sentiment de rivalité entre les élèves. C'est à cela que s'est surtout attachée Mme Niederer, auteur d'un ouvrage allemand fort remarquable sur l'éducation des femmes.

qualités ; qui en doute? Mais n'a-t-elle pas ce qui peut tout réparer? n'a-t-elle pas cette tendresse infinie qui la conduit à la source vive d'où tous les biens découlent pour nous? Oui, quand sa piété même serait languissante, c'est précisément à la ranimer que Dieu a destiné l'amour maternel. Comment ne pas prier avec ardeur, quand c'est pour ses enfants que l'on prie? Quand nous adorons avec eux, quand nous contemplons ces êtres fragiles qu'une organisation délicate expose souvent à souffrir, quand nous pensons à ces esprits légers, si aisément entraînés et pourtant immortels et responsables, nous comprenons que notre seul espoir est en Dieu. Rien ici-bas ne nous rassure. et pourtant un esprit inconnu vient nous soutenir. Nous sentons que nous-mêmes, nos enfants, notre volonté, nos âmes, sont dans cette main qui gouverne tout, et en nous abandonnant à son appui, nous recevons la persuasion que la même bonté céleste qui nous a donné nos enfants s'étendra sur eux pour les bénir.

La mère qui reconnaît que tout vient d'en haut, ne désespère plus d'elle-même, ou plutôt ce n'est pas d'elle-même qu'elle espère rien ; elle s'oublie. Pendant ses prières, je ne sais quoi de céleste coule dans son cœur ; l'Esprit divin, qui s'unit à elle, semble s'épancher dans ses paroles, dans ses actions, dans les soins divers dont ses enfants sont l'objet. Ce même miracle, qui fait qu'une femme infirme ou mourante donne le jour à un enfant vigoureux, qu'une plante presque desséchée nourrit pourtant un germe fécond, ce miracle se reproduit dans la formation des

âmes. La mère n'est à ses propres yeux qu'un instrument et se félicite de l'être ; son œuvre vaut d'autant mieux que ce n'est pas elle qui l'accomplit. Des principes élevés, et jusque-là confus dans sa pensée, sont énoncés avec force, avec clarté. Ses défauts, les divers torts qu'elle a pu avoir, ne l'arrêtent point; elle peut recommander sans embarras à ses enfants les vertus qu'elle a peu pratiquées, les devoirs qu'elle a le moins bien remplis, et ce n'est pas leur ignorance qui la rassure, c'est qu'elle se sent une mission, c'est qu'une sorte d'apostolat lui a été confié, c'est qu'un souffle d'inspiration lui permet d'exprimer des vérités salutaires avant qu'un triste retour sur elle-même vienne la refroidir et l'humilier. Que ne peuvent obtenir pour former la moralité les plus puissants mobiles de notre nature, la religion et l'amour maternel !

En sera-t-il ainsi, nous dira-t-on, sous tous les rapports? ces grands mobiles augmenteront-ils les facultés intellectuelles et les connaissances, car c'est de cela qu'une mère croit surtout manquer pour l'éducation ? Encore ici nous lui répéterons : Fiez-vous à Dieu. Des secours intérieurs ou extérieurs vous seront accordés dans ce genre même, sans qu'il soit besoin de vous séparer de vos filles et de les soustraire à la protection du toit paternel. Et d'abord, comme vous disposez du plan des études, il vous sera toujours possible de prendre de l'avance sur vos filles et d'acquérir vous-même les connaissances que vous leur désirez le plus. Ainsi vous conserverez quelque temps la supériorité du savoir jointe

à celle de l'âge; puis, quelque temps encore, vos progrès et les leurs marcheront de pair; et lorsqu'enfin vous serez dépassée et que le besoin de maîtres étrangers se fera sentir, prenez des leçons avec elles; vous les aiderez un peu et les encouragerez toujours. Vous ne pensez qu'à elles sans doute, mais vous ne savez pas à quel point l'habitude de l'application d'esprit vous sera précieuse lorsque le temps, si rapide dans sa course, vous laissera dans l'isolement

Les leçons de religion surtout vous seront éminemment salutaires. En y assistant sans vous en mêler, vous serez au courant des idées et des opinions de vos filles; il vous sera ensuite facile de donner une couleur plus particulière, plus applicable à l'enseignement. Quel bonheur pour elles et pour vous que ces conversations intimes! Et si, dans le cours de la journée, il s'était élevé quelque léger conflit, combien, lorsqu'on se réunit le soir en face de Dieu, il est doux de tout oublier, hors les liens sacrés, hors l'amour éternel dont Dieu est la source!

Ajoutons qu'une femme qui vit entourée de ses filles, conserve plus aisément l'affection de son époux. Cette sérénité, cet enjouement qui plaisent tant à la plupart des hommes, se soutiennent dans son esprit quand elle veut que ces dons heureux se propagent autour d'elle. Sa maison, grâce à ses soins, devient agréable; le talent de la conversation, les saillies d'une imagination riante sont encouragés; des amusements, tantôt tranquilles et habituels, tantôt plus vifs pour des occasions particulières, sont inventés.

Le retour des fêtes de famille lui plaît; elle y voit une solennisation des joies domestiques, un tribut de reconnaissance envers Dieu qui accorde de telles joies. C'est pour les gens âgés un renouvellement de vie et de jeunesse ; c'est pour tous un moment passé dans une région lumineuse où les nuages des soucis ordinaires sont dissipés, où le mécanisme des occupations quotidiennes est suspendu.

Nous ne devons pas sans doute nous faire un roman du bonheur de la vie domestique. L'expérience serait trop souvent là pour nous démentir ; mais combien les traits généraux ont de beauté dans leur ensemble ! Que peut-il y avoir de plus doux que de laisser s'écouler sa vie au sein d'une réunion d'amis sûrs, de personnes animées d'une affection involontaire, innée dans le sang et en même temps sanctifiée par l'idée d'un devoir sacré ! Et si ces personnes ont un intérêt pressant à se rendre mutuellement heureuses et un intérêt également fort à se maintenir dans le bon chemin, comment se figurer une situation qui renferme autant de conditions de bonheur? Sans doute cet état est souvent troublé de mille manières. Les misères humaines s'y font jour de toutes parts, mais quel autre état en serait exempt et quel autre préserverait autant des chagrins qu'on s'attire par sa propre faute ?

Malgré les erreurs inévitables auxquelles une mère est sujette dans l'éducation, elle aspire trop constamment au bien pour que ses efforts n'aient pas une influence heureuse sur son caractère. Il en est surtout ainsi, tant qu'il n'y a pas de complication dans

ses motifs, ni de débats dans sa conscience. Mais lorsqu'une femme, que je suppose religieuse, se croit obligée de mener sa fille dans le grand monde, il s'élève parfois dans son âme trop de trouble pour ne pas suspendre ses progrès. Après quelques années de retraite, la société, avec sa frivolité, s'offre souvent à elle sous un aspect plutôt repoussant. Rien dans les divertissements ne lui paraît raisonnable, légitime, ni même assorti à la gaieté naturelle de la jeunesse; elle ne voit partout que vanité, luxe, coquetterie, jalousie secrète, sans penser qu'à l'âge de sa fille elle ne voyait rien de tout cela. Elle attribue à l'effet d'un perfectionnement intérieur, ce qui n'est souvent que l'effet de moins d'innocence. Alors elle peut agiter, tourmenter l'âme simple de sa fille, lui donner l'idée d'un mal ignoré, sans lui communiquer de bons mouvements.

La mère qui introduit sa fille dans la société, veut apparemment lui faire acquérir quelque connaissance de la vie humaine; c'est par la voie de l'expérience qu'elle la conduit. Dès lors elle ferait mieux, selon nous, de lui laisser suivre cette voie paisiblement. C'est souvent renforcer les impressions légères et fugitives de la jeunesse que de les signaler avec tout le poids de l'âge mûr. Surtout, gardez-vous de chagriner et d'humilier votre enfant pour balancer dans son cœur l'effet des plaisirs du monde. Peut-être un jour Dieu permettra que de légers revers l'en détachent insensiblement, et ramènent à lui son âme fatiguée, mais lui seul y peut réussir; une voix humaine, et la voix même d'une mère, irrite souvent l'orgueil

sans le guérir, et risque de remplacer un mal passager par un mal durable.

Ensuite, une autre mère (et parfois la même, tant il y a des contradictions dans le cœur humain) renaît aux agitations de la vanité en voyant sa fille au milieu d'une société brillante. Après avoir craint que le monde eût trop de charmes pour son enfant, elle a bientôt peur que son enfant n'ait pas assez de charmes pour le monde. Toutes ces pensées se brouillent, se croisent, l'entraînent dans des inconséquences sans fin. Misère des misères, nous n'en finissons pas avec nos futiles prétentions, et la peur de démentir notre réputation de sagesse n'est souvent qu'une vanité de plus.

Il est un autre danger dont nous voudrions garantir la mère. Sans doute elle ignore elle-même tout ce qui reste encore de jeunesse dans son propre cœur. Une sensibilité romanesque, qui semble étouffée, fermente parfois longtemps dans l'âme de certaines femmes, et quand cette disposition n'a pas pris dans la vie réelle son cours naturel, on la voit se développer dans la sympathie maternelle. Une association trop intime avec le sentiment de votre fille excite en vous des émotions plus fortes souvent que les siennes; vous l'exaltez sans le vouloir en lui demandant des confidences, et l'avidité que vous mettez à les écouter décèle des impressions presque personnelles. La vue de celui qui s'attache à elle vous fait rougir et battre le cœur; tous les événements qui précèdent un mariage vous bouleversent, et l'on a vu, dans des occasions de rupture, la mère plus affligée que la

jeune personne qu'elle consolait. C'est là une disposition peu durable, sans doute, mais dangereuse. Il importe de la connaître pour ce qu'elle est. L'instruction que Dieu nous donne ne finit point, il est encore des leçons pour le second plan de la vie. Les échos de certaines voix séduisantes se répètent en s'affaiblissant, mais ils se répètent, et, sous l'enveloppe décolorée de l'âge mûr, on sent palpiter longtemps un cœur encore jeune.

Ainsi, cette dernière expérience de la vie, qui nous arrive par nos enfants, nous apprend à nous juger impartialement. On se fait des illusions sur soi-même dans la retraite, et aussitôt que des intérêts plus actifs nous sollicitent, nous sentons que nos progrès sont très-incomplets. Mais s'il nous est alors accordé de revenir à Dieu avec une humilité plus grande, cela même nous réconcilie avec l'idée de quelques épreuves pour nos enfants. Quand toutes les précautions qu'indique la sagesse ont été prises, nous nous consolons de l'effet des diverses scènes qui mettent au jour leurs dispositions. Si nous leur avons inspiré des sentiments sincères de piété, il leur est plutôt bon d'apprendre à se connaître. La véritable conversion, chose bien plus rare qu'on ne l'imagine, le changement profond d'un cœur qui se détache de tout et se voue à Dieu, ne dépend d'aucune situation sur la terre; aucune ne l'exclut, aucune ne l'assure, nos erreurs et nos fautes mêmes l'amènent parfois.

De telles réflexions ne sont légitimes qu'après que les événements dont nous avions à disposer se sont

accomplis. Au temps des délibérations, ne négligeons jamais la prudence humaine; ses vues courtes et confuses s'arrêtent au seuil de l'éternité, mais elle juge assez bien de ce qui se passe dans cette vie, et les parents répondent aussi de leurs enfants durant cette vie. Ainsi les anxiétés d'une mère, aux approches du mariage de sa fille, sont bien naturelles; trop vives souvent, trop empreintes d'émotions terrestres, elles l'éclairent parfois sur les conséquences de certains choix. Une imagination aisément alarmée devait sans doute balancer l'effet de la sympathie naturelle qu'une mère éprouve pour l'homme qui s'attache à son enfant.

Nous avons déjà vu avec quel attendrissement mêlé de joie une mère assiste ordinairement au mariage de sa fille. Il lui est doux de voir fixer le sort encore incertain de cette enfant, de remettre à des mains plus jeunes et plus fortes le soin de la protéger. Un être supérieur à elle lui donnera plus de bonheur et en répondra devant Dieu. Pour la mère, sa tâche est finie; la sécurité douce et triste de la vieillesse commence à s'emparer de son cœur. N'est-ce pas un immense repos d'esprit pour une mère que de dire : *Je peux mourir.*

Quand une femme a marié sa dernière fille, la partie animée et encore colorée de sa vie a pris fin, le reste a un teint beaucoup plus terne; si elle a eu le bonheur de conserver son mari, elle a toujours un but d'affection intime, un objet particulier de dévouement lui est accordé. Malgré les modifications que le temps amène, la relation d'épouse est quelque-

fois celle qui traverse le mieux l'existence entière sans s'altérer sensiblement. Dans cette sainte relation, une femme jouit encore du bonheur d'être nécessaire, tandis que sa vie maternelle n'offre le plus souvent que le reflet du passé.

En général, l'influence du passé sur le présent se fait beaucoup sentir aux femmes après la jeunesse. Leur sort s'est décidé durant les années déjà écoulées, et leur bonheur dépend des sentiments qu'elles ont nourris dans leur cœur. A l'âge où l'on n'a rien à espérer pour soi-même, quel avantage n'a pas la mère qui a pu se dépouiller de toute personnalité. Elle seule jouit de voir sa fille chérie transporter sur un époux ses plus vives affections; elle seule abdique sans regret son ancien empire, et prend un intérêt de cœur aux événements dont elle n'a point décidé. Exempte d'exigence, n'attendant jamais de ses enfants de grands témoignages de tendresse, elle est pourtant aimée d'eux très-sincèrement. Sa sympathie toujours active, son expérience de la vie, son dévouement leur font chercher auprès d'elle les secours ou les consolations dont ils ont besoin. Si elle a montré précédemment une raison éclairée, le rang qu'on lui assigne dans sa famille est très-honorable; elle en est le centre, et quand les intérêts divers viennent à se croiser, son impartialité la met en état d'y rétablir l'harmonie et d'exercer un pouvoir régulateur. Néanmoins, l'idée de cette influence très-incertaine ne doit point occuper une femme avancée en âge. L'espoir de jouer un rôle important réveillerait en elle l'amour-propre, et serait contraire à l'esprit qui doit l'animer.

Nous pourrions suivre plus loin encore une mère dans sa carrière, la montrer parfois appelée à remplir de nouveau des devoirs actifs, et à remplacer sa propre fille dans l'éducation des petits-enfants. Mais comment démêler les complications infinies de ces relations du second degré, relations où l'image de la maternité s'offre à nous douce et trompeuse, où nos affections les plus vives osent rarement s'exprimer par des actions, où il faut respecter et faire respecter l'autorité supérieure de parents qui sont eux-mêmes nos enfants. Que de prudence et de discrétion nous devons avoir pour produire encore quelque bien au milieu d'une foule d'obstacles! Que de zèle pour ne pas nous réduire à la nullité! Un sentiment désintéressé peut seul nous préserver de cette faiblesse coupable qui porte si souvent une grand'mère à chercher tous les moyens de se faire aimer, sans s'inquiéter des suites de son indulgence.

Dans la plupart des relations de la vie, les intérêts des femmes âgées ne sont guère qu'une participation aux intérêts de la génération plus jeune. Elles voient se répéter autour d'elles les événements qui les ont longtemps agitées, et leur sympathie s'émeut encore. Mais cet effet des scènes du monde va toujours en s'affaiblissant, et fait bientôt place à ce sentiment d'isolement qui va devenir l'objet de notre attention particulière.

Il ne faut pas se le dissimuler : le sort le plus général des femmes âgées, c'est l'isolement, et les mères de famille n'en sont pas exemptes. Les enfants se dispersent; leur vocation, leur genre de vie, leurs goûts

ne s'accordent plus avec les habitudes d'un âge avancé, et l'on se sépare tout en s'aimant. La solitude de fait ou de cœur finit aussi par devenir le partage d'une foule de femmes, et un sentiment de malheur ou au moins de profond découragement en est trop souvent la suite. Nous voudrions leur montrer qu'il est encore pour elles de grandes ressources, que dans l'existence la plus dépouillée Dieu ne les abandonne pas, et que le développement moral dont elles sont toujours susceptibles peut être la source de mille intérêts dont elles ne se font pas l'idée. *Des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont jamais montées au cœur de l'homme* ont été promises par l'Éternel lui-même à ceux qui l'aiment.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'AGE MUR. CARRIÈRE DE LA CHARITÉ.

La charité! comment ne pas l'envisager religieusement! Dieu n'est-il pas amour ou charité, selon l'Évangile? n'est-ce pas son essence même qui se manifeste à notre cœur sous ce nom si doux? La charité, à cette hauteur, c'est l'amour de Dieu pour ses créatures, pénétrant, traversant chacune d'elles, les attirant toutes les unes vers les autres et vers lui; c'est la gravitation universelle des âmes; la raison

première de notre existence, de celle des anges, puisque l'Être éternel, source d'amour et de vie, devait créer des êtres sensibles pour avoir des objets d'affection.

Le mot charité, qui doit sa naissance au christianisme, est bien propre à le représenter en entier. Il réunit Dieu et l'homme dans notre pensée, comme Dieu et l'homme étaient réunis dans la personne de Jésus-Christ. Tout est charité dans cette religion divine. Dieu y apparaît revêtu de ces traits humains qui seuls intéressent notre cœur, pour nous apprendre à l'aimer d'abord, puis à l'aimer encore dans nos frères. L'exemple le plus frappant de cette double leçon nous y est donné; et le dévouement, élan sublime de l'affection, élan qu'on ne pouvait guère concevoir dans la divinité considérée en elle-même, le dévouement s'est réalisé, pour devenir l'objet de notre éternelle reconnaissance dans le sacrifice du Sauveur.

Les femmes, et j'entends ici les plus fidèles à leur nature, les femmes sont animées du feu sacré de la charité, dans le sens le plus étendu de ce mot. C'est un sentiment toujours vivant au fond de leur âme, sans intermittence, sans lacune; il les suit au milieu du monde où elles cherchent à calmer les esprits aigris, à mettre à l'aise les amours-propres, à détourner telle impression pénible d'un cœur souffrant. Il ne les quitte point sous le toit domestique, et là où les affections individuelles sont tellement vives qu'elles ne semblent pas pouvoir laisser de place à un sentiment plus universel, le doux carac-

tère de la charité se reconnaît encore. Il corrige l'inégalité de nos attachements, il en tempère l'ardeur souvent trop passionnée, et adoucit ce qu'il y a parfois d'âpre et d'irritant dans le besoin d'émouvoir l'objet qu'on aime.

Mais nous n'avons pas à considérer ici la charité sous un aspect aussi vaste. Le sentiment commun à toutes les situations de la vie, le sentiment *qui tolère tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout,* la charité doit être l'âme de l'existence entière, et il s'agit ici de lui imprimer une direction. Nous voulons indiquer aux femmes une occupation principale, une sorte de carrière qui soit un intérêt pour elles dans l'absence de devoirs plus étroits. La charité prendrait ainsi à nos yeux le caractère de la bienfaisance, si l'on attachait à ce mot un sens plus décidément religieux, et que la sanctification des âmes fût comprise parmi les biens qu'il s'agit de répandre ici-bas.

Ce ne sont pas, de nos jours, les actes extérieurs de la bienfaisance qui ont manqué, c'est l'esprit dont le christianisme l'avait animée. Excitée par des motifs purement terrestres, la bienfaisance a de plus en plus différé de la charité. Le soulagement des besoins matériels l'a seul occupée; l'état moral, les peines du cœur, n'ont guère été l'objet de ses soins, et quand elle a cessé d'agir religieusement, elle n'a plus été tendre et consolante.

Ne semble-t-il pas que dans notre siècle les femmes véritablement chrétiennes soient destinées à rendre à la bienfaisance le caractère sacré de la charité? Le sentiment de la fraternité universelle, de la sympathie

naturelle aux enfants du même père qui les aime tous, voilà ce qu'elles sont faites pour communiquer. Intimement persuadées qu'elles ne sont que les interprètes de la compassion divine, elles font partager cette persuasion aux infortunés, et l'amour du prochain renaît avec l'amour de Dieu dans les âmes.

Ces saintes affections paraissent, hélas! bien refroidies de nos jours. Tout sentiment de bienveillance semble s'être éteint dans le sein du pauvre, et ce malheur, que lui-même remarque peu, rend ses souffrances plus insupportables. Un état habituel d'irritation prive de tout repos son âme désolée, la vue de ceux qui ne partagent pas ses privations aigrit sa douleur, et il est à peine envers eux susceptible de reconnaissance. La disposition à l'envie, qui n'est que trop naturelle au cœur humain, a pris une force désastreuse quand elle a cessé d'être combattue par la religion, et que l'éducation même l'a ranimée.

Les hommes qui ont entrepris de relever de son abaissement la race indigente, formaient sans doute un noble dessein. Mais comment s'y sont-ils pris pour obtenir les progrès intellectuels qu'ils avaient en vue? Ne pouvant communiquer le mouvement religieux qui leur manquait à eux-mêmes, ils ont été réduits à mettre en jeu les ressorts de l'intérêt dans l'âme du pauvre. Mais s'ils désiraient à la fois sa moralité et son bonheur, ils devaient se garder de réveiller en lui le vil penchant à l'envie. Ils devaient penser que tous les biens dont ils lui offraient la perspective seraient accompagnés d'amertume, si les sentiments haineux régnaient dans son cœur.

C'est là ce qui ne s'est que trop réalisé. Les avantages que le pauvre a pu acquérir ont perdu de leur prix quand il les a vus possédés à un plus haut degré par d'autres hommes. Il est resté en proie à l'envie, et son caractère aigri a rarement laissé sa moralité intacte. Hélas! il faudra longtemps, dans quelques pays, avoir à déplorer les effets d'une éducation athée, stimulée par l'aiguillon envenimé de la jalousie.

Le mal est grand, mais il n'est pas sans remède. La charité chrétienne est là pour le réparer. Les souffrances matérielles du pauvre doivent être adoucies les premières, si l'on veut améliorer son état moral. Répandre d'abondantes aumônes est donc le devoir, l'affaire indispensable, urgente des classes aisées, et puisque les femmes forment la moitié de ces classes la mieux disposée, la plus disponible, la plus propre, par sa nature, à soulager toute espèce de douleur, comment ne pas demander leur concours pour l'œuvre commune?

De quelle manière accomplir cette œuvre? demandera-t-on. C'est là une difficulté énorme et non résolue. Le plus abondant, le plus régulier des secours, la taxe des pauvres, s'est trouvé entraîner des conséquences fatales; et s'il est vrai (selon l'écrivain consciencieux qui a éclairé du plus grand nombre de faits ce triste sujet [1]) *que tous les moyens proposés pour secourir l'indigence conduisent directement ou indirectement à la taxe des pauvres, et ne sont que ce*

[1] M. Nanville, dans l'ouvrage intitulé: *De la Charité légale, de ses effets, de ses causes,* etc. (Introduction.)

même mode de charité un peu déguisé, un tel résultat est désespérant.

Il est en effet un vice commun à toutes ces routes battues. La publicité nécessaire aux grands établissements de charité, augmente à l'excès les prétentions des pauvres, qui s'imaginent avoir droit à des secours qu'ils n'obtiennent jamais qu'imparfaitement. De là leurs sollicitations ardentes, parfois menaçantes. Et les riches qui en donnant ne sont pas exempts de toute contrainte, ne trouvent point de cœurs reconnaissants. Ainsi, dans l'absence même d'un impôt légal, il y a mécontentement, mauvais vouloir entre les classes qu'il importerait si fort d'unir ensemble par des liens d'affection.

Les établissements publics de charité sont-ils donc indispensables? Nous le craignons. Dans l'état actuel de la société, les secours de la bienfaisance individuelle ne seraient jamais assez assurés, assez abondants. La charité secrète doute d'elle-même. Timide, parce qu'elle connaît sa partialité, elle donne trop peu ou souvent trop mal à propos pour qu'on ose se reposer sur elle : toujours indispensable dans sa sphère, et très-fortement recommandée par l'auteur plein d'humanité que nous avons cité, il semble qu'elle doive longtemps se borner à s'associer aux institutions établies. Mais celles-ci ne gagneraient-elles pas à se rapprocher autant qu'il se peut du mode d'action de la charité privée, et à en adopter les ménagements?

Nous sommes loin de désirer aucune fonction publique pour les femmes; mais dans les pays où les

établissements de charité sont affranchis de l'ordre légal, il semble que les femmes offriraient un intermédiaire heureux entre des administrateurs obligés à des restrictions sévères et les malheureux qu'on veut secourir. Peut-être leur pitié trop aisément émue, leur caractère trop facile et trop confiant, empêcheraient qu'on ne dût s'en remettre à elles de la juste répartition des secours. Mais une fois la nature et la quantité des secours fixées, ne pourraient-elles pas les distribuer? Ces représentants de la classe aisée en donneraient une idée plus douce, et quel bien infini les femmes ne feraient-elles pas en entrant dans la demeure du pauvre!

Rien n'est plus irrégulier dans son développement que le sentiment de la reconnaissance. Il ne se proportionne point au bienfait, mais on le voit naître et grandir sous l'influence de la bonté de cœur dont le bienfait offre la preuve. Ce sentiment ne s'attache que rarement à une réunion nombreuse, et voilà pourquoi les dons collectifs des riches produisent si peu d'impressions heureuses. Dites aux pauvres d'une ville que tel établissement, qui leur est éminemment utile, a été fondé par les contributions des riches, peut-être ne seront-ils pas beaucoup mieux disposés pour leurs bienfaiteurs; mais qu'une personne isolée leur témoigne un intérêt réel, qu'elle entre avec bonté dans leurs peines, celle-là excitera leur affection. Et quelle femme chargée de porter aux pauvres quelque assistance, ne remplira pas son emploi avec délicatesse, avec grâce! Une caresse aux enfants, la moindre bagatelle qu'elle ajouterait aux se-

cours publics, exciterait leur affection. Les femmes ont le talent de faire plaisir, ce qui est encore autre chose que faire le bien, et ce qui peut-être touche davantage.

Il semble qu'en compensation des gênes nombreuses imposées aux femmes, il leur ait été accordé plus de liberté qu'aux hommes mêmes, sous un rapport bien essentiel; elles se sentent moins d'embarras pour venir aux secours des maux de l'âme. Une sorte de convention tacite, la roideur du caractère peut-être, détourne les hommes de s'enquérir des peines du cœur. Ils ne les confient ni ne les supposent. Les femmes seules savent parler de leurs impressions; elles peuvent raconter quels soulagements la bonté de Dieu leur a fait éprouver dans leurs souffrances, quels secours dans leurs épreuves, parfois dans la faiblesse même de leur cœur. Une sympathie, une intimité instantanée s'établit dès lors entre les créatures de Dieu. Et quelle occasion pour faire aimer aux pauvres les écrits sacrés, pour leur en signaler les promesses consolantes et leur persuader qu'ils ont un Sauveur!

Sans attendre qu'on leur donnât un emploi régulier, les femmes ont écouté l'appel de leur conscience, et plusieurs associations de charité ont été formées par leurs propres soins. Un grand nombre d'entre elles y ont participé dans toutes les situations de la vie, autant que leurs occupations maternelles ou domestiques le leur ont permis; mais le rôle le plus actif a été naturellement dévolu aux personnes non mariées. Là elles ont trouvé une véritable carrière,

un emploi utile, généreux même, d'une existence qu'aucun lien étroit ne réclamait. Pourquoi les décourager de ces nobles occupations, sources de tant de bien pour tous et pour elles? Les hommes sont libres assurément d'empêcher leurs femmes et leurs filles d'entrer dans des associations qui leur déplaisent; mais qu'ont à faire d'eux les personnes non mariées qui ne sont plus jeunes? Étrangères à leurs intérêts, à leurs passions, et nulles pour eux, comment seraient-elles l'objet d'une jalousie que rien n'excuse? Pourquoi ne se souviendrait-on d'elles que pour les gêner?

Plus que toutes les autres, ces personnes-là ont besoin de s'unir, de trouver un appui dans leur rapprochement. Leur cœur est neuf; leurs affections trop aisément exaltées n'ont pas pris un cours tracé d'avance par le devoir; leur activité, que l'expérience n'a pas dirigée, les rendait trop sujettes à l'entraînement. Un frein à leur vivacité, un préservatif contre leur propre inconstance, un abri contre un monde injuste à leur égard, voilà les secours qu'elles se prêtent mutuellement. Une seule d'entre elles, douée d'énergie, soutient le courage de toutes les autres; leurs règlements, l'organisation même de leur société, répriment les écarts de leur imagination. Et quelle douceur dans ces liaisons dont la tendance est toute chrétienne! Quelle pureté dans les affections particulières qu'a fait naître, qu'a cimentées un égal amour pour le prochain!

Moins entravée qu'une autre par les chaînes terrestres, une femme non mariée est avant tout un être

immortel, une âme. Il y a moins d'intermédiaires entre elle et Dieu. Ah! laissez-la jouir du triste privilége de l'isolement et de la perte de la jeunesse. Qu'elle en use modestement, mais qu'elle en use. A tout âge le titre de femme exige sans doute de la réserve ; le respect pour les convenances doit être gardé, mais sans crainte pusillanime. Il ne faut pas que l'humilité soit une excuse pour l'indolence ; il ne faut pas surtout en faire un prétexte à cet amour-propre irritable que le moindre regard suffit pour blesser. La dignité de l'âge avancé consiste moins à éviter d'être regardée, qu'à ne pas supposer qu'on le soit. Celle qui se sentira sous les yeux de Dieu ne bravera ni ne recherchera ceux des hommes.

Fidèles à leur vocation spéciale, les femmes associées, mariées ou non, s'attachent principalement aux enfants en bas âge de la classe pauvre. Partout elles ont cherché à instituer ou à surveiller les salles d'asile. Et combien dans ces établissements, et jusque dans les écoles qui en sont la suite, l'instinct naturel de toutes les femmes et l'expérience particulière aux mères n'ont-ils pas un utile emploi ! En se divisant entre elles les élèves, elles peuvent se faire aimer de tous. Car il ne faut pas l'oublier, l'influence des femmes est toute personnelle, et si leurs comités ne servaient pas à distribuer cette influence judicieusement, ils ne seraient qu'une perte de temps. Les petits enfants ont besoin d'éprouver une influence de cette nature. Il faut que chacun d'eux croie intéresser une femme personnellement, et dès lors elle prend sur lui un grand empire.

Ici s'applique le grand principe qu'a mis en lumière l'illustre Chalmers. Une œuvre étroitement circonscrite est, selon lui, la seule qui s'exécute avec zèle, avec succès. La tâche la plus précise est la mieux remplie. Il importerait donc que chaque association et chaque membre qui la compose eût un département limité et bien défini; et, par exemple, que dans une ville on n'entreprît l'amendement que d'un seul quartier, peut-être d'une seule rue, et que chaque individu limitât aussi ses fonctions. Ceci conviendrait exactement à la destination des femmes.

A la sortie des salles d'asile, les enfants de différents sexes sont ordinairement séparés dans les écoles, et dès lors l'attention des femmes associées se porte en particulier sur les filles pauvres, bonheur inappréciable pour celles-ci. D'après la nature même de leur sexe, toute influence morale a besoin d'être exercée sur chacune à part; il faut qu'une voix en quelque sorte maternelle leur donne des conseils adaptés à leur position, à leur caractère. Souvent des associations de femmes ont entrepris l'éducation de certains groupes de jeunes filles, qu'une situation particulière recommandait à leur intérêt, et dans notre pays du moins ces établissements ont été conduits avec un ordre, une régularité, une intelligence remarquables. Plusieurs idées heureuses y ont été mises à exécution. On avait observé que l'extrême insouciance de ces pauvres filles, à l'âge où l'on pourvoit à tous leurs besoins, faisait place à une inquiétude et même à une avidité trop grandes, une fois qu'elles se trouvaient réduites à gagner leur pain, et

on est parvenu à leur inspirer de la prévoyance, sans nuire à leur confiance en Dieu. L'idée de faire élever par les plus âgées les petits enfants qui étaient auparavant à la charge des hôpitaux, est devenue pour un de ces établissements une ressource à la fois morale et pécuniaire. Enfin la charité des femmes y a été active, prudente et ingénieuse.

Mais qui prendra en considération le sort affreux des ouvrières dans les grandes villes manufacturières? L'insuffisance évidente de leur salaire et les séductions qui les assiégent, les livrent à un excès de misère peut-être inconnu ailleurs. Ces maux, dépeints avec une grande force dans un journal [1] qu'on a publié à Lyon en 1834, ne devraient-ils pas attirer l'attention publique? Dans cette ville si charitable sans doute les femmes ont déjà fait ce qu'elles ont pu pour les alléger.

Rien n'échappera, nous l'espérons, à l'active bienfaisance des femmes ; les infortunes de toute espèce tomberont ou sont tombées sous leur inspection. Des associations se forment dans tous les pays, et déjà l'on ne peut énumérer les genres de maux auxquels leur esprit de charité s'est appliqué. Les moyens qu'elles emploient sont innombrables. Rarement elles disposent de grandes sommes, mais elles donnent de la valeur à tout. Leurs légers travaux, les fruits divers de leurs talents sont mis en usage, et toutes leurs entreprises tendent à répandre la piété.

Le sentiment du bonheur attaché à la foi chrétienne

[1] *Le Conseiller des femmes*, dirigé par Mme Eugénie Niboyet.

a parfois engagé les femmes associées à favoriser la grande œuvre des missions. Pouvaient-elles y rester étrangères? pouvaient-elles se refuser à aider de quelques minimes offrandes les disciples dévoués qui obéissent à ce commandement du maître : *Allez et instruisez toutes les nations.* Et puisque dans nos pays il leur est impossible d'organiser des entreprises lointaines, pourquoi leur serait-il interdit d'y prendre intérêt? L'esprit du Dieu de charité, vivifiant une âme immortelle, connaît-il les différences de territoire? Ne prend-t-il pas les ailes de la colombe pour voler aux extrémités de la mer? Leur dire qu'il faut faire du bien près de soi est très-inutile; qui le sait, qui le pratique mieux que les femmes? C'est là qu'est leur pouvoir, leur goût; c'est là qu'elles trouvent leur récompense; mais leur dire qu'il ne faut faire du bien que près de soi est une doctrine étroite, mesquine, anti-libérale, propre à fomenter l'envie chez le pauvre et à ouvrir l'accès à tous les sentiments hostiles que la charité voudrait étouffer.

En proposant l'exercice de la charité comme une carrière pour les femmes après la jeunesse, nous avons peu parlé des avantages qu'elles-mêmes en retireraient; nous pensions qu'en oubliant leur propre intérêt, elles entreraient bien mieux dans l'esprit de cette vocation céleste. Si elles l'embrassaient pour passer le temps, par un motif de vanité ou même dans l'espoir d'obtenir de la reconnaissance, elles pourraient éprouver de tristes mécomptes. Sans le désintéressement le plus complet, les affections des pauvres gens ne leur seraient point acquises, et la paix s'en-

fuirait de leur propre cœur. Dans l'entreprise difficile de faire le bien, on rencontre souvent tant d'ingratitude, on a souvent tant de fautes à se reprocher, qu'un sentiment humble, un sentiment pur peut seul soutenir. Ne rien espérer des hommes, ne croire rien mériter de Dieu, ne voir que le bien du prochain en ne songeant jamais à soi, tel est l'esprit qui doit animer la femme chrétienne. Et dans cette région élevée où elle habite par la pensée, je dirai que ses motifs religieux eux-mêmes sont exempts de retour personnel.

Non, ce n'est pas quand on croit *acheter le ciel,* que le mouvement de la charité a le plus de beauté et produit les effets les plus salutaires. S'il émane de Dieu, il nous fait partager sa nature, il nous force à répandre hors de nous le bonheur; il nous associe à la vie des anges, qui, déjà parvenus à la félicité suprême, n'espèrent rien de plus que d'adorer le Créateur et de voler au secours des créatures souffrantes. La joie qu'ils ont pour un pécheur qui s'amende, nous l'éprouvons avec eux, et pécheurs nous-mêmes, trop coupables pour avoir aucune récompense à réclamer, nous pouvons néanmoins aspirer à rétablir quelques traits de l'image de Dieu dans notre âme. Et ce trait si éclatant dans le Dieu fait homme, cette charité céleste toute rayonnante dans le Sauveur, n'est-il pas celui dont nous pouvons le mieux présenter un pâle reflet? S'il nous est accordé d'y réussir, c'est un sujet de plus de reconnaissance ; ce n'est pas un titre pour rien obtenir.

La charité envisagée ainsi est une puissance qui nous domine. Imposée par l'ordre de Dieu, elle est

une loi; elle est un devoir; mais considérée en nous, c'est un sentiment, une passion même; affection ardente et calme, flamme tranquille et brillante qui émeut notre cœur sans l'agiter, qui emprunte aux penchants naturels leur vivacité, leur vigilance, leur sollicitude, en gardant la pureté et la paix du ciel.

CHAPITRE IV.

MÊME AGE. CARRIÈRE DES ÉTUDES.

Les occupations dont nous venons de parler sont assurément les plus naturelles pour les femmes, les mieux assorties à leurs sentiments et aux facultés de leur esprit. Lorsque les soins d'une famille ou le soulagement des malheureux remplissent leur vie, nous n'avons rien de mieux à leur indiquer. La satisfaction qu'on éprouve à suivre ces routes tracées de Dieu même, ne se retrouve point quand il faut chercher à se frayer un chemin. Il n'est plus de vide intérieur, plus d'incertitudes chez la femme qui a pu se consacrer tout entière à l'accomplissement d'un devoir sacré. Ainsi, malgré des privations et des mécomptes sans nombre, une existence de dévouement nous paraît la plus heureuse de toutes ici-bas. Un grand amour du bien, un cœur plein de zèle, rendraient un pareil sort plus fréquent qu'on ne croit,

et néanmoins il ne semble pas accordé à toutes les femmes.

Combien n'en est-il pas qui voient toutes les routes fermées devant elles, qui se sentent inutiles dans leur famille et qui ne pensent pas que leur dévouement fût agréé! Combien n'en est-il pas d'assujetties, dans les situations même où on leur suppose de la liberté! Les plus faibles liens, des parents, des amis, qui n'ont aucun besoin d'elles, ont le pouvoir de les gêner dans l'exercice de la charité. Il n'est pas dans leur nature de braver les obstacles d'opinion, et quand elles n'ont pas de guide naturel un rien les arrête. Souvent on les décourage de mille manières dans leurs tentatives de faire le bien; ces communications immédiates avec les pauvres, qui seules touchent le cœur, leur sont difficiles ou entraînent, à ce qu'on leur dit, des inconvénients; le blâme ou le ridicule s'attacheraient à leur association avec d'autres femmes. Quelques actes de bienfaisance occasionnels, quelques dons aux établissements de charité, voilà ce qui seul leur reste facile; mais qu'y a-t-il là qui puisse imprimer un mouvement heureux à la vie?

Observons que si les femmes non mariées ou privées d'enfants sont rarement en liberté d'agir, on les laisse, dans la classe aisée, en pleine liberté de ne pas agir; l'opinion n'a rien qui s'oppose à leur indolence. Seulement, lorsqu'elles commencent à déplorer leur ennui (et comment ne s'ennuieraient-elles pas au sein d'une oisiveté que des occupations insignifiantes déguisent à peine?) on se doute enfin qu'il y a dans leur âme une activité à employer.

Alors on leur dit : Votre éducation a été soignée, vous avez des talents, cultivez-les, ornez votre esprit, augmentez vos connaissances; tous les trésors de la littérature et de la science s'offrent à vous. Examinons le prix de ces diverses ressources après la jeunesse ; mais souvenons-nous qu'il ne s'agit pas ici d'un vain passe-temps, et que nous cherchons les moyens de répandre de l'intérêt sur une période de l'existence qui peut être longue. Pour ne pas sentir le poids du temps, pour ne pas marcher d'un pas vacillant dans ce monde, il importe à une femme d'avoir une affaire; il faut que toutes les heures dont aucune obligation étroite ne doit disposer, lui servent à s'avancer dans une route déterminée. Alors elle contracte des habitudes, alors elle n'est pas en proie à cette hésitation éternelle sur l'emploi du temps qui conduit tout droit à l'oisiveté, alors elle échappe à l'ennui, source de péché, et peut-être péché lui-même, preuve et cause à la fois d'une détérioration dans l'être moral.

La culture des arts répondrait-elle à nos vues? bien rarement. Il faut des circonstances très-particulières pour que les arts soient autre chose qu'un délassement dans la vie d'une femme qui n'est plus jeune. Ne disons point de mal des délassements, ce sont presque des nécessités pour notre faible nature. Il en faut pour rétablir l'équilibre de l'âme, pour conserver la souplesse, la sérénité de l'esprit. Sous ce point de vue, les talents agréables ont un très-grand prix, et il est à regretter de les voir si vite négligés par tant de femmes. Mais à les considérer comme une

occupation principale, à moins de ces dons éminents qui savent bien se faire place dans la vie humaine, ils ne semblent pas destinés à survivre longtemps à la jeunesse.

En cela l'expérience a prononcé, tous les faibles talents tarissent, l'avantage qu'on trouve à les exercer ne l'emporte pas longtemps sur les difficultés croissantes de l'exécution. La voix perd sa fraîcheur, les bons instruments de musique sont difficiles à se procurer; l'attirail de la peinture semble embarrassant, ensuite on ne sait que faire de l'œuvre achevée, et le moindre objet de toilette ou d'ameublement qu'on aurait construit ferait plus de plaisir. Puis, que sais-je ! on est trop surpassée; même avec le secours des arts on ne plairait jamais beaucoup. Enfin, quand une femme n'a eu en vue que de faire effet, quand elle n'a pas senti le prix de l'art en lui-même, elle pourrait encore lui devoir de légères distractions, mais ce ne serait plus un intérêt dans sa vie.

Les études intellectuelles ont, selon nous, une valeur bien supérieure. Là, nous avons affaire à des facultés plus longtemps susceptibles de développement, et tous les progrès sont possibles. Là, s'offrent des sujets de méditation qui nous suivent dans les occupations manuelles et donnent aux pensées une direction heureuse. L'essentiel dans cet immense domaine est de fixer son choix et de s'y tenir. Mais ce choix est trop dépendant de la nature des esprits et des circonstances pour que nous ayons à le diriger.

C'est toujours une étude sérieuse que nous con-

seillons, une étude qui demande de l'application et fournisse la matière d'un vrai travail. Il semble plus agréable de prendre la fleur de chaque objet et de ne point se donner de peine, mais ce serait manquer entièrement le but. Le sentiment du vide, du désœuvrement, renaîtrait bientôt. Nous ne saurions transgresser la loi du travail sans tomber dans la désorganisation morale, et l'humeur tracassière, inquiète, tous les défauts enfin qu'on reproche aux femmes âgées résultent de là. Il faut se prescrire une tâche, mettre de la volonté à l'accomplir, alors la vie est bien ordonnée, alors les délassements donnent du plaisir. Quand la pensée a pu s'exercer, on recouvre une sorte de vigueur morale qui se reporte sur tout ce qu'on fait. Mais la pensée alors ne doit parcourir qu'un champ limité. Il faut avoir à se proposer une œuvre bien définie, et le mieux serait que cette œuvre prît le caractère d'une recherche.

L'esprit d'investigation et le simple désir de posséder complétement certaines connaissances, prennent facilement de la vivacité; c'est ainsi qu'une occupation qui paraissait d'abord choisie arbitrairement, vient à nous attacher peu à peu, et finit par compter pour quelque chose dans notre existence.

Une étude qui offrirait par elle-même un but relevé serait celle de l'histoire et de la littérature religieuses. Qu'y aurait-il de plus naturel pour une femme chrétienne de cœur, que de consacrer ses loisirs aux mêmes objets qui se présentent sous un aspect plus solennel aux heures du culte? Sans doute, l'esprit du siècle et leurs affections particulières attireront bien

des femmes vers d'autres sujets : la politique, diverses questions de philosophie sociale pourront sans doute exciter leur intérêt ; mais c'est précisément parce que ces sciences tiennent aux préoccupations du moment que nous avons à cœur de leur proposer un tout autre genre d'études.

Il est certaines positions où l'on voit les femmes prendre part avec plaisir, et avec un succès au moins apparent, au mouvement qui entraîne les hommes vers les affaires ; mais il arrive bien plus souvent que le mieux pour elles serait d'écarter de leur imagination tout ce qui l'émeut, et d'éviter tout point de contact avec les débats passionnés des hommes. Il en est presque toujours ainsi dans l'âge mûr. Peu de femmes ont atteint cet âge sans avoir éprouvé quelque chagrin ou de cœur ou d'amour-propre, et combien alors ne leur est-il pas salutaire d'avoir un asile où les souvenirs, où les regrets ne pénètrent pas, et où leur esprit encore actif trouve des objets qui le calment et l'exercent à la fois. Telle est la ressource que nous aurions voulu leur préparer par l'éducation dans l'étude si douce et si élevée des phénomènes de la nature.

Il y aurait de plus un intérêt puissant et assez inconnu aux femmes dans cette carrière, c'est qu'elles auraient quelque espoir de contribuer à l'avancement de la science même. Dans les études morales, les rapprochements heureux, les vues ingénieuses qu'on pourrait leur devoir, se perdraient aisément dans le vague de ces sujets, tandis que toute observation nouvelle d'un fait naturel est une petite découverte. C'est un anneau ajouté à la grande chaîne et qui y

restera toujours attaché. Il n'est pas même besoin d'un savoir profond pour aspirer à un tel succès, et si quelques hommes instruits s'en donnaient la peine, ils montreraient facilement aux femmes que, sans frais immenses d'études, elles pourraient se livrer à plusieurs recherches qui ne seraient pas sans utilité.

Pour les suivre avec zèle, il leur faut sans doute être animées du pur désir d'arriver à la vérité, à cette divine vérité qui se révèle dans la nature. Mais pourquoi seraient-elles étrangères à ce désir? Tandis qu'une foule d'hommes, libres de se choisir toute autre carrière, s'adonnent avec plaisir à l'humble métier d'observateurs, pourquoi les femmes, si souvent oisives ou livrées à d'oiseuses occupations, n'essayeraient-elles pas de ces travaux modestes?

Dès lors ce ne serait plus uniquement leur satisfaction personnelle qu'elles chercheraient, leurs vues seraient désintéressées. On ne sait pas assez quelle est la différence entre une occupation entreprise pour soi, partant de soi et revenant à soi, et celle qui tire son intérêt de la marche vers un but autre que soi-même. Dans le perfectionnement moral, se rapprocher de Dieu est le but, et un but d'une grandeur infinie; mais on peut se lasser du perfectionnement intellectuel quand on n'y voit qu'un moyen de développer son propre esprit. Pourquoi tant polir, tant aiguiser un instrument dont une femme ne sait trop que faire? Pourquoi ne pas se tenir quitte d'une peine qu'on ne prend au fond que pour son plaisir? Mais si le motif qui nous fait agir est élevé, s'il s'agit d'avancer une de ces grandes œuvres auxquelles les hommes d'élite

se sont de tout temps adonnés, nos efforts, n'eussent-ils pas d'abord de résultat extérieur, auront toujours animé et ennobli notre existence.

Je voudrais laisser traiter ce sujet à de plus habiles ; ceux-là montreraient le but et la route : ils diraient à quoi l'on peut employer les femmes comme ouvriers dans le vaste champ de la science, ce qu'elles doivent faire pour se rendre utiles. Je ne puis donner ici que de bien vagues aperçus sur ce qui ferait la matière d'un ouvrage utile.

Commençons par une science qui plaît beaucoup aux femmes, la botanique. Une connaissance qui peut s'acquérir très-facilement, c'est celle du nom des plantes sauvages les plus communes. Si l'on prenait une note exacte de l'époque de leur floraison, ce travail aurait déjà quelque prix. Il donnerait l'état réel de la saison, et fournirait des points de comparaison entre des localités et des expositions différentes. On aurait en quelque sorte le résultat de diverses observations météorologiques, la chaleur, l'humidité, la lumière, conditions nécessaires de la végétation. Cet état de la saison une fois constaté servirait à fixer le moment propice pour différentes opérations d'agriculture ou d'horticulture, et l'indiquerait mieux que l'almanach, guide ordinaire des cultivateurs. Il y aurait à remarquer des rapports heureux entre la croissance des plantes sauvages et de celles qui sont l'objet de nos soins. Telle est la coïncidence observée par les paysans eux-mêmes entre la floraison, la fructification et les diverses phases du développement dans le troène commun (*ligustrum vulgare*) et dans

la vigne. On en trouverait bien d'autres encore. La seule énumération des plantes qui croissent naturellement dans chaque terrain pourrait indiquer aussi le genre de culture qui serait le mieux fait pour y réussir.

Des recherches plus délicates et plus propres à piquer la curiosité sont celles qui se font à l'aide du microscope. Cet instrument, moins coûteux que le moindre piano, ouvrirait un monde nouveau aux yeux des femmes. Les richesses que, selon les *Mille et une Nuits*, certaines paroles magiques faisaient voir au sein de la terre, ces richesses, le microscope les montre de toutes parts dans la nature organisée. Si, par exemple, après avoir déchiré obliquement la feuille d'une plante, on regarde au microscope la pellicule transparente qui en borde le côté lacéré, il se déploie aux regards un brillant réseau tout parsemé d'anneaux où semblent s'enchâsser des pierres précieuses [1]. Ce seraient des modèles d'étoffes charmantes, et là, comme dans toute l'anatomie végétale, les femmes trouveraient à exercer d'une manière neuve et intéressante leur talent presque général pour le dessin.

En effet, des tranches coupées en différents sens

[1] Je me suis plu à rappeler ici la première découverte de mon père, M. de Saussure, bien jeune encore. Il la publia en 1762, sous le titre d'*Observations sur l'écorce des feuilles et des pétales*, petit livre qui, comme l'a dit M. Senebier, est un chef-d'œuvre de patience, d'exactitude et d'adresse. Bien malade, et près de sa fin, il s'amusait encore à me voir dessiner ces réseaux.

dans les tiges des herbes et le bois des arbres, offrent à l'observateur mille formes belles et variées, des colonnes, des cellules, des tissus divers, des cordons entrelacés ou roulés en spirale. La fleur et la semence surtout sont pleines de merveilles. Et comme plusieurs des organes sont mal connus, qu'ils n'ont été examinés ni dans toutes les plantes ni dans les diverses phases de leur développement, il y aurait à l'égard de leurs différentes fonctions bien des découvertes à faire [1].

D'autres observations également neuves pourraient s'offrir dans l'examen microscopique des insectes; mais

[1] M. Th. de Saussure, mon frère, a bien voulu me fournir les indications suivantes, auxquelles ses travaux sur la *Chimie végétale* ne peuvent manquer de donner du prix :

« L'étude de la végétation exige souvent une assiduité et une patience dont les femmes peuvent être éminemment capables.

» Déterminer le degré de lumière qui est nuisible à la germination. — Ce développement s'opère-t-il mieux sur du terreau que sur du sable? — Faire croître différentes plantes dans du sable avec de l'eau plus ou moins pure, et voir jusqu'à quel point elles peuvent s'y développer.

» La culture des boutures offre un immense champ d'observations importantes. — Quelles sont les plantes usuelles auxquelles ce genre de multiplication peut s'adapter? — Jusqu'à quel point peut-on prolonger par des boutures la vie des plantes annuelles? — Quelle est la saison favorable pour chaque plante à sa multiplication par boutures? — Quelles sont les plantes où la bouture réussit mieux lorsqu'elle est faite sur la partie ligneuse que sur la partie herbacée? — Les boutures réussissent-elles mieux dans du sable que dans du terreau? — Quels sont les végétaux où la multiplication par bouture pourrait être substituée avec avantage à la multiplication par la greffe? »

sans doute l'anatomie animale déplairait aux femmes, et elles-mêmes déplairaient en s'y adonnant. En revanche, rien de plus intéressant pour elles que l'étude des mœurs et de l'instinct dans ces dernières ramifications de la vie. Et si des recherches, en quelque sorte psychologiques, avaient pour objet de constater la part de vrai jugement qui peut entrer dans les déterminations des animaux de toute espèce dont on a dérouté l'instinct, il y aurait de quoi occuper la vie entière, soit par l'observation des faits, soit par les méditations infinies dont ces faits seraient l'occasion. *Les observations sur la Chenille du Hamac*, par M. P. Huber, offrent un exemple remarquable de ces recherches. (*Mémoire de la société de physique de Genève*, 1835.)

Une science bien retardée encore ne pourrait-elle point, faute d'autres ouvriers, devoir son avancement aux femmes? La météorologie, dont il n'est pas besoin de relever l'extrême importance, n'a pas été étudiée avec exactitude dans toutes ses branches. Ce qui peut se noter, à l'aide d'instruments et avec des chiffres, a été relevé par une multitude d'observateurs; mais ont-ils assez envisagé les phénomènes dans leur ensemble? Les ont-ils étudiés, pour ainsi dire géographiquement, en examinant leurs rapports avec la distribution des régions montagneuses dans chaque pays? Il semble que des observateurs placés sur les deux versants des chaînes de montagnes et au débouché des grandes vallées, jugeraient de ce qui se passe et va se passer dans des contrées de configuration très-différente.

Ainsi, par exemple, près du Léman, on voit, durant les temps pluvieux, de longues processions de nuages défiler le long de la crête uniforme du Jura, ou suivre les cimes déchirées de la Savoie. Des deux côtés de notre large vallée arrivent ou partent ces messagers des inondations, sans qu'on sache bien précisément le lieu où ils se sont formés et celui où ils disparaissent. Des observateurs attentifs distingueraient bientôt les phénomènes purement locaux, tels que la condensation des vapeurs sur les sommités glacées, des phénomènes dus à des causes plus générales. Enfin, ils arriveraient à quelques résultats, à quelques prédictions peut-être. Des spectateurs sédentaires, tels que les femmes, semblent particulièrement désignés pour ce genre d'observation; et si on leur donnait les moyens de consulter les divers instruments météorologiques, leurs recherches augmenteraient de valeur.

De même, dans les pays de plaine, il semble qu'on pourrait étudier davantage les signes du ciel. Si, à partir d'un centre donné, on disposait des observateurs à quelques lieues de distance, dans la direction des divers points du compas, et si ces observateurs tenaient un journal exact de l'état du ciel, le savant placé au centre, en comparant leurs rapports avec ce qu'il aurait remarqué les mêmes jours, apprendrait à donner de la valeur aux moindres apparences célestes. Il saurait jusqu'où peuvent s'étendre ces légers nuages d'or qui se dessinent à l'horizon en nombreuses lignes parallèles, et qui couvrent sans doute une vaste surface de pays, bien qu'ils parais-

sent rapprochés par l'effet de la perspective, et peut-être aurait-il alors des données pour en déterminer la hauteur. Il pourrait encore remonter à l'origine de ces pâles lueurs qu'on voit trembler à l'horizon dans les nuits d'été, et qui sont peut-être des reflets jetés de nuage en nuage par les éclairs d'un orage très-éloigné. Il aurait ainsi quelque connaissance des événements atmosphériques de contrées lointaines, qui semblaient tout à fait hors de la portée de nos sens.

Dans le moment actuel, les femmes sans doute seraient incapables de coordonner un grand ensemble de travaux ; mais puisque ce moment est aussi celui où de toutes parts les savants se plaignent qu'il leur manque des observations sur une multitude de faits, où ils en voudraient avoir sur les étoiles filantes, sur la force et la direction du vent, sur la transparence de l'air, sur les variations de l'électricité, du magnétisme, etc., etc., comment n'auraient-ils pas recours à des aides intelligents, actifs, assidus, qui seraient charmés et flattés d'être mis à l'œuvre.

Dans ces divers travaux, les femmes, je l'avoue, ne remplaceraient les hommes qu'imparfaitement, mais peut-être auraient-elles une aptitude particulière pour d'autres recherches. De ce nombre serait l'observation des signes extérieurs, au moyen desquels les affections morales se manifestent. Cette recherche, qui tient aux sciences naturelles par l'examen des faits, et à la psychologie par l'étude de l'âme, semble tout à fait assortie à la nature de leurs facultés.

On sait quelle est la sagacité des femmes pour saisir les mouvements du cœur. Des indications trop légères pour qu'elles s'en rendent compte, suffisent à les éclairer, mais avec un peu d'attention elles trouveraient le secret de leur divination à elles-mêmes. L'étude des enfants leur serait à cet égard d'un grand secours, puisqu'on voit en relief sur ces êtres mobiles, gesticulateurs et peu sur leurs gardes, les signes des affections de l'âme, qu'on peut ensuite reconnaître chez les adultes, quoiqu'ils soient chez ceux-ci beaucoup moins distincts. Ces observations bien curieuses ne seraient peut-être pas sans quelques résultats moraux.

Certains avertissements doivent encore être donnés aux femmes. Disons-leur que, sans une exactitude, une précision extrêmes dans l'art d'observer, elles seraient inutiles à la science, nuisibles même ; si elles ne renonçaient pas de bonne foi aux moyens d'effet, au plaisir d'être connues et louées, souvent même de savoir si leurs soins ont amené un résultat immédiat, jamais elles n'inspireraient de confiance ; les hommes adonnés à de graves recherches cesseraient bientôt de les employer. Cette même absence de vanité les mettrait à l'abri de tous les reproches des gens frivoles. De quel droit blâmeraient-ils de nobles travaux chez la femme qui n'en parle pas et qui reste simple ?

Le conseil que nous avons donné aux femmes dès la jeunesse, celui de consigner par écrit le résultat de leurs diverses études, leur serait utile toute la vie. En s'assurant ainsi de la conservation des souve-

nirs, on s'oblige encore à se former des idées nettes, et pour ainsi dire à écouter ce qu'on lit. Chaque ouvrage important devrait d'abord être lu de suite, afin d'en saisir l'esprit et l'ensemble, puis on noterait l'idée générale de ses principales divisions, et on ferait l'extrait des morceaux les plus remarquables. Et si à la suite de ce travail on expose son jugement et ses réflexions à soi-même, on donne à son intelligence un rôle actif, chose si nécessaire à l'intérêt de toute étude.

Un recueil ainsi formé deviendrait à la longue très-précieux; ce serait en quelque sorte un journal de la vie intellectuelle et méditative. Les femmes sont faites de telle sorte, qu'une œuvre positive à continuer, un travail dont il reste des traces, excitent particulièrement leur activité. Si leurs études ont été variées, si elles n'ont pas pu s'en tenir à un premier choix, en considérant tous les sujets sous un aspect moral et religieux, il y aurait toujours de l'unité dans leurs vues, et le recueil, dans sa bigarrure, offrira encore un ensemble harmonieux.

Peut-être prétendra-t-on qu'en engageant ainsi les femmes à écrire, nous les préparons au métier d'auteur. Telle n'est point assurément notre intention. L'opinion que le désir de la célébrité s'accorde mal avec la destination des femmes, nous paraît en général très-juste. Mais tout en évitant cette discussion, nous dirons que le travail modeste dont nous parlons n'est qu'un moyen de plus de se suffire à soi-même. L'expérience a montré qu'il donne à lui seul du prix aux études; c'est à un pareil travail que sont dus,

et les mélanges de feu madame Necker, et plusieurs ouvrages posthumes très-remarquables de femmes anglaises. Ces personnes, qui avaient sans doute la conscience de leur distinction, résistèrent pourtant à la tentation d'en donner des preuves publiques. Et de même les femmes qui croient entendre l'appel du talent feraient mieux, selon nous, de ne pas écouter cet appel trop vite. Les années consacrées à des études solitaires mûriraient leur esprit, les mettraient en état de juger si leur vocation est bien véritable, et leurs écrits, dès lors moins nombreux, seraient meilleurs et plus variés pour le fond et pour la forme.

Comment donc ne pas prémunir les jeunes femmes contre la tentation de se lancer en aveugles dans la carrière d'auteurs de romans ! Là, aucun travail précédent, aucun motif d'utilité ne les autorise à solliciter l'attention. Il faut qu'elles disent : J'ai du talent, venez et voyez. Tous les inconvénients de la publicité sont augmentés. Ce ne sont pas uniquement vos pensées, votre esprit, votre style, que vous donnez ainsi à juger, c'est le plus intime de votre cœur. Vous avouez à la société entière ces besoins du sentiment, ces émotions qui ne devraient se révéler qu'à un seul être. Et celle qui étale ainsi les trésors de son âme tendre et passionnée ne semble-t-elle pas vouloir faire dire : *Comme cette femme-là saurait aimer !*

La composition dans ce genre est très-entraînante, je l'avoue ; après qu'on s'y est livré toute autre occupation paraît fade. Comment s'en étonner, puisque

alors l'état de l'imagination ressemble beaucoup à l'état où nous met une passion véritable ; il en a le charme et un peu le danger. Même battement de cœur, même exaltation, même insensibilité pour les petits événements journaliers, même indifférence pour les peines qui n'appartiennent pas à la vivacité des affections. C'est une sorte d'enivrement ; tous les objets tremblent autour de nous, la terre vacille, mais le ciel ne se montre pas.

Cette vive inspiration, dira-t-on, est une preuve de talent. C'est possible; mais le talent n'impose-t-il pas une responsabilité de plus ? On pourrait admirer l'œuvre, qu'on jugerait encore sévèrement l'ouvrier. Une femme est avant tout un être moral, un être qui résiste ou obéit à sa conscience. Si le talent, une fois mis en jeu, a comme une force irrésistible, s'il l'entraîne presque malgré elle à donner aux scènes passionnées leur plus grand effet, pourquoi décrit-elle de pareilles scènes ? Pourquoi choisit-elle le genre qui fait aux autres femmes le plus de mal ? Leur offrir des peintures trop séduisantes des sentiments exaltés, n'est-ce pas leur faire naître le désir d'éprouver elles-mêmes ces sentiments, et les exposer au malheur qui en est la suite fréquente ?

Celles qui composent de pareils écrits ont surtout à redouter ce malheur. L'atmosphère enflammée où elles vivent augmente leur besoin d'aimer plus que leur chance d'être aimées; d'après leurs aveux, les goûts qu'elles inspirent semblent peu durables, et cela même peut se concevoir. La distinction d'esprit, le désir du succès, tout ce qui, dans une femme, est

indépendant de l'affection, donne de l'ombrage à l'homme qui s'attache à elle, et bientôt il adresse ses vœux ailleurs. Telle est souvent la cause des plaintes amères des femmes auteurs. La peinture qu'elles-mêmes font de l'amour, celle de leur propre sort qu'elles tracent sous un léger voile, décèle des douleurs cruelles, déchirantes, sans terme. C'est à représenter les peines du cœur que les femmes excellent en vers et en prose. Et qu'on ne prétende pas qu'elles cherchent ainsi à détourner leurs pareilles de s'y exposer. Elles-mêmes seraient mécontentes de leur talent, si elles ne réussissaient pas à persuader qu'il est du charme dans de telles peines. On dirait de ces malheureux oiseaux pris au filet, qui invitent, par leurs chants, les oiseaux de l'air à venir se prendre au même piége.

Non, la Providence n'a pas été si impitoyable envers les femmes; elles n'étaient pas destinées à souffrir autant. La douceur de leur caractère, la patience, cette sorte de légèreté qui les rend accessibles aux petits plaisirs, étaient une compensation à leurs peines particulières. Les longs désespoirs sont si bien l'effet d'une civilisation factice, composé bizarre de l'esprit des siècles divers, qu'un tour de roue de la destinée les fait disparaître. Il est des pays où, grâce au choc des révolutions et du réveil religieux qui en a été la suite, on ne voit, depuis trente ans, plus de catastrophes romanesques, plus d'enlèvements, de ménages troublés, de jeunes fronts penchés vers la tombe. On dit, il est vrai, que la société a perdu de son attrait, de son piquant dans ces pays : qu'ils s'en consolent.

Toutefois, nous ne devons pas méconnaître l'esprit du moment. La carrière intellectuelle est à présent trop accessible aux femmes pour qu'il n'y en ait pas toujours quelques-unes qui se sentent appelées à écrire. Mais un champ immense s'ouvre pour elles dans le besoin de religion et de lumières qui se fait sentir de toutes parts. Et, quand un goût ou un talent particulier ne leur aurait pas donné une impulsion déterminée, l'éducation des enfants, celle de la classe pauvre tout entière, réclamerait déjà l'emploi de toutes les facultés dont nous leur avons recommandé la culture. Les livres instructifs destinés au peuple sont loin, selon nous, d'atteindre le but; trop incohérents, trop peu raisonnés, ou d'une sécheresse rebutante, ils manquent de cet attrait que les femmes leur donneraient une fois qu'elles auraient acquis des connaissances plus exactes. L'art de trouver des exemples frappants, d'intéresser par cette sorte d'imagination qui agit sur des êtres simples, de toucher avec délicatesse les cordes du cœur, de montrer Dieu de toutes parts dans la nature et dans l'âme, cet art leur a été donné par la Providence. Puissent celles que ne retiennent pas des liens étroits vouer des dons si précieux au perfectionnement de leurs frères malheureux, de cette classe d'ouvriers à la journée qui paraît plus souffrante et plus désorganisée que jamais! Puissent-elles éclairer du double flambeau de la saine raison pour ce monde-ci, et de la foi pour un autre monde, des êtres égarés par de fausses lueurs; infortunés auxquels on a ôté le ciel sans leur donner la terre en échange!

CHAPITRE V.

ENTRÉE DE LA VIEILLESSE. DÉTACHEMENT DU MONDE ET DE NOUS-MÊMES.

Durant le long intervalle qui sépare la jeunesse de la vieillesse, le déclin de l'âge peut ne s'être pas beaucoup fait sentir. Une femme qui a conservé ses forces encore entières a pu ne s'apercevoir du cours des années que par la perte graduelle de ses agréments extérieurs. Mais, arrivée à l'âge de soixante ans, il lui faut reconnaître qu'il s'est opéré bien des changements dans sa situation et dans son âme. Rien autour d'elle n'est resté le même ; les choses humaines se sont présentées sous divers aspects, et les scènes variées dont elle a été témoin ont toutes produit sur elle un certain effet. Des impressions sans doute naturelles, voulues peut-être par l'ordonnateur d'en haut, ont préparé, en se succédant, de grandes modifications dans son existence intérieure. Il lui faut juger à la fois de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est devenue pour se guider avec sûreté dans la route qui lui reste à suivre.

Que s'est-il passé devant ses yeux, sous le point de vue terrestre? Une génération tout entière s'est engloutie. Elle a vu, l'un après l'autre, tomber ces arbres antiques de la forêt à l'ombre desquels sa jeu-

nesse s'était écoulée. A présent sa tête est à découvert. Et indépendamment des regrets amers que des pertes cruelles et désormais irréparables ont excités, elle éprouve une sorte d'effroi à se trouver vis-à-vis de la mort en première ligne. Et quel vide ne laisse pas cette génération protectrice, ces soutiens de notre enfance, ces témoins bienveillants des joies de notre jeunesse, ces êtres accoutumés à trouver en nous des agréments dont nul ne découvre à présent la trace! Ils avaient pour nous ce qu'on appelle *du faible,* cette sorte d'attrait que nous n'inspirerons plus. Nous trouvions de la douceur à leur rappeler le souvenir des années riantes dont ils avaient joui avec nous, et c'était là nous rajeunir tous ensemble. Quelques-uns ont été pour nous l'objet d'un devoir sacré, parfois celui d'une sorte de culte. Ils ont pu nous donner l'exemple de ce qu'il y a de plus touchant dans l'humanité, la patience au milieu des maux, la résignation à l'idée de mourir, et le pressentiment d'une vie meilleure.

Et puis, que de scènes affligeantes ensuite! ces partages de leurs biens, ces demeures dépouillées de tout ce qui leur avait appartenu, envahies par des étrangers qui donnent des fêtes! Quelle leçon! comme notre propre mort nous devient présente! Il semble qu'une machine immense s'avance rapide sur une route de fer, renverse les générations devant elle, et broie sous ses larges roues les derniers vestiges des êtres qui nous ont aimés.

Que voit cette femme encore, quand elle tourne ses regards vers la génération contemporaine? Une

partie a été moissonnée, une autre gémit, languissante, luttant péniblement contre mille maux. Une autre, bien précieuse il est vrai, demeure debout, mais quand elle y retrouverait les compagnes de sa jeunesse, quelle différence dans les relations ! Toutes ont leurs soucis cachés, avec toutes il y a des ménagements à garder, des réticences à se prescrire. Ce n'est plus cette vive franchise, ce besoin de tout éclaircir qui tient à l'espoir de s'entendre à fond. Elles aussi ont eu des pertes à déplorer. Pour toutes, le tableau des scènes joyeuses du passé est assombri par ces figures couvertes d'un voile funèbre qui y prennent place, et la jouissance des souvenirs semble avoir échappé avec celle des heures présentes.

Tel est l'effet produit par l'idée de la vieillesse, quand cette idée se présente dans toute sa force à la femme qui se trouve sur le seuil de cet âge. Bientôt elle reconnaît que le meilleur sort est ici-bas échu aux mères de famille, et sans doute, tout ce qu'elles ont de bonheur, vient de leurs enfants. Pourtant, combien n'arrive-t-il pas souvent qu'une tristesse silencieuse pèse sur cette vie du cœur si active chez une mère ! Dans l'âge mûr, le rôle d'une femme était important encore, mais l'habitude de la consulter s'affaiblit à mesure qu'elle s'avance vers la vieillesse. On la croit mal informée à mille égards, on lui épargne des inquiétudes en lui cachant ce qui se prépare dans l'avenir; après avoir été le centre des intérêts, elle n'est plus pour ses alentours que celui des soins et des égards. Ses sentiments sont toujours les mêmes, et elle ose moins les manifester. Ce

n'est pas sans timidité qu'elle exerce quelque influence; tout crédit personnel doit être appuyé bien évidemment sur celui de la raison ou de la morale. Il ne s'agit plus d'agir par le charme, par la vivacité de nos impressions, tout doit être pesé dans une exacte mesure. Le système des ménagements nous est donc aussi nécessaire, et il nous devient enfin évident que les grands enfants ne sont que des amis plus chers, souvent plus dévoués que les autres, mais dont il faut tout autant respecter les droits. Il y a eu échange de rôles, c'est nous qui dépendons d'eux dans la vieillesse; ils nous aiment encore, mais ils n'ont plus besoin de nous. Tout chez eux peut aller sans nous, et cela doit être, mais pour nous rien ne va sans eux.

Restent les petits enfants, délices du vieil âge, objets chéris, accordés par le ciel pour embellir nos derniers jours, mais nous en jouissons sans les posséder. Ils ne nous appartiennent pas, et si la maternité est là dans toute sa tendresse, elle n'y est pas dans le sentiment énergique et saisissant de la responsabilité. Sans doute, c'est encore du bonheur que d'avoir à les aimer, et quoique notre affection soit entravée de mille manières par l'absence d'autorité, quoique nous gémissions souvent de leur être à peu près inutiles, il s'établit parfois entre eux et nous une intimité véritable, et les deux générations se confondent ensemble dans notre cœur. Puis, quand il en survient une troisième, quand de petits êtres nouveaux et charmants ont pour nous un attrait irrésistible, le plaisir que nous sentons à les contempler

est mêlé de bien de la tristesse. Nous ne serons pas témoins de leur avenir, leurs plaisirs sont étrangers aux nôtres, ils semblent se mouvoir dans un monde où nous ne sommes plus, et, sauf le hasard d'une sympathie bien rare, il y a comme une glace transparente entre eux et nous.

On le voit, une femme arrivée à l'entrée de la vieillesse, découvre bientôt que tous les liens d'ici-bas, altérés par l'effet du temps, ont encore le pouvoir de nous faire souffrir, mais non celui de nous rendre heureuses, et qu'ils nous laisseraient livrées à une mélancolie profonde si nous n'envisagions pas la vie entière sous un aspect plus élevé.

Il faut mourir, telle est l'explication de toutes choses, mourir au monde et vivre dans l'Éternité. Et avec quel ménagement (du moins dans les circonstances dont j'ai parlé) cette vie et cette mort n'ont-elles pas été mélangées! l'une et l'autre commencent et s'accroissent insensiblement. Déjà nous les avons vues en présence dans les premiers âges. A vingt ans, nous n'éprouvions plus les joies de l'enfance; à quarante, les émotions de vingt ans, mais toujours des sentiments nouveaux, des espérances inconnues renaissaient en nous. C'est ainsi que des fleurs, que des feuilles flétries tombent de l'arbre dès le printemps, et qu'il s'y développe sans cesse de nouveaux germes. Un principe de dissolution et un principe réparateur se manifestent constamment en nous; mais pour le corps, c'est la mort qui triomphe; pour l'âme, la vie reprend le dessus.

L'œuvre de Dieu, que nous sommes appelés à se-

conder, consiste à dégager notre âme immortelle de ces liens étroits qui la tenaient captive ici-bas. Une telle œuvre ne s'accomplit pas sans déchirement; mais si, à travers des regrets inévitables, l'âme reconnaît que la rupture de chaque lien avance sa délivrance, elle reprend toujours de l'élan. Détachées de beaucoup d'intérêts, nous élever à Dieu devient plus facile.

Et d'abord adorons la main paternelle dans le choix qu'elle a fait des penchants destinés à mourir en nous faute d'aliments. Nos vanités, nos ambitions sont immolées, tandis que cette faculté d'aimer qui doit s'accroître dans une autre vie, grandit, dégagée de l'élément égoïste qui l'enveloppait.

Qu'est-ce donc que nous regrettons dans la plupart des relations qui nous semblent si changées? C'est presque toujours le temps où notre puissance était la plus grande. Notre goût de domination n'est plus satisfait; la foi dans la sagesse de nos conseils est ébranlée souvent chez nous-mêmes, tant nous nous sentons à côté de tout. Les autres entendent toujours leur bonheur à leur manière; ils ne consentent pas à le laisser arranger par nous. Nous devons avoir plus que raison pour être écoutées, et, comme nous n'agissons plus par le charme, nous en sommes réduites à influer par nos qualités. La bonté, l'égalité d'humeur, un soin constant du bonheur des autres, peuvent seuls remplacer des agréments finis, oubliés même. Le mieux est de fonder toutes nos relations sur nouveaux frais, et ce fondement sera celui d'une amélioration constante.

C'est là ce que découvre la femme âgée qui sait apprécier sa situation. Elle sent la nécessité de se concilier l'affection des autres, et le peu de prix qu'elle commence à mettre aux choses du monde, rend toujours moins pénibles les sacrifices dont ils sont l'objet. Son dévouement plus complet la laisse plus humble, tant il manque de mérite à ses propres yeux. Un regard jeté sur le passé lui fait suivre les progrès du détachement dans son âme.

Sans méconnaître l'effet régulier du cours de la vie, elle voit que des catastrophes inattendues ont produit des résultats bien plus marquants. Et d'abord la douleur, cette poignante douleur qui semble déchirer jusqu'à la trame de notre existence, lui semble un moyen dans la main de Dieu pour nous montrer le néant des objets terrestres. Aucun des biens qu'elle possède encore ne donne de plaisir à l'âme affligée; ses désirs même sont éteints, hors celui de trouver la fin de ses souffrances. Chaque douleur ainsi détache de la terre, mais il en est une, et la plus cruelle, qui ramène à Dieu.

Quand nous pleurons un objet chéri, l'espérance de le revoir un jour nous ranime seule. Un sentiment, bien terrestre sans doute, dirige nos vœux vers le ciel, et vers la religion du Christ qui nous en ouvre l'entrée. Reconnaissons ici la bonté divine : ces vœux de nature intéressée sont écoutés; la prière est exaucée, et un changement heureux commence à s'opérer dans notre âme.

Il est rare, à la vérité, que la douleur porte ses meilleurs fruits dans la jeunesse. Le prestige de cet

âge est trop puissant. Une sorte d'harmonie et de beauté s'attache à la douleur la plus violente. Il se passe comme une tragédie majestueuse au fond de l'âme ; une poésie funèbre semble y retentir, et la grande émotion, qui soulève alors l'existence, nous dérobe l'idée distincte de notre malheur. Le dirai-je, l'image touchante de ses propres larmes, de sa personne couverte de deuil, suit une jeune femme dans la solitude; l'éloquence de ses plaintes la séduit, une sorte de tendre pitié pour elle-même amollit son âme et se soulage en torrents de pleurs. Et quand cette magie s'est dissipée, elle commence à entrevoir un avenir.

Le temps, où la douleur semble la plus cruelle chez une femme, est celui du milieu de sa carrière ici-bas. Alors beaucoup d'espérances terrestres sont évanouies. La vie est dans toute sa force, et les impressions ont perdu quelque chose de cette douceur, de ces ondulations harmonieuses, si l'on peut le dire, qui en tempèrent l'excès; il y a en nous moins d'émotion, moins de larmes, plus de sécheresse. Tout porte sur le vif, les fibres du cœur sont à nu, aucune illusion flatteuse ne nous enveloppe, et aucune perspective nouvelle ne s'ouvre pour nous. Mais le moment où nous souffrons davantage est aussi celui de la crise qui doit nous sauver.

Une profonde affliction, comme une agonie anticipée, déchire les derniers voiles qui nous cachaient la vérité. Alors le monde, notre propre caractère et notre conduite, nous apparaissent sous leur vrai jour. Et que ne découvrons-nous pas dans notre âme? Ce

sentiment instinctif et si souvent juste, qui signale une punition dans la douleur, nous porte à sonder, au moyen d'une investigation presque cruelle, jusqu'aux derniers replis de notre cœur. D'inexorables souvenirs nous retracent toutes les paroles, tous les actes qu'une piété plus profonde aurait interdits. Le passé se lève pour nous accuser; et quelle est la créature humaine qu'il acquitte? quelle est celle en qui le présent même trouve une entière pureté de cœur? Une fois condamnée par le tribunal intérieur, devenu sévère, nous comprenons comment le Dieu qui nous aime a pu permettre que la souffrance vînt opérer une grande révolution au dedans de nous.

Nous sommes tous pécheurs, nul ne le conteste. Mais cette vérité, qui la sent? qui s'en applique à soi-même la conséquence? Ceux qui regardent le péché comme accidentel devraient, à ce qu'il semble, éviter l'accident plus que les autres, mais cela n'est point; ni eux, ni la plupart des hommes, n'ouvrent les yeux sur les transgressions dont leur vie est pleine. Forcés d'avouer quelques torts, ils en accusent les moments de faiblesse où ils ont cédé à des tentations irrésistibles. Mais il en est de chaque moment, comme de ces juifs de l'Évangile, que la tour de Siloé avait écrasés en s'écroulant. *Croyez-vous,* dit le Sauveur, *que ceux-là fussent plus coupables que les autres? Non, vous dis-je, ils ne l'étaient pas* [1]. De même, les moments de nos plus grands torts n'ont pas été plus

[1] Saint Luc, chap. 13, v. 1.

coupables que les autres. Le cœur qui a nourri des mauvais désirs est en tout temps le vrai criminel. « Apprenez, disait la vénérable Mme Fry à de malheureuses femmes condamnées à mort, apprenez que j'ai eu dans le cœur, que j'ai peut-être encore, les mêmes penchants qui vous ont menées à votre perte! apprenez que, si je ne les ai pas assez combattus, des fautes plus légères aux yeux des hommes mériteraient aussi la colère de Dieu! croyez que j'ai, comme vous, besoin de pardon. Demandons toutes, à genoux, qu'en faveur de notre Sauveur, la grâce de Dieu nous l'accorde. »

Chose étonnante! quand nous nous sommes avouées coupables; quand le sentiment de notre misère morale a mêlé de nouvelles larmes à celles que l'affliction avait fait verser, la souffrance se trouve adoucie; nous commençons un peu à respirer. Quoi, dira-t-on, ce qui nous soutient le plus dans le malheur, n'est-ce pas le noble sentiment de l'innocence? Vis-à-vis des hommes, peut-être, on peut mieux braver leur colère, quand ils nous accusent à faux. Mais, dans nos rapports avec Dieu, une telle situation est impossible. Ce n'est jamais à faux que Dieu nous accuse; nul n'est exempt de torts envers lui. Ah! si nous rejetions cette croyance si bien fondée, nous ne ferions qu'aggraver notre malheur. Y aurait-il un sort plus affreux que celui d'un être innocent qui se sentirait poursuivi par une divinité inique et barbare, victime désignée pour des tourments peut-être éternels! Ah! si nous n'accordions pas même à Dieu qu'il est juste, comment croirions-nous jamais qu'il est

bon? Et pourtant il est à la fois bon et juste quand il nous afflige. Une peine temporaire a un but de clémence en notre faveur. Entrerions-nous souvent dans la voie du salut sans cet avertissement salutaire? L'examen du passé, le repentir, le recours au Sauveur et la sanctification, nous occuperaient-ils bien sérieusement? Et, quand la souffrance a produit en nous de tels fruits, il se trouve qu'elle-même a été calmée. La paix, *qui surpasse toute intelligence,* entre dans nos cœurs; le Christ accomplit alors cette divine promesse : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.*

Nous avons pris pour exemple la douleur morale, mais d'autres épreuves encore produisent souvent un effet pareil; de longues souffrances corporelles, une maladie dangereuse, les approches mêmes de la vieillesse, nous ramènent à Dieu et à la vérité. Pour une femme pénétrée de bonne heure des saintes doctrines de l'Évangile, il y a, il doit y avoir du moins, un moment où la foi vivante, efficace, vient à se développer dans son cœur, et ce moment est celui où elle se sent à la fois et coupable et pardonnée. C'est là le christianisme appliqué à soi, c'est le commencement de la conversion véritable.

Cette révolution une fois opérée intérieurement, tous les événements en étendent les conséquences. L'âme qui communique avec Dieu par la prière, reçoit, dans chaque occasion, les secours dont elle a besoin pour se soutenir, pour revivre; secours peut-être accordés plus particulièrement à la vieillesse, qui en a un si grand besoin. Souvenons-nous seule-

ment qu'ils peuvent être négligés, rejetés à cet âge encore, et qu'il y a souvent un progrès de la corruption naturelle, plutôt qu'un progrès de la sanctification dans le cœur.

Ainsi, nous pouvons fort bien ne pas réfléchir sur notre vie passée et sur ses conséquences pour la vie à venir; nous pouvons ne pas prier Dieu ou ne lui demander que des choses vaines. Nous pouvons, nous autres femmes surtout, nous traîner jusqu'à la fin d'illusions en illusions, les voir disparaître l'une après l'autre, et quand nous n'en avons plus aucune, nous contenter de faire croire que nous en avons, et chercher à feindre le plaisir pour motiver notre éternelle présence dans toutes les fêtes. Nous pouvons, avec notre pénétration innée, suivre dans les yeux des autres les progrès de notre dépérissement et recevoir mille blessures dans cet amour-propre qui survit à tout. Nous pouvons tout cela et bien d'autres choses insensées, sans en retirer aucune leçon; mais qu'arrive-t-il? l'âme s'appauvrit, le cœur se dessèche, la vieillesse, dont nous fuyons la pensée, nous atteint jusque dans l'être moral, et tandis que ce qu'il y a de mortel en nous devait être *absorbé par la vie* [1], c'est ce qu'il y a de vivant qui est envahi ou du moins menacé par la mort.

[1] Deuxième épître de saint Paul aux Cor., chap. 4, v. 5.

CHAPITRE VI.

LA VIEILLESSE DANS L'ÉTAT DE SANTÉ. OBSERVATIONS ET CONSEILS.

Quand nous voyons s'approcher la fin d'une histoire dont la lecture nous a fortement attachés, nous comprenons que tous ces tableaux, toutes ces scènes s'enfuiront bientôt de notre imagination, que toute cette fantasmagorie s'évanouira devant les réalités de la vie. Telle est, à certains égards, notre situation dans la vieillesse. Qui peut douter qu'au grand jour de l'éternité, les rêves mensongers de nos vanités ne se dissipent? Néanmoins, il y a dans l'ordre terrestre un fond de vérité qui ne doit pas être méconnu ; cet ordre passager est sans doute en rapport avec l'ordre des choses invisibles qui sont éternelles. Notre âme subsistera; ses nobles et saintes affections auront leur développement, leur objet ; et les dernières pages de notre histoire renferment un dénoûment souvent redoutable et toujours d'une importance extrême pour nous.

Il n'est donc pas question de mourir à tous nos sentiments dans la vieillesse; tant qu'on respire encore il faut vivre, et vivre en vue de Dieu ; nous devons être toujours à ses ordres, agir ou ne pas agir suivant que sa volonté en décidera. Mais il y a con-

stamment une action possible; nous pouvons influer beaucoup sur nous-mêmes et un peu sur nos alentours. La route qui mène au ciel a été tracée sur la terre; elle l'a été de main divine; il faut la suivre jusqu'à la fin.

De là résulte un intérêt puissant pour ces années qui semblent stériles. Chaque moment a un prix infini. Combien de fois l'Évangile n'a-t-il pas montré qu'un nouvel esprit de foi et d'amour a effacé les infidélités passées et ramené l'espoir dans un cœur flétri. La prolongation de nos jours peut donc être l'objet d'une extrême reconnaissance; dès lors l'âme, soumise aux dispeusations éternelles, l'âme persuadée que ces dispensations ont toutes un but bienfaisant, ne tarde pas à se réconcilier avec la vieillesse; elle juge cet âge avec impartialité et reconnaît bientôt que, même sous le point de vue terrestre, la dernière saison de la vie a sa part des bienfaits de Dieu.

Sans doute il ne faut pas traiter avec mépris les craintes qu'inspire si généralement l'idée de cet âge et de son issue inévitable, la mort; ces craintes éprouvées par des hommes qui ont affronté la mort avec intrépidité dans des occasions différentes. Nous voudrions leur faire trouver dans la religion le seul refuge où l'on soit tout à fait à l'abri de ces terreurs, mais la simple observation des faits peut déjà leur suggérer quelques réflexions rassurantes.

Ce qui les effraye, on le comprend, c'est de prévoir des infirmités croissantes; c'est de se croire à l'entrée d'une caverne froide et sombre, qui va toujours en se rétrécissant et qui aboutit à un abîme. Mais

n'est-ce pas l'imagination qui suscite de pareils fantômes? C'est si bien l'imagination, que l'entrée de cette caverne une fois franchie, la terreur diminue sensiblement. De bons observateurs l'ont attesté, la vieillesse est fort calomniée.

Le commencement en est triste, il faut l'avouer. D'abord on prend aisément l'alarme; au moindre mal, il semble que le progrès vers la décadence sera constant; il ne l'est point : à de mauvais jours en succèdent de meilleurs; on retrouve des jouissances qu'on croyait perdues; et si, après être descendu de dix degrés, on vient à en remonter neuf, on pense être revenu à l'ancien niveau. La chance de mourir une fois acceptée (et ne faut-il pas l'accepter toujours), aucune souffrance n'est plus vive à cet âge qu'à tout autre, des maux plus fréquents ont peut-être moins d'intensité. Ceux à qui l'imagination ne crée pas de tristes chimères, éprouvent que la plupart des maladies sont des accidents dont il est possible de se remettre. Et puisqu'on meurt et qu'on se guérit à tous les âges, puisqu'il n'y a entre eux, sous ces deux rapports, que des différences de probabilité, on ne saurait tirer des maux corporels aucun caractère qui appartienne à la vieillesse exclusivement.

La seule perte vraiment infaillible qu'on ait à subir après soixante ans, est celle d'une partie des forces physiques; et comme les désirs se calment bientôt par l'idée de la peine qu'il faudrait se donner pour les satisfaire, cette faiblesse comparative est parfois un état assez doux. Peut-être l'est-il surtout pour les femmes quand elles envisagent d'un œil tranquille

leur situation. Leurs occupations peu fatigantes peuvent être continuées jusque dans un âge très-avancé, plusieurs des intérêts qui les avaient animées subsistent pour elles, et s'il en est ainsi, leur âme qui n'est pas oisive, reste encore jeune. Les hommes, au contraire, après avoir bien plus longtemps bravé les effets de l'âge, sont souvent obligés de renoncer tout à coup à l'activité. Rien ne remplace immédiatement pour eux les soins importants dont ils s'acquittaient, et souvent l'oisiveté, arrivant sans transition graduelle, est suivie d'une déchéance assez prompte dans leurs facultés, quand ils ne savent pas s'adonner à des occupations sédentaires.

En général le passage difficile pour les femmes, est celui de la jeunesse à l'âge mûr, et, pour les hommes, celui de l'âge mûr à la vieillesse. Toutefois, quand l'état moral des hommes est resté intact, leur rôle est flatteur encore. Il y a dans l'idée d'un vieillard quelque chose de vénérable, de noble, de poétique; on se lève devant ses cheveux blancs. La vieillesse a moins de dignité chez les femmes. Quand l'âge les empêche de remplir cette obligation de plaire qui a été imposée à leur sexe presque despotiquement, elles croient être l'objet d'une prévention défavorable. Il leur faut avoir dans le caractère quelque élévation pour se mettre au-dessus de ce sentiment; le mieux pour elles serait alors de ne faire remarquer leur état de femme que par les qualités qui ne doivent jamais les abandonner, la dignité, la modestie, la délicatesse, de ne voir en elles-mêmes que des âmes et d'apprendre aux autres à les considérer

ainsi. C'est en face de l'éternité qu'elles se placeront le mieux pour le reste de leur vie mortelle.

S'attendre à tout, savoir qu'on appartient à Dieu, soit qu'il nous appelle à lui immédiatement, soit qu'il prolonge encore notre séjour sur la terre, voilà l'essentiel pour la vieillesse. S'il nous laisse ici-bas, c'est apparemment qu'il y a quelque chose à faire de nous; sans doute il nous y a destiné un emploi que la conscience bien consultée nous indiquera. Pour nous acquitter le mieux possible de la tâche qu'il nous destine, il importe de conserver nos moyens d'agir ou nos facultés, en regardant néanmoins leur affaiblissement comme inévitable. L'examen des effets de l'âge sur la conservation de ces facultés ne sera donc pas inutile.

C'est la mémoire, on le sait, qui reçoit les premières atteintes et donne les premiers signes de cet affaiblissement; ses irrégularités, ses caprices augmentent beaucoup; on lui voit surtout perdre de sa force dans le domaine où, ne s'appuyant que sur elle-même, elle ne trouve d'auxiliaire dans aucune autre de nos facultés; tel est celui des noms propres et des dates. Les faits presque toujours accompagnés d'images se conservent mieux dans notre esprit; aussi a-t-on fondé l'art de la mnémonique sur l'idée du secours que les sensations de l'ouïe et de la vue prêtent à la mémoire. Il est sans doute heureux d'avoir à portée diverses ressources, mais le meilleur moyen d'entretenir la faculté même c'est de l'exercer constamment. Passer en revue ses différentes connaissances, apprendre un peu par cœur si l'on peut

s'y astreindre, faire quelques efforts pour se rappeler exactement les circonstances de la vie passée; voilà ce qu'ont pratiqué quelques hommes âgés avec un succès remarquable.

La mémoire, comme d'habiles observateurs l'ont attesté, n'a point sur les sentiments de prise directe; elle ne peut les ressusciter lorsqu'ils sont tout à fait éteints. On se souvient des actes divers que certaines affections avaient motivés, mais l'état de l'âme où régnaient ces affections, on ne se le représente pas, à moins qu'elles n'aient encore un reste de vie. De là vient que tant de vieillards comprennent si mal la jeunesse et sont si étrangers à ses intérêts. Ils s'associent mieux aux mouvements de l'enfance, parce que les petites passions de cet âge, la sensualité, l'impatience, la timidité, l'aversion pour toute contrainte, sont encore vivantes dans leur cœur. Tant que nous respirons, hélas! les instincts égoïstes sont impérissables.

Que de conséquences morales à tirer de là! Pensons d'abord qu'il faut entretenir avec soin nos affections tendres, les cultiver une à une dans chacun de leurs objets innocents. Si nous cessons de nous occuper du bonheur des autres, si nous cherchons à trouver des excuses pour notre égoïsme dans leurs défauts, nous tomberons peu à peu dans l'indifférence, petite mort partielle plus à craindre que la grande mort. Celle-ci nous réunit à Dieu, l'autre nous prive de Dieu même. En tarissant ainsi toute source de consolations pour la vieillesse, l'indifférence la livre en proie à un ennemi terrible, implacable, l'imagina-

tion dévorante de la personnalité, réduite à l'idée de la destruction pour toute pâture.

Comprenons aussi l'extrême importance de cultiver chez nos enfants ces sentiments de piété qui sont faits pour croître sans cesse. Devenus vieux, ils se rappelleront avec plaisir les petites œuvres de charité qu'ils avaient faites en vue de Dieu. Les sentiments religieux se raniment toujours dans le cœur par le souvenir des actions qui en ont été la conséquence. Il n'en est pas ainsi des passions orageuses de la jeunesse ; celles-là ne sauraient durer, et la triste idée des égarements qu'elles ont causés n'est pas propre à les faire revivre. Grande leçon surtout pour les femmes ! Une mémoire impitoyable leur retracera les moindres fautes auxquelles des affections coupables les ont entraînées, et les leur montrera dépouillées de la vaine excuse qui les colorait jadis à leurs yeux.

Relativement aux dons de l'esprit, l'étude de la vieillesse nous apprend, je crois, que les facultés naturellement fortes chez l'individu, survivent très-longtemps aux autres. Ce n'est point toujours l'imagination, la vivacité, la gaieté qui s'éclipsent les premières. On remarque même chez certains vieillards que leur originalité devient plus saillante à mesure que leurs dons divers cessent de se balancer. Cependant la faculté du raisonnement garde le plus souvent la prépondérance, étant moins troublée dans son exercice, lorsque de nombreux penchants se sont éteints.

Souvenons-nous ici que le pouvoir de raisonner

peut se conserver sans que la raison, la haute raison règne dans une âme. Qu'est-ce que la faculté de tirer une conséquence juste d'un principe quand le principe même est mauvais; quand des mobiles égoïstes nous font tout rapporter à notre intérêt matériel? Alors une logique inflexible tire des conséquences désastreuses de l'idée de cet intérêt. C'est dans la possession de la fortune, c'est dans l'empire qu'on peut exercer, c'est dans la satisfaction des mauvais penchants qu'on l'envisage. De là tant de vieillards entêtés, despotiques, moroses, qui tourmentent l'existence des autres et surtout la leur.

Ah! qu'on a besoin de se relever après une contemplation si triste en portant les yeux sur tant d'hommes âgés parfaitement bons, et chez lesquels le cours de la vie a plutôt adouci le caractère et l'humeur. Nul n'est surtout plus digne de vénération, et j'ose dire d'envie, que le vieillard profondément religieux. Quel calme, quelle sérénité se peignent sur son front encore radieux! En le regardant, on croirait voir l'âme attester son immortalité. Le sentiment qu'il ne mourra pas tout entier l'anime toujours, et se répand autour de lui; sans chercher à émouvoir ses enfants par l'idée de la séparation qui s'approche, il leur montre de mille manières que lui, qui les quitte tous, ne voit dans son départ que le commencement d'une courte absence. « Oh! qu'elle est belle encore et digne de respect, dit M. Necker, la dernière fortune du vieillard! Il commence à s'élever au-dessus de la vie; il s'avance des ténèbres vers la lumière et des faiblesses de l'homme

vers la perfection céleste. Rendons hommage à son rang, rendons hommage au vieillard; il est entre le monde et l'éternité [1]. »

Ici, comme à d'autres égards, on voit les hommes s'élever dans la vieillesse à une hauteur que les femmes atteignent rarement. Mais, à parler en général, peut-être sont-elles moins sujettes à déchoir beaucoup. Les vrais fléaux de l'âge avancé, le desséchement du cœur et l'envahissement des instincts physiques les atteignent peu, au moins dans la classe aisée. Trop dépendantes par leur état pour ne pas s'être toujours occupées des autres, les affections du cœur se conservent chez elles; assez accoutumées aux petits maux, elles supportent les grands avec patience, et les goûts ignobles, vaincus de bonne heure, ne parviennent guère à les asservir. Une vie ordinairement pure, l'éloignement des affaires et par là du commerce des gens corrompus, les préservent de ce mépris pour l'espèce humaine qui dévaste parfois les meilleures âmes, et en paralyse les bons mouvements.

Aussi y a-t-il peu d'engourdissement moral chez les femmes, et si leur esprit paraît quelquefois se rétrécir, cet effet est dû à la continuité d'actes monotones qui ont borné la sphère où il agissait. L'instrument s'est rouillé faute d'exercice, et non usé. Aussi gardent-elles d'anciens défauts plutôt qu'elles n'en contractent de nouveaux. Une frivolité, une vanité souvent ridicules leur donnent des préten-

[1] Cours de morale religieuse, section 3, discours IV.

tions absurdes et un éternel besoin de faire effet. Mais c'est là de la vie mal placée et non de la mort, puisque le besoin de l'approbation des autres est toujours un lien avec eux. Conservant presque jusqu'à la fin plusieurs des intérêts de la jeunesse, elles sont encore sensibles à des jouissances que la plupart des hommes n'éprouvent plus.

Mais si, grâce à leur organisation flexible, leur partage est meilleur que celui des hommes dans la vieillesse, ne doivent-elles pas envisager avec une compassion profonde le sort des êtres qui leur ont été si longtemps supérieurs, et consacrer ce qui leur reste de force à ceux auxquels la Providence les a liées! Leur destination n'est-elle pas alors de soulager des maux dont les hommes n'ont pas l'habitude, de fléchir leur orgueil que révolte l'idée de la dépendance, d'amollir à force d'affection des cœurs qui pourraient se dessécher. Ah! rendons-leur justice! elles le font avec un zèle, un dévouement admirables, que la froideur même ne lasse pas; avec des ménagements si délicats et si tendres qu'elles raniment la vie de l'âme, tout en ne prétendant soigner que les maux inséparables de l'âge avancé.

L'influence morale des femmes âgées peut être infiniment salutaire encore. Le détachement de soi dans une âme bienveillante met tous les intérêts à leur juste valeur; il émousse les pointes de l'amour-propre; il ôte un excès de vivacité aux peines mêmes du cœur; soit que l'idée de notre fin prochaine les apaise; soit que la faiblesse de l'âge, en empêchant la pensée de se fixer longtemps sur le même objet,

fasse bientôt lâcher prise à la griffe de la douleur. De même, les inquiétudes pour l'avenir nous troublent bien moins; cette idée qui nous traverse sans cesse, cette idée un peu égoïste : *je n'y serai plus,* les allége vite. Ainsi les sentiments de tout genre perdent de cette âpreté qui fait mal et indispose les autres.

De là résulte, pour une femme encore aimable, une grande liberté d'esprit, et plus de facilité à parler vrai sans offenser. Il est tant de sujets délicats à traiter pour de jeunes personnes ; elles craignent tellement de toucher à quelque corde sensible, que les paroles expirent sur leurs lèvres quand tout est trop vif dans leur propre cœur. Mais, parvenue à une région plus élevée, une femme voit uniquement le bien qu'il lui semble possible de produire. Elle parle avec simplicité, avec calme, avec l'expression tempérée d'un intérêt qui n'a rien de personnel. Combien souvent elle se sent prise d'attendrissement à l'aspect de ces jeunes femmes encore soumises aux illusions que le temps ne tarde pas à dissiper! Combien il lui semblerait heureux de prévenir le réveil fatal que leur prépare le monde en tournant leurs regards vers l'éternelle vérité!

C'est sans doute dans le domaine de la religion, que le calme et l'expérience des femmes âgées leur permettent de faire le plus de bien. La connaissance qu'elles ont acquise de la fragilité de toutes choses, leur intime persuasion que Dieu seul ne trompe jamais, leur inspirent un vif désir de communiquer au dehors la foi qui les a soutenues. Tous leurs vœux pour elles-mêmes et ceux qu'elles aiment se portent

vers l'éternité. Dans ces derniers temps surtout, où les maux qu'a entraînés l'incrédulité, ont effrayé tous les esprits par leur grandeur et leur nombre, elles ont pu croire que Dieu n'a prolongé leurs jours sur la terre que pour les employer à l'œuvre immense du rétablissement du christianisme ici-bas.

Les détournerons-nous d'obéir à cette vocation si sainte ? Les ferons-nous renoncer à la plus douce récompense de la piété, au bonheur d'avoir facilité à d'autres âmes l'accès du salut éternel; et cette joie du ciel, la refuserons-nous à l'âge avancé pour qui la terre n'a plus de joie ? Non, sans doute. Mais alors nous dirons aux femmes âgées : Si Dieu vous parle, fiez-vous à Dieu, et défiez-vous souvent de vous-mêmes. Ainsi, ne doutez jamais que le dessein de Dieu n'ait été d'attirer à lui toutes les âmes quand il a ouvert dans ce monde tant de routes qui mènent à lui. Croyez encore que chaque âme en particulier est faite pour suivre une de ces routes; mais, pensez que lorsque vous prétendez en indiquer une, vous pouvez souvent vous tromper. Un esprit plus attentif à la voix d'en haut, une sympathie plus vive avec vos semblables, vous préserveraient souvent de telles erreurs. Faites de nouveaux progrès et ne désespérez de personne. Vous, qui avez trouvé la paix et une perspective infinie d'espérances jusque dans la maladie incurable de la vieillesse, vous devez savoir à quel point les germes de la piété peuvent se développer dans le cœur.

Dans les heureux pays où ces germes ont toujours reçu quelque culture, où la plupart des femmes assis-

tent au culte, et sont souvent touchées de ce qu'elles entrevoient de beau, de sensible dans les idées élevées de la religion; dans ces pays, dis-je, les esprits ont infailliblement quelques points communs sur lesquels on peut s'appuyer. Les grandes bases de la religion semblent posées pour toutes les femmes. Sans doute, il en est plusieurs qui n'ont pas admis le principe vivant, pénétrant du christianisme, l'élément qui saisit et régénère le cœur. Et dans le nombre que d'âmes souffrantes, que d'existences en proie à l'ennui! Il semble que leur degré de foi leur soit inutile. Néanmoins cette foi, tout imparfaite qu'elle est, vient d'en haut; et qui prescrira jamais des bornes à l'action de Dieu? *Il ne méprise pas les jours des faibles commencements,* dit l'Écriture. Et y a-t-il autre chose que des commencements sur cette terre? Sommes-nous complétement arrivés à la foi, à la soumission, à l'amour? Les âmes qui se croient les plus avancées ne sont jamais qu'en chemin. Et vous, femmes âgées, qui espérez avoir fait quelques progrès, vous, élèves du siècle dernier, attachiez-vous jadis aux symboles sacrés de la foi qui dès lors retentissaient dans les églises, la profonde signification que vous y attachez à présent?

Il existe bien peu de personnes qui, après avoir éprouvé des sentiments religieux durant leur jeunesse, ne désirent pas les retrouver sur leurs vieux jours, avoir une perspective consolante, mourir en paix? La plupart, nous le croyons, voudraient rentrer dans la voie dont des erreurs de diverses sortes les ont fait sortir. Allez à leur secours, vous qui es-

pérez pouvoir les guider, mais n'oubliez jamais que vous êtes femmes, obligées par cela même à beaucoup de discrétion. Ne forcez pas les portes fermées, évitez d'abord les sujets qui ne font que soulever des préventions, n'agissez ni par un excès d'insistance, ni par la terreur. Surtout ne vous arrogez jamais aucune supériorité, ni de sentiments, ni de lumières, et mettez le cœur des autres à l'aise avec vous. Un intérêt sincère, une affection tendre, voilà vos armes, votre rôle est de montrer *combien le Seigneur est doux*. Hors de là vous ne pouvez rien par vous-mêmes. Faites comprendre, faites aimer les livres sacrés, signalez-en certains morceaux qui touchent infailliblement le cœur des femmes. Et si vous pouvez les engager à lire peu à peu l'Évangile entier, sans s'arrêter d'abord aux passages difficiles, mais en conservant avec soin les impressions salutaires que d'autres produisent, il est bien à espérer que l'esprit qui a inspiré les auteurs sacrés les éclairera et finira par s'emparer de leur âme.

Sous tous les rapports possibles nous dirons que l'esprit de conduite dans la vieillesse exige des femmes deux qualités dont nous leur avons déjà fait sentir l'importance; j'entends la dignité et l'humilité. Toutes deux, à titre différent, leur imposent une grande réserve dans leur manière de se comporter. La dignité est le partage de l'être immortel qui habite par la pensée son séjour futur, et qui, sentant déjà se déployer ses ailes, attache peu de prix aux choses d'ici-bas. L'humilité convient à la femme faible, devenue plus dépendante que jamais, se jugeant inférieure à



ses espérances, et ne pouvant les voir réalisées que grâce à un mérite qui n'est pas le sien. Le sentiment chrétien peut seul réussir à communiquer ces deux qualités en apparence bien opposées.

CHAPITRE VII.

DERNIÈRE VIEILLESSE.

A mesure qu'on approche du terme, on sent les liens avec le monde extérieur se relâcher. Même au sein d'une famille qui l'aime et l'honore, une femme très-âgée reconnaît qu'elle doit s'effacer de plus en plus. Son action n'aurait pas d'occasion de s'exercer, et toutes les places sont prises. Deux générations sont devant elle, la plus jeune, ardente, empressée de vivre, s'empare avec zèle de tous les emplois qu'on ose lui confier; l'autre, déjà mûrie par l'expérience, connaissant les opinions, les usages actuels, est faite pour servir de guide dans la société où elle vit. L'une exécute, l'autre dirige; que reste-t-il à la femme avancée en âge, si ce n'est de prendre un tendre intérêt à ce qu'elle voit? Spectateur bienveillant et guère autre chose.

Pour elle-même il ne lui convient plus d'exercer activement de l'influence; trop de responsabilité s'attacherait aux mesures qu'elle ferait prendre. Son droit et son devoir, surtout si elle est mère, est de

se prononcer contre le plus léger mal; mais, relativement aux convenances sociales, elle fera mieux de se récuser. Trop aisément sévère pour des intérêts qu'elle ne peut plus partager, ou indulgente à l'excès si elle veut se rendre agréable, elle est rarement placée au bon point de vue. Les objets de comparaison lui manquent pour juger de ce qui n'a rien d'absolu en soi. Et puis, qui sait si les contradictions que ses avis ne manqueraient guère de rencontrer, n'exciteraient pas en elle certains mouvements de dépit; si l'amour-propre qui vit toujours, ne se réveillerait pas dans son sein? On ne remue pas des cendres à peu près éteintes sans voir maint petit charbon se rallumer.

Les devoirs religieux toujours subsistants, l'ordre exact qu'à tout âge une femme doit maintenir dans ses affaires, quelques travaux à l'aiguille, divers soins pour conserver des facultés qui la mettraient en état d'aider les autres s'il était possible, ou du moins de ne pas leur être à charge; voilà tout ce qu'il faut pour remplir ses heures, et lui conserver quelque indépendance. Qu'elle se garde au moins d'une activité inquiète, de ce besoin de se mêler de tout, qui rend les meilleures intentions suspectes et semble indiquer l'envie de jouer un rôle jusqu'au bout. Rien ne nuit plus à la considération au dehors et n'est plus mauvais pour l'état de l'âme.

L'élément de la vieillesse doit être le calme, résultat du détachement de soi et de l'amélioration intérieure. Lorsqu'on jouit de ce repos, on est utile encore sans songer à l'être; il y a là un exemple

donné, une influence exercée; les pensées qu'on exprime ont tout leur poids et les bons sentiments se répandent. Quand il a dès longtemps régné un parfait accord entre une mère de famille et ses proches, les derniers jours de celle-ci ont de la douceur. Certaine que toutes les intentions autour d'elle sont droites, la conduite sage et judicieuse, elle a quelque plaisir à voir tous les rouages de la machine qu'elle a montée, cheminer seuls, sans qu'il lui soit nécessaire d'y porter la main. Il lui semble parfois que son âme a déjà franchi les bornes terrestres et contemple toutes choses comme d'en haut.

Un acquiescement général aux conséquences de la vieillesse est une condition nécessaire de ce repos. Une femme soumise à la volonté de Dieu accepte à mesure les divers effets du déclin de l'âge, sans qu'elle ait trop besoin de les prévoir d'avance. Ainsi, on lui voit accepter, et le joug de la dépendance matérielle, et la nécessité de tout recevoir de ceux qu'elle aime sans avoir rien à leur donner en retour. Elle accepte même l'idée d'être pour eux un objet de devoir tout autant que d'affection. Et si elle allait jusqu'à ne pas désirer d'eux cette vivacité d'attachement qui devrait bientôt leur coûter des larmes, elle aurait surmonté la dernière faiblesse du cœur d'une femme.

Ainsi, déjà détachée et toujours aimante, sa tendre participation aux sentiments de ses proches ne l'empêche point d'être convaincue qu'elle n'a plus elle-même qu'un seul intérêt.

L'intérêt de sa vie à elle c'est de bien mourir, de

mourir avec espérance, c'est de pressentir assez de bonheur sur l'autre rive pour ne pas craindre le trajet. Il semble que la bonté divine, en enlevant à la vieillesse les forces actives, l'ait par là destinée à un état de contemplation. La femme chrétienne, telle que nous voudrions la concevoir, vit d'avenir; toutes ses affections ici-bas ont un élément céleste, immortel ; et malgré les privations qu'elle éprouve, il ne faut pas s'imaginer que son existence soit privée de consolation, même de joie. Les objets chéris qui l'entourent, ceux dont elle a pleuré le trépas, confondus ensemble dans sa pensée, sont tous vus dans le sein de Dieu. *Sa conversation,* comme dit l'Apôtre, *est dans le ciel.* Puisant l'amour à la source de l'amour même, la paix à la source de la paix, elle a commencé la vie éternelle.

La vie terrestre même, telle que l'âge la lui a faite, a encore du charme pour elle. On ne le reconnaît jamais assez ; il y a un attrait inhérent à l'existence la plus dépouillée, et peut-être cet attrait est-il d'autant plus sensible dans la vieillesse que rien d'extérieur ne peut l'expliquer. Oui, la vie est un immense bienfait de Dieu, et la femme qui s'en croit détachée, y adhère involontairement. On veut partir, on ne retarderait pas d'un instant le voyage, mais il y a quelques soupirs au fond du cœur.

Quel est l'exilé, rappelé dans sa patrie, qui ne jette pas un regard ému sur la terre hospitalière où il a été recueilli, et qui n'y passât pas volontiers quelques jours encore? Ainsi, quand nous voyons se prolonger nos années, un sentiment instinctif de recon-

naissance s'empare de nous, il semble qu'une main bienfaisante arrête en notre faveur le cours de la nature qui ne demandait qu'à nous entraîner. Encore un printemps, encore des roses, les moissons se dorent encore sous nos yeux. Le retour de tant d'impressions douces nous émeut sans nous aveugler, et le plaisir de voir chaque matin se renouer le fil délié de notre vie n'est nullement troublé par l'idée que ce fil se rompra bientôt.

Pour cette âme suspendue entre deux mondes, le spectacle de la nature est profondément touchant et doux. Que de beautés dans ces campagnes qu'elle a aimées, dans ces monts majestueux, dans ces collines boisées, dans ces prés si verts, dans ces ondes bleues, dans cette lumière enfin qui répand sur tous les objets ses nuances infinies. Quel accord merveilleux dans cet ensemble! comme cette harmonie se communique, grave et attendrissante au fond du cœur! Il y a là sans doute un pressentiment que cette beauté ravissante n'est que le symbole d'une autre beauté.

Combien cette idée ne prend-elle pas de force lorsque, la nuit, des astres étincelants viennent frapper des regards que nul autre objet n'attire. Quelle image du soir de la vie que cette obscurité qui enveloppe les choses terrestres et découvre des mondes sans fin et des mondes tout de lumière à l'âme prête à s'envoler. Splendide représentation de l'éternité que le firmament pour l'âge auquel le temps échappe!

Mais c'est dans la contemplation de sa vie passée qu'une femme qui touche au terme est attirée le plus puissamment. Peut-être est-ce moins à présent le

souvenir de ses péchés qu'elle y cherche que celui des grâces nombreuses dont elle a été l'objet. Réconciliée avec Dieu, elle l'est aussi avec elle-même et se sent pardonnée au nom du Sauveur. Sans doute, dans cet examen, elle retrouve à chaque instant ses fautes, mais l'idée en est comme absorbée dans un sentiment d'adoration. Il lui semble découvrir à travers les vicissitudes de sa vie, et aussi de la vie humaine, un plan de bonté, un dessein généreux dont nos innombrables misères contrarient sans cesse l'accomplissement. Le cours de la vie lui paraît suivre une pente telle, que les âmes qui n'y opposent pas de résistance sont insensiblement entraînées vers Dieu.

Oublions un moment les forces contraires, et quoique nous ayons indiqué à mesure l'effet moral des âges divers, signalons en finissant la gradation des secours qui ont été accordés aux femmes. Que de voies salutaires ne verrons-nous pas ouvertes pour elles, que de grâces distribuées immédiatement ou transmises par des intermédiaires! Ah! n'est-ce pas un besoin de sentiment pour la vieillesse que de dire : *Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits.*

D'abord presque toutes les femmes ont reçu une éducation religieuse. Est-il parmi elles un seul enfant à qui l'on n'ait pas appris cette invocation si tendre : *Notre Père, qui es aux cieux.* Et que ne dit pas ce nom de Père? Amour, soin du bonheur, soin de la moralité, pardon des fautes, tout est là. L'âme qui l'a compris, est déjà touchée, déjà soumise, déjà disposée à l'accomplissement des lois de Dieu.

Dès lors *la parole de Dieu* l'a intéressée. L'histoire sainte, la vie de Jésus-Christ surtout ont excité une foule de bons sentiments. La jeune fille y a recueilli avec docilité, avec foi, bien des vérités dont elle ne connaissait pas encore la portée ; et quand plus tard elle en a senti l'heureuse influence pour l'amélioration de son cœur, une grande vénération s'y était d'avance attachée. La divine spiritualité de la morale évangélique lui a sans doute longtemps échappé. Les préceptes qu'elle répétait de très-bonne foi n'avaient pourtant pas leur entière signification pour elle. Les motifs intérieurs, elle le savait, devaient être l'objet de sa sollicitude, et son attention se portait toujours sur les actes. Comme elle avait mainte fois observé que la volonté dispose des actes, il lui semblait qu'une volonté toujours agissante suffirait pour la bien guider. Le côté juste de cette opinion la frappait seul; elle n'avait pas encore découvert que le mal inhérent à la volonté c'est de n'être pas toujours agissante. Ainsi, de louables efforts, une conduite extérieurement assez régulière, étaient le résultat d'un pareil état moral, mais la confiance en elle-même prenait trop de force.

Cet état de demi-intelligence du christianisme s'est prolongé durant une grande partie de sa vie, et le grand développement d'idées et de sentiments que la nature et l'éducation ont excité dans sa jeunesse ne l'ont pas changé essentiellement. Les beautés élevées et touchantes de la religion ont plus vivement ému la jeune personne, mais les élans de sa piété, quelquefois très-vifs, étaient toujours soumis à des

inégalités; préoccupée tour à tour par les séductions du monde et par les prestiges naturels à son âge, rien ne la sortait entièrement d'elle-même, et les sentiments qui paraissaient le plus exaltés n'étaient pas exempts d'égoïsme.

Quand ensuite une affection puissante lui a fait sentir le besoin du dévouement et l'a engagée à contracter un lien sacré, elle a embrassé avec ardeur les devoirs d'épouse et de mère. Son cœur semblait s'être dilaté, il s'y faisait en quelque sorte une immense place que Dieu seul devait être capable de remplir un jour. Ce moment a été celui des meilleures résolutions, et, tandis que ses forces actives se sont déployées, elle a prié avec plus de ferveur pour les objets d'un amour jusque-là inconnu d'elle.

Remercions Dieu d'avoir placé la plupart des femmes dans cette situation du mariage où leurs progrès vers le bien semblent infaillibles. Jamais l'admirable dispensation qui a lié l'ordre de la société, et par là l'intérêt général des individus avec l'observation des lois divines, n'a été rendue plus évidente que dans la société intime de la famille. Là, toute inspiration vraiment morale, toute effusion de l'esprit chrétien est récompensée par la paix, par la sérénité, par la soumission volontaire de la petite communauté, à une autorité qui lui paraît sainte; mais aussi combien les moindres fautes de la femme qui ne sait pas se faire respecter, ne sont-elles pas promptement punies! Laissons ces fautes, hélas! trop fréquentes, et pensons que les causes en existaient toujours dans le cœur.

Plus les devoirs d'une femme se sont multipliés, plus elle s'est trouvée inférieure à sa destinée. Retombant toujours dans les mêmes torts, il lui a fallu bientôt convenir que son cœur n'était pas ce qu'il devait être. Des efforts impuissants pour se corriger, des alternatives d'espoir et de découragement, des combats, où la victoire restait indécise, ont marqué cette époque de son existence; et quand la perte de mille illusions, quand les privations, en un mot quand l'impossibilité de compter sur soi s'est fait sentir, que manquait-il pour un véritable retour vers Dieu, si ce n'est un nouveau principe de vie?

Ce principe, elle l'a reçu, si du moins elle a tiré parti de la seconde éducation qui nous est donnée. Signaler les différentes voies par lesquelles Dieu nous conduit à lui serait difficile, mais une des plus ordinaires c'est la douleur : au sein de la révolution profonde qui en est l'effet, les abîmes du cœur sont à découvert; on voit à nu ce fond d'amour-propre, de susceptibilité, de désir passionné d'être aimée, préférée à tout, cet égoïsme, enfin, qui revêt tour à tour les formes les plus opposées. Alors on s'abandonne soi-même, on se repent souvent de ce qu'on a été plus encore que de ce qu'on a fait, et renonçant à une justification impossible, on remet en entier sa cause au Sauveur.

Ne nous y trompons pas, c'est une œuvre surnaturelle que ce changement total dans le cœur. *Nul ne vient à moi,* dit Jésus-Christ, *s'il ne lui a été donné par le Père.* Et venir à lui, c'est sentir que nous étions perdus, et qu'il nous sauve; c'est connaître

l'impression de la délivrance qui suppose la condamnation; mais cette impression, pour ainsi dire miraculeuse, le Sauveur nous indique lui-même le moyen de la recevoir. « Cherchez, dit-il, et vous trouverez; » demandez, et il vous sera donné; heurtez, et il » vous sera ouvert. » Cette union intime de l'âme qui prie et de Dieu qui accorde au nom du Sauveur, voilà l'œuvre de la grâce, voilà l'espérance du salut.

L'Esprit divin, ce consolateur que Jésus-Christ a promis de nous envoyer, ne borne pas là son action; il relève, il ranime l'âme abattue; il lui aplanit la voie de la sanctification. Les motifs, les désirs de cette âme sont changés; des vérités admises auparavant sur la foi des livres sacrés lui paraissent des vérités d'expérience et se sont incorporées dans ses souvenirs. C'est alors que la religion, devenue vivante, ne se distingue plus d'avec le *moi*, qu'elle dispose de la volonté et la rectifie. *Le chrétien est un homme nouveau dans un monde nouveau*, a dit Luther. Ainsi, bien que les misères de notre nature apportent à l'action de Dieu des modifications infinies, il n'en est pas moins vrai que le christianisme, entré dans le cœur, y exerce une puissance d'amélioration que n'a jamais eue la sagesse humaine, et qu'il est la seule religion possible pour l'humanité, si du moins on veut que la religion la régénère.

L'âme qui a reçu de tels bienfaits jouit d'une grande paix; elle a trop éprouvé la fidélité de Dieu dans le passé pour ne pas ajouter foi à ses magnifiques promesses, et elle supporte avec patience les épreuves qui peuvent lui être encore réservées. L'af-

faiblissement des organes des sens en est une grande. Quand nos yeux viennent à nous refuser leur service accoutumé, il n'est plus de jouissances dans la nature, plus de consolations dans les livres saints, plus de diversion à toutes les peines dans l'aspect si doux des visages aimés. Un tel malheur a été illustré, et la cécité a eu ses poëtes; mais qui jamais a pu donner de la gloire à la surdité, à cette infirmité, pour ainsi dire, intellectuelle, qui rompt la communication entre les esprits? Rien ne la révèle au dehors, et un état d'isolement déplorable excite peu la pitié des autres parce qu'ils l'oublient. Ah! quand ce mal flétrit la fleur de la vie, quand le tendre bégaiement des enfants, quand les mots les plus chers ne sont plus entendus, le monde qu'on aimait encore devient un désert, et un désert peuplé d'ombres décevantes qui errent autour de vous sans vous aborder. Plus tard, cette mort partielle est une préparation à la grande mort. Dans le silence universel, la voix de Dieu se fait entendre encore à l'âme affligée. *Je l'attirerai dans le désert,* lui dit-il, *et je lui parlerai selon son cœur* [1]. Ah! puisse-t-il en être ainsi, lorsque descendront les dernières ombres!

Des maux plus aigus peuvent survenir, mais en est-il qu'une foi vive n'ait pas adoucis? La souffrance a été en quelque sorte divinisée dans Jésus-Christ. En nous unissant à celui qui s'est fait *homme de douleur, et sachant ce que c'est que langueur,* une céleste affection nous communique la patience. Quelle ten-

[1] Osée, chap. II, v. 14.

dre compassion pour les faiblesses innocentes de l'humanité n'est pas exprimée dans ces mots de l'Évangile : *Jésus pleura* [1], *Jésus fut troublé* [2]. Jésus connut cet état de défaillance, où l'on s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné* [3] ? Où trouver autre part tant de connaissance du malheur, tant de pitié pour les pauvres créatures qui y sont soumises ? Et quel bienfait d'avoir attaché une vertu sanctifiante à la contemplation de nos propres souffrances dans le Sauveur !

L'abandon de soi-même à Dieu dans le temps et dans l'éternité, la persuasion qu'il est notre père, et qu'il ne veut jamais que le bien de ses enfants, le sentiment qu'il nous voit, qu'il nous entend, qu'il peut toujours répondre à nos vœux ; voilà ce qui nous console et nous soutient tant que nous respirons encore. Voilà ce qui inspire à l'âme prête à s'envoler, cette prière aussitôt exaucée : *Seigneur, ne permet pas que les angoisses de la dernière heure me séparent un moment de toi* [4].

[1] Jean, chap. XI, v. 35.
[2] Jean, chap. XII, v. 27.
[3] Matt., chap. XXVIII, v. 46.
[4] Liturgie anglaise.

FIN.

TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

ADOLESCENCE ET JEUNESSE.

LIVRE QUATRIÈME.

AGE MUR ET VIEILLESSE.

FIN DE LA TABLE.



516722



